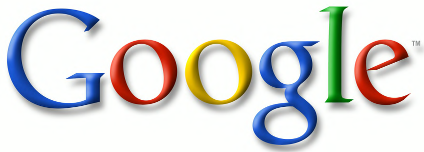
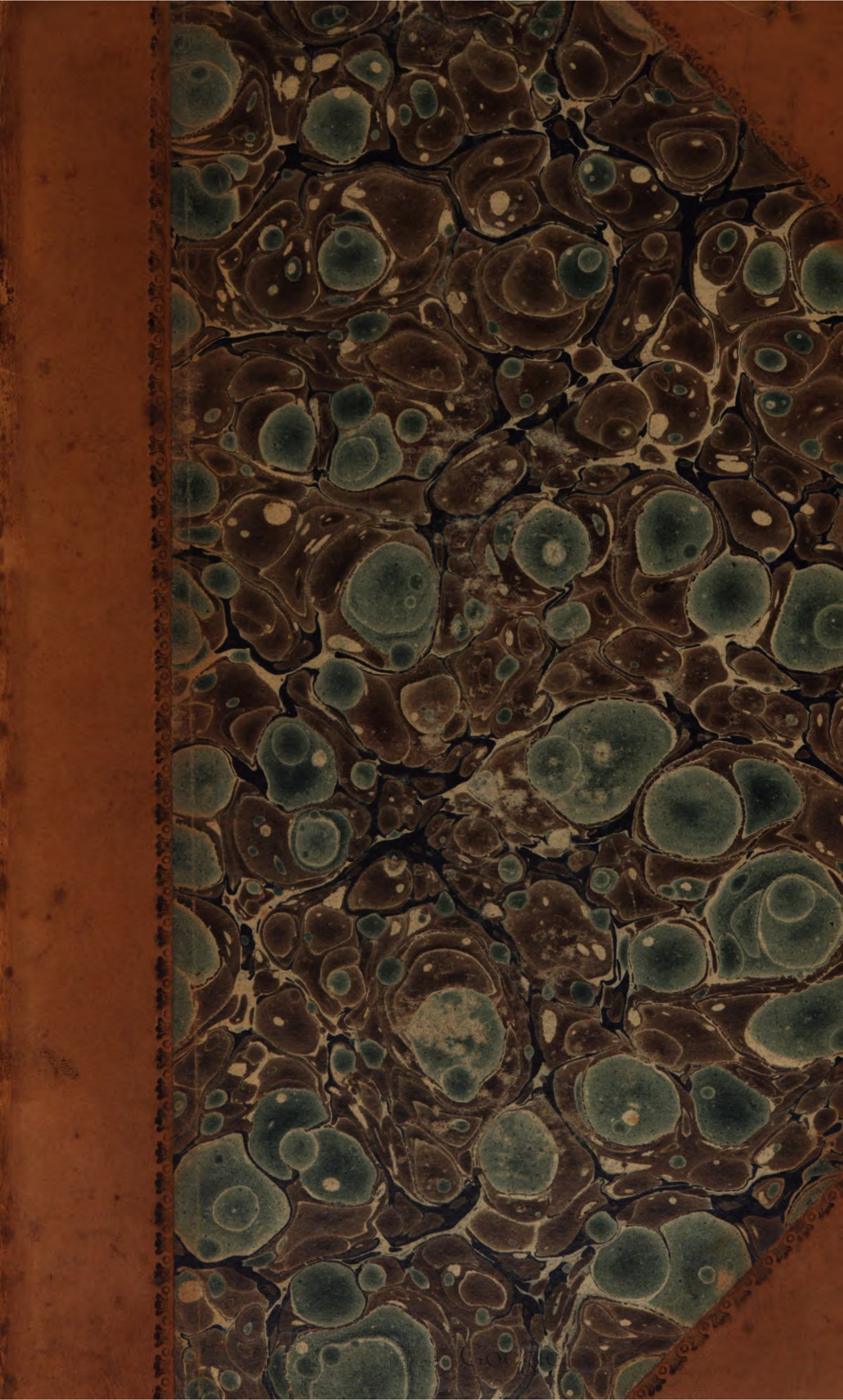
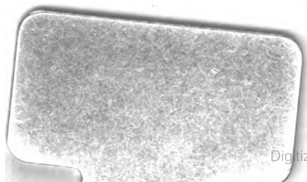






# NOUVELLE REVUE

# GERMANIQUE.

STRASBOURG, DE L'IMPRIMERIE DE F. G. LEVRAULT, IMPRIMEUR DU ROI.

# NOUVELLE REVUE GERMANIQUE;

## RECUEIL

### LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE,

PAR

UNE SOCIÉTÉ D'HOMMES DE LETTRES FRANÇAIS
ET ÉTRANGERS.

---

*Tome Onzième.*






PARIS,

Chez **F. G. LEVRAULT**, éditeur, rue de la Harpe, n.° 81;
Même maison, rue des Juifs, n.° 33, à **STRASBOURG**;
**A BRUXELLES**, à la Librairie Parisienne.

---

1832.

# TABLE DES MATIÈRES

## DU ONZIÈME VOLUME.

### QUARANTE-UNIÈME NUMÉRO.

QUARANTE-DEUXIÈME NUMÉRO.

QUARANTE-TROISIÈME NUMÉRO.

QUARANTE-QUATRIÈME NUMÉRO.

NOUVELLE REVUE

GERMANIQUE.

## Histoire contemporaine.

# DES MOUVEMENS POLITIQUES ACTUELS EN SUISSE,

PAR HENRI ZSCHOKKE.[1]

J'ESSAIERAI de retracer avec impartialité et aussi fidèlement que possible l'état actuel des affaires politiques en Suisse, afin d'éclairer l'opinion sur un objet traité avec peu de connaissance de cause par les journaux, exploité par l'esprit de parti, et dénaturé, peut-être, par les rapports des agens de la diplomatie.

Pour comprendre le présent, il importe de connaître le passé.

Jusqu'en 1798 la Confédération helvétique avait conservé les formes étranges et maintenu les rapports compliqués sortis des guerres du moyen âge, des conventions locales, des alliances partielles, des querelles de religion et des dissensions civiles.

1 Extrait du cahier de Novembre 1831 des Annales de l'histoire et des sciences politiques, publiées à Leipzig par Ch. H. L. Politz.

Le gouvernement était aristocratique, même dans les cantons démocratiques; car la faible population de ces petits États libres était souveraine des *pays de sujétion* (*Unterthanenlande*). D'un autre côté l'égalité démocratique existait de fait dans les familles patriciennes, en possession de gouverner les cantons aristocratiques, de sorte qu'il n'y avait pas plus de démocratie dans les communes rurales d'Uri ou de Schwyz que dans les villes de Berne ou de Fribourg. Le pouvoir des gouvernans se trouvait arrêté à tout moment par une foule de libertés et de priviléges des sujets, des petites villes, des vallées et même d'un seul village. Chacun était jaloux de ses priviléges, qu'il cherchait à conserver sans s'embarrasser du reste de la Suisse, et chaque lustre du dix-huitième siècle était marqué par des révoltes ou des conspirations, dont les effets ne s'étendaient jamais au-delà des cantons dont elles troublaient la sécurité. Il n'y avait pas d'esprit public. C'est tout au plus si la Suisse comptait alors une demi-douzaine de journaux, et encore la censure était là pour les empêcher de s'occuper des intérêts de la patrie. D'ailleurs le peuple ne savait ni lire ni écrire.

Les gens instruits des villes et de la campagne, les fonctionnaires, les ecclésiastiques, les jurisconsultes et les médecins, ne s'abusèrent point sur la dégradation de la nation, sur les défauts du gouvernement et sur les dangers d'un conflit avec les nations étrangères. Mais la susceptibilité aristocratique imposait silence aux plus hardis, et enfermait ou chassait impitoyablement du pays ceux qui osaient braver le pouvoir.

Il n'est donc pas étonnant que l'édifice fédéral, qu'on avait mis cinq siècles à construire, s'écroula en moins de trois mois après l'invasion des armées françaises en 1798. On le remplaça par la république helvétique une et indivisible, incompatible avec le degré de civilisation, avec les anciennes coutumes et avec les intérêts locaux des différens

districts qu'on venait de réunir. Aussi le mécontentement était-il général; on n'était occupé qu'à reconquérir les anciennes libertés, et l'on faisait peu de cas d'une liberté plus générale.

La lutte intestine pour et contre l'ancien et le nouvel ordre de choses dura pendant six années. Cette période est marquée par des changemens fréquens dans les constitutions et les formes de gouvernement, par le triomphe et la défaite des partis, par des émeutes sanglantes; mais ce mouvement général et continuel produisit des résultats inattendus. Des intérêts fortement enracinés firent place à de nouveaux intérêts. Des idées politiques et des vérités naguère inconnues en Suisse, devinrent triviales par la liberté de la parole et de la presse. Les paysans des différens cantons apprirent qu'ils avaient une commune patrie. La lumière, long-temps comprimée par la hiérarchie temporelle et spirituelle, commença à dissiper les ténèbres où l'on avait laissé croupir le peuple. Les partisans de l'ancien régime n'avaient pourtant pas rendu les armes; mais le parti libéral avait acquis de la force, de sorte qu'en 1803 on eut besoin de la médiation de Napoléon Bonaparte pour terminer la guerre civile.

L'acte de médiation, la constitution fédérale et les lois fondamentales des différens cantons, sont pour ce grand homme de beaux titres de gloire; on y remarque bien quelques défauts, mais en somme tout y était conforme aux besoins d'alors; aussi ces institutions ne rencontrèrent-elles que de faibles adversaires.

Dès-lors chacun des dix-neuf cantons travailla, tant bien que mal, à son organisation intérieure. Tous les Suisses étaient devenus libres; plus de pays de sujétion. Le paysan instruit se plaçait à côté du patricien dans la salle du conseil. En vain quelques gouvernemens cherchèrent-ils à restreindre la liberté de la presse, elle se réfugiait dans d'autres cantons, d'où elle répandait des torrens de lumière sur tout le pays. Le cercle des lecteurs s'étendait en raison de l'aug-

mentation du nombre des journaux. Rien de ce qui intéressait le pays ne demeurait étranger au Suisse. Des écoles nouvellement créées ou perfectionnées procurèrent au peuple des connaissances utiles; de nouvelles branches d'industrie augmentèrent le bien-être matériel de toutes les classes de la société. La Suisse de 1814 ne ressemblait plus à la Suisse de 1803, et n'offrait presque plus de points de comparaison avec la Suisse de 1798.

L'ancien régime n'était regretté que dans les petits cantons catholiques, dans les familles patriciennes de Lucerne, Berne, Fribourg, Soleure et autres. C'est là qu'on nourrissait l'espoir d'un retour aux erremens de l'antique Confédération helvétique.

Aussi ces partisans du passé ne manquèrent-ils pas de relever la tête après la chute de Napoléon. Ce fut en vain qu'à l'approche des puissances alliées la diète proclama sa neutralité, que le peuple se prépara à la défendre. Le parti rétrograde sut éluder toutes ces démonstrations par des négociations avec les généraux étrangers, par la manière de placer les troupes sur le Rhin, par ses intrigues au sein même de la diète. Les Autrichiens traversèrent la Suisse quand on s'y attendait le moins; leurs baïonnettes brisèrent l'acte de médiation de Napoléon. Les hommes de l'ancien régime reprirent les rênes du gouvernement. Le peuple consterné se tut, et regarda tout ce qui se faisait comme un effet de la volonté des puissances liguées contre l'empereur.

On ne tarda cependant pas d'apprendre que les alliés n'étaient pour rien dans ce qui venait de se passer, et l'on commença à s'agiter de toute part. Dans les cantons de Berne et de Soleure la campagne se disposait à marcher contre les villes. Les nouveaux cantons, menacés de perdre leur indépendance, coururent aux armes. La modération et la fermeté de Zurich contribuèrent à empêcher la guerre civile qui allait éclater. Il fallut de nouveau recourir à une intervention

étrangère, et le congrès de Vienne fut appelé à régler les intérêts de la Suisse.

Ce congrès, en réunissant à la Suisse les trois cantons du Valais, de Genève et de Neufchâtel, et en garantissant la neutralité perpétuelle de la Confédération helvétique, se contenta de prononcer sur les questions territoriales et sur les indemnités qui devaient en résulter. Il ne décida rien sur l'organisation intérieure des cantons et sur l'acte de confédération des vingt-deux républiques. Il s'en rapporta pour cet objet aux Suisses eux-mêmes et aux diplomates qu'on leur avait envoyés. De là les dissensions de 1830.

En effet, pendant le passage des Autrichiens, les hommes de 1798, ou leurs complices, s'étaient emparés du pouvoir et travaillaient au rétablissement des anciens priviléges. Les diplomates étrangers, entourés de la faction aristocratique, peu au fait des besoins du peuple, imbus de préjugés monarchiques et sans sympathie pour les libertés nationales, faisaient cause commune avec les hommes rétrogrades. On prodigua d'abord de belles paroles et des espérances aux défenseurs des droits du peuple; plus tard on les écouta en haussant les épaules; enfin on prit le parti de les congédier. De cette manière on parvint à aristocratiser jusqu'aux constitutions des cantons d'Argovie, du Pays-de-Vaud, du Tésin, de Thurgovie et de Saint-Gall, créés par Napoléon. On assimila le pouvoir des gouvernemens à celui des princes, en prolongeant la durée des fonctions du pouvoir exécutif, et en leur assujettissant les conseils législatifs qui devaient exprimer la volonté nationale. Persomne, à la vérité, ne portait encore, dans les anciens cantons, le nom de sujet; car les campagnes y jouissaient du droit d'envoyer des députés aux conseils législatifs: mais le nombre de ces députés était si petit en comparaison de ceux des chefs-lieux, que les anciennes familles patriciennes durent nécessairement redevenir maîtresses du pays.

L'acte de fédération entre les vingt-deux États souverains perdit également son unité et sa force antérieure, parce qu'aucun canton n'était disposé à sacrifier quelques-uns de ses intérets privés aux intérêts généraux. C'est ainsi que la Suisse, qui continuait de s'appeler un État fédératif, fut transformée, comme l'Allemagne, en une confédération de plusieurs États.

Les effets funestes de cette situation nouvelle, amenée par la force ou la ruse, ne tardèrent pas à se faire sentir. Le peuple souffrait en silence. Il est vrai que les grands et les petits conseils avaient adopté leurs constitutions respectives; mais ces constitutions n'avaient jamais été soumises à la sanction du peuple. — Les rivalités mesquines des cantons se reproduisirent comme dans l'époque antérieure à 1798; on fit des concordats partiels, on établit des lignes de douane d'un canton à l'autre. On manquait de l'union nécessaire aux entreprises nationales; on ne put pas même s'accorder sur la célébration uniforme des jours de jeûne. Les députés à la diète, agissant dans l'esprit de leurs gouvernemens respectifs, perdaient leur temps en délibérations stériles, comme autrefois la diète germanique.

Pour être juste, on accordera néanmoins aux gouvernemens locaux des différens cantons d'avoir fidèlement administré les biens et revenus de l'État, d'avoir fait respecter les lois. Ils ont continué et perfectionné les entreprises utiles commencées sous le régime de la médiation française : l'instruction publique leur doit beaucoup, ainsi que la législation civile et criminelle. Mais ivres de leur pouvoir, ils ne résistèrent pas toujours au doux attrait de l'arbitraire : ils protégèrent les hommes serviles et comprimèrent les indépendans. Beaucoup d'entre eux travaillèrent plutôt pour l'État que pour le peuple, qui dans plus d'une contrée était écrasé par l'inégalité des charges. Beaucoup de gens firent encore mieux les affaires de leurs familles que celles de l'État; le népo-

tisme, ce crime de lèse-liberté dans les républiques, était à l'ordre du jour, et dans plus d'un canton l'aristocratie s'était rapprochée singulièrement de l'oligarchie.

La politique méticuleuse, arbitraire et ténébreuse de la sainte-alliance, convenait parfaitement aux fauteurs du système créé par le congrès de Vienne. Il suffisait d'un mot des ambassadeurs étrangers, prodigues de titres et de cordons, pour étouffer la liberté de la presse, pour introduire la censure, pour expulser les proscrits des différens pays qui s'étaient réfugiés en Suisse. L'indépendance de la Suisse était, à la vérité, reconnue par l'Europe; mais les gouvernemens en faisaient le sacrifice volontaire. Les Jésuites s'établirent à Fribourg et dans le Valais; des régimens furent de nouveau vendus à la France, à Naples et aux Pays-Bas, pour procurer du pain et des titres aux fils des familles privilégiées.

Pendant que les gouvernans prenaient cette direction, les gouvernés prirent une direction opposée. Ils s'occupèrent de l'instruction du peuple par les journaux, par l'amélioration de l'enseignement, par des écoles gratuites, par des sociétés philanthropiques, par la propagation de livres utiles et autres moyens semblables. Les réunions annuelles des hommes les plus distingués de tous les cantons, qui avaient été formées pendant la médiation, continuèrent d'avoir lieu, et de s'occuper, avec un zèle au-dessus de tout éloge, des sciences, des arts et du bien public, de sorte que, si l'esprit d'une véritable confédération avait disparu dans les diètes, ils surabondait dans le cœur des meilleurs citoyens. Des cercles de lecture furent fondés dans les grands villages, et dans beaucoup de hameaux on trouvait plus de journaux qu'autrefois dans les villes du premier ordre. La lumière pénétra jusque sous le chaume, malgré les clameurs et les intrigues des hommes à idées rétrogrades. Il en résulta que les gouvernans ne savaient pas encore si la Suisse était un État fédératif ou une confé-

dération de plusieurs États, quand les gouvernés de tous les cantons se considéraient déjà comme une seule nation.

Telle a été la marche des affaires en Suisse depuis la restauration. Le mouvement qu'elle avait imprimé aux masses dut nécessairement influer sur les gouvernemens, recrutés par des hommes nouveaux, qui réunissaient à une instruction solide et variée une forte entente des besoins du siècle. Il est vrai qu'ils ne formaient que la minorité dans les conseils; mais leur opposition devenait imposante par l'appui de l'opinion publique. L'aristocratie en fut ébranlée; elle se vit forcée de se rapprocher des idées populaires, et de relâcher les liens qui contenaient la presse. C'était plus qu'il n'en fallait pour démasquer les gouvernemens, pour dévoiler leur but et leurs moyens. Le peuple n'avait jamais perdu de vue les principes généraux de l'acte de médiation; il n'avait non plus oublié l'année désastreuse de 1814, si funeste à ses droits.

Des voix courageuses réclamèrent enfin la jouissance de ces droits par la révision des constitutions, surtout dans le canton du Tésin, où les abus du pouvoir avaient irrité les esprits. Ce ne fut pas en vain. L'administration du Tésin fut changée, et sa constitution reçut une base plus populaire. Le canton du Pays-de-Vaud s'engagea avec plus de timidité dans la voie des améliorations; mais enfin il obtint une faible réforme de sa constitution. Il en fut de même à Lucerne, où l'on sépara le pouvoir judiciaire du pouvoir exécutif; à Zurich, où l'on accorda au corps législatif une indépendance plus grande du gouvernement. Tout cela prépara les voies aux changemens dans les autres cantons. Ils précédèrent de quelques mois les événemens de Juillet 1830, qui opérèrent une si grande révolution en France et dans d'autres pays de l'Europe. Ce n'est donc pas à la manie d'imiter les autres qu'on attribuera la tendance des Suisses à reconstituer leur ordre social; mais à la force des circonstances, à la loi de la nécessité, à l'opposition qui existait entre les vœux du peuple et

la forme des gouvernemens. La diplomatie étrangère avait seule empêché d'obtenir en 1814 les garanties que le canton du Tésin avait obtenues en 1830. Le peuple craignait encore cette influence que les gouvernemens auraient sans doute voulu faire valoir en 1829 et en 1830. Il n'ignorait pas les intrigues des Autrichiens pour déjouer l'émancipation du Tésin, et il redoutait l'administration de Polignac, dont les alliés, les Jésuites, s'étaient impatronisés dans deux cantons de la Suisse. — Les journées de Juillet, l'héroïsme de la nation française, la déchéance de Charles X, la reconnaissance de Louis-Philippe et des droits imprescriptibles des peuples, vinrent dissiper ces craintes.

La Suisse s'agita au bruit de ces événemens. Des hommes respectables et éclairés de tous les cantons et de toutes les conditions se concertèrent sur le bien qu'il y avait à faire et sur les moyens de l'opérer sans commotion violente, sans troubler l'ordre public. Le résultat de leurs conférences patriotiques électrisa les Suisses. Le peuple attendait avec confiance un meilleur ordre de choses. On ne voulait pas l'obtenir par la révolte; on la croyait inutile : on pensait que les gouvernemens s'empresseraient de se conformer aux vœux du pays : on se contenta de demander par des pétitions respectueuses la révision des constitutions de 1814. Tout devait être amené par la voie légale, tout devait s'accomplir sans troubler l'ordre public.

S'il n'en fut pas ainsi dans certaines localités, les gouvernemens sortis du sein de la nation qu'ils ne connaissaient pas, en sont seuls responsables. Ivres de leur pouvoir, ils ne se permettaient pas de douter de l'assentiment du peuple, et s'obstinaient à voir dans les flagorneries de quelques individus l'expression réelle de l'opinion publique. On se riait au sein de plus d'un conseil des pétitions en faveur de la réforme des constitutions, et on se flattait de les faire oublier. On s'efforçait de les représenter comme l'œuvre de quelques

brouillons ambitieux, visant à la popularité et aux places, ou comme du bruit de gazette, qui finirait par fatiguer les lecteurs au lieu de les irriter.

Le silence des gouvernemens excita le mécontentement du peuple et autorisa sa défiance. Il commença à crier fort, il tint des assemblées publiques, où plusieurs milliers de citoyens discutaient en plein air sur la situation de la patrie, sur la répartition inégale des impôts et les défauts des constitutions.

Frappés de cette manifestation menaçante de l'opinion publique, plusieurs gouvernemens pensèrent enfin à prendre en considération les pétitions qui leur étaient adressées. Les cantons de Thurgovie, de Zurich, de Lucerne, de Soleure et de Bâle convoquèrent leurs conseils législatifs pour prévenir une catastrophe et pour préparer l'œuvre de la régénération. Saint-Gall, mieux conseillé que les autres cantons, n'avait pas attendu les clameurs populaires pour entrer dans la voie des améliorations; le gouvernement y accorda librement ce que plus tard on lui aurait arraché par la force. En Thurgovie, dans le Pays-de-Vaud et à Fribourg, où les hommes du pouvoir s'étaient retranchés derrière les formes existantes, il y eut des émeutes et des mouvemens révolutionnaires; car on était convaincu que les gouvernemens avaient des arrière-pensées, qu'ils ne cherchaient qu'à gagner du temps, jusqu'à ce qu'une modification de l'état politique de l'Europe ou une guerre entre la France et l'Autriche leur permettrait, soit de résister aux novateurs, soit de n'accorder que peu de chose. Le gouvernement d'Argovie et son grand-conseil, ayant manifesté trop ouvertement ces intentions, perdirent l'un et l'autre la confiance du pays, au point que la majorité du peuple courut aux armes, pour obtenir de force ce qu'on avait refusé à ses prières. Il fallut céder, et un conseil constituant, nommé par le peuple, fut chargé de refaire la constitution, qui ne devait avoir force de loi que par suite

de l'assentiment de la majorité des citoyens. Cet exemple fut suivi à Berne et à Schaffhouse.

Quand on entend parler en Allemagne d'émeutes populaires, de levées en masse et autres événemens semblables, on pense au pillage, au meurtre, aux incendies, à la persécution des magistrats. Rien de tout cela ne s'est vu en Suisse. Nulle part on n'a répandu le sang, nulle part on ne s'est livré au pillage, nulle part on n'a tenté d'incendier les maisons, nulle part on n'a destitué les fonctionnaires publics. La modération du peuple fut un sujet d'étonnement pour ses adversaires.

Le canton de Bâle fait seul exception à cette règle. La ville était décidée à conserver, à tout prix, ses anciens priviléges. Elle pensait faire une concession plus que suffisante, en accordant aux quarante mille campagnards quatre représentans au conseil législatif de plus qu'aux huit mille bourgeois de la cité; car elle faisait entrer en ligne de compte les contributions plus considérables des citadins; mais le bon sens des campagnards lui objectait, que le dernier villageois payait proportionnellement autant que le premier banquier de la ville. De là une scission profonde et l'archarnement des deux partis. La ville, pour faire respecter sa volonté, s'arma dès le 6 Décembre. Un député du peuple fut impunément outragé au grand-conseil. La campagne fit des préparatifs de défense. La guerre civile éclata. Les citadins, à l'abri de leurs remparts garnis de canons, firent des sorties contre les milices mal armées de la campagne. De part et d'autres il y eut des tués et des blessés. L'intervention de la diète arriva trop tard, et après la défaite du parti populaire. Le reste de la Confédération, indigné de la conduite des Bâlois, qui, après la victoire, promenaient dans leurs rues les bourgeois de la campagne garottés, allait envoyer dix mille hommes devant Bâle pour venger l'outrage fait à des Suisses. Bâle n'échappa au sort d'Anvers que par les efforts de quelques hommes influens.

Pendant que toutes ces choses se passaient, les petits cantons démocratiques ne sortirent pas de leur léthargie. Il n'y eut que la portion protestante du canton d'Appenzell qui opérât quelques changemens dans sa législation, et l'arrondissement de Schwyz, qui eut des démêlés avec les autres arrondissemens du canton au sujet de la suzeraineté qu'il avait usurpée depuis 1814.

On se figurera sans peine que les mouvemens dont nous venons de parler ont dû mettre en présence les opinions et les espérances les plus contraires. Elles se font jour dans nos cinquante journaux et dans une foule de pamphlets. Mais, à ne compter que les têtes, la lutte est inégale. D'un côté c'est la presque-totalité de la population des cantons qui réclame la liberté et l'égalité des droits politiques; de l'autre côté ce sont les fauteurs laïcs ou ecclésiastiques de l'aristocratie vaincue qui redoutent la démagogie, la suppression des couvens et la fin de l'influence du sacerdoce.

Les Suisses savent ce qu'ils veulent, ils le savaient depuis long-temps; de là leur accord et cette unité de vues qui les distingue. Ils possèdent des talens et des lumières qu'on était loin de leur supposer, et que n'avaient jamais montrés les partisans de l'ancien régime. Ils ont la conscience de leur force, et voilà pourquoi ils déploient un calme et une modération qu'on chercherait en vain dans les actes antérieurs des adversaires de la liberté du peuple. Les anciens gouvernemens sont encore sur pied dans les différens cantons, quoiqu'ils ne soient que provisoires et partiellement méprisés. Toute la législation a besoin d'être refondue, et néanmoins le peuple ne cesse de respecter l'autorité et l'ordre légal établi. Et qu'on ne dise pas que le peuple obéit par nécessité, les gouvernemens n'auraient aucun moyen de le contraindre. La Suisse offre dans ce moment le spectacle d'une nation contenue par sa conscience morale au milieu d'un édifice social

qui s'écroule. Elle est digne d'estime, digne de la liberté qu'elle réclame.

Ce ne sont néanmoins pas uniquement des constitutions libres qu'on demande en Suisse, on y veut plus que jamais le maintien de la neutralité; car non-seulement l'armée de la Confédération, forte de soixante-dix à cent mille hommes, est prête à venger la violation antérieure du sol de la patrie quand l'occasion s'en présentera; mais une foule immense de tirailleurs volontaires et les élèves des académies défendront les frontières si elles étaient menacées d'un nouvel envahissement de l'étranger. Le philhellène Eynard a offert à la diète une somme de 50,000 francs, pour secourir les blessés, les orphelins et les veuves de ceux qui succomberaient dans une lutte de cette nature.

On voit dans les conseils constituans de la Suisse des hommes de tous les états, de toutes les conditions : des paysans, des magistrats, des artisans, des officiers, des employés, des médecins, des instituteurs, des avocats, des négocians, des artistes, des fabricans, des hommes de lettres, rarement ou jamais des ecclésiastiques. Un collége électoral de Fribourg avait nommé l'évêque; sa nomination fut annulée. Le Suisse qui aime à rencontrer les ecclésiastiques dans les églises, ne veut pas qu'ils se mêlent des affaires politiques; il pense que ce serait profaner leur caractère sacré. Les habitans de la campagne, souvent instruits et presque toujours doués d'un esprit juste, composent la majorité dans les conseils constituans.

Les projets de constitution connus jusqu'à ce jour, sont assez généralement contraires à l'aristocratie et à l'oligarchie, à l'inégalité de la représentation nationale, à l'autorité excessive du pouvoir exécutif, à l'acceptation future de titres, de cordons et de pensions des puissances étrangères, à la vente des soldats, etc. Par contre on est pour ainsi dire unanime sur la souveraineté du peuple, sur son droit de nommer

directement ses magistrats, ses représentans et ses législateurs, d'accepter ou de rejeter à l'avenir toute modification qu'on voudrait faire éprouver aux lois fondamentales. On ne veut plus de fonctionnaires à vie, afin de pouvoir se défaire des incapacités; mais on veut la division des trois pouvoirs suprêmes, la liberté de la presse et de l'industrie, sauf à en prévenir les abus et à garantir les droits des individus par des dispositions législatives postérieures. Enfin on demande, presque partout, la publicité des débats législatifs et judiciaires. Attendons les effets!



# Histoire.

## HISTOIRE DES MAGYARES,

### PAR M. JEAN MAILATH.[1]

(*Premier article.*)

La *Nouvelle Revue germanique* a déjà souvent parlé de M. Mailath et de ses ouvrages. Le numéro de Novembre 1829 renfermait une courte analyse du présent ouvrage, et celui de Janvier 1830 en publiait un extrait assez long et très-intéressant. Mais l'histoire des Magyares n'est pas une publication sur laquelle on puisse glisser légèrement; elle mérite une étude longue et consciencieuse, un examen mûr et approfondi. Je ne me flatte pas de gratifier le public d'un semblable travail, je crois toutefois pouvoir lui rendre service en lui donnant une espèce de résumé de cet intéressant ouvrage.

*In medias res rapit auditorem*, dit Horace du roi des poètes de l'antiquité. On peut en dire autant de Mailath. L'histoire entière est renfermée dans cinq volumes, partagés en cinquante-un chapitres. Point de préface, seulement une courte dédicace au roi Louis de Bavière; voilà le début de notre historien. Il est vrai que les notes rejetées à la fin de chaque volume et les dissertations ajoutées sous forme d'appendice, suppléent à l'introduction.

Vers la fin du neuvième siècle, une partie du peuple magyar[2], sortit de la Gallicie, franchit les monts Carpathes

1 *Geschichte der Magyaren, von Johann Grafen von Mailath. Wien, bei F. Tendler*, 1828.

2 Aujourd'hui les Hongrois.

et s'arrêta dans un lieu qu'elle nomma *Munka*, mot qui signifiait fatigue, et qui faisait allusion aux fatigues de l'expédition. Le pays dans lequel les Magyares entrèrent, et qu'ils ont conquis et gardé par la suite, était sous la dépendance de plusieurs souverains, tels que Gelo, Glado, Maroth, Zalan, etc. Les Magyares restèrent tranquilles durant quarante jours à Munka et dans les environs de cette ville. Telle était la frayeur qu'ils inspiraient généralement, que les Slaves des montagnes, sujets de Zalan, se soumirent à eux sans résistance. Les Magyares s'avancèrent contre le château d'Ung. Laborz, qui était chargé de le défendre, s'enfuit du côté de Zemplin; il fut poursuivi, atteint auprès d'une petite rivière et pendu : depuis cette époque la rivière en question reçut le nom de Laborcza. Arpad s'avança jusqu'à la Dodrog et jusqu'au château de Zemplin, d'où il envoya des ambassadeurs à Zalan pour lui demander des terres à coloniser. Und le Magyare et Rétel le Coumane furent chargés de cette mission. Quand ils eurent gravi le sommet du mont Tarczal, ils virent se dérouler devant eux une plaine immense, arrosée par le Sajo et le Hernad, bornée au nord par de hautes montagnes, à l'ouest par des montagnes couvertes de forêts, mais moins élevées que les précédentes. Au midi la vue se perdait dans un lointain toujours uni, et où resplendissaient les flots argentins de la Theiss. Une pareille contrée devait charmer puissamment un peuple qui n'avait vécu jusqu'alors que de la chasse, de la pêche et de l'entretien de ses troupeaux. Zalan, trop faible pour résister, accorda ce qu'on lui demandait. Maroth et Gelo refusèrent tout, mais furent vaincus. Zalan fut alors obligé de faire de nouvelles concessions. Bientôt les Magyares eurent conquis tout le pays compris entre la Theiss et le Danube. Quand ils livraient bataille, ils avaient toujours soin de partager leur armée en deux, afin de prendre l'ennemi en flanc en même temps qu'ils l'attaquaient de front. Lors d'une brillante victoire remportée

par ses généraux, Arpad, qui chassait dans les bois de Torbagy, s'enivra trois jours de suite avec ses guides et ses compagnons.

Les Slaves marahaniens, las de résister sans le moindre succès aux attaques du peuple conquérant, entrèrent dans les rangs des Magyares, se rasèrent la tête comme eux et les conduisirent en Italie. Ils pénétrèrent dans le territoire de Modène, tuèrent les moines du couvent de Nonantula, et mirent le feu au monastère; un grand nombre de manuscrits fut dévoré par les flammes. Mailath dit à ce propos: « Le couvent fut rebâti, les moines avaient payé leur tribut à la nature; il faut donc pardonner à l'historien, si la perte des manuscrits est ce qu'il déplore le plus dans cette occasion. » L'année suivante, les Magyares revinrent en plus grand nombre; mais Bérenger, roi d'Italie, les enveloppa avec une armée bien supérieure en nombre et leur tua beaucoup de monde. Les Magyares effrayés promirent à Bérenger que, s'il leur accordait la vie sauve, ils rendraient la liberté à tous leurs prisonniers, livreraient leurs armes, leur butin, et jureraient de ne plus rentrer en Italie; leurs propositions furent rejetées avec dédain. Réduits au désespoir, ils se précipitèrent sur l'armée chrétienne au moment où elle prenait son repas, et lui tuèrent 20,000 hommes; le reste prit la fuite. Vainqueurs sur terre, ils crurent pouvoir l'être aussi sur mer; mais les Vénitiens leur prouvèrent qu'ils n'étaient pas encore au fait de la tactique navale. En 921, Bérenger se servit de l'appui des Magyares contre des sujets révoltés. Trois années après ils vainquirent l'armée de Rodolphe, roi de la Bourgogne transjurane, et pénétrèrent dans le midi de la France, où les variations subites de la température, mais surtout leur intempérance, les eurent bientôt fait périr. En 937 les Magyares traversèrent toute l'Allemagne, l'Alsace, la Lorraine et la France jusqu'à l'Océan, puis ils se répandirent dans le midi de la France, franchirent les Alpes et

pénétrèrent jusqu'à Capoue, pillant et massacrant partout sur leur passage. En 941 ils passèrent même les Pyrénées, mais revinrent sur leurs pas avant de s'être mesurés avec les Maures.

En 907 Arpad était mort, en laissant pour son successeur un fils nommé Zoltan, qui était âgé de treize ans. L'empereur des Romains, Louis, crut devoir profiter de l'occasion pour châtier les Magyares; mais il fut battu complétement.

Voici comment l'empereur d'Orient, Léon VI dit le sage, qui vivait en 890, dépeint les Magyares; il avait eu l'occasion de les connaître, car il s'en était servi comme de troupes auxiliaires : « Les Magyares, dit-il, peuple libre et nombreux, sont cavaliers dès leur naissance et ne vont que rarement à pied. Ils portent sur l'épaule des lances très-longues et ont en main un arc dont ils se servent avec beaucoup d'adresse pour percer le dos de leurs ennemis quand ils prennent la fuite; leurs poitrines et les poitrails de leurs chevaux sont garantis par une cuirasse de fer ou par une épaisse cotte-de-mailles. Habitués à se servir de l'arc et des flèches, ils n'aiment pas les mêlées, mais plutôt les affaires où ils peuvent incommoder l'ennemi de loin. Aussi sont-ils excellens pour les escarmouches, les surprises, les enlèvemens de convois et les embuscades. Fidèles à cette tactique, ils attirent l'ennemi par une fuite simulée, et se retournent à l'improviste pour tomber sur leurs adversaires étonnés. Quand ils sont forcés d'en venir à une bataille rangée, ils se partagent par troupes de mille cavaliers environ, et pour donner de la solidité à leurs rangs, ils placent deux troupes semblables l'une derrière l'autre. Ils poursuivent l'ennemi avec une ardeur infatigable, et ils ne songent à butiner que lorsque la victoire est tout-à-fait décidée. Comme la désunion des différentes peuplades de la nation pourrait, en temps de guerre, amener de fâcheuses défections, ils observent une discipline très-sévère, et obéissent à un chef guerrier, qui punit les coupables d'une manière très-rigoureuse. »

L'empereur Louis, défait une seconde fois par les Magyares, se vit réduit à leur payer un tribut annuel et en mourut de chagrin. Les Magyares répandirent l'effroi de leur nom par toute l'Allemagne, au point que les Allemands disaient dans leurs litanies : de la fureur des Magyares, délivrez-nous, Seigneur ! Enfin Henri l'oiseleur parvint, en temporisant, à réprimer l'ardeur belliqueuse du peuple magyare. Dans la campagne de l'année 934, les Magyares perdirent 36,000 hommes. Encouragés par ce succès, les Allemands, qui jusqu'alors n'avaient pas osé se mesurer en pleine campagne avec leurs adversaires, ne tardèrent pas à se venger de tout ce qu'ils en avaient souffert. En 938 ils détruisirent une armée entière de Magyares qui avait pénétré en Saxe. Zoltan, désespéré, abdiqua en faveur de son fils Taksony. Ce jeune prince voulut effacer la honte que les défaites précédentes avaient versée sur son peuple. Mais en 955 ses troupes furent vaincues par l'empereur Othon, qui extermina un corps d'armée tout entier; sept hommes seulement qui en faisaient partie se réfugièrent en Hongrie et y vécurent dans l'infamie, parce que, leur dit-on, ils auraient dû partager le sort de leurs compagnons d'armes. Pour repeupler son royaume, Taksony fit venir des Pecsénèghes de la Petite-Walachie, des Ismaélites et des Bisséniens. Battus en Allemagne, les Magyares voulurent exploiter l'empire grec; mais ils n'y réussirent pas mieux que dans le pays d'où ils venaient d'être expulsés.

Taksony mourut en 972, et eut pour successeur son fils Geisa, sous le règne duquel le christianisme fut introduit chez les Magyares.

Mais avant de parler des Magyares christianisés, dit M. Mailath, il est nécessaire de faire le tableau de la religion et des mœurs de ce peuple quand il était encore païen; nous n'avons à cet égard que des données vagues et peu nombreuses.

Les Magyares appelaient l'être suprême du nom d'Isten,

dont on ignore la véritable étymologie. Ils admettaient l'existence d'un bon et d'un mauvais principe, révéraient des génies bienfaisans, et en redoutaient d'autres qui se plaisaient à faire du mal aux hommes. Quand ils furent devenus chrétiens, les anges remplacèrent les premiers et les démons les derniers. Aujourd'hui encore la langue magyare appelle le mauvais principe *Armangos* (anciennement on écrivait *Arimanios*). Qui n'y reconnaîtrait l'Ahriman des Perses? Les Magyares croyaient à l'immortalité de l'ame, appelaient le ciel *Menny* (*aller*), mais n'avaient aucune idée de la métempsycose. Ils immolaient des chevaux à leur divinité. Après les sacrifices venaient des repas, où l'on mangeait la chair des victimes, et où l'on buvait leur lait et leur sang; l'estomac des Magyares ne refusait pas non plus la chair des loups du pays. Leurs prêtres (*Taltos*) passaient pour devins et pour sorciers. Les Magyares observaient religieusement leurs sermens, achetaient leurs épouses avec des pièces de bétail ou des présens de toute espèce; ce qui semble le prouver, à défaut de documens écrits, c'est qu'aujourd'hui encore une jeune fille à marier s'appelle *clado léany*, c'est-à-dire jeune fille à vendre, et le prétendu *vö* ou *vevö légény*, le jeune homme qui achète. Les morts étaient enterrés de préférence auprès des fleuves et des rivières; les funérailles étaient suivies d'un repas.

Le christianisme fut introduit chez les Magyares par les soins de Sarolta, épouse de Geisa, qui avait été élevée dans la religion grecque. L'empereur Othon envoya à Geisa, Bruno, évêque de Verdun; ce prélat forma les premiers nœuds de l'alliance qui ne tarda pas à unir les deux souverains. Piligrin, évêque de Lorch, se rendit peu de temps après chez les Magyares, afin de leur prêcher la foi catholique. Il le fit avec beaucoup de succès, et Geisa lui-même fut baptisé par lui. Le fils de Geisa fut S. Étienne. A peine fut-il monté sur le trône, que les Magyares païens se révoltèrent contre

lui; il les défit à l'aide des colons allemands et des Magyares qui avaient embrassé le christianisme. A peine Étienne se vit-il consolidé sur le trône (vers l'an 1000), qu'il envoya une ambassade au pape Sylvestre II; il lui exposa les services qu'il avait déjà rendus, et ceux qu'il rendrait encore à la cause de la foi chrétienne; il demanda et obtint le titre de roi de Hongrie. Dès ce moment il ne s'occupa plus que de l'accomplissement de sa promesse, érigea des évêchés, des monastères et des écoles, non-seulement en Hongrie, mais encore à Rome, à Jérusalem et à Constantinople. S. Étienne fut aussi le législateur politique des Magyares; mais comme nous ne pouvons connaître d'une manière bien précise quelles sont les institutions qui lui appartiennent, nous décrirons, dit Mailath, l'état de la Hongrie sous la dynastie des Arpades.

Dès les temps les plus reculés les Magyares eurent une monarchie héréditaire. Quand ils quittèrent leurs anciennes demeures, pour en chercher de nouvelles, ils jurèrent à leur chef Almos qu'ils éliraient toujours leurs rois dans le sein de sa famille; mais ils ne spécifièrent pas si ce serait l'aîné, le puîné ou le cadet. Quant aux femmes, elles étaient exclues de la succession au trône. La plupart des rois firent couronner de leur vivant celui de leurs fils auquel ils voulaient donner le royaume. En cas de minorité, il y avait un conseil de régence, présidé par la reine-mère. L'époque de la majorité des rois n'était fixée par aucune loi. Tous les rois de Hongrie se firent sacrer; l'un d'entre eux, Salomon, se fit même sacrer jusqu'à trois fois. La sainte couronne était conservée à Stuhlweissembourg. La cour du roi était composée du palatin, du grand-juge (*oberster Landrichter*), du grand-trésorier, du grand-maître d'hôtel, qui était en même temps grand-bouteiller et connétable, et du sénéchal. Il y avait des communes privilégiées, chargées de tel ou tel office inférieur et de fournitures de toute espèce. Dès les temps les plus reculés l'autorité royale était limitée. Dans le

contrat primitif, fait entre Almos et les chefs des communes hongroises, il était dit expressément que ni eux-mêmes ni leurs héritiers ne seraient exclus des conseils du prince et des emplois du royaume. Arpad tint une assemblée générale de tous les Magyares dans la plaine de Puszta szer. Dans le courant du onzième siècle, Béla envoya des hérauts pour faire venir dans les conseils du roi deux anciens de chaque village. Sous Andréas II tous les gentilshommes se rendirent à la diète; sous Béla IV il fut décrété que chaque comitat en enverrait deux ou trois, et l'affaire en resta là. Tous les ans la diète se rassemblait à Stuhlweissembourg. Les principaux prélats et seigneurs du royaume formaient ce qu'on appelait le sénat royal, et conseillaient le roi toutes les fois qu'il y avait une ordonnance à faire. Le palatin était chargé, conjointement avec le grand-juge, de distribuer la justice. Les droits de la couronne étaient défendus par un officier spécial que l'on nommait *fiscus regalis*. Les rois et leur conseil d'État parcouraient souvent le royaume pour tout examiner de leurs propres yeux; les grands du royaume ou les communes étaient alors chargés de l'entretien du roi et de son cortége. Le pays était partagé en comitats, desquels chacun renfermait un château royal avec une portion de terrain déterminée. Le comitat était gouverné par un comte, appelé d'abord *comes parochianus*, puis *comes supremus*, et aujourd'hui *Obergespan;* ce comte était nommé par le roi. Il était le chef politique, judiciaire et militaire du comitat; le *comes curiæ* le remplaçait en cas de besoin. Il avait ensuite sous lui le *comes præconum*, les bilotes ou biloches, les pristaldes et les hérauts du roi. Dans tous les châteaux royaux se trouvait un châtelain, chargé de percevoir les revenus du roi. Il y avait des serfs attachés à la glèbe, que l'on vendait en même temps que le sol qu'ils occupaient; d'autres serfs étaient vendus comme la première marchandise venue. Le servage était provisoire ou perpétuel; dans ce

dernier cas seulement les enfans du serf devenaient serfs comme leur père. Il y avait des hommes libres qui cultivaient les champs; ils étaient distribués par dizaines ou par centaines dans des fermes, et payaient une somme fixe ou bien prenaient d'autres engagemens moins onéreux. Certaines communes entièrement libres étaient habitées par des étrangers, dont l'industrie était ou pouvait devenir utile au pays. Chaque comitat renfermait une foule de vassaux ou feudataires, qui promettaient, pour le prix de leurs fiefs, de servir le roi contre tous ses ennemis, sous la bannière de l'*Obergespan.* On les appelait les jobbagyen du château; quelques-uns d'entre eux servaient de gardes du corps au roi. Il y avait dans l'origine 108 familles nobles, dont les chefs avaient été les compagnons d'Almos; ils avaient obtenu de lui pleine et entière franchise pour leurs biens; quand une de ces familles s'éteignait, ses biens étaient partagés entre les autres familles ou donnés par la diète à des étrangers avec les priviléges dont avait joui le propriétaire défunt. Quand un grand danger menaçait le royaume de la part d'un peuple voisin, on portait par tout le pays un sabre couvert de sang. Le dixième homme, le huitième ou même le cinquième était obligé de partir pour la guerre, parmi les paysans comme parmi les gens des communes. Quand l'*Obergespan* rendait la justice, il avait pour assesseurs les bilotes et pour exécuteurs de ses sentences les pristaldes. Celle des deux parties qui ne comparaissait pas au jour fixé, perdait son procès et était condamnée à une amende. La cause était plaidée oralement. On en appelait au palatin ou au roi; ceux-ci étaient remplacés, en cas de besoin, par le grand-juge. Les preuves de conviction étaient : l'audition des témoins, la présentation des pièces écrites, l'attestation de la possession, le serment, l'aveu et les épreuves par le feu, l'eau, et enfin les combats judiciaires. Les revenus du roi étaient triples : contributions directes, productions naturelles et contributions indirectes,

telles que droits de vente, douanes, portions des trésors trouvés, salines, mines et carrières. Le commerce était favorisé par des marchés nombreux : les châteaux du roi, les colonies et les abbayes en avaient presque toutes les semaines. Comme les Juifs faisaient le plus d'affaires commerciales et nuisaient au reste de la population par leur rapacité, on ordonna que la plupart des marchés eussent lieu le samedi. S. Étienne eut plusieurs enfans, mais il les vit tous mourir avant lui. Sa mort arriva l'an 1038.

Après la mort de S. Étienne, son neveu, Pierre, fils d'Othon-Guillaume, duc de Bourgogne, monta sur le trône et ne l'occupa que pendant trois ans. Ses sujets le détrônèrent et il se réfugia en Allemagne. Samuël, surnommé Apa (père) et beau-frère de S. Étienne, remplaça Pierre sur le trône de Hongrie, en 1041. Il fut vaincu et tué en 1044 par l'empereur d'Allemagne Henri III, qui rendit la couronne à Pierre. Bientôt une nouvelle révolution, produite par le mécontentement général de la nation, ravit à ce dernier la couronne et la liberté; il mourut en prison. Le caractère de la révolution était une réaction du paganisme contre le christianisme; partout les Chrétiens furent égorgés par les Magyares païens, que favorisait la victoire. André, qui leur devait la couronne, eut à peine été sacré par des évêques catholiques, qu'il proscrivit de nouveau le paganisme. Les Chrétiens reprirent courage et le maintinrent sur le trône. André eut à se défendre contre les attaques de l'empereur Henri III, qui, fatigué de son peu de succès, se décida enfin à faire la paix avec l'heureux usurpateur. André eut pour successeur son frère Béla, auquel il avait promis la couronne et qui le détrôna, parce qu'il avait couronné roi son fils Salomon. Quand Béla eut vaincu son frère, le peuple accourut en foule à Stuhlweissembourg (1061) et demanda l'extermination des Chrétiens et la restauration du paganisme. Béla réprima ces cris tumultueux par des massacres. Il ne

régna que trois ans, et mourut en tombant de son trône qui s'était écroulé sous lui. Ses trois fils, Geisa, Ladislas et Lambert, rendirent volontairement la couronne à Salomon, fils d'André. Soit repentir de leur part, soit jalousie de la part de Salomon, les quatre rivaux ne tardèrent pas à exciter la guerre civile. Elle se termina par l'expulsion de Salomon, qui ne remonta plus sur le trône, mais alla mourir anachorète à Pola en Istrie.

Viennent ensuite les règnes de Ladislas I.er, dit le saint, de Koloman et d'Étienne II. Ladislas I.er permit le mariage aux prêtres catholiques, malgré la défense expresse de Grégoire VII. Sa législation était du reste extrêmement sévère et même cruelle. On trouve dans ses lois le passage suivant: « Si un serf vole et n'est pas racheté par son maître, on lui coupera le nez; s'il vole une seconde fois, il sera pendu. Si le juge ne coupe pas le nez au coupable, ou s'il ne le pend pas, il sera vendu lui-même, et ses biens appartiendront au fisc. » Quand un serf volait une poule ou une oie, on lui crevait un œil. Ladislas fit la guerre aux Coumanes; la légende qui renferme la vie de ce saint roi, rapporte qu'un jour son armée se trouva sans vivres : Ladislas invoqua l'assistance divine, et aussitôt après une foule de cerfs et de buffles vinrent d'eux-mêmes se livrer aux coups des Magyares. Un peu plus loin l'armée était consumée par la soif, et les miracles de Moïse se renouvelèrent. Lorsque les Coumanes vaincus prirent la fuite, et que les Magyares les poursuivirent, les fuyards jetèrent de l'argent pour arrêter leurs vainqueurs; Ladislas, craignant de perdre la victoire, pria de nouveau le Très-Haut, qui changea les pièces d'argent et d'or en pierres. Aujourd'hui encore les paysans donnent à ces pierres le nom d'argent de S. Ladislas (*szent Laszlo penza*). Quand Ladislas mourut, les danses et la musique cessèrent pendant trois années entières. Sous le règne de son neveu Koloman, la Hongrie fut traversée par

les différentes armées de croisés qui se rendaient par terre en Palestine. Une foule de croisés s'attirèrent de rigoureux châtimens de la part des Magyares par suite des excès qu'ils commirent dans le royaume. Il y eut des corps d'armée auxquels Koloman refusa le passage, et qu'il fut obligé de repousser de vive force. L'armée de Godefroi de Bouillon observa la plus exacte discipline, et passa sans faire du mal aux Magyares et sans avoir à se plaindre de leur conduite. On trouve dans les ordonnances du roi Koloman les deux articles suivans : « Nous défendons les épreuves du fer ardent et de l'eau bouillante dans toutes les églises; nous les permettons seulement là où résident des évêques ou dans les grands prieurés, tels que ceux de Presbourg et de Neutra. » — « Il ne faut point faire de procès aux sorcières, attendu qu'il n'en existe pas. » Ce dernier article est comme un rayon de civilisation qui perce les ténèbres de ces temps-là. L'an 1114 Étienne II succéda à son père Koloman.

Le cinquième chapitre (1128 — 1172) renferme, dans un espace de 44 années, les règnes de six rois différens. Étienne II ayant demandé inutilement à l'empereur des Grecs alors régnant, l'extradition d'Almos, un de ses plus puissans vassaux, déclara la guerre aux Grecs. Les succès et les revers furent égaux de part et d'autre; la mort d'Almos amena la paix. Après le décès d'Étienne II, plusieurs concurrens se disputèrent la couronne; le sort des armes l'adjugea à Béla II. Cependant le passage des croisés continuait; la Hongrie n'avait pas encore la foi assez forte, assez vivace pour faire partie de ces expéditions religieuses. Les successeurs de Béla II firent la guerre aux Russes et aux Grecs.

La période de 1173 jusqu'en 1222 embrasse les règnes des quatre rois : Béla III, Emrich, Ladislas III et André II. Sous le règne de Béla III, qui avait été élevé à la cour de Constantinople, Fréderic Barberousse traversa la Hongrie avec

son armée de croisés, maintint durant son passage la plus sévère discipline, et fut très-bien accueilli par les Magyares, ainsi que par leur roi. Fréderic écrivit au pape : « Que Votre Sainteté sache que nous avons été reçus avec beaucoup d'honneurs par Béla, le bien-aimé roi de Hongrie; mais arrivés dans le pays des Grecs, nous y sommes tombés entre les mains des voleurs et des brigands. » L'épouse d'André II, Gertrude, encourut la haine de ses sujets, parce qu'elle favorisait les Allemands ses compatriotes, et qu'elle s'occupait trop des affaires de l'État. On jura sa mort; l'archevêque de Gran écrivit aux conjurés une lettre sans ponctuation, et qui conseillait ou dissuadait de la tuer, selon le sens qu'on voulait lui donner[1]. On voit qu'il y avait des jésuites avant la naissance d'Ignace de Loyola. La reine fut assassinée en l'absence de son époux. André II partit pour la croisade vers l'an 1210. Ce ne fut qu'un simple pélerinage; son expédition n'eut aucun résultat politique. En 1222 André II fut obligé d'accorder aux magnats de son royaume la bulle d'or, dont voici les principaux passages : « Au nom de la Sainte Trinité et de l'indivisible Unité, André, par la grâce de Dieu, roi de Hongrie, de Dalmatie, de Croatie, de Servie, de Gallicie, etc. Comme la liberté des nobles de notre royaume et de nos autres sujets, fondée par le roi S. Étienne, a été considérablement diminuée par la puissance de quelques rois, qui vengeaient leurs propres injures, suivaient les conseils de quelques hommes pervers, ou recherchaient leurs propres intérêts, les nobles de notre royaume ont eu recours à notre sérénité et à celle de nos prédécesseurs; ils ont frappé les oreilles de leurs rois par leurs prières et leurs instances, à l'effet d'obtenir la réforme de notre royaume. Voulant donc

1 *Die Königin zu tödten fürchtet nicht gut ist es. Wenn alle übereinstimmen widerspreche ich nicht thut es.* Le prélat connaissait probablement cette prophétie équivoque faite à un guerrier, et qui, selon qu'on marque la ponctuation, signifie : *ibis; redibis? non, morieris in bello*, et *ibis, redibis, non morieris in bello.*

faire droit en toutes choses à leur demande, comme nous sommes tenus de le faire, considérant qu'à ce propos il y a eu entre eux et nous des discussions très-amères qu'il convient d'éviter, afin de conserver pleinement la dignité royale (et personne ne peut mieux qu'eux-mêmes contribuer à cette conservation), nous accordons à eux et à nos autres sujets la liberté que le saint roi leur a concédée, et nous ordonnons de la manière suivante l'autre point, concernant la réforme de notre royaume (suivent 31 articles, dont voici les principaux). Article II : Nous voulons que ni nous ni nos descendans n'arrêtent, ni ne fassent périr, pour plaire à quelque puissant, un de nos sujets, si ce sujet n'a été préalablement cité devant les tribunaux et condamné par cette voie.... Article IV : Si l'un de nos sujets meurt sans laisser de fils, sa fille recevra le quart de ses biens; quant au reste, il en disposera comme bon lui semblera. Si la mort le prévient et l'empêche de disposer en faveur de quelqu'un, ses plus proches parens hériteront; s'il n'a aucune parenté, ses biens appartiendront au roi.... Article XII : Que les femmes de ceux qui meurent ou qui sont condamnés à mort par sentence judiciaire, ou qui meurent à la guerre ou d'une autre manière quelconque, ne soient pas dépouillées de leur dot.... Article XV : Que les palefreniers, les veneurs et les fauconniers ne se permettent pas d'entrer dans les fermes de nos sujets [1]. Article XXII : Que nos porcs ne paissent pas dans les forêts ou les prés de nos sujets, sans la permission de ces derniers.... Article XXVIII : Si quelqu'un est condamné par une sentence judiciaire, qu'aucun puissant ne songe à le défendre.... Que si nous ou l'un de nos successeurs violons jamais les dispositions présentes, nous accordons par les présentes, sans aucune tache d'infidélité, à tous nos évêques, barons (*jobbagiones*) et nobles de notre royaume, en masse et en particulier, présens et futurs, la permission de résister et de s'opposer à nous et à

1 Sans doute pour y prendre ce dont ils avaient besoin, sans payer.

nos successeurs.» Cette dernière clause a été supprimée en 1687.

L'époque de la bulle d'or est intéressante. Sept ans auparavant, en 1215, les barons d'Angleterre avaient arraché la grande charte à Jean sans terre. — La Hongrie ne fut pas impliquée dans la grande querelle des investitures; car Koloman céda à la papauté tous ses droits relatifs à la nomination des évêques.

André II fut un prince faible et dénué d'énergie; les troubles qui agitèrent son règne, et auxquels la bulle d'or ne put pas remédier, furent dus en grande partie à son indolence. Comme ses folles prodigalités avaient épuisé le trésor royal, il vendit aux Juifs le droit d'avoir des emplois dans le royaume. Ceux-ci se marièrent à des Chrétiennes et acquirent une très-grande puissance. Béla IV, fils et successeur d'André II, rétablit les affaires par son énergie, qui dégénéra souvent en cruauté. En 1240 les Mongoles, après avoir ravagé toute l'Asie ainsi que l'Europe orientale, entrèrent en Hongrie. Rassemblés, dit Mailath, autour de petits étendards noirs et blancs, quelquefois autour d'une perche surmontée d'un peu de laine, les barbares mongoles arrivaient sur des chevaux petits, mais vigoureux, habitués à supporter la faim et les fatigues, et suivant leurs cavaliers comme l'auraient pu faire des chiens. Quant à eux-mêmes, ils poussaient devant eux les guerriers des peuples vaincus, pour leur faire soutenir le premier choc, et formaient l'arrière-garde, muets, silencieux, même dans le fort du combat. Les Mongoles vainquirent les Magyares à la bataille de Sajo, et Béla fut obligé de se réfugier en Autriche. Cependant les Hongrois reprirent courage, et se préparèrent à défendre leurs forteresses, une par une, contre les barbares victorieux. Peu de jours après la bataille de Sajo, Batu, chef des Mongoles, parut devant Pest avec toute son armée et prit la ville d'assaut. Cent mille personnes qui y avaient cherché

un refuge, périrent dans cette occasion. Les femmes, les enfans, les vieillards furent mis en rang; les Mongoles parcoururent ces rangs, levèrent en l'air les bras des prisonniers et les poignardèrent. Les femmes mongoles, armées comme les hommes, déchaînèrent leur rage contre les femmes magyares, tuèrent sur-le-champ les plus belles et coupèrent le nez aux plus laides pour s'en faire des esclaves. Les enfans des Mongoles apprirent à massacrer sur le corps des enfans hongrois; les pères accablaient d'éloges l'enfant qui fendait d'un seul coup de sabre la tête de sa jeune victime. Les cadavres furent entassés sur les bords du Danube, et des enfans furent portés au bout de longues perches, afin d'effrayer les Hongrois qui habitaient l'autre rive du fleuve. Quand les Mongoles ne trouvèrent plus rien à piller, ils repartirent pour leur pays, attendu qu'ils ne voulaient pas se fixer dans les pays vaincus, et que d'ailleurs la mort de leur chan les rappelait dans leur patrie. Béla apprit leur départ et rentra dans son royaume. Quel affreux spectacle! on voyageait des journées entières sans rencontrer une seule personne; les bêtes sauvages s'étaient tellement multipliées, qu'en plein jour les loups entraient dans les villages, enlevaient les enfans et attaquaient les hommes armés. Les champs étaient déserts, la faim et son cortége habituel, les maladies contagieuses, désolaient la Hongrie. Béla commença par nommer des évêques dans les diocèses qui avaient perdu les leurs; puis il parcourut son royaume, concéda de nouvelles franchises, renouvela les anciennes et fit de nouvelles donations aux monastères. Il supprima les lignes de douanes établies dans l'intérieur du royaume, abolit les combats judiciaires, et publia une foule d'ordonnances qui toutes avaient en vue le bien-être physique et moral du peuple. Il prit aussi les Juifs sous sa protection, pour les garantir des excès que produisait souvent contre ces infortunés le fanatisme religieux de l'époque. « Le Juif, disait-il dans ses ordonnances,

peut prendre en gage tout ce qu'on lui donne, excepté des vêtemens sacerdotaux, à moins que le prélat d'une église ne les mette lui-même en gage; mais il lui est défendu d'accepter des vêtemens humides ou ensanglantés.... Si un Chrétien tue un Juif, le coupable sera puni d'après les lois, et tout son mobilier ainsi que ses immeubles nous appartiendront. »

Béla et son fils Étienne V firent la guerre à Ottokar, roi de Bohème. Sous Ladislas IV, fils d'Étienne V, Ottokar fut vaincu et tué par Rodolphe de Habsbourg, qui était secondé par une armée de Magyares. En 1301 la race des Arpades s'éteignit dans la personne d'André III.

Mailath met à la fin du premier volume, en guise d'appendice, une dissertation de M. George de Feyer sur l'origine des Magyares ; lui-même y ajoute quelques réflexions. Voici l'essence de cette dissertation : « Je regarde, dit Mailath, la question de l'origine des Magyares comme encore indécise. Mais peut-être approcherons-nous de la solution, si nous coordonnons les opinions dominantes relativement à cette question.... L'opinion la plus ancienne fut que les Magyares descendaient des Huns d'Attila. Plus tard on les fit parens des Finnois, et l'on se fonda sur l'analogie des deux langues finnoise et magyare.... Le D.r Fessler, dans son Histoire de Hongrie, fait descendre les Magyares de la grande race turque. » M. de Feyer, l'auteur de la dissertation traduite par M. Mailath, prétend que les Magyares sont d'origine parthique. « Les Magyares avaient, dit-il, dans l'origine les mêmes mœurs, la même manière de combattre que les Parthes. » Il serait sans doute fort intéressant d'acquérir la certitude sur ce point; mais comme Mailath lui-même ne voit pas encore de solution satisfaisante, nous continuerons l'analyse de son histoire.

Plusieurs concurrens se disputèrent le trône de Hongrie après l'extinction de la race des Arpades; la victoire resta

en définitive à Charles-Robert, parent éloigné des anciens rois du pays. La cour de Rome favorisa ses prétentions et contribua puissamment à leur triomphe; mais une fois roi, il ne resta pas tranquille possesseur du trône. Plusieurs grands se révoltèrent contre lui; celui de tous qui se rendit le plus redoutable fut Matthieu, comte de Trenczin. Il livra au roi une bataille très-sanglante, mais il fut vaincu et cette défaite le terrassa. Charles-Robert, victorieux, confisqua les biens de ses ennemis au profit de ses plus zélés partisans, parmi lesquels se trouvaient plusieurs prélats qui avaient vaillamment combattu pour lui. Le fait suivant que je vais traduire mot pour mot, donnera une idée des vengeances royales de l'époque. « Le roi, son épouse Élisabeth et ses deux fils Louis et André dînaient à Visegrad. Alors Félicien Zach entra dans l'appartement et tira son glaive pour tuer la famille royale. Il fit au roi une légère blessure au bras et coupa quatre doigts de la main droite d'Élisabeth; il se préparait à tuer les enfans du roi, lorsque leurs précepteurs, Gyula de Kenesich et Nicolas, fils du palatin, se précipitèrent au devant d'eux et reçurent pour eux le coup de la mort. Sur quoi Jean, fils d'Alexandre, de la gespanie de Bodrogh, jeune homme brave et vigoureux, vice-chambellan de la reine, se précipita sur Zach et le renversa d'un coup de masse d'armes qu'il lui appliqua sur la nuque; la garde accourut et le tua. Son corps fut haché en pièces et rendu méconnaissable. On ne sait pourquoi Félicien se porta à un pareil forfait. C'était un homme vieux et ayant déjà des cheveux blancs; d'abord partisan déclaré du comte Matthieu de Trencsin, il l'avait quitté pour passer du côté de Charles-Robert. Le roi l'aimait beaucoup et lui permettait un libre accès auprès de sa personne. C'était ainsi que Félicien avait pénétré dans la salle du dîner. La tradition rapporte que le roi avait violé Clara, fille de Félicien, jeune personne d'une rare beauté, attachée au service de la reine. D'autres accusent, comme conseiller

de ce crime, Casimir, roi de Pologne, et disent que la reine y avait trempé. Le cadavre de Félicien fut écartelé, sa tête fut envoyée à Bude, ses mains et ses pieds dans plusieurs autres villes. Le fils unique de Félicien s'enfuit avec un domestique fidèle; tous deux furent atteints et écartelés, les troncs restèrent sur la route et devinrent la proie des chiens. La belle Clara fut aussi comprise dans la vengeance du roi : on lui coupa tous les doigts, à l'exception des deux pouces, le nez et les lèvres, en sorte que ses dents étaient à découvert, on la mit sur un cheval et on lui fit parcourir les villes et les villages; elle-même devait crier à haute voix : tel est le supplice de ceux qui sont infidèles au roi. La fille aînée de Félicien, Sédé, qui était mariée à un gentilhomme nommé Kopay, fut saisie par le châtelain de Lewencz et décapitée en vue du château de Lewencz. Kopay mourut en prison; ses fils furent livrés aux chevaliers de S. Jean de Jérusalem, qui les reléguèrent dans une île de la mer Méditerranée, d'où ils ne revinrent plus. Une foule d'autres parens de Félicien furent pareillement suppliciés.»

Charles-Robert maria son fils André à Jeanne, petite-fille de Robert, roi de Naples. Son fils aîné Louis devait être son successeur. Comme le roi de Pologne, Casimir, n'avait pas d'enfans, la diète de Cracovie, séduite par Charles-Robert et par Casimir lui-même, adjugea la couronne de Pologne à Louis, héritier présomptif de la couronne de Hongrie. Charles-Robert mourut en 1342, à l'âge de 54 ans; il avait régné 42 ans. Son fils Louis I.er régna depuis l'an 1342 jusqu'à l'an 1382. Il mourut âgé de 56 ans. Jeanne ayant fait assassiner André, son époux, Louis lui écrivit : « Ta conduite licencieuse, le royaume que tu as usurpé, ton second mariage, tes protestations d'innocence, tout me prouve que tu es coupable; apprends que le Dieu qui châtie les criminels, vit encore.» Bientôt après Louis arriva, suivi d'une puissante armée, et soumit, sans coup férir, tout

le royaume de Naples. Jeanne s'enfuit par mer dans la ville d'Avignon avec son second époux. Charles de Durazzo, le conseiller du crime, fut décapité et ses frères envoyés en Hongrie. La peste qui ravageait Naples (c'était la fameuse peste de 1349 qui désola toute l'Europe), engagea Louis à repartir pour son royaume, en laissant une armée d'occupation dans le royaume des Deux-Siciles. Les Italiens, qui furent toujours impatiens d'un joug étranger, sans pouvoir se gouverner par eux-mêmes, ne tardèrent pas à se révolter contre la garnison hongroise ; ils étaient tellement exaspérés contre leurs ennemis, qu'ils écorchaient tout vivans les Hongrois qui tombaient entre leurs mains. Louis accourut au secours des siens avec une armée de 15,000 Magyares, 8000 Allemands et 4000 Lombards. Dans tous les siéges, dans toutes les batailles qui eurent lieu, Louis paya de sa personne, et son exemple encouragea puissamment ses guerriers. Il retourna ensuite en Hongrie, après avoir conquis une seconde fois le royaume de Naples. Les Hongrois évacuèrent les États de Jeanne, après que le pape eut déclaré cette reine innocente du crime qu'on lui reprochait. Trente ans après, le fils de Charles de Durazzo, soutenu par les Magyares, conquit le royaume de Naples et fit étrangler Jeanne. En 1358 Louis I.er enleva la Dalmatie aux Vénitiens. Dans le traité de paix il fut dit que le pape résoudrait les difficultés qui pourraient s'élever, et que celle des parties contractantes qui violerait les articles du traité, serait excommuniée. Dans la campagne du roi contre les Wallaques, en 1371, nous voyons qu'il y avait dans son armée des archers anglais. Les victoires de Crécy et de Poitiers avaient répandu par toute l'Europe la gloire des archers anglais. Après la mort de Casimir, qui arriva en 1370, Louis I.er se fit couronner à Cracovie roi de Pologne. Cinq ans après, Ladislas le blanc, un des premiers magnats de la Pologne, voulut disputer le trône de sa patrie au roi de Hongrie. Celui-ci lui

ferma la bouche, en lui donnant 10,000 florins et en le nommant prieur des Bénédictins de Martinsberg en Hongrie. Louis I.er et sa mère Élisabeth firent de nombreuses donations aux églises et aux monastères. Ce monarque chercha, mais en vain, à convertir les Juifs à la religion catholique. Voyant que ses efforts n'aboutissaient à rien, il les chassa de son royaume; mais plus juste que ses confrères en royauté, il ne les dépouilla pas de leurs richesses, et leur permit d'emporter tout ce qu'ils possédaient. Ils se retirèrent en Autriche et en Bohème. Dans sa législation Louis fut juste et humain. Il défendit de châtier corporellement ou par la confiscation de leurs biens les fils ou les parens d'un criminel. Il protégea les communes, exempta de tout impôt les villes de Guns et de Skalitz, afin que les citoyens pussent entourer leurs villes de murailles; Libethen reçut une charte communale, ainsi que Karpfen; toutes deux eurent la permission d'élire leur juge et leur curé. Il fonda une académie à Cinq-Églises.

Louis I.er mourut sans laisser de fils : de ses trois filles, la première, Marguerite, épousa le dauphin de France, et mourut auprès de son époux; la deuxième, Marie, se maria avec Sigismond, margrave de Brandebourg; la troisième, Hedwige, devait épouser Guillaume, archiduc d'Autriche. Marie n'avait que 12 ans lorsque son père mourut; elle fut aussitôt proclamée reine de Hongrie. De son côté Hedwige fut proclamée reine de Pologne. Les Horwathi et quelques autres mécontens appelèrent sur le trône de Hongrie Charles, roi de Naples. Marie, pour avoir un défenseur, épousa Sigismond, margrave de Brandebourg. Le 7 Février la reine-mère Élisabeth et Gara, son confident, firent assassiner l'usurpateur Charles par Blaise Forgács, échanson de la reine. Quelque temps après, le Ban Horwathi, irréconciliable ennemi des deux princesses, attaqua l'armée d'Élisabeth, tua Gara, Forgács et la reine-mère, et emprisonna Marie. Sigismond ayant appris la captivité de son épouse, rentra en Hongrie, et, grâce à

l'enthousiasme universel qu'inspira sa cause, il vainquit tous ses ennemis, recouvra son épouse et resta possesseur du trône. Son règne commença l'an 1387 et se termina l'an 1437. Horwathi fut pris et écartelé avec la plupart de ses complices. Paul Horwathi, évêque d'Agram, conserva la vie, quoiqu'il eût été l'un des chefs de la conjuration; mais il fut dépouillé de son évêché. « Le destin, dit Mailath, semblait vouloir livrer à Sigismond tous ses ennemis les uns après les autres. Trente-deux guerriers distingués, à la tête desquels se trouvait Stéphan Konth, qui avait signalé sa valeur dans les guerres de Louis I.er, formèrent une espèce de fraternité d'armes; ils ne reconnaissaient pas l'autorité de Sigismond, erraient dans le pays et vivaient selon leur bon plaisir: on les appelait les trente-deux guerriers. George Waidafi, guerrier brave et rusé, fut envoyé à leur poursuite. Les trente-deux guerriers, ne s'attendant nullement à une surprise, campaient sur les bords de la Save, lorsque, pendant la nuit, Waidafi les cerna avec un corps de troupes considérable. Au moment de l'attaque ils dormaient tous, excepté Jean Korpad, que le soleil ne trouva jamais au lit. Les trente-deux guerriers se préparèrent à se défendre. Mais Waidafi leur adressa des paroles amicales, et leur promit de les réconcilier avec le roi : ils se rendirent sur ces assurances. Dans la ville de Karu Waidafi les fit garrotter et les plaça sur des chariots pour les conduire à Bude. Alors les trente-deux résolurent de braver le roi jusqu'au dernier moment de leur vie. Sigismond, assis sur le trône, était entouré de ses magnats lorsqu'on lui présenta les trente-deux. Aucun d'eux ne prononça un mot de salut ou d'excuse, aucun d'eux ne plia le genou, aucun d'eux n'inclina la tête; Sigismond en fut tellement irrité, qu'il les fit tous décapiter sur la place de Saint-George à Bude. Quand vint le tour de Stéphan Konth, il s'écria : J'ai toujours regardé la mort sans crainte; je le ferai encore maintenant. Et il plaça sa tête sur le billot de manière à voir

venir le coup fatal. L'écuyer de Konth, Choka, pleurait amèrement en voyant décapiter son maître. Sigismond le consola, et promit de prendre soin de lui; mais le jeune homme lui fit une réponse insolente, et fut décapité comme les autres. La mémoire de ces malheureux se perpétua parmi le peuple dans des chansons. Sigismond fut, dans cette occasion, cruel et sanguinaire; il eut plus tard lieu de se repentir de n'avoir pas été plus clément.»

La reine Marie mourut en 1395. La même année Sigismond eut à lutter contre le fameux Bajazet.

(La fin au numéro prochain.)



## Littérature.

### LES NIBELUNGEN.

*Traditions du cinquième siècle.**

#### *Seconde Aventure.*

SIEGFRIED.[1]

Alors croissait dans les Pays-Bas un noble enfant de roi, dans une riche ville, près du Bas-Rhin, bien connue au loin, et nommée *Santen.* Son père était *Sigemund*, et sa mère *Sigelinde.* Je vous dirai de ce guerrier combien il était beau; comment sa vie fut préservée de toute honte. Il devint un homme entreprenant, fort et riche en louanges. Ah! quels grands honneurs il gagna dans ce monde!

Ce bon guerrier avait nom *Siegfried.* Son vertueux courage lui fit parcourir beaucoup de royaumes; et par la force de son corps il visita mainte terre. Ah! quels guerriers impétueux il trouva ensuite en Bourgogne!

Avant que cet homme de guerre, si hardi, fût devenu tout-à-fait homme, son bras avait opéré tant de merveilles qu'on en aurait de quoi chanter et dire toujours; nous devons en passer beaucoup sous silence en ce jour.

Vers ses meilleurs temps, en ses jeunes années, on pouvait dire de hautes merveilles de Siegfried. Quels honneurs il amassait; et combien sa vie était belle! c'est pourquoi de très-belles femmes avaient de l'amour pour lui.

On l'éleva avec le soin qui convenait à sa noblesse; et il se forma de bonnes coutumes par sa vertu personnelle!

* Fragmens de la traduction de ce poème allemand, traduit par Madame de la Meltière.

1 Voyez les notes du traducteur à la fin de l'article.

L'excellence parfaite qu'on lui trouvait en toutes choses, devint ensuite une gloire pour les terres de son père.

Quand il fut assez grand pour aller à la cour, les gens l'y virent volontiers. Mainte femme et mainte fille désiraient que son vouloir se tournât vers elles : toutes lui étaient favorables, et le seigneur Siegfried s'en apercevait bien.

Rarement laissait-on aller le jeune homme sans gardien. Les *sages*, connus par leur renommée, veillaient sur lui; il en advint qu'il sut conquérir les hommes et les pays. *Sigemund* et *Sigelinde* se plaisaient à le parer de beaux habits.

Il devint assez fort pour porter les armes : tout ce dont il avait besoin pour cela, il le reçut alors en profusion. Vers ce temps il commença à rechercher avec intention les belles femmes, qui se faisaient gloire de posséder le beau Siegfried.

Son père Sigemund fit annoncer à ses vassaux qu'il voulait célébrer une fête avec ses amis. Le bruit en fut porté dans d'autres provinces : on donna aux étrangers et aux gens du pays des chevaux et des vêtemens.

On invita à cette fête (partout où l'on en put trouver) les nobles jeunes gens que la race de leurs parens rendait dignes d'être chevaliers; depuis ils prirent l'épée avec le jeune roi.

On pourrait dire des merveilles de la fête; Sigemund et Sigelinde aimaient à distribuer avec bonté de hautes marques d'honneur; leur main en répandit beaucoup, et pour cela les étrangers vinrent en foule dans le pays.

Quatre cents varlets d'armes durent prendre l'habit avec le jeune roi. Beaucoup de belles filles furent empressées à l'ouvrage; car elles étaient si favorables à Siegfried! Les femmes enchâssèrent dans l'or bien des pierreries.

Les jeunes et fiers guerriers voulaient couvrir leurs habits de riches broderies et de larges bordures; on en prépara beaucoup. Le chef du pays fit arranger des siéges élevés pour les vaillans hommes; à l'époque d'un solstice d'été [2] : alors *Siegfried* reçut le titre de chevalier.

Maints riches écuyers et un bon nombre de nobles chevaliers se rendirent à la cathédrale. Il était juste que les anciens et les *sages* fissent, pour les jeunes gens sans expérience, ce qu'on avait fait jadis pour eux; ils eurent tous des divertissemens et s'enivrèrent d'une vive joie.

On chanta une messe en l'honneur de Dieu. La foule s'éleva très-pressée autour d'eux lorsqu'on leur ceignit l'épée selon les usages de la chevalerie, et avec de si grands honneurs que véritablement cela ne s'était jamais vu.

Ils coururent dans la cour du palais de *Sigemund*, où ils trouvèrent des chevaux sellés. Le tournois fut si éclatant qu'on entendit retentir la salle et le palais! Le bruit des fiers guerriers transportait le cœur.

Les anciens et les adolescens portèrent maints coups, qui dispersèrent bien haut dans les airs des éclats de lances! On en vit les débris voler devant le palais. Les hommes et les femmes admirèrent ces nobles jeux.

Le chef fit cesser cela : on emmena dono les chevaux. Plus d'un bouclier grand et fort fut brisé; beaucoup de pierres précieuses tombèrent dans l'herbe, détachées des brillantes bordures des boucliers; ce fut l'effet du choc des armes.

Alors le chef conduisit les conviés dans un lieu où ils s'assirent. Des mets choisis et les meilleurs vins, que l'on apporta en abondance, éloignèrent d'eux la fatigue. Les étrangers et les gens du pays furent traités honorablement.

Ils eurent tout le jour d'agréables réjouissances. Il y avait là beaucoup d'hommes errans qui ne se souciaient pas du repos, et qui servaient là où ils recevaient une riche solde. Cela donnait beaucoup de gloire au beau pays de Sigemund.

Le chef fit rendre hommage à son fils (devenu jeune homme) par les gens du pays et de la ville, comme on l'avait fait autrefois pour lui. Sa main prodigua les dons à ses compagnons d'armes. Aussi se louèrent-ils du voyage qu'ils avaient fait dans ses terres.

Cette fête dura jusqu'au septième jour; *Sigelinde* la riche, qui suivait les anciennes coutumes, distribua de l'or vermeil pour l'amour de son fils, afin de mériter que les gens lui fussent favorables.

On vit là bien peu de voyageurs pauvres. Les chevaux et les beaux habits leur tombaient de la main comme s'ils n'avaient eu qu'un jour à vivre. Je crois que jamais aucune cour ne vit autant de splendeur.

Ils renvoyèrent honorablement l'assemblée. Depuis les seigneurs du pays dirent souvent qu'ils voudraient avoir le jeune homme pour chef; mais le vertueux Siegfried ne le souhaitait pas.

Tant que vivraient *Sigemund* et *Sigelinde*, leur enfant bien-aimé ne désirait point porter la couronne; mais il voulait devenir seigneur par toute la puissance qu'exerce dans le monde le guerrier hardi et courageux.

Personne n'osait l'insulter ; et depuis qu'il eut pris les armes, il reposa rarement, ce guerrier honorable! Cependant sa main vertueuse ne cherchait pas les querelles : cela le rendit célèbre pour toujours dans les pays étrangers.

---

## *Cinquième Aventure.*

### Comment Siegfried vit Chriemhild pour la première fois.

Elle vient la gracieuse beauté, vermeille comme le matin qui se dégage d'un nuage obscur!.... Combien de pierreries étaient enchâssées dans l'or de sa robe flottante; mais son teint de rose avait plus d'éclat! Que pouvait-on désirer de mieux? Siegfried pensa que dans tout l'univers il n'avait rien vu d'aussi beau.

De même que la lune blanche et lumineuse éclipse les étoiles et répand sa lueur par-delà les nuages avec une douce clarté; de même Chriemhild s'élève au-dessus de ses belles compagnes, et Siegfried en conçoit une grande fierté.

Le roi Gunther ordonne à cent guerriers d'entourer, l'épée à la main, la noble Chriemhild et ses suivantes; tel était le cérémonial de la cour de Bourgogne. [3]

Des chambellans précédaient la marche; des hommes d'armes arrogans en étaient fort envieux; ils s'empressaient autour de la royale beauté, et Siegfried ressentait en même temps de la peine et du plaisir.

Ainsi pensa Siegfried : « Que doit-il arriver de ce que je t'aime? c'est un choix insensé! et pourtant la mort me serait plus douce que de te rester étranger. » Ces pensées le faisaient rougir et pâlir.

.... Les frères du monarque allèrent trouver le héros étranger, et lui dirent : le roi vous mande à la cour; sa sœur doit vous saluer; c'est pour vous faire honneur.

Siegfried sentit son ame transportée! il pensa qu'il verrait encore la fille charmante; la belle Chriemhild aux gracieuses vertus, et qu'elle le saluerait!.... et l'amour resta dans son cœur sans la souffrance.

Il s'inclina noblement devant elle; il la pria de lui être favorable; tous deux furent saisis de la désireuse peine d'amour; leurs regards se cherchaient avec tant de douceur!.... Mais tout cela se passait fort secrètement.

Une main blanche fut-elle alors vivement pressée à cause de cette tendresse de cœur? Cela ne m'est pas connu; mais je ne puis croire qu'ils l'oublièrent! D'autres délits seraient plus naturels à deux cœurs animés d'une si douce bienveillance.

---

## *Septième Aventure.*

### Comme le roi Gunther vainquit Brünhild. [4]

.......................................

Brünhild se couvrit d'une cotte-d'armes en soie, que dans aucun combat aucune arme n'avait endommagée; cette cotte-

d'armes, venue de Libye, lui allait à souhait! on y voyait reluire une bordure d'une riche tissu.

L'heure de la joute s'avançait menaçante pour les aventuriers; Dankwart et Hagen devinrent pensifs; ils étaient en souci sur le sort du roi, et ils se disaient: « Quel funeste voyage! »

.......................................

Brünhild parut, armée de toutes pièces, comme si elle avait dû jouter pour gagner des royaumes! Ses vêtemens soyeux étaient ornés de feuillages et de découpures en or; son teint brillant éclipsait tout autre éclat.

.......................................

La jeune fille portait légèrement son bouclier! et cependant il était tellement chargé d'or et d'acier, que quatre serviteurs pouvaient à peine le soulever. — Tout ceci nous a été raconté.

.......................................

Or, voilà qu'on présente à la dame une lance gigantesque, pesante, monstrueuse, acérée! cette arme était très-forte, son fer tranchait horriblement, et Brünhild la lançait avec vigueur.

.......................................

Gunther pensa : « que signifie cela? les démons de l'enfer succomberaient à ces périls! que ne suis-je en Bourgogne; la vie franche et sauve de tout danger; Brünhild serait pendant long-temps à l'abri de mon amour. »

La force de Brünhild paraissait de plus en plus: on lui apporta dans l'arène une pierre ronde, pesante, immense; douze hommes entreprenans purent à peine s'en charger.

La reine avait coutume de lancer cette pierre après avoir rompu une lance. — Les Bourguignons devinrent rêveurs. — « Ha! s'écria Hagen, quelle fiancée pour mon roi! Elle serait plutôt dans l'enfer la fiancée d'un noir démon. »

Brünhild couvrit de brassards ses bras d'une éclatante

blancheur; elle prit son bouclier; elle leva sa lance en la brandissant avec fierté, et s'avança pour entrer en lice....

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Soudain la fille orgueilleuse poussa rudement sa lance contre le bouclier neuf, large et fort que Siegfried avait au bras; le feu jaillit de l'acier comme si le vent l'avait soufflé.

La lance énorme traversa le bouclier de part en part. De vives étincelles sortirent de la cotte-de-mailles; le coup renversa les guerriers, et sans le couvre-chef magique, Siegfried et Gunther auraient péri.

Siegfried le brave vomissait des torrens de sang; mais le héros se releva prompt comme la foudre! il arracha l'arme qui avait percé son bouclier, et sa puissante main la brandit à son tour.

Il se dit : « attaquons la guerrière! » et tournant le fer sur son épaule, il frappa du bois de lance l'armure de Brünhild; le coups porté par sa main vengeresse retentit dans la lice avec un bruit sinistre.

Le feu jaillit de la cotte-de-mailles comme si le vent l'avait soufflé. Siegfried le brave poussa sa lance avec ardeur, et Brünhild la forte ne put en soutenir le choc! — Entre nous, le roi Gunther ne l'aurait jamais fait.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

---

## *Vingt-deuxième Aventure.*

### Comme Chriemhild alla chez les Huns.

Pendant quatre jours Chriemhild resta à Traisenmauer, puis elle partit: — des tourbillons de poussière s'élevaient sur la route poudreuse, comme si un incendie eût réduit en cendres la contrée. Les vassaux d'Attila accouraient à travers l'Autriche.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Attila était précédé par une multitude de guerriers qui chevauchaient diligemment. Ils parlaient différens langages. De nombreux escadrons de chrétiens et de païens s'avançaient au-devant de la reine.

Maints hommes de la Russie et d'autres de la Grèce venaient ensemble; les beaux Polaniens et les Valaques agiles pressaient vivement leurs coursiers; chacun d'eux suivait ses coutumes nationales.

Des plaines de la *Kiowie*[5] arrivaient maints hommes de guerre; les sauvages Petschenègues ne furent point non plus en retard. Ha! comme ils s'exerçaient à percer de leurs flèches les oiseaux dans les airs! Ils tiraient très-juste, ainsi que les Vandales.

Le roi Attila avait un cortége riche, joyeux, magnifique et rempli d'ardeur. On y voyait vingt-quatre chefs puissans; tous ces guerriers impétueux ne songeaient qu'à leur souveraine.

Ramung, le duc de la Valachie, galopait à bride abattue, suivi de sept cents hommes dont la course légère égalait le vol des oiseaux. Après eux marchait le prince Gibèke, qui conduisait ses beaux escadrons.

Hornboge, aux pieds agiles, avait bien mille guerriers; il allait du roi à la reine. On sonnait fortement du cor, suivant l'usage de ces peuplades, et les seigneurs du pays des Huns chevauchaient avec les autres guerriers.

L'audacieux Hawart du Danemarck se faisait aussi remarquer; et Iring le rapide, libre de toute cautèle, et Irnfried de la Thuringe, homme très-beau à voir! ils reçurent respectueusement Chriemhild.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Enfin Attila parut, et près de lui le sire Théodoric avec un bon nombre d'hommes de guerre; cela était merveilleux à voir. Le cœur de Chriemhild conçut un haut courage à la vue de ces guerriers francs, intrépides et courtois.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Deux chefs puissans (cela nous a été assuré) marchaient, superbement vêtus, aux côtés de l'étrangère pendant qu'Attila allait au-devant d'elle; Chriemhild salua le noble chef par un baiser donné gracieusement.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Pendant que le roi siégeait près de Chriemhild, les jeunes gens joutaient entre eux, comme le fait encore la jeunesse d'aujourd'hui : les chrétiens, les païens, chacun suivant leurs coutumes.

On entendait le choc des lances, qui se rompaient rudement; tous voulaient prendre part à ces tournois : les seigneurs des Huns, les conviés d'Attila et les vaillans du pays. Attila se retira avec Chriemhild.

Ils se placèrent sous un pavillon superbe; la campagne était couverte d'une quantité de tentes, afin que les guerriers pussent se reposer après leurs exploits; les jeunes filles suivaient les hommes d'armes, qui les menaient par la main.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Le jour ayant cessé, chacun prit ses aises et se reposa jusqu'au retour du clair matin; alors les hommes parurent à cheval. Ha! quels jeux superbes on commença pour plaire au roi!

Il chargea les Huns de régler les cérémonies qui étaient alors usitées. Ensuite ils traversèrent Tuln et se rendirent à Vienne. Là on trouva les femmes en robe de parade, elles reçurent avec soumission la fiancée du puissant roi.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Elle étonna ces peuples qu'elle n'avait jamais vus par les présens qu'elle leur fit. Beaucoup d'entre eux dirent aux arrivans : « Nous pensions que la reine Chriemhild était devenue pauvre; et la voilà qui nous fait des dons merveilleux.

La fête dura dix-sept jours. — Je crois qu'on n'a jamais parlé d'un chef qui en eût donné de semblable : cela m'est

du moins inconnu. Tous ceux qui étaient présens portaient des vêtemens neufs.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Aucun seigneur n'avait encore donné à ses fêtes des manteaux aussi longs, avec des plis aussi nombreux, d'aussi beaux habits et en aussi grande profusion, que ceux qui furent distribués en l'honneur de Chriemhild.

Les alliés et les vassaux d'Attila avaient une si grande aversion pour l'épargne, qu'ils distribuaient sans compter tout ce qu'on leur demandait, si bien qu'il y avait là maints guerriers qui donnaient leurs habits par générosité.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Werbel et Swemmel étaient les bardes du grand roi : je crois que chacun d'eux gagna bien mille marcs, si ce n'est plus. — Cependant la fête continuait, et Chriemhild portait la couronne, en siégeant près du roi.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Ils passèrent la nuit à Hünenburg, l'antique. Personne ne peut se représenter la puissance de ces peuples, et avec quelle vigueur ils traversaient à cheval toutes les terres ; ils ne manquaient pas non plus de belles femmes dans leur patrie.

Ils s'embarquèrent à Misemburg-la-Riche ; les eaux étaient tellement couvertes de coursiers, d'hommes de guerre et de pavillons, qu'on aurait dit que c'était une terre habitée qui naviguait...., etc.

---

## *Notes du Traducteur.*

1 La mythologie scandinave et les sagas islandaises font remonter jusqu'à *Odin* l'origine de *Siegfried*. M. Fr. von der Hagen s'exprime ainsi (page première de son Introduction à l'ancienne *Edda*) : « Siegfried ou Sigurd était un héros dont la gloire devait durer autant que le monde. Ses exploits prodigieux ont été décrits par la saga islandaise, intitulée, *Folsüng-Saga*, ou *Sigurd le vainqueur du dragon Fafuir, et ses Nibelungen*. On voit dans cette légende islandaise le héros Siegfried habile aux échecs,

connaissant les caractères runiques, et triomphant toujours par la force de son bras, et par ses regards flamboyans qui émoussaient le glaive. *Odin* conseille à Siegfried d'aller attaquer au sommet d'un roc le dragon du tilleul magique, qui a nom *Fafuir*. Ce monstre est blessé mortellement par Siegfried; alors le héros interroge Fafuir sur *Ufkaftir* (l'être non créé), et après avoir écouté les prophéties du dragon et l'avoir vu périr, Siegfried s'empare de son cœur, afin d'en boire le sang magique; il en reçoit l'intelligence du langage des oiseaux et d'autres attributs merveilleux. Ensuite il part pour étudier la sagesse et pour visiter les rois.» (*Introduction à l'Edda*, par M. F. von der Hagen.)

Le dragon du tilleul influe sur la destinée entière de Siegfried; mais sa lutte avec le héros est décrite dans des ballades *antérieures* au poème des Nibelungen, et auxquelles un grand nombre d'allusions ramènent fréquemment. En général, le tilleul, ainsi que le noisetier, était renommé dans ces temps reculés comme très-propres à la magie. Les baguettes *divinatoires* devaient être de coudrier, et les fées s'assemblaient sous des tilleuls. — Le dragon du tilleul était représenté sous la forme d'un serpent gigantesque. — Les Slaves sculptaient alors en bois des griffons et des reptiles fantastiques. — Le Nord offrait de toute part les vestiges des noires visions enfantées par la crainte et par l'aspect d'un ciel sombre et orageux, pendant que le doux climat des Grecs et des Romains était peuplé des riantes créations d'une gracieuse mythologie. — M. *Karamsin* rapporte (Histoire de Russie) que le paganisme des *Slaves* glaçait l'imagination; ils croyaient l'univers livré à des divinités malfaisantes, et ils les retraçaient sous les formes les plus hideuses. — Ils pensaient que ces divinités, ennemies et rivales, se disputaient l'empire de la terre en se jouant du sort des mortels, et que l'*Être supérieur*, créateur des mondes, était insensible à leurs destins.

Lorsque les descendans des Slaves, les Russes, eurent adopté le christianisme, leurs idées restèrent encore long-temps flottantes entre les croyances anciennes et nouvelles. M. *Schlözer* a publié dans ses *Annales russes de Nestor* un traité curieux à ce sujet, qui fut conclu en 945 entre *Igor I* et l'empereur de Constantinople, *Romain I*. En voici un article : «Si un Russe rompt l'union conclue, et qu'il soit baptisé, il sera éternellement *damné*, dans ce monde et dans l'autre. S'il n'est point baptisé, il ne recevra aucun secours de *Péroun* (Jupiter), son bouclier ne le garantira point; il périra par ses armes, et il sera *esclave* pour toute l'éternité, dans ce monde et dans l'autre.»

2 «C'était le *solstice d'été* que l'on choisissait particulièrement pour célébrer les solennités de l'année. On trouve des traces de ces fêtes nationales dans le poème des Nibelungen, et l'on sait que les grandes assemblées de l'antique *table ronde* avaient lieu aux mêmes époques, etc.» (M. F. von der Hagen, Glossaire du poème des Nibelungen.) Les solstices étaient également compris au nombre des jours consacrés au culte du dieu asiatique *Odin;* ce qui prouve qu'en général le temps des solstices servait de point de ralliement aux peuples sauvages, probablement parce qu'ils terminaient alors leurs expéditions guerrières, afin de rejoindre leurs tribus.

3 M. Menzel, dans son Histoire des Allemands, parle ainsi des Bourguignons : «Ces peuplades portaient jadis le nom de Burgundiones ou Burgundi, Burugundi ou peuple de Bur. Ils adoraient Budda, ou Whodan, ou Odin, ainsi que son père Bur ou Borée. Une tradition grecque parle du règne de Borée ou Bur sur le mont Caucase ou *Asaburg :* suivant cette tradition, les Hyperboréens habitaient au nord du Caucase; ils menaient une vie longue et heureuse au sein de leurs immenses forêts, etc. — M. Karamsin fait également mention de cette antique tradition dans son Histoire de Russie; cette chronique disait que les Hyperboréens vivaient *au-delà du Caucase*, au nord de la mer Noire, dans des contrées où les passions et les tempêtes étaient inconnues. Ils se nourrissaient de la rosée et du suc des fleurs, et après plusieurs siècles d'une existence fortunée, ils étaient rassasiés de plaisirs, et y mettaient un terme en se précipitant dans la mer.»

L'ancienne Bourgogne était régie par des chefs de tribus que l'on déposait à volonté, et par un *pontife-roi* dont le règne était à vie, et dont la personne était sacrée; on le nommait *Sinist* ou *Sinestus*. Quant aux chefs de tribus, on les rendait *responsables* des calamités publiques : s'il survenait un fléau quelconque, une épidémie, une disette, une invasion, une déroute, etc., on punissait alors le chef de la peuplade; on le déposait, et on lui donnait un successeur, pour lequel on espérait un meilleur destin. (*Allgemeine Hand-Encyclopädie.*)

Les rois bourguignons embrassèrent le christianisme dans le *cinquième siècle*. C'est après leur conversion que M. Menzel (Histoire des Allemands) place le règne de *Gunther*, ou Gundicar, Gunthacar, Guntachar, Gundahar. Ce prince régnait en Bourgogne du temps d'Attila, roi des Huns; il conduisit ses

guerriers aux pays des Huns, et c'est principalement sur cette tradition que le poème des Nibelungen est fondé.

4 La généalogie de *Brünhild* est consignée dans les traditions *odiniques*. Les bardes scandinaves placent en *Islande* la résidence de la fabuleuse Brünhild, ainsi que le mur de flammes que les héros de l'Edda devaient franchir avant de combattre cette formidable guerrière. Son nom figure dans presque toutes les sagas islandaises; et suivant l'usage des anciens, on réunit sur une seule héroïne les prodiges attribués à plusieurs autres, en différens temps et en diverses contrées; mais on lui donne constamment l'Islande pour patrie. L'Islande, cette portion isolée du globe, où l'on retrouve, comme une apparition surnaturelle, le dépôt de la littérature poétique du moyen âge. (Voyez la note 15 de l'Introduction à la chronique de Sigurd le vainqueur du dragon Fafuir, par M. F. von der Hagen.) C'est là que l'on découvre les chroniques de Brünhild, de Sigurd ou Siegfried, des Nibelungen, etc. Odin est la source de ces mystérieuses dynasties, dont les faits historiques sont défigurés par le merveilleux qui plane sur le berceau couvert de nuages de superstitieuse antiquité. On voit parmi les descendans d'Odin une prophétesse de la mer qui avait quinze pieds de haut. — Brünhild était douée de la force de douze hommes réunis; mais son extrême beauté tempérait l'effroi causé par sa vigueur surnaturelle et par sa férocité. Ces héroïnes gigantesques, effrayantes, superbes et chères aux guerriers, étaient sur la terre ce que les *Walkyres* étaient à la cour du dieu Odin.

« Les Walkyres ne devaient le jour ni au ciel, ni à l'enfer; elles n'avaient pas été procréées par des dieux; jamais une mère mortelle ne les porta dans son sein, et la plus profonde obscurité enveloppait leur origine. Ces vierges éblouissantes, recouvertes d'un casque et d'une cuirasse, et montées sur de fougueux coursiers, parcouraient les champs de bataille pour désigner à la mort les victimes qu'elle devait immoler, et elles invitaient les guerriers à venir habiter le *Walhalla*, etc. Ce palais, où régnait Odin, était entouré de bosquets et de sites délicieux, dignes de servir de demeures aux héros morts dans les combats. Leur vie bienheureuse se partageait entre des batailles sanglantes et éternelles, et des festins somptueux; mais toutes les blessures reçues dans le combat disparaissaient dès que le cor du banquet avait retenti. Alors les héros se livraient aux plaisirs de la table, et les Walkyres versaient la liqueur chère aux Scandinaves dans

leurs coupes de corne. Le nombre des héros réunis en ce lieu était énorme. Cependant les dieux asiatiques désiraient qu'il s'accrût encore; afin de trouver de vaillans défenseurs contre le loup *Fenris*. — Loke, esprit pervers, avait fait naître le loup Fenris, et le serpent *Jormungandur* qui entoure la terre, etc. — La sombre imagination des bardes du Nord supposait qu'à la fin de toutes choses le néant détruirait l'existence. De là naquit une tradition *de la fin du monde*, aussi monstrueuse et d'un goût aussi septentrional que celle de son origine, qui a été citée dans une note précédente. Voici cette tradition : Trois hivers effrayans, suivis de trois autres semblables, se succèderont; alors la neige descendra des montagnes, le froid deviendra rigoureux; les tempêtes seront terribles, le soleil se couvrira de ténèbres, et le monde entier sera livré à des guerres effroyables : tels doivent être les signes précurseurs de l'anéantissement de l'univers. C'est à cette époque sinistre que l'on verra le grand déclin des dieux; alors tout sera englouti par le loup *Fenris*, ce monstre dont la gueule béante menace le ciel et l'abîme. Les dieux seront assaillis par des géans qui feront écrouler le pont du ciel (l'arc-en-ciel).... C'est pourquoi le sage esprit Heimdall est préposé à la garde de ce pont, et c'est encore pourquoi les dieux se réjouissent du grand nombre des guerriers du Walhalla, dans l'espérance de trouver un jour en eux de puissans libérateurs.»

(*Allgemeine Hand-Encyclopädie.*)

5 Kiowie (Miessen, Kiew ou Kiow), l'ancienne capitale des Warègues russes, se nommait *Kiow;* c'était la résidence des chefs (*knèse*, prince ou grand-duc) des Russes. Ils étaient tributaires d'Attila, ainsi que les Grecs. (Glossaire du poème des Nibelungen, édition de 1820, par M. F. von der Hagen.) M. l'Évesque, dans son Histoire des antiquités de la Russie, donne quelques détails et quelques conjectures sur les rapports qui existaient entre les Huns et les Russes : il dit qu'une tradition consignée dans de vieilles chroniques russes place la fondation de cet empire au cinquième siècle, et affirme que *Kiu* fonda la ville de Kiow en 430. On se tait ensuite pendant quatre siècles sur le peuple de Kiu; mais quelques auteurs présument que ces Russes du cinquième siècle descendaient des Huns d'Attila. Les sagas de l'Islande rapportent que les Russes (ou Rhosses, Rhoxani, Rhoxolani) étaient dispersés depuis Kiew jusqu'au lac Ladoga, et depuis le Wolga jusqu'aux monts Carpathes. MM. Zeüne et Karamsin parlent d'Attila comme d'un chef du Wolga (*Wolga-König*). M. Zeüne

fonde cette opinion sur le nom de ce conquérant, nom qui dérive de celui du fleuve; le Wolga était nommé *Azil* par les Tatars, et *Atil* par les Byzantins; ces deux noms appartiennent au chef des Huns, et ils lui furent sans doute donnés parce que sa domination s'étendait du Wolga au Rhin. Tous les tributaires ou vassaux d'Attila, les Huns, les Autrichiens, les Russes, les Petschenégues, les Grecs, les Polaniens, les Valaques, les Vandales, les Danois, les Thuringiens, les Ostrogoths, les Allemands, etc., ornent l'immense et pompeux cortége, empreint de la puissance gigantesque du conquérant Attila.

Les Petschenègues étaient des hordes sauvages, d'origine tatare, qui firent leur apparition, depuis le Don jusqu'au Danube, dans le neuvième siècle, et qui se montrèrent en Russie et en Hongrie; mais dans le douzième siècle ils furent détruits par les Grecs et disparurent presque en totalité. Ils servaient dans les armées des Grecs, des Hongrois, etc., et une de leurs hordes gardait les frontières de la Hongrie contre les incursions des Allemands.

(Glossaire du poème des Nibelungen, page 358, édition de 1820, par M. F. von der Hagen.)

Les Petschenègues avaient un aspect féroce; ces nomades vivaient sur les chariots, sous la tente ou à cheval; ils étaient souvent en guerre avec les Slaves. *Kouria*, chef des Petschenègues, vainquit Swiatoslav dans le dixième siècle; il trancha la tête au héros russe, et il se servait de son crâne en guise de coupe : ainsi périt un monarque qui était l'Alexandre du Nord.

(M. Karamsin, Histoire de la Russie.)

*Iwan Ismowitsch*, corroyeur russe, était l'Hercule du Nord; il arrêtait dans sa course un taureau furieux, et il le déchirait, etc. Cet Iwan est un des héros des traditions populaires de la Russie; il vainquit les Petschenègues dans des combats singuliers sous le règne de Wladimir I.er, dans le dixième siècle.

(M. l'Évesque, Histoire de la Russie.)



## NOVALIS. — HENRI D'OFTERDINGEN.

(*Dernier article.* [1])

Le voyage était achevé. C'était vers le soir que nos voyageurs arrivèrent bien portans et gais dans la célèbre ville d'Augsbourg, et que, pleins d'attente, ils chevauchaient à travers les rues vers la grande et belle maison du vieux Schwaning. Les environs d'Augsbourg avaient paru charmans à Henri. Le tumulte dans les rues de cette ville si populeuse, la grandeur, la beauté des maisons bâties en pierre, firent une impression agréable sur Henri, qui n'avait pas encore vu de grande ville. Sa mère se réjouissait de se voir dans sa ville natale, après un long et pénible voyage, de revoir bientôt son vieux père, d'embrasser ses amis, de leur présenter Henri, et d'être débarrassée des soins minutieux du ménage, au milieu des souvenirs touchans de sa jeunesse. Les marchands espéraient faire de bonnes affaires, et se dédommager des fatigues du voyage, en prenant part aux festins qui se préparaient. La maison du vieux Schwaning était illuminée et une musique charmante s'y faisait entendre. Ah! s'écrièrent les négocians, votre père donne une fête joyeuse, nous y arrivons comme appelés. Qu'il sera surpris de voir des hôtes qu'il n'avait pas invités. Il ne s'imagine pas même en songe que la véritable fête ne va commencer qu'à présent. Henri était embarrassé, sa mère n'était inquiète que de sa toilette. Ils descendirent de cheval, les marchands restèrent auprès des chevaux, et Henri avec sa mère entra dans cette belle maison. Au rez-de-chaussée ils ne rencontrèrent personne; il fallut monter un large escalier. Quelques domestiques passaient et repassaient à la hâte; ils les prièrent d'annoncer

1 Voyez *Nouvelle Revue germanique*, t. IX, p. 338, et t. X, p. 226 et 346.

au vieux Schwaning que quelques étrangers désiraient lui parler. Les domestiques firent d'abord quelques difficultés, parce que les voyageurs n'avaient pas le meilleur air du monde; ils les annoncèrent cependant. Le vieux Schwaning sortit lui-même. Il ne les reconnut pas tout de suite, et demanda leurs noms et ce qu'ils voulaient. La mère se jeta à son cou en pleurant. « Vous ne reconnaissez pas votre fille, s'écria-t-elle en versant des larmes. Je vous amène mon fils. » Le vieux père était touché jusqu'au fond de l'ame. Il la serra long-temps contre son cœur, tandis que Henri fléchit un genou et lui baisa tendrement la main. Schwaning le releva et embrassa le fils et la mère. « Allons, vite entrons, je n'ai que des amis qui se réjouiront autant que moi de vous voir. » La mère de Henri semblait hésiter, mais elle n'eut pas le temps de réfléchir; car Schwaning les conduisit l'une et l'autre dans un beau salon, éclairé par un grand nombre de lumières. « Je vous amène ici, s'écria Schwaning, entouré et pressé bientôt de personnes splendidement vêtues, ma fille et mon petit-fils d'Eisenach. » Tous les yeux se portèrent vers la porte, tout le monde accourut, la musique fit une pause, et les deux voyageurs étaient comme confus de leurs habits pleins de poussière au milieu de ce cercle brillant. Mille exclamations se faisaient entendre. Les anciens amis se pressaient autour de la mère et l'accablaient de questions. Tandis que les personnes âgées s'occupaient de la mère, les jeunes personnes fixaient leur attention sur le jeune étranger, qui se tenait là les yeux baissés, car il n'osait pas regarder tous ces visages inconnus. Son grand-père le présenta à la société, et s'informa de son père et des aventures de leur voyage. La mère pensait aux marchands, qui par complaisance étaient restés auprès des chevaux. Schwaning les fit inviter sur-le-champ à monter, tandis qu'on eut soin de conduire les chevaux dans l'écurie. Il les remercia des soins qu'ils avaient bien voulu donner à sa fille et à son petit-fils pendant le

voyage. Henri et sa mère s'étaient éloignés pour changer d'habits, tandis que les marchands saluèrent beaucoup des convives qu'ils connaissaient depuis long-temps.

Dans la société il y avait un homme dont l'aspect avait frappé Henri, parce qu'il croyait l'avoir vu souvent à son côté dans le livre du solitaire : son air noble le distinguait de tous; une gravité sereine formait le caractère de sa physionomie; un front ouvert, bien voûté, des yeux grands, noirs, perçans et fixes, un trait malin autour de sa belle bouche, le rendaient intéressant et imposant. Il paraissait fortement constitué, ses mouvemens étaient tranquilles et non sans dignité. Henri demanda à son grand-père qui c'était. « Je suis bien aise, lui dit le vieillard, que tu l'aies tout de suite remarqué. C'est mon excellent ami, le poète Klingsohr. Tu peux t'enorgueillir de sa connaissance et de son amitié, plus que de celle de l'empereur. Mais où en est ton cœur? Il a une belle fille; peut-être que celle-ci l'emportera sur le père. Je serais surpris si tu ne l'avais pas remarquée. » — Henri rougit. — « J'étais distrait, cher grand-papa; la société était nombreuse, et je n'ai regardé que votre ami. » — On s'aperçoit bien que tu viens du Nord, répliqua Schwaning : nous te ferons dégeler ici; tu apprendras alors à jeter la vue sur de beaux yeux.

Henri et sa mère étaient habillés et se rendirent de nouveau dans le salon, où l'on avait préparé le souper. Le vieillard conduisit Henri près de Klingsohr, en disant à celui-ci que Henri l'avait tout de suite remarqué, et avait un vif désir de faire sa connaissanee. Henri était confus. Klingsohr lui parla avec affabilité de sa patrie, de son voyage. Sa voix avait tant de douceur, que Henri se remit bientôt de sa confusion ét s'entretint librement avec lui. Au bout de quelque temps Schwaning revint auprès d'eux, conduisant par la main la belle Mathilde. « Ayez un peu soin, lui dit-il, de mon petit-fils timide, et pardonnez-lui d'avoir vu votre père avant vous. Vos beaux

yeux réveilleront sa jeunesse sommeillante. Dans sa patrie le printemps arrive tard.» Henri et Mathilde rougirent; ils se regardaient avec surprise. Elle lui demanda avec une voix qu'on avait de la peine à entendre, s'il aimait la danse. Au moment qu'il disait oui, une musique gaie commençait. Il lui offrit en silence sa main, et ils se placèrent dans les rangs des danseurs. La mère et les marchands se réjouirent de la souplesse de Henri et de l'amabilité de sa danseuse. La mère avait assez à faire pour répondre à ses amies d'enfance, qui la félicitaient d'un fils si bien fait et qui promettait tant. Klingsohr dit à Schwaning: « Votre petit-fils a une physionomie intéressante; elle indique un esprit vif et juste, et sa voix paraît venir du cœur. — J'espère, répliqua Schwaning, qu'il sera votre élève docile. Il me semble qu'il est né poète. Il ressemble à son père; mais il paraît moins passionné et moins obstiné. Celui-là avait beaucoup de moyens dans sa jeunesse; mais il lui manquait un esprit plus libéral: il aurait pu devenir plus qu'un artiste habile et appliqué.» Henri aurait souhaité que la danse ne finît jamais. Ses yeux se reposaient avec plaisir sur le beau visage de sa danseuse, dont les yeux innocens n'évitaient pas les siens. Elle paraissait un aimable travestissement de la figure de son père: ses yeux grands et tranquilles exprimaient une jeunesse éternelle; le front et le nez avaient je ne sais quoi de gracieux; son visage ressemblait au lis se penchant vers l'aube du jour, et son cou blanc et délié portait avec grâce sa jolie petite tête, ombragée de boucles clair-brun; sa voix avait une douceur angélique.

La danse avait fini, on apporta les plats, les gens âgés se mirent d'un côté de la table, les jeunes gens de l'autre. Henri se mit à côté de Mathilde. Une jeune parente se plaça à la gauche de Henri, et Klingsohr se trouvait vis-à-vis. Mathilde parlait peu, mais Véronique, l'autre voisine, causait d'autant plus. Elle se montra aussitôt familière avec le jeune étranger, et lui fit connaître en peu de temps tous les convives. Henri

était distrait; il ne pensait qu'à sa danseuse. Klingsohr mit fin au babil de Véronique. Il demanda à Henri ce que c'était que le ruban avec des figures étranges qu'il portait à son habit. Henri lui raconta avec émotion son aventure avec la fille de l'Orient. Mathilde pleurait, et Henri avait peine à cacher ses larmes. La conversation s'engagea alors entre lui et Mathilde. Tout le monde causait, et Véronique riait et badinait avec ses voisines. Mathilde raconta à Henri son voyage en Hongrie, où son père allait souvent, et la vie qu'on menait à Augsbourg. Tout le monde était joyeux. La belle musique fit cesser la réserve et rendit la conversation de plus en plus vive. Des corbeilles remplies des plus belles fleurs qui répandaient une odeur suave dans tout le salon, des vins exquis qui circulaient continuellement, animèrent de plus en plus les convives. Alors seulement Henri comprit ce que c'était qu'une fête. Quelques demoiselles apportèrent au vieux Schwaning une couronne de fleurs qu'il plaça sur sa tête; après les avoir embrassées, il dit : « il faut aussi en apporter une à notre ami Klingsohr, alors, par reconnaissance, lui et moi nous vous apprendrons quelques jolies chansons. Vous aurez la mienne tout de suite; » et après avoir fait signe à la musique, il chanta à haute voix une chanson très-gaie, où il se moquait des peines d'amour et des vœux secrets des demoiselles, qu'elles étaient obligées de cacher devant leurs parens[1]. Les gens âgés et les jeunes gens riaient, les demoiselles rougissaient et souriaient en secret. Au milieu de ces railleries on chercha une autre couronne, que les demoiselles placèrent sur la tête de Klingsohr, en le priant instamment de ne pas chanter une chanson aussi moquante. « Non, répondit Klingsohr, je me garderai bien de parler aussi méchamment de vos secrets. Dites vous-mêmes quelle chanson vous voulez. » Seulement une qui ne parle pas d'amour,

1 On sent bien que la grâce légère et badine d'une telle chanson ne peut pas être traduite.

s'écrièrent les demoiselles. Klingsohr chanta : « Sur les rians coteaux naît le dieu qui nous apporte la joie, le soleil l'a choisi pour le pénétrer de sa flamme. Il est conçu au milieu du joyeux printemps, bientôt il grandit dans le silence, et quand les fruits de l'automne se dorent, le petit dieu vermeil saute à la lumière. On l'enveloppe de langes étroits; dans des caves profondes il rêve des festins et des victoires, et se bâtit maints châteaux en Espagne. Autour de lui se rassemblent ses disciples remplis de gaieté, et mille langues bégaient leur reconnaissance et leur amour. Esprit des temps dorés, il aima toujours les poètes qui dans des chansons pleines de verve et d'enthousiasme ont célébré ses délices. Pour récompenser leur fidélité, il leur donna un droit sur toute bouche aimable, et pour qu'aucune n'ose l'enfreindre, il m'a chargé de le proclamer de nouveau. » Un excellent prophète, s'écrièrent les demoiselles; Schwaning était au comble de la joie. Elles firent encore quelques objections; mais cela ne servit de rien, elles furent obligées de présenter leurs douces lèvres. Henri n'osait pas se prononcer à cause de sa belle voisine, sans cela il aurait proclamé tout haut son approbation du droit des poètes. Véronique était parmi celles qui portaient la couronne. Elle revint pleine de joie, et dit à Henri : n'est-ce pas joli d'être un poète ? Henri n'osa profiter de cette question. La pétulance de la joie et la gravité du premier amour combattaient dans son ame. Tandis que la jolie Véronique badinait avec les autres demoiselles, il parvint à modérer un peu la première. Mathilde lui raconta qu'elle jouait de la guitarre. « Ah ! dit Henri, c'est de vous que je voudrais l'apprendre. Il y a long-temps que j'ai envie de savoir jouer de cet instrument. — Mon père m'a donné leçon, il le joue supérieurement, répondit Mathilde en rougissant. — Je crois cependant que je l'apprendrais plus vite avec vous. Oh, que je me réjouis d'avance d'entendre votre chant. — N'attendez pas trop. — Oh, dit Henri, que ne dois-je attendre, puisque

votre parler déjà est un chant, que votre figure annonce une musique céleste. » — Mathilde ne répondit point. Son père vint s'entretenir avec Henri, qui parla avec le plus vif enthousiasme. Les voisins étaient étonnés de l'éloquence du jeune homme, de l'abondance de ses idées et des métaphores qu'il employait pour les exprimer. Mathilde le regarda avec attention sans parler. Elle paraissait se plaire à ses discours, que son visage, avec ses traits parlans, exprimait encore mieux. Ses yeux avaient un éclat extraordinaire. Il regardait de temps en temps Mathilde, qui était étonnée de l'expression de sa physionomie. Dans la chaleur du discours il avait saisi sa main, qui ne pouvait s'empêcher de confirmer ce qu'il disait, d'une légère pression. Klingsohr sut maintenir son enthousiasme et le faire parler de toute son ame. Enfin tous se levèrent et coururent çà et là. Henri était resté auprès de Mathilde. Ils demeurèrent à part sans être aperçus. Il tenait sa main, qu'il baisa avec tendresse. Elle la lui laissait en le regardant avec une douceur inexprimable. Il ne put s'empêcher de se pencher vers elle et de lui baiser la bouche. Elle était prise au dépourvu, et répondait involontairement à sa tendresse. Bonne Mathilde — cher Henri — c'était là tout ce qu'ils pouvaient se dire. Ils se pressèrent la main et se mêlèrent aux autres. Henri était au comble du bonheur. Sa mère vint à lui; il la combla de ses caresses. Elle dit : « n'est-ce pas c'est bien que nous ayons fait le voyage d'Augsbourg? n'est-ce pas que tu t'y plais? — Ma chère mère, répondit Henri, ce n'est pas ainsi que je me le suis figuré. C'est charmant! — Le reste de la soirée se passa de la manière la plus agréable. Les vieux jouaient et causaient, et regardaient la danse. La musique voguait dans le salon comme une mer de plaisir, les jeunes gens étaient comme enivrés. Henri éprouvait les pressentimens charmans du premier amour, et Mathilde aussi ne cachait que sous un léger voile son inclination naissante pour lui. Le vieux Schwaning s'aperçut de leur liaison commencée, et les en

plaisanta avec bonté. Klingsohr avait pris en affection Henri, et se réjouissait de sa tendresse. Les autres jeunes gens s'en étaient aussi bientôt aperçus, et raillaient la sérieuse Mathilde et le jeune Thuringien; ils ne cachaient pas à ce dernier qu'ils n'avaient plus besoin de craindre son attention relativement à leurs affaires amoureuses. La nuit était bien avancée quand la société se sépara.

« La première et l'unique fête de ma vie, se dit à lui-même Henri, quand sa mère était couchée et qu'il se sentait seul. Mon ame est affectée de la même manière que lorsque j'eus le songe et que je vis la fleur d'azur. Quel rapport singulier y a-t-il entre cette fleur et Mathilde? Le visage qui se penchait vers moi du fond de la corolle, était le visage charmant de Mathilde, et maintenant il me souvient de l'avoir aussi vu dans le livre. Mais pourquoi cela n'a-t-il pas touché mon cœur? Oh, elle est l'esprit visible du chant, digne fille de son père! Elle sera l'ame de mon ame; sa musique céleste.... Je n'étais né que pour l'adorer, la servir éternellement, ne penser, ne sentir que pour elle. Que je suis heureux! » Il s'approcha de la fenêtre, le ciel était couvert d'étoiles brillantes, et vers l'orient une bande blanchâtre annonçait la pointe du jour. Henri s'écria dans son extase: « C'est vous, ô étoiles éternelles, vous, muets voyageurs, que je prends pour témoins de mon serment sacré. Je ne veux plus vivre que pour Mathilde; mon cœur lui restera fidèle éternellement! C'est aussi pour moi que commence à poindre le matin d'une journée éternelle! » Il était si animé qu'il ne s'endormit que fort tard dans la matinée. Des rêves bizarres et variés l'occupaient et l'agitaient toute la nuit, jusqu'à ce que son grand-père l'éveilla. Klingsohr était aussi devant son lit et lui dit bon jour. Il se réveilla tout-à-fait et se jeta au cou de Klingsohr. Cela ne s'adresse pas à vous, s'écria gaiement le vieux Schwaning. Henri rougit et cacha son visage au sein de sa mère. « Avez-vous envie, dit alors Klings-

ohr, de sortir avec moi hors de la ville pour déjeûner sur le sommet d'une belle colline? L'air du matin vous rafraîchira, mettez vos habits. Mathilde nous attend déjà.» Henri était au comble de la joie de cette invitation et fut prêt dans un instant. Ils descendirent et trouvèrent dans la rue Mathilde en robe blanche, charmante à voir, et une petite corbeille au bras, où se trouvait le déjeûné. Elle salua Henri et lui donna le bras. Klingsohr les suivait, et ils traversèrent la ville pour se rendre sur une petite colline au bord de la rivière; arrivés au sommet, ombragé par un superbe tilleul, ils jouissaient d'une vue belle et étendue. «Quoique j'aie souvent goûté le plaisir de voir les charmes de la nature au lever du soleil, s'écria Henri, jamais je n'ai éprouvé ce que j'éprouve aujourd'hui. Que la nature a de variété, quelque immuable que paraisse sa surface! Qu'elle est différente, lorsque nous la considérons à côté d'un ange, ou lorsqu'un malheureux se plaint devant nous, ou qu'un paysan nous raconte que le temps est défavorable, et qu'il faut des jours de pluie pour faire prospérer la semence. Ce plaisir, je vous le dois, mon cher maître; oui, ce plaisir, car je ne trouve pas d'autre expression pour peindre la situation de mon cœur. La joie, l'alégresse, l'extase, ne sont que les anneaux de la chaîne du plaisir.» Il pressa la main de Mathilde contre son cœur, et son regard ardent paraissait s'absorber dans ses doux yeux bleus. «La nature, répliqua Klingsohr, est pour notre ame ce que les corps sont pour la lumière. Ils la retiennent, et prennent par sa réfraction des couleurs diverses; sur leur surface ou à leur intérieur s'allume un feu qui, s'il est égal à leur opacité, les rend clairs et transparens; s'il la surpasse, s'en échappe pour éclairer d'autres corps. Mais le corps le plus opaque peut devenir clair et resplendissant par l'effet de l'eau, du feu et de l'air.—Je vous entends, mon cher maître, dit Henri. Les hommes sont des cristaux pour notre ame; ils sont de nature transparente. J'aimerais à

vous appeler un saphir pur et précieux, ma chère Mathilde. Vous êtes claire et transparente comme le ciel, vous éclairez de la plus douce lumière. Mais dites-moi, mon cher maître, si je ne me trompe : il me semble que lorsqu'on est dans la plus grande intimité, on est le moins disposé à en parler, et même on ne le voudrait pas. — C'est selon, répliqua Klingsohr; autre chose est la nature par rapport à notre jouissance et à notre ame, et autre chose par rapport à l'esprit et à nos facultés créatrices. Il faut bien se garder de confondre l'un avec l'autre. Il y a beaucoup de personnes qui ne connaissent qu'un de ces côtés et méprisent l'autre; mais on peut les réunir, et l'on s'en trouvera bien. C'est dommage que si peu d'hommes sachent se mouvoir avec dextérité et liberté dans leur intérieur, et s'assurer par une division habile de leurs facultés intellectuelles l'usage le plus naturel et le plus conforme au but qu'on se propose. Ordinairement l'une contrarie l'autre, et de cette façon naît peu à peu une paresse mal-adroite qui fait que ces hommes, s'ils veulent employer une fois toutes leurs forces, s'embarrassent à la fin, se brouillent et ne savent plus que faire. Je ne puis assez vous recommander de cultiver avec soin et application votre esprit et votre penchant naturel, de savoir comment tout se fait et s'enchaîne suivant les lois de la succession des idées. Il n'y a rien dont le poète puisse moins se passer que de la connaissance de la nature de chaque occupation, des moyens pour atteindre un but quelconque qu'on se propose, et de la présence d'esprit pour choisir, selon les temps et les circonstances, les moyens les plus convenables. L'inspiration sans bon sens est inutile et même dangereuse, et le poète opèrera peu de miracles, si lui-même est étonné des miracles.... Le jeune poète ne saurait être assez calme, assez réfléchi. Pour parler vraiment le langage mélodieux de la poésie, il faut avoir de l'attention, du calme et assez d'étendue d'esprit. On ne s'ex-

primera que confusément quand notre poitrine est agitée par l'impétuosité des passions, et que notre attention se ressent d'une étourderie qui divague. — J'ai déjà senti mainte fois, que lorsque j'étais le plus passionné et que mon imagination travaillait le plus, j'étais le moins capable de saisir et d'exprimer ce qu'il y a de plus poétique. — Ne croyez pas, dit Klingsohr, que je blâme l'enthousiasme qui naît des sentimens qui surabondent; mais il doit naître spontanément, et ne doit pas être recherché. Quand il se montre avec modération, il est bienfaisant; mais montré trop souvent, il devient fatigant et ennuyeux.... La poésie veut être pratiquée surtout comme un art sévère. Un poète ne doit pas courir oisif toute la journée pour aller à la chasse d'images et de sentimens; c'est une fausse route. Notre art exige une ame pure, ouverte à toutes les impressions, un esprit habitué à la réflexion, et une habileté à mettre en mouvement toutes nos facultés et à les y maintenir. Si vous voulez vous confier à moi, il ne se passera point de jour où vous n'augmentiez pas vos connaissances et votre habileté. La ville est riche en artistes. Il y a ici quelques hommes d'État expérimentés et des négocians instruits. On peut sans beaucoup de peine entrer en communication avec tous les autres états, avec toutes les professions, et apprendre les rapports des différens membres de la société. Je vous instruirai avec plaisir dans la partie mécanique de notre art, et je lirai avec vous les auteurs les plus remarquables. Vous prendrez part aux leçons de Mathilde, et elle vous apprendra avec plaisir à jouer de la guitarre. Après avoir ainsi bien employé votre journée, les plaisirs et les discours dans des sociétés du soir et l'aspect de notre belle campagne vous donneront les jouissances les plus pures et les plus encourageantes. — Quelle vie charmante vous me faites espérer ici, mon cher maître. Sans votre direction je verrais seulement le noble but que je dois me proposer d'atteindre, je l'atteindrai par vos conseils.» Klingsohr l'embrassa tendrement. Mathilde

apporta le déjeûné; Henri lui demanda d'une voix tendre, si elle voulait l'accepter pour compagnon de ses leçons et pour élève. Je resterais bien éternellement votre élève, dit-il. Tandis que Klingsohr se tourna d'un autre côté, elle se pencha imperceptiblement vers lui. Il l'embrassa et baisa la bouche de sa belle maîtresse, qui rougit et se retira doucement en lui présentant avec une grâce enfantine une rose qu'elle portait sur son sein. Elle s'occupa de sa corbeille. Henri la suivit de ses yeux avec un ravissement muet, baisa la rose, la fixa à son habit et se plaça à côté de Klingsohr, qui regarda vers la ville. « D'où êtes-vous arrivé? demanda Klingsohr. — En passant par-dessus cette colline, répliqua Henri, notre chemin se perd dans le lointain. — Il faut que vous ayez vu de belles contrées. — Nous avons voyagé presque sans interruption par des paysages charmans. — Aussi votre ville natale doit avoir une jolie situation? — La situation a assez de variété; cependant elle est encore sauvage et il lui manque un fleuve. Les fleuves sont les yeux d'un paysage. — L'histoire de votre voyage, dit Klingsohr, m'a procuré hier soir un agréable entretien. Je me suis bien aperçu que le génie de la poésie est votre agréable compagnon. Vos compagnons sont devenus, sans s'en apercevoir, ses voix. Dans le voisinage du poète la poésie se fait jour partout. La patrie de la poésie, l'Orient romantique, vous a salué avec une douce mélancolie; la guerre s'est adressée à vous avec sa majesté sauvage, et la nature et l'histoire se sont montrées à vous sous la forme d'un mineur et d'un solitaire. — Vous oubliez ce qu'il y a de meilleur, mon cher maître, l'apparition céleste de l'amour. Il ne dépend que de vous de retenir pour moi pour toujours cette apparition. — Qu'en penses-tu, dit Klingsohr en s'adressant à Mathilde qui s'approchait d'eux; est-ce que tu as envie de devenir la compagne inséparable de Henri? Où tu resteras, je resterai aussi. » La timide Mathilde vola dans les bras de son père, Henri ne savait plus où il était.

Est-ce qu'il voudra bien être mon compagnon pour toujours, cher père? — Demande cela à lui-même, dit avec émotion Klingsohr. — Elle regarda Henri avec la plus vive tendresse. « Mon éternité est ton ouvrage, » s'écria Henri, tandis que les larmes innondaient ses joues. Ils s'embrassèrent au même moment. Klingsohr les prit dans ses bras. « Mes enfans, s'écria-t-il, aimez-vous jusqu'à la mort. L'amour et la fidélité feront de votre vie une poésie éternelle. » — Après midi Klingsohr conduisit son nouveau fils, au bonheur duquel sa mère et son grand-père prenaient le plus tendre intérêt, en respectant Mathilde comme son génie tutélaire, dans sa chambre pour lui montrer ses livres. Là, ils s'entretinrent de la poésie. « Je ne sais pas, dit Klingsohr, pourquoi l'on dit communément que la nature est poète. Elle ne l'est pas dans tous les temps. Ils en est d'elle comme de l'homme, il y a chez elle comme chez lui un contraste perpétuel. Ce serait un beau sujet pour un poème que ce violent combat. Il y a des pays et des temps qui, comme la plupart des hommes, semblent être sous la domination de l'ennemi de la poésie, tandis que dans d'autres la poésie semble indigène et partout visible. Pour l'historien ces temps sont extrêmement importans. Il n'y a rien de plus désagréable pour cet antagoniste, que, placé vis-à-vis de la poésie, de devenir lui-même un personnage poétique, et souvent, dans la chaleur du combat, d'échanger avec elle ses armes; que de se voir lui-même atteint gravement par ses propres flèches perfides, tandis que les blessures que la poésie reçoit de ses propres armes guérissent facilement, et ne la rendent que plus puissante et plus intéressante. » — La guerre en général, dit Henri, me paraît une action poétique. Les hommes croient se battre pour quelque misérable possession, et ne s'aperçoivent pas que l'esprit romantique les excite et qu'il détruit par elle-même la misérable bassesse. Ils portent les armes pour la cause de la poésie, et les deux armées suivent un même drapeau invisible. — Dans la guerre, répliqua

Klingsohr, tous les élémens sont en mouvement. Des générations nouvelles doivent naître de cette dissolution. La véritable guerre, c'est la guerre religieuse; car elle va directement à la destruction, et la folie des hommes s'y montre sous sa véritable figure. Beaucoup de guerres, surtout celles qui naissent de la haine nationale, appartiennent à cette classe : ce sont de véritables poèmes. C'est ici qu'on rencontre les vrais héros, élémens pénétrés involontairement par la poésie. Un poète qui serait en même temps un héros, est un envoyé du ciel; mais notre poésie n'est pas capable de le représenter. — Comment entendez-vous cela, mon cher père, dit Henri? Est-ce qu'un sujet peut être trop infini pour la poésie? — Sans doute. Il est vrai cependant, qu'au fond on ne peut pas dire qu'il le soit pour la poésie, mais seulement pour nos instrumens et nos moyens terrestres. On ne peut pas douter que pour chaque poète individuel il n'y ait un territoire qui lui est propre, dans lequel il doit se maintenir pour ne pas perdre toute contenance; c'est ainsi que pour toute la somme des facultés humaines il y a des limites, au-delà desquelles vous ne trouverez que vide, illusion, monstruosité. Comme élève surtout on ne saurait être assez sur ses gardes pour se garantir contre ces excès, parce qu'une imagination vive n'aime que trop à passer les bornes, et cherche, pleine de présomption, à s'emparer de ce qu'il y a d'excessif, de démesuré, d'outré, de ce qui ne peut pas être décrit. Une expérience plus mûrie seule apprend à éviter les objets qui manquent de proportion, et d'abandonner à la métaphysique les recherches de ce qu'il y a de plus simple, de plus sublime. Le poète plus âgé ne s'élève pas plus haut qu'il n'en a besoin pour donner à sa riche provision un ordre, un arrangement facile à saisir, et se garde bien d'abandonner la variété qui lui présente assez de matière et les points de comparaison nécessaires. La meilleure poésie est toute près de nous, et un objet ordinaire n'est pas rarement le sujet

qu'elle aime le plus. Pour le poète, la poésie est bornée par les instrumens dont elle se sert, et c'est justement par là qu'elle devient un art. Les langues en général ont leur cercle d'où elles ne peuvent sortir. Le cercle de la langue particulière d'un peuple est encore plus étroit. C'est par l'exercice et la méditation qu'un poète apprend à connaître sa langue. Il sait exactement ce qu'il en peut faire, et ne fera pas des efforts insensés pour forcer les ressorts. Il ne fera que rarement passer toutes ses forces sur un point, sous peine de fatiguer et de détruire lui-même l'excellent effet d'un effort bien calculé. Il n'y a qu'un danseur de corde qui essaie des sauts bizarres. En général, les poètes ne sauraient trop apprendre des peintres et des compositeurs. Dans ces arts il est frappant combien il est nécessaire de ménager les moyens de l'art, et combien il importe de saisir avec sagesse les véritables rapports. Il est vrai que ces artistes pourraient apprendre de nous l'indépendance poétique, et l'esprit vital qui doit animer toute poésie, toute invention, en général toute production véritable de l'art. Ils devraient être plus poétiques, et nous, nous devrions être plus peintres et plus musiciens, l'un et l'autre suivant la nature de notre art. L'art consiste surtout dans l'exécution. Tu verras toi-même que ce qui te réussira le plus en poésie, ce sont les sujets que tu connais le mieux et qui te sont toujours présens. C'est en ce sens qu'on peut dire que la poésie repose entièrement sur l'expérience. Je me rappelle très-bien que dans ma jeunesse les sujets que je préférais étaient toujours ceux qui m'étaient le plus inconnus, le plus étrangers. Qu'en résulta-t-il? Un gazouillement pauvre et vide de sens, sans une étincelle de la véritable poésie. C'est pourquoi un conte est un problème bien difficile, et il est rare qu'un jeune poète réussisse à le résoudre. — Je voudrais bien en entendre un de toi, dit Henri. Le petit nombre que j'ai entendus m'ont fait un plaisir indicible, quelque peu de valeur intrinsèque qu'ils aient eu. — Ce soir je remplirai ton vœu. Je

me souviens d'un que j'ai fait étant encore très-jeune, et il en porte les vestiges; mais il te paraîtra peut-être d'autant plus instructif, qu'il te rappellera bien des choses que je t'ai dites. — On a eu tort de donner un nom particulier à la poésie. Elle forme l'essence pour ainsi dire de l'esprit humain; car il y a des momens où tout homme est poète. — Mathilde venait d'entrer lorsque Klingsohr dit: « Qu'on regarde l'amour. Nulle part la nécessité de la poésie pour constituer la véritable humanité, n'est si claire. L'amour est muet, il n'y a que la poésie qui puisse parler pour lui. Or, l'amour n'est rien autre chose que la poésie de la nature la plus sublime. Toutefois je ne veux pas te dire des choses que tu sais mieux que moi. » Mais tu es l'amour, dit Henri en embrassant Mathilde, et tous deux ils baisèrent la main de leur père. Klingsohr les embrassa également et sortit. « Chère Mathilde, dit Henri après lui avoir donné un long baiser, c'est comme si c'était un rêve que tu es à moi; mais ce qui me paraît encore plus merveilleux, c'est que tu ne l'aies pas toujours été. — Il me semble, dit Mathilde, que je te connais depuis un temps immémorial. — Henri : Est-ce que tu peux m'aimer? — Je ne sais ce que c'est que d'aimer; mais ce que je puis te dire, c'est qu'à présent seulement je commence à vivre et que j'ai tant d'amitié pour toi, que je voudrais mourir pour toi sur-le-champ. — Ma chère Mathilde, seulement à présent je pourrais te dire ce que c'est que d'être immortel. — Que tu es bon, mon cher Henri, quel esprit divin, admirable parle par ta bouche. Je ne suis qu'une pauvre fille, de peu de valeur. — Henri : Que tu me fais rougir! Tout ce que je suis, je le suis par toi; sans toi je ne serais rien. Qu'est-ce qu'un esprit sans ciel, et tu es le ciel qui me porte et me soutient. — Que je serais heureuse, si tu étais aussi fidèle que mon père. Ma mère mourut peu après ma naissance; mon père la pleure encore tous les jours. — Je ne le mérite pas; mais puissé-je être plus heureux que

lui. — J'aimerais vivre bien long-temps à côté de toi, mon cher Henri. Je deviendrais beaucoup meilleure par toi. — Ah, Mathilde, la mort même ne nous séparera pas. — Non, Henri, où je serai, tu seras aussi. — Oui, Mathilde, où tu seras, je serai éternellement. — Mathilde : Je ne comprends rien à l'éternité; mais il me semble que ce que j'éprouve en pensant à toi, c'est l'éternité. — Oui, Mathilde, nous sommes immortels, parce que nous nous aimons. — Tu ne crois pas, mon bien-aimé, avec quelle ferveur je me suis agenouillée ce matin, en revenant à la maison, devant l'image de la Mère céleste, et avec quel sentiment indicible j'ai prié. Je croyais fondre en larmes. Il me semblait qu'elle me souriait. A présent seulement je sais ce que c'est que la gratitude. — Oh, ma bien-aimée, c'est le ciel même qui t'a donnée à moi pour t'adorer. Je te révère; car tu es la sainte qui porte mes vœux auprès de Dieu, par laquelle il se révèle à moi, par laquelle il me manifeste la plénitude de son amour. Qu'est-ce que la religion, si ce n'est une intelligence infinie, une réunion éternelle de deux cœurs aimans? Où deux sont rassemblés, comme dit le Seigneur, il est parmi eux. Tu es pour moi la splendeur céleste, la vie éternelle dans le voile le plus aimable. — Ah! Henri. Tu connais le sort des roses; est-ce que tu presseras aussi avec tendresse tes lèvres contre les lèvres fanées, les joues pâles de ta Mathilde? Est-ce que les traces de la vieillesse ne seront pas aussi les traces de l'amour qui est passé? — Oh, si de tes yeux tu pouvais voir mon ame! Mais comme tu m'aimes, tu me croiras aussi. Je ne comprends pas ce qu'on dit de la fragilité des charmes. Oh, ils ne peuvent pas se flétrir. Ce qui m'attire vers toi si irrésistiblement, ce qui a excité en moi un amour qui ne passera plus, n'est pas de ce temps. Si tu pouvais voir sous quelle forme tu me parais, quelle figure merveilleuse me luit à travers ta forme, tu ne craindrais pas la vieillesse. Ta forme terrestre n'est que l'ombre de cette image. L'image elle-même

est un idéal éternel, une partie de ce monde saint, mais inconnu. — Je t'entends, mon cher Henri; car je crois voir quelque chose de semblable en te regardant. — Oui, Mathilde, l'autre monde est plus près de nous que nous ne le croyons ordinairement. Nous y vivons déjà ici, et nous le voyons uni intimement avec la nature terrestre. — Tu me révèleras encore un grand nombre de merveilles, mon ame. — Oh, Mathilde, c'est de toi seul que me vient la faculté de prophétiser. Ta présence m'inspire et me fait avoir des visions de prophètes. Qui sait si notre amour ne finira enfin par nous donner des ailes de feu qui nous élèveront et nous porteront dans notre patrie céleste, avant que la vieillesse et la mort nous atteignent. — Henri: Oh, jure encore une fois que tu veux être à moi éternellement. — Oui, Henri, je jure d'être éternellement à toi, je le jure par la présence invisible de ma bonne mère. — Je jure d'être éternellement à toi, Mathilde, par l'amour, par la présence de Dieu.

Après que ces deux amans heureux eurent ainsi scellé leur union éternelle, ils s'embrassèrent.

Le soir il y eut quelques convives; le grand-père but à la santé des deux jeunes fiancés, et promit de leur préparer bientôt une belle fête pour leurs noces. « A quoi bon, dit le vieillard, temporiser. J'ai toujours vu que les mariages conclus de bonne heure, étaient les plus heureux. Dans un âge plus avancé on n'a plus, pour ainsi dire, autant de dévotion que dans la jeunesse. Une jeunesse dont on a joui en commun est un lien indissoluble. Le souvenir en est le fondement le plus sûr de l'amour. »

Après dîner arrivèrent encore d'autres convives. Henri pria son nouveau père de remplir sa promesse. Klingsohr dit à la société qu'il avait promis à Henri de lui faire un conte; si vous en êtes contens, j'y suis prêt. — C'est une idée excellente, s'écria Schwaning. Il y a long-temps que nous n'avons rien entendu de vous. Tous se rangèrent autour de la cheminée, et Klingsohr commença.

Ce conte (*Mährchen*) [1], que nous ne traduirons pas, parce qu'un Allemand même a de la difficulté à en saisir la signification sans le secours du second volume, et quelques fragmens de ce dernier volume sont tout ce qui nous reste de cet intéressant roman. On peut voir dans la notice de Tieck, que nous avons traduite, ce que le jeune auteur en aurait fait, s'il avait vécu encore quelque temps. Mais tel qu'il est, il mérite pour ainsi dire comme torse, l'intérêt des littérateurs, en prouvant la hauteur où l'auteur se serait élevé dans un âge plus mûr. Si cet extrait, tout imparfait qu'il est, porte les littérateurs français, qui ne connaissent pas encore ce jeune, mais grand écrivain, à faire sa connaissance dans sa langue maternelle, j'aurai atteint le but que je me suis proposé en entreprenant un travail si pénible et si difficile.

1 Ce conte devait servir au poète de transition au second volume, dans lequel l'histoire passe sans cesse du réel au merveilleux, et où ils s'expliquent et se complètent mutuellement.

C.



# Nouvelles et Variétés.



## *Mouvement des populations de plusieurs États de l'Europe,*

PAR M. BICKES,

Capitaine de cavalerie au service de Bavière.

(*Suite.* [1])

### Royaume de Wurtemberg.

Dans l'espace de quinze ans, le nombre des naissances surpassa celui des décès de 183,977. Pendant les années de 1812, 1813, 1814, 17,840 couples d'époux furent unis. Il naquit 81,139 enfans mâles et 77,118 filles, en tout 158,257, ce qui fait, année commune, 27,046 garçons, 25,706 filles, en tout 52,752 de l'un et de l'autre sexe. Dans le même espace de temps naquirent 8684 garçons illégitimes et 8513 filles illégitimes, en tout 17,197; année commune, 2894 garçons illégitimes et 2838 filles, total 5732. La même période vit mourir 71,789 individus mâles et 68,114 femmes, total 139,903; année commune, 23,930 hommes, 22,705 femmes, total 46,635. — Depuis 1815 jusqu'en 1829 inclusivement, c'est-à-dire pendant quinze années, naquirent 429,914 garçons, 406,417 filles, en tout 836,331; année commune, 28,661 garçons, 27,094 filles, total 55,755. Excédant pour les garçons pendant les quinze années, 23,497, année commune, 1567. Parmi les 429,914 garçons, il y en eut 50,162 d'illégitimes, parmi les filles, 48,307, total 98,469; année commune, 3344 garçons, 3221 filles, total 6565. — Pendant les quinze années susdites,

1 Voyez *Nouvelle Revue germanique*, t. X, p. 362.

il mourut 334,487 hommes et 317,867 femmes, total 652,354; année commune, 22,299 hommes, 21,191 femmes, total 43,490. Excédant total des hommes sur les femmes relativement aux décès, 16,620; excédant par année commune, 1108.—Pendant les années 1813 et 1814 il y eut 315 hommes et 431 femmes qui immigrèrent (qu'on nous passe ce terme) dans le royaume, total 746; 214 hommes et 519 femmes qui émigrèrent, total 733. D'où vient la disproportion des deux sexes relativement à ces deux faits? c'est ce que M. Bickes n'explique pas. Il est permis de supposer que la plupart des immigrantes et des émigrantes étaient des servantes. De 1815 à 1829 inclusivement, il y eut 4218 immigrans, 5637 immigrantes, total 9855; année commune, 281 hommes, 376 femmes, total 657. L'émigration fut plus grande que l'immigration; l'Amérique septentrionale pourrait nous dire les raisons de la différence. Ainsi 15,555 hommes et 15,868 femmes émigrèrent dans ce laps de temps, total 31,423; ce qui fait pour le pays une diminution de 21,568 habitans. Le nombre des naissances ayant, dans le même intervalle, augmenté de 183,977, l'augmentation définitive de la population est de 162,409.

(*Hesperus.*)

---

## *Statistique du royaume de Saxe.*

Les études statistiques se popularisent de plus en plus; dégoûté des déclamations nébuleuses, des allégations jetées en l'air, des réflexions dénuées de preuves, le public veut s'appuyer sur des faits et argumenter sur des réalités. Ces faits, ces réalités sont l'objet de la statistique. Vers le commencement de l'année 1831, des hommes éclairés formèrent dans le royaume de Saxe un comité qui se proposa de dresser la statistique du pays. Ses travaux durèrent une année entière, et le premier volume de l'ouvrage n'a paru que vers

le commencement de l'année 1832. Sept cent quatre-vingt-onze personnes, faisant partie de l'association pour la publication de cet intéressant travail, ont contribué de tous leurs efforts à fournir aux rédacteurs des données sûres et positives. La partie topographique renferme l'évaluation des hauteurs de 250 sommets de montagnes. En 1815 le royaume comptait 1,178,802 habitans; en 1830, 1,402,066. Dans l'espace de quinze années révolues, la population avait donc augmenté de 223,264 individus, ce qui fait, année commune, 14,884. L'année 1830 a donné une augmentation de 24,917 individus. L'année 1830 vit naître 58,791 individus, dont 30,498 garçons et 28,293 filles; excédant pour les garçons, 2205. Il y avait sur la totalité 57,808 enfans nés de parens protestans-luthériens, 46 de réformés, 903 de catholiques, 17 de frères moraves et quatorze de juifs. La même année vit mourir 42,185 individus[1], dont 21,872 hommes et 20,279 femmes; excédant pour les hommes, 1593. Il y avait sur la totalité 41,345 luthériens, 10 réformés, 776 catholiques et 24 juifs. On a remarqué que parmi les enfans catholiques il y en avait un très-grand nombre qui étaient illégitimes. Abstraction faite des militaires, il y a sur 1000 individus 323 citadins et 677 campagnards. On compte par mille géographique carré 5160 personnes; le cercle de la Misnie n'en renferme, pour le même espace, que 4384; le cercle de l'Erzgebirg 5900; celui de Leipzig 5221; le Voigtland 4041, et la Lusace supérieure 5373. Sous le rapport de l'âge, la totalité de la population se partage de la manière suivante : 466,261 enfans au-dessous de quatorze ans, 848,981 personnes entre quinze et soixante, 86,824 âgées de plus de soixante ans. Il y a dans tout le royaume 45,108 femmes de plus que d'hommes. La moitié des morts n'avait

1 Ce résultat semblerait contredire ce que l'on a dit plus haut de l'augmentation donnée par l'année 1830. Il faut donc admettre que la somme a été complétée par des immigrations.

pas atteint l'âge de quatorze ans. Les trois premiers mois de l'année sont ceux qui enlèvent le plus de monde; la mortalité décroît après la fin de Mars. En 1830, 169 personnes se suicidèrent, 167 périrent d'une manière funeste; un individu mourut de l'hydrophobie que lui avait communiquée par la morsure un chien atteint de cette affreuse maladie.

Le 1.er Janvier 1831 il se trouvait dans les prisons du royaume 7 individus accusés d'assassinat, 10 d'infanticide, 8 d'homicide, 5 d'empoisonnement, 1 de parjure, 6 de viol, 3 de bigamie, 4 d'adultère, 27 de tentatives incendiaires, 37 de vol commis avec effraction, 13 de vol commis à main armée sur la grande route, 7 de sacrilége, 407 de vol sans circonstances aggravantes, 6 du crime de fausse monnaie, 1 de banqueroute frauduleuse et 124 de révolte à main armée (ceux-ci ont été arrêtés dans les troubles politiques de Dresde et de Leipzig). Sur 742 personnes condamnées, il y a 639 hommes et 103 femmes. Le royaume de Saxe compte 1158 ecclésiastiques, 1912 instituteurs primaires, 450 médecins, 585 chirurgiens et 150 pharmacies. On a remarqué que le nombre des enfans non-vaccinés surpasse celui des enfans vaccinés. Cette circonstance fâcheuse mérite d'attirer sur elle l'attention du gouvernement. Une preuve du soin avec lequel on a travaillé à cette statistique, c'est qu'on a donné le prix des blés depuis l'an 1502 jusqu'à nos jours.

---

## *Jugement de Bœrne sur Gœthe.*

Dans le huitième volume de ses Œuvres qui vient de paraître, Bœrne s'exprime ainsi, à l'occasion de la Correspondance de Schiller et Gœthe, sur ce dernier (Gœthe n'était pas mort encore; pour nous, nous ne sommes que traducteur):

« Gœthe pouvait être un Hercule pour délivrer sa patrie de toutes les immondices qui l'encombrent; mais il se contenta de chercher les pommes d'or dans le jardin des Hespérides, les garda pour lui, puis alla s'asseoir aux pieds d'Omphale et y demeura. Quelle vie toute différente de la sienne que celle des grands poètes et des grands écrivains de l'Italie, de la France, de l'Angleterre! *Le Dante*, guerrier, homme d'État, diplomate même, chéri ou détesté de princes puissans, protégé ou persécuté par eux, indifférent pour la haine et l'amour, pour les persécutions et les faveurs, chanta et combattit pour la justice. Trouvant le vieil enfer trop usé, il en créa un nouveau pour dompter l'insolence des grands et pour châtier les impostures de prêtres hypocrites. *Alfieri* était riche, noble et fier de sa noblesse, et pourtant il gravit haletant jusqu'au sommet du Parnasse, pour faire entendre de ses hauteurs des paroles de liberté. *Montesquieu* était au service de l'État lorsqu'il écrivit les *Lettres persannes*, où il se moquait de la cour; et, dans son *Esprit des lois*, il osa dévoiler les causes des maux, sous lesquels gémissait la France. *Voltaire* était un courtisan; mais il ne prodiguait aux grands que de belles paroles, et ne leur sacrifia jamais ses sentimens. Il portait une perruque à la mode, des manchettes fines, des habits et des bas de soie; mais il ne craignait pas de marcher dans la boue lorsqu'un homme persécuté appelait au secours, et de ses nobles mains il détacha du gibet et de la roue des suppliciés innocens. *Rousseau* était un mendiant malade, toujours dans le besoin; mais il ne se laissa séduire ni aux soins de l'amitié, ni aux caresses des grands; il sut garder sa liberté et son orgueil, et mourut dans l'indigence. Les vers ne firent pas oublier à *Milton* les maux de ses contitoyens, il travailla pour la cause de la liberté et du droit. Tels furent *Swift*, *Byron*, et tel est encore *Thomas Moore*. Quel fut, quel est Gœthe? Né citoyen d'une ville libre, il ne s'en souvient que parce qu'il

est le pétit-fils d'un *Schultheiss* (maire) qui avait un rôle à jouer au couronnement de l'empereur. Enfant d'honnêtes parens, il se sentit flatté qu'un jour un polisson l'appelât d'un nom qui pouvait le faire douter de sa légitimité, et l'imagination du futur poète s'intrigua pour savoir de quel grand prince il pourrait bien être le fils. Tel il fut, tel il est resté. Jamais la plus mince parole en faveur de son peuple n'a été prononcée par lui, lui qui, d'abord inattaquable à l'apogée de sa gloire, plus tard inviolable dans sa vieillesse, aurait pu dire ce qu'aucun autre ne pouvait oser. Il y a quelques années qu'il supplia *les hautes et très-hautes puissances* de la Confédération germanique de protéger ses écrits contre les contrefacteurs. Eut-il seulement l'idée de demander en même temps la même justice pour tous les écrivains de l'Allemagne? Gœthe a été heureux dans ce monde, et il le reconnaît lui-même. Il ira à cent ans! Mais un siècle passe et la postérité dure à toujours. La postérité, inaccessible à la crainte, incorruptible, demandera un jour à Gœthe : Un esprit élevé t'échut en partage; qu'as-tu fait jamais pour confondre la bassesse et l'iniquité? »

---

## *Nouvelles de Berlin.*

Avril, 1832.

Le libraire Hayn, de Berlin, s'occupe de publier sur cette capitale un ouvrage collectif semblable au livre des *Cent-et-un*. Il a invité pour cet effet trente-sept écrivains de Berlin, tels que Raumer, Raupach, Varnhagen von Ense, Stieglitz, Wilibald Alexis (ou Hæring), Fréderic Fœrster, Œttinger et plusieurs autres peu connus. On doute que cette entreprise réussisse.

— Il paraît que *Hegel* sera remplacé à Berlin par deux jeunes professeurs: *Henri Ritter*, connu par son Histoire de la philosophie ancienne, et *Gabler*, de Bayreuth, auteur d'une introduction à la philosophie dans l'esprit de Hegel (*Propädeutik*).

— Nous dénonçons à qui de droit l'accusation très-grave que, dans son dernier programme pour annoncer les leçons publiques, le professeur Bœckh, de Berlin, a renouvelée contre les antiquaires français. M. Bœckh prétend prouver, d'autres disent il prouve jusqu'à l'évidence, que plusieurs inscriptions très-importantes à Malte ont été fabriquées pour confirmer les conjectures du marquis d'Urban, sur l'histoire ancienne. (Voir le *Morgenblatt*, Mai, 1832, n.° 111.)

— *Leçons du professeur Gans à Berlin.* M. le professeur Gans, de Berlin, a donné pendant l'hiver dernier, sur l'histoire de 1788 à 1832, des leçons publiques qui ont été suivies par près de deux mille auditeurs, parmi lesquels se sont trouvés beaucoup d'officiers. On sait que M. Gans est l'adversaire de M. Savigny, en ce que le premier applique les principes de Hegel au Droit et à l'histoire. On prétend, mais sans preuves, qu'à cause de ses vues libérales il a été obligé de soumettre ses cahiers à une censure préalable. On dit encore que ces leçons ne tarderont pas à être publiées. Nul doute qu'elles ne fussent autant goûtées des lecteurs qu'elles ont été applaudies par l'auditoire. M. Gans a promis, en terminant, pour l'hiver prochain des leçons sur la *publicité de la procédure.* (*Hesperus.*)

— Le *Figaro*, de Paris, malgré son ministérialisme de fraîche date, vient, dit-on, d'être prohibé en Prusse. C'est la première feuille en langue étrangère qui ait été défendue à Berlin. Cela n'en valait guère la peine. Peut-être est-ce à la requête du *Figaro* de Berlin que la police a prononcé cette interdiction. Peut-être aussi a-t-on trouvé que *Figaro ministériel* est un personnage hors de nature.

— *Instruction publique en Prusse.* La Prusse comptait dans l'année de 1830 à 1831, dans ses cent neuf gymnases

ou colléges, 23,767 élèves. Le nombre des étudians, aux sept universités de la monarchie, était pendant l'hiver de 1829 à 1830 de 6160, dont 1211 étrangers. Berlin seul possédait 127 professeurs, dont 49 *ordinaires*, 42 *extra-ordinaires*, 29 professeurs libres ou aspirans (*Privat-Docenten*) et 7 professeurs des arts. Le nombre des élèves à Berlin était en hiver de 2488, en été de 2296. Étaient inscrits :

| | | |
|---|---|---|
| A la faculté de théologie.. | 585 | étudians, |
| A la faculté de Droit..... | 674 | — |
| A la faculté de médecine . | 302 | — |
| A la faculté de philosophie | 255 | — |
| | 1816* | |

Dans l'hiver de 1831 à 1832 le nombre des étudians était de 1830.

Dans le même semestre, l'université de Bonn comptait 937 étudians, dont 249 suivaient la faculté de théologie catholique, 156 la faculté de théologie protestante; 250 étudiaient le droit, 145 la médecine, 117 la philosophie, faculté qui comprend les études physiques, mathématiques, philosophiques, historiques et philologiques.

— *Diderot.* Dans les *Annales de critique scientifique de Berlin*, Mars 1832, n.os 47 et 48, M. Varnhagen von Ense s'exprime ainsi sur Diderot, à l'occasion de ses Mémoires qu'on vient de publier:

« Il y a des noms qu'il suffit de prononcer dans un cercle d'amis, pour faire naître aussitôt des souvenirs agréables et exciter un vif intérêt. De ce genre est dans la littérature française le nom de Diderot. Il est du petit nombre des écrivains que l'on n'est jamais satisfait de ne connaître que superficiellement et en partie; ce n'est pas tant de nouvelles lumières qu'on lui demande; on veut surtout connaître sa manière de s'exprimer sur des sujets connus; on veut le voir

* Le surplus n'avait pas pris d'inscriptions.

les revêtir de la plus brillante expression. Quiconque a lu de lui quelques pages, veut en lire davantage, et à la fin tout ce qu'il a écrit participe du même intérêt, sans que l'on se montre trop sévère sur le fond des choses et sur l'intention de l'auteur. Cette qualité, qui est due à son entière originalité, lui est commune avec plusieurs écrivains de son temps et de sa nation, particulièrement avec Voltaire et Rousseau, dont la moindre feuille aussi, le moindre mot est accueilli avec intérêt par ceux qui les connaissent. Si l'originalité de Voltaire se trouve encore circonscrite dans la sphère du caractère national, Rousseau est déjà en grande partie en dehors de ces limites, et il n'en est pour les Français que plus inintelligible et plus excitant. Diderot est dans ce même cas. Quoique né dans une province française, et nourri intérieurement de la vie française, sans rapport aucun avec les nations voisines, il est pourtant, quant à sa vie intérieure, un homme des frontières, inclinant surtout beaucoup vers les Allemands qui l'ont aussi le mieux apprécié et accueilli. N'est-ce pas en effet une chose étonnante, qu'à une époque où la littérature allemande se montrait en général hostile à la française, et aimait à s'élever au-dessus d'elle, elle ait fait une exception en faveur de Diderot, et que nos plus beaux génies, Lessing, Jacobi, Gœthe et Fréderic Schlegel, aient montré pour lui une si grande prédilection? Et pourtant Diderot ne savait pas un mot d'allemand, ignorait absolument notre littérature qui ne venait que de naître; il était entièrement écrivain français, et doué au plus haut degré de tous les vrais avantages de ce caractère.»

— L'*Hernani* de Victor Hugo a été trois fois traduit en allemand; mais il paraît qu'il ne fera pas fortune sur le théâtre. On l'a jusqu'ici représenté avec peu de succès. Il y a bien long-temps que des pièces de ce genre ne sont plus rien de nouveau en Allemagne.

— Le drame historique que, du reste, les Allemands cultivent depuis long-temps, occupe aujourd'hui un rang distingué dans leur littérature. Parmi les travaux contemporains de ce genre on remarque surtout les *Hohenstauffen*, suite de tragédies, par Grabbe. Le second volume (Francfort, chez Hermann, 1830) renferme l'empereur Henri VI. La pièce joue tour à tour à Naples, où Henri, qui a épousé Constance, l'héritière des rois normands, apprend la mort de son père, Fréderic Barberousse, et où il réprime la révolte des Napolitains; en Autriche, où Richard Cœur-de-lion paraît dans une auberge; en Saxe, où l'on assiste aux fureurs de Henri-le-Lion; en Alsace, à la diète de Haguenau, où Richard plaide sa cause et n'obtient la liberté qu'à prix d'or, et où l'empereur se réconcilie avec son adversaire le Lion. Le quatrième acte nous ramène en Italie, où Henri trouve l'impératrice Constance et son jeune fils, depuis Fréderic II, assiégés par Tancrède, roi élu par les rebelles; il les délivre et punit les révoltés. — M. Raupach traite les mêmes matières pour le théâtre. Il a déjà donné deux tragédies tirées de la vie de l'empereur Fréderic II.

— *Nouvelle traduction allemande du Voyage du jeune Anarcharsis.* Il paraît à Mayence une traduction nouvelle du jeune Anacharsis. Nous rappellerons à cette occasion le jugement porté, il y a déjà assez long-temps, par M. A. W. Schlegel sur l'ouvrage de l'abbé Barthélemy. « Le Voyage du jeune Anacharsis, dit ce critique (dans ses Leçons sur la dramaturgie, t. I.er), est fort estimable sous le rapport de la science, et il peut être fort utile pour répandre la connaissance de l'antiquité; mais sans parler encore de ce qu'il y a de manqué dans le cadre, il prouve plus de bonne volonté de rendre justice aux Grecs, que de capacité de pénétrer profondément dans leur esprit. A cet égard il y a bien des choses qui ne sont puisées qu'à la surface, et même

habillées à la moderne. C'est moins le voyage d'un jeune Scythe que celui d'un vieux Parisien.»

— *Le principe du despotisme.* Fréderic *Jacobs*, dans ses OEuvres mêlées, s'exprime ainsi : «Le principe du despotisme se trouve énoncé dans ces paroles d'Étéocle : *Être injuste par amour du pouvoir, est une chose honorable; dans tout le reste sois juste et pieux.* Plus d'un homme du pouvoir s'est montré juste dans les petites choses, pour avoir la faculté de violer impunément la justice dans les grandes. On se résignait à perdre quelque procès; mais l'homme qui déplaisait, victime du pouvoir, languissait sans jugement dans les cachots.» Le même écrivain dit ailleurs : «Accuser son adversaire du crime dont on est coupable soi-même, est un artifice de l'enfer qu'on fait souvent valoir dans des temps orageux. Alors l'oppresseur accuse l'opprimé; la résistance est qualifiée de violence et de rebellion. C'est ainsi que le bandit crie au meurtre! au meurtre! lorsque la victime désignée est parvenue à lui arracher le poignard. Aux yeux des hommes de l'arbitraire, le plus grand crime c'est de défendre contre eux la vie et la liberté. Alors se reproduit, à chaque fois, la fureur de Fimbria, qui accusait son ennemi d'avoir repoussé le fer qui lui était destiné, *quod ferrum non recipisset.*»

— *Anecdocte de Puffendorf.* Puffendorf ne fut pas seulement un publiciste distingué : c'était encore un magistrat intègre. Le roi d'Angleterre George II, en sa qualité d'électeur d'Hanovre, lui ayant demandé un jour pourquoi à la cour d'appel de Celle, dont Puffendorf était président, il perdait tous les procès? Puffendorf répondit : «C'est que votre majesté a toujours eu tort.»

— *Les innovations.* Le célèbre philosophe F. Henri Jacobi dit quelque part: Les innovations ne sont pas seulement

permises, elles sont encore méritoires, si elles sont des découvertes. — Le même dit encore : Le despotisme est plus commode que la liberté, de même que le vice est plus commode que la vertu.

— *La royauté et la république.* Le poète Novalis-Hardenberg prédisait, il y a trente ans : « Il viendra un temps, et ce temps n'est pas loin, où l'on sera généralement convaincu que nul roi ne peut subsister sans république, et nulle république sans un roi.

— *Population de Saint-Pétersbourg en* 1831. Cette population se composait en 1831 de 448,221 ames, dont

| | |
|---|---|
| Du sexe masculin............ | 316,211 |
| Du sexe féminin ............ | 132,010 |
| Total... | 448,221 |

Cette disproportion extraordinaire du sexe masculin au sexe féminin s'explique par le tableau de distribution suivant. Sur une population totale de près de 450,000 habitans, on compte

| | |
|---|---|
| Individus ecclésiastiques.. | 1,924 |
| Individus militaires...... | 42,901 |
| Appartenant au commerce. | 6,800 |
| Classe bourgeoise....... | 44,393 |
| Artistes et artisans...... | 11,795 |
| Paysans .............. | 117,426 |
| De divers états libres.... | 63,119 |
| Domesticité........... | 98,098 |
| Au faubourg d'Ochta.... | 2,911 |
| Étrangers ............ | 13,035 |

— *Population de Varsovie.* Cette population qui, en 1829, était encore de 139,654 ames, se trouva, dès le mois d'Octobre 1831, réduite à 113,943, dont 29,214 Juifs.

— *Population de la Bohème.* Elle n'était, selon le recensement de 1821, que de 3,419,575 ames, et se trouve en 1831 être de 3,888,828, ce qui fait un accroissement de 469,253 ames.

---

## *Finances du grand-duché de Bade.*

***Budjets de 1832 et de 1833 votés par les États.***

Pour 1832 :

| | fl. | kr. |
|---|---|---|
| Recettes | 10,915,971 | 40 |
| Charges et frais d'aministration | 3,172,830 | 01 |
| Dépenses proprement dites | 7,351,300 | 55 |
| Excédant des recettes sur les dépenses | 391,840 | 50 |

Pour 1833:

| | | |
|---|---|---|
| Recettes | 10,597,758 | 11 |
| Charges et frais d'administration | 3,215,106 | 01 |
| Dépenses proprement dites | 7,178,500 | 00 |
| Excédant des recettes sur les dépenses | 204,152 | 10 |

Les excédans seront versés dans la caisse d'amortissement pour servir au futur rachat des dîmes.

(*Hesperus.*)

# Bulletin bibliographique.

## SCIENCES HISTORIQUES ET POLITIQUES.

### HISTOIRE DES ALLEMANDS.

*Die Geschichte der Deutschen, etc.* : L'histoire des Allemands jusqu'à la fondation des États germaniques dans l'Europe occidentale, par le D.r *Louis Kufahl;* tome premier. Berlin, chez Naucke, 1831, XVI et 448 pages in-8.°

Une bonne histoire de la migration des peuples manque encore; l'auteur de l'ouvrage que nous annonçons promet de remplir cette lacune. Cette entreprise mérite d'autant plus d'intérêt qu'il s'agit de l'origine de presque tous les peuples de l'Europe. Le tome premier renferme l'histoire des Germains jusqu'à la fin de la guerre des Marcomans, 180 ans après Jésus-Christ. Voici le jugement qu'après un examen détaillé portent sur cette première partie du travail de M. Kufahl les *Annales de Heidelberg* (Mars 1832): « M. Kufahl a traité sa matière avec beaucoup de soin, de connaissance et de pénétration; il a présenté une narration fort bonne et en général exacte, tant qu'il est resté dans le domaine de l'histoire; mais séduit par le désir d'ailleurs fort pardonnable de lier les faits entre eux, de suppléer aux sources lorsqu'elles l'abandonnaient, il a entremêlé son récit de conjectures que rien ne justifie, et s'est égaré, notamment dans les temps les plus anciens, dans un tissu d'hypothèses qui, loin d'éclaircir les difficultés, ne font qu'y ajouter.» Néanmoins le critique attend avec impatience les autres volumes de l'ouvrage.

Les *Annales de l'histoire et de la politique*, publiées par Pœlitz, numéro de Septembre 1831, portent un jugement plus favorable sur l'ouvrage de M. Kufahl. Le critique n'hésite pas à le ranger parmi les écrivains qui ont traité l'histoire de la Germanie avec le plus de succès. « M. Kufahl, dit-il, puise dans les sources avec

une entière indépendance, et comme s'il était le premier à les exploiter. Son style est plein de noblesse et de dignité, sans recherche et sans emphase.» Le critique ne se permet qu'une seule observation : à son avis l'auteur fait trop de psychologie; il suppose à ses héros des vues, des intentions beaucoup trop savantes pour leur temps. C'est ainsi qu'il a fait d'Arminius une espèce de Bolivar.

### Politique générale.

*Untersuchungen über die wichtigsten Angelegenheiten des Menschen als Staats- und Weltbürger :* Recherches sur les intérêts les plus importans de l'homme, comme citoyen de l'État et du monde, par *Louis Hoffmann*, conseiller à la cour d'appel de Deux-Ponts; premier volume, de VIII et 424 pages; second volume, de VIII et 415 pages in-8.° Deux-Ponts, chez Ritter, 1830.

Cet ouvrage est un livre de bonne foi; c'est en quelque sorte le testament d'un jurisconsulte aussi probe que savant. Voir la *Gazette littéraire de Leipzig*, Décembre 1831, n.os 306 et 307.

### Histoire d'Allemagne.

*Das Leben und die Zeiten Kaiser Otto des Grossen :* La vie et les temps de l'empereur Othon le Grand, de la maison de Saxe. Essai historique du D.r *Édouard Vehse*, secrétaire-archiviste. Dresde, chez Hilscher, x et 433 pages in-8.°

L'auteur de l'analyse de cette monographie, dans la *Gazette littéraire de Leipzig*, Décembre 1831, n.° 318, tout en critiquant quelques détails, n'hésite pas à la classer parmi les meilleurs ouvrages de ce genre.

### Histoire moderne.

*Geschichte der neuen Zeiten* : Histoire des temps modernes, par *Ch. F. Schulze*, professeur à Gotha; troisième volume, de 542 pages in-8.°, avec des planches. Gotha, chez Perthes, 1831. Prix : 12 fr.

L'auteur date les temps modernes de la réformation. Le troisième volume en contient l'histoire jusqu'en 1789. Deux autres volumes renfermeront celle de 1789 jusqu'en 1830. On trouve dans cet ouvrage une connaissance approfondie des faits, de la franchise et de l'impartialité, une expression ni trop concise, ni trop abondante, de la dignité et de la chaleur dans le style. Voir la *Gazette littéraire de Leipzig* de 1827, n.° 125; 1829, n.° 318, et 1831, n.° 319.

---

## ARCHÉOLOGIE ET PHILOLOGIE.

### L'Inde ancienne.

*Das alte Indien* : L'Inde ancienne, par le D.r *de Bohlen*, dont nous avons donné une analyse (v. *Nouvelle Revue germanique*, t. IX, p. 129 et 193). Cet ouvrage est vivement recommandé comme manuel désormais indispensable de l'archéologie hindoue, dans la *Gazette littéraire de Leipzig*, Décembre 1831, n.° 313.

---

## SCIENCES PHYSIQUES.

### Histoire naturelle.

*Natürliches System der Amphibien, mit vorangehender Classification der Säugthiere und Vögel* : Système naturel des amphibies, précédé d'une classification des mammifères et des oiseaux, pour servir à une zoologie comparée, par le D.r *J. Wagler*, professeur de zoologie et membre de l'Académie des sciences de Munich. Munich et Stuttgart, chez Cotta, VI et 352 pages in-8.°

Cet ouvrage fut entrepris sur l'invitation de l'Académie des sciences de Bavière, et par le conseil de feu *Spix*; il est le

fruit de neuf années d'études constantes. Le même savant s'occupe d'un travail semblable sur l'entomologie. Celui que nous annonçons est analysé et en général fort approuvé dans la *Gazette littéraire de Halle*, 1831, n.° 205.

*Analecten zur Naturwissenschaft und Heilkunde* : Analectes de physique et de médecine, recueillis dans un voyage en Italie, en 1828, par *C. G. Carus*; 1829, in-8.°

L'auteur a fait ce voyage à la suite de S. A. R. le prince Fréderic de Saxe, dont il était le médecin. Le premier morceau traite des *phénomènes volcaniques dans l'Italie inférieure, et particulièrement du type de la formation volcanique*. Le second est intitulé : *Fragmens sur la végétation en Italie, et spécialement sur la culture de l'olivier*. Trois portes conduisent le voyageur toujours plus avant dans l'Italie, et à chaque fois il remarque un nouveau climat, une autre végétation, et même des populations d'une autre physionomie. Ces trois portes sont d'abord les défilés des Alpes, puis la route qui côtoie et franchit les Apennins, et enfin l'étroit passage qui, entre la mer et les rochers, conduit dans le royaume de Naples. Après avoir franchi la première entrée, arrivé dans la vallée de la Lombardie ou dans le Frioul, déjà l'azur du ciel paraît plus pur au voyageur, le soleil plus énergique, l'air plus doux. Les vignes d'une végétation plus riche, les grandes plantations de mûriers, le figuier et l'amandier en plein air, les riches festons de lierre et les forêts de châtaigniers sur les montagnes, annoncent le nouveau climat. Mais à son grand étonnement notre voyageur entendit dire à Bologne, au pied des Apennins, que l'Italie ne commençait qu'au-delà de ces montagnes. En effet, il ne se vit pas trompé lorsque des hauteurs de Pietra-Mala il entra dans la vallée de l'Arno, ou lorsque plus tard du plateau du Santa-Fiore et du Radicofani, et enfin des volcans éteints de Viterbo, il descendit dans la Campagna di Roma. Autour de Florence de vastes plantations d'oliviers donnent à la végétation un caractère tout nouveau et tout méridional. Au milieu du feuillage argenté du mélicros s'élèvent,

formant avec lui un sombre contraste, des masses de cyprès tantôt terminés en pointe, tantôt étendus comme les sapins; des châtaigniers, des chênes toujours verts, des figuiers, des amandiers, etc., annoncent une végétation plus riche, tandis que les plus petites maisons des habitans de la campagne sont entourées de plantations d'artichauts. Malgré l'aridité des environs de Rome, où la nature semble porter le deuil d'un grand passé, la flore des montagnes d'alentour surpasse même celle de la Toscane.

A Rome encore on apprend que la véritable Italie ne commence qu'à Terracine, à la troisième porte. Le voyageur se trouve là entouré d'une tout autre nature : maisons, fleurs, arbres, tout est autre. Là croissent en abondance le myrthe, le caroubier, l'euphorbe, l'acanthe, le cactus opuntia, le citronnier, l'oranger, l'olivier, le figuier, le palmier-dattier, et cent autres plantes et arbustes propres à ce climat.

Un autre morceau est intitulé : *Observations relatives à la physique et à la médecine, et sur leur état actuel en Italie.* Les observations portent sur Parme, Bologne, Florence, Siène, Pise, Livourne, Rome, Naples et Milan. Les universités et les autres établissemens d'instruction publique sont évidemment frappés de caducité et de décrépitude; les collections sont presque partout classées d'après des systèmes vieillis. Dans le traitement des malades on remarque presque partout un manque d'énergie; les pharmacies appellent une réforme radicale. Les hôpitaux, assez bons dans certaines villes, sont surtout mauvais dans l'État de l'Église. La maison des aliénés de Florence est dans un état assez satisfaisant; les fers et les châtimens corporels en sont bannis. Au contraire, l'hospice des aliénés de S. Boniface à Rome est dans un état déplorable, et ne diffère guère de celui du Caire, dont un voyageur anglais a fait récemment une si hideuse description. Les cabinets d'anatomie sont ce que l'Italie offre de plus remarquable en fait d'établissemens scientifiques.

A Naples l'auteur a vu les instrumens de chirurgie trouvés sous les ruines d'Herculanum, de Pompéji et de Stabiæ, et en donne la description. A Milan il a visité un établissement privé où sont traités les aliénés, et qui est, selon lui, le meilleur de toute l'Italie. L'ouvrage est terminé par deux Fragmens : l'un sur les

*organes vocaux des cicades ou cigales italiennes*, l'autre *sur la lumière des vers luisans italiens.*

### Minéralogie.

*Charakteristik der Mineralien :* Description caractéristique des minéraux, par *Fr. de Kobell*, deux parties, de 561 pages in-8.° Nuremberg, chez Schrag, 1830. Prix : 12 fr.

La *Gazette littéraire de Halle*, 1831, n.° 207, recommande cet ouvrage à tous les minéralogistes, et le regarde comme ayant enrichi cette partie des sciences physiques.

### Physiologie.

*Neue Untersuchungen über die innere Organisation des Gehirns, etc. :* Nouvelles recherches sur l'organisation intérieure du cerveau, par le D.r *Bergmann*, de Hildesheim, xx et 100 pages in-8.°, avec huit tables lithographiées. Hanovre, chez Helwing, 1831.

Ces recherches doivent servir d'introduction à un plus grand travail sur la physiologie et la pathologie du cerveau. Voir la *Gazette littéraire de Halle*, Janvier 1832. Supplément, n.° 3.

---

### PHILOSOPHIE.

*Speculation und Traum, oder über das Fundament und den Umfang des Wahren in der Speculation :* Spéculation et rêveries, ou des fondemens et de l'étendue du vrai dans la spéculation, par *J. A. W. Gessner*, docteur en philosophie. Leipzig, chez Weygand, 1830, deux volumes in-8.°

Nous appelons l'attention des amis de la philosophie allemande sur cet ouvrage, qui se distingue par une grande clarté dans l'ex-

position. Libre de toutes les préventions de l'école, l'auteur a soumis à un nouvel examen la question fondamentale de l'origine des idées et du développement des facultés. En même temps qu'il combat les doctrines les plus remarquables sur cette question, il essaie d'en donner lui-même une solution qui ne satisfera pas tout le monde, mais qui nous paraît avoir éclairci plus d'une difficulté. Il admet quatre degrés dans le développement simultané, mais progressif, des facultés: 1.° *la naissance des représentations primitives;* elles se forment sans conscience; un voile épais en couvre à jamais la mystérieuse origine; 2.° *l'aperception* par laquelle les représentations primitives sont rapportées à leurs objets; 3.° *la réflexion et l'abstraction*, ou l'époque de l'activité arbitraire de l'entendement; 4.° *la spéculation ou la raison*, ou l'activité intellectuelle portée au plus haut degré de puissance. (Analyse critique dans la *Gazette littéraire de Leipzig*, 1832, n.° 91.)

---

## LANGUE ET LITTÉRATURE ALLEMANDES.

*Fundgruben für Geschichte deutscher Sprache und Literatur :* Mines ou Documens pour servir à l'histoire de la langue et de la littérature allemandes, par le D.r *Henri Hoffmann;* tome premier, de VIII et 401 pages in-8.° Breslau, chez Grass, Barth et Comp.e

L'auteur, déjà avantageusement connu par ses Fragmens d'Ottfried, est comblé d'éloges dans la *Gazette littéraire universelle de Halle*, Janvier 1832, n.° 20. Il ne publie pas seulement des monumens littéraires inédits; il donne aussi le texte corrigé d'écrits déjà imprimés, mais altérés.

*Vorlesungen zur Æsthetik :* Leçons d'esthétique, surtout relativement à Gœthe et à Schiller, par le D.r *G. E. Weber*, professeur à Brême. Hanovre, chez Hahn, 1831, XVI et 321 pages in-8.°

Parmi les nombreux écrits sur les deux plus grands poètes de l'Allemagne, celui-ci n'est pas le moins digne d'attention, et

nous le recommandons à l'historien futur de l'auteur de *Faust* et de l'auteur de *Guillaume Tell*. Dans les deux premières leçons, principalement consacrées à l'appréciation de Schiller et de Gœthe, il repousse les accusations et les objections dont le dernier surtout a été l'objet, et établit les rapports de l'esthétique avec la morale, et ceux de la poésie avec la religion. La partie la plus intéressante de ce travail, ce sont les analyses détaillées que l'auteur donne des drames *Le Tasse* et la *Fille naturelle* de Gœthe, et du *Guillaume Tell* de Schiller. Voici comment il expose l'idée fondamentale de la première de ces pièces : « Dans *Le Tasse* le poète a voulu rendre sensible le naufrage auquel s'expose le monde idéal, lorsqu'il se met en conflit avec le monde réel. Dans l'un et l'autre se meuvent de nobles facultés, des forces excellentes, chacune en leur genre; ils sont disposés à se respecter tant qu'ils parcourent des routes séparées, quoique parallèles; mais le combat s'engage entre eux du moment que l'un veut empiéter sur le domaine de l'autre; et bien que, par la nature même de ces forces, la lutte ne soit jamais terminée et puisse toujours se renouveler, la victoire se décide toujours momentanément pour la puissance qui dispose chaque fois de la plus grande masse d'élémens matériels.» Tout en souscrivant à cette assertion, nous pensons qu'il était possible de l'exprimer un peu plus clairement. «La lutte, ajoute l'auteur, la lutte entre le monde de l'idée et le monde réel, et la victoire du second sur le premier, voilà ce que *Le Tasse* de Gœthe nous met sous les yeux.» Aussi ne doit-on pas hésiter d'appeler cette pièce une tragédie, « puisque ce n'est pas la destruction de l'homme physique qui constitue le tragique dans le drame, mais ce que l'homme souffre comme être moral.»

M. Weber paraît avoir bien caractérisé les divers personnages de la pièce. Voici, par exemple, ce qu'il dit de la princesse Léonore : « On a reproché à la princesse Léonore, selon Gœthe, d'être trop idéale, trop peu italienne, et d'être plutôt copiée sur une Allemande sentimentale. Juger ainsi, c'est bien peu connaître l'histoire de ce personnage. La princesse Léonore, formée selon l'esprit de son temps, était tout-à-fait telle que Gœthe la représente, unissant une grande délicatesse de senti-

mens à beaucoup de calme dans le tempérament, enthousiaste avec beaucoup de clarté dans l'esprit, aimable, affable sans jamais oublier sa dignité, capable de tous les sentimens grands et généreux, mais sérieuse et d'une mélancolie profonde. Telle était sa réputation de piété, que le peuple attribua à ses prières la cessation d'un tremblement de terre et d'une inondation du Pô, etc.»

Dans la *Fille naturelle* Gœthe a suivi l'histoire aussi fidèlement que le permet le génie de la poésie, et notre auteur nous rappelle cette histoire avec beaucoup de soin. L'héroïne de Gœthe n'est autre que l'infortunée princesse Stéphanie-Louise de Bourbon-Conti, telle qu'elle se montre elle-même dans ses Mémoires publiés en 1797, et dont M. Weber donne un extrait. Tous les autres personnages du drame se trouvent également dans les Mémoires. Cette princesse était la fille naturelle du prince Louis-François de Bourbon-Conti et de la duchesse de Mazarin. Chérie tendrement de son père, ornée de tous les dons de l'esprit et de la beauté, elle allait être légitimée par Louis XV et reconnue comme princesse du sang. Malheureusement elle eut l'indiscrétion de faire confidence de ce qui devait encore rester un secret à sa gouvernante, Madame Delorme, qui en fit part au fils légitime du prince, le comte de Marche, dont les intérêts étaient gravement compromis par ce projet. Il résolut d'en prévenir l'exécution. A l'aide de la perfide gouvernante, la jeune enfant est enlevée et transportée à Lons-le-Saulnier. Là on devait la marier à un procureur, M. B., dont la princesse, dans ses Mémoires, peint des plus vives couleurs la bassesse et la laideur repoussante. Sa résistance fut vaine; le mariage eut lieu, et tous les malheurs en furent l'inévitable conséquence. L'auteur montre très-bien comment et par quels motifs le poète a disposé des données de son sujet. Ajoutons encore qu'il fait un grand éloge des Nouvelles de Léopold Schefer, que nous aurions depuis long-temps dû recommander à nos traducteurs, si par hasard ils ne s'en sont pas déjà emparés.

*Heroldsstimme zu Göthe's Faust* : La Voix du hérault pour l'explication du Faust de Gœthe, par *C. F. G.....l.* Leipzig, chez Lehnhold, 1831.

On sait que le poème le plus extraordinaire de Gœthe a été l'objet de plusieurs ouvrages destinés à en expliquer le véritable sens, et dont quelques-uns même prétendaient en savoir plus que le poète lui-même, comme s'il s'agissait ici d'une de ces productions spontanées, auxquelles la réflexion n'a aucune part. Cette prétention est surtout poussée fort loin par l'auteur de la brochure dont on vient de lire le titre. Selon lui tout est allégorique dans *Faust*, et il y a un double sens d'un bout à l'autre. Ce n'est rien de moins qu'une représentation allégorique continue des dogmes du christianisme et de l'Église. C'est ainsi que, pour ne citer qu'un exemple, Faust, lorsqu'à minuit il vient à la porte du cachot où gémit *Gretchen*, pour la délivrer, représente l'homme qui prétend se sauver lui-même. Il est vrai, le trousseau de clefs et la lampe qu'il tient aux mains, signifient différentes puissances de l'ame; mais ces attributs divers ont cela de commun, qu'ils représentent la confiance de l'homme en ses propres forces morales et intellectuelles. La lanterne que porte Faust est la chétive lampe de nuit d'une raison prétendue éclairée, la faible lueur de la raison individuelle, etc.

---

## POÉSIE DRAMATIQUE.

*Graf Julian* : Le comte Julien, tragédie en cinq actes, par *J. K. Braun*, chevalier de Braunthal. Berlin, chez Krause, 1831.

L'auteur de ce drame a fait preuve de talent dans quelques poésies lyriques; il montre, dans cette composition-ci, qu'il n'ignore pas les règles de l'art dramatique. « Rendez-nous les hommes tels qu'ils se sont montrés, dit-il; peignez-les par leurs propres pensées; si la vie est l'art, que l'art soit aussi la vie; si

la vérité est poétique, que la poésie soit aussi vraie.» Cette citation, toute courte qu'elle est, suffira presque pour faire connaître le genre de M. Braun. On voit qu'il aime les antithèses, figure vive et brillante, mais d'un usage dangereux, parce qu'elle touche de bien près à l'affectation. Le héros du drame est ce comte Julien qui, pour venger une injure privée, attira les Maures en Espagne et trahit sa patrie, son roi et sa religion. L'auteur en fait plutôt un infortuné qu'un criminel; c'est déjà une licence bien hardie; mais un tort plus grand encore, c'est de finir par le triomphe de Julien, au lieu de nous le montrer, vers la fin, repentant et désespéré de sa faute. Ce drame est bien pour le style, bien pour la marche des événemens, bien pour le nœud de la pièce; une seule chose lui manque, et c'est une chose capitale : l'observation de la nature. L'auteur a fait, pour ce qui regarde l'orthographe, des changemens qui nous paraissent trop hardis.

*Elisabeth*, *Prinzessin von Frankreich* : Élisabeth, princesse de France, tragédie en cinq actes, par *E. G. Læssig*. Leipzig, chez Frohberger, 1831.

Voici venir une des tragédies les plus comiques qui soient nées dans l'an de grâce 1831, si féconde en tragédies. Un échappé de troisième, qui n'a pas encore terminé son cours d'allemand, s'est avisé de faire une tragédie. Et cette tragédie, *mirabile dictu*, trouve un imprimeur assez généreux pour accorder, outre le papier strictement nécessaire, cinq pages de dédicace, où se trouvent les noms de MM. Winckler, Louis Tieck, Immermann, etc. Notre poète se plaint du manque d'imagination, il ne fait pas un seul vers irréprochable, et les fautes contre la langue fourmillent dans son ouvrage. Et ce livre a été imprimé à Leipzig!

*Kain*, *ein Mysterium* : Caïn, mystère, d'après le drame de Byron. Berlin, chez Nicolaï, 1831.

C'est une traduction presque littérale du Caïn de Byron. Je ne vois guère la nécessité d'une nouvelle traduction, attendu que l'ancienne, je veux parler de celle de Schumann, vaut bien celle-ci.

*Theodora oder die Blutzeugen* : Théodora ou les Martyrs, drame en cinq actes, par *E. Lang*. Vienne, chez Beck, 1830.

Cette composition a du feu, une marche bien combinée, des événemens variés et intéressans, un style gracieux et savant à la fois; mais ce n'est pas un drame, comme l'intitule l'auteur. Il n'y a de drame que quand le héros de la pièce est libre, et montre par ses actions qu'il use ou abuse de sa volonté. Mais quand une nécessité irrésistible l'entraîne, il n'est plus héros, il n'est plus le pivot sur lequel roule le drame; il est remplacé par d'autres acteurs, tantôt animés, tantôt brutes comme la foudre, un incendie, une inondation, etc. Or, la lutte contre ces fléaux n'est pas libre à l'homme; il en devient la victime, qu'il soit juste ou injuste, innocent ou coupable, timide ou courageux, et pourtant la vie du drame, c'est la lutte des passions, les déchiremens de l'ame qui sent sa liberté, qui voit ce qui menace de l'entraver, et recule devant les obstacles ou les surmonte. Je conclus de ce préambule que Théodora n'est pas un drame; car il n'y a plus de liberté possible dans une lutte contre des tigres ou des torches ardentes. Théodora, douce comme un ange, n'a pas le caractère tragique; Florus l'a davantage, mais il perd la raison avant de pouvoir le développer. Cette pièce est riche en pensées pieuses et belles. La conversion de Didymus est sans doute fort édifiante; mais des saints ne figurent pas bien dans une tragédie. [1] (*Blätter für litterarische Unterhaltung.*)

1 Pourquoi pas? (*Note du Rédact.*)

LEVRAULT, *éditeur-propriétaire.*

NOUVELLE REVUE
GERMANIQUE.

# LETTRES ÉCRITES DE L'ALLEMAGNE.

## PREMIÈRE LETTRE.

### *De l'état politique du midi de l'Allemagne.*

Vous m'imposez, Monsieur, une tâche difficile. Vous me demandez de vous tenir au courant de mes observations et de mes impressions en Allemagne; et ces aperçus, souvent fugitifs, vous vous proposez de les publier dans votre Revue. Encore s'il s'agissait de quelque pays lointain et presque ignoré, dont les mœurs et l'aspect différassent complétement du nôtre. Le moindre détail, alors, offre du moins l'intérêt de la nouveauté, de l'étrangeté; et le voyageur n'a qu'à décrire avec fidélité les objets qu'il rencontre sur sa route, les contrastes qui le frappent à chaque pas. Mais depuis que M.me de Staël a commencé de nous faire connaître l'Allemagne, combien ne s'est-on pas appliqué à étudier la littérature, les travaux scientifiques et l'état moral et politique de ce pays? Combien, d'un autre côté, la similitude d'origine, de caractère, d'antécédens historiques, et des rapports de plus en plus fré-

quens, n'ont-ils pas répandu d'uniformité apparente parmi les peuples européens, à côté des différences nombreuses qui subsistent, mais qu'il n'est pas toujours facile de saisir et surtout de formuler au premier abord? Ce ne sont donc pas de petites anecdotes de voyage que vous pouvez attendre de moi. Vous ne me demandez pas sans doute de faire arrêter ma chaise de poste pour questionner des enfans revenant de l'école, et de m'émerveiller sur les petits livres de lecture et les catéchismes qu'on leur met entre les mains : je n'ai pas l'honneur d'écrire à une Excellence, et le public se montre avec raison avide de faits un peu graves et plus généraux. Mais des considérations générales doivent reposer sur des observations exactes et répétées. C'est ce qui me fait un devoir de ne point précipiter mon jugement sur un peuple qu'il ne suffit pas d'avoir étudié dans les livres pour comprendre sa vie intime, surtout à une époque d'incertitude et de transformation, comme tout concourt à me faire considérer l'époque actuelle.

Ce qui ajoute encore à l'embarras, c'est le morcellement de l'Allemagne en une multitude d'États plus ou moins considérables; et l'on court risque à chaque instant de trop généraliser, d'appliquer au tout ce qui ne convient en réalité qu'à quelqu'une de ses parties. Pour éviter de continuelles méprises, veuillez, Monsieur, n'entendre ce que je dirai d'une manière générale, que de l'Allemagne du sud-ouest, dont j'ai déjà parcouru quelques parties, et que je suis ici mieux à même d'étudier. L'Autriche et la Prusse, ainsi que les États qui avoisinent cette dernière au centre et au nord de l'Allemagne, ne me sont encore connues que de trop loin pour que je puisse me flatter d'en parler pertinemment.

Quelque prodigieuse variété qu'offrent les diverses phases de la vie intellectuelle et sociale chez les Allemands, selon les localités et même les individus, une tendance commune semble aujourd'hui dominer les esprits : c'est le sentiment

plus ou moins vif, le désir plus ou moins énergiquement exprimé de l'unité, de la nationalité allemande; unité à l'intérieur, nationalité indépendante et puissante vis-à-vis de l'étranger.

Vous le savez, l'Allemagne a presque toujours été désunie et divisée, et ses limites ont varié à l'infini. Patiente et résignée, ou bien préoccupée de débats intérieurs, elle laissait sillonner ses provinces par les armées étrangères, que souvent même elle avait appelées dans son sein. Une formidable réaction, provoquée par l'excès des maux que Napoléon avait fait peser sur elle, amena la guerre d'indépendance de 1813, et présida, dans l'esprit de la jeunesse allemande, à la création du *Tugenbund* et plus tard de la *Burschenschaft*.

L'époque de la restauration comprima cet élan de patriotisme, jusqu'à ce que la révolution de Juillet vint ranimer des espérances et des sentimens plutôt dissimulés et ajournés, qu'abjurés par la crainte du despotisme. « Le coq gaulois a chanté de nouveau, dit le spirituel Heine, et le jour a commencé à poindre même chez nous; nous nous sommes éveillés en sursaut, nous nous sommes frotté les yeux, et nous avons vu avec étonnement qu'il faisait jour. »

Que la France jouisse avec un noble orgueil de la conscience de son initiative européenne, avouée par un des écrivains les plus distingués dont l'Allemagne puisse s'enorgueillir aujourd'hui. Mais prenons garde de compter follement sur la reconnaissance de l'Allemagne, de faire trop de fonds sur sa sympathie. Un peuple sait rarement gré à un autre de lui devoir son réveil, et ici nous avons fait revivre un mouvement dirigé en partie contre nous-mêmes.

Au premier abord, il est vrai, rien ne semble plus favorable à l'amitié et à l'union des deux peuples que le constitutionalisme de la majorité libérale dans les États du midi de l'Allemagne, ou le républicanisme de quelques-uns des organes

les plus violens de la presse périodique. Ces tendances sont toutes deux des imitations, des importations françaises : pourquoi seraient-elles hostiles à la France? Mais si nous examinons les choses de plus près, vous conviendrez avec moi, Monsieur, que, précisément parce qu'elles ne sont qu'importées du dehors, et non produites par le développement propre de la nationalité allemande, ces tendances ne peuvent pas avoir des racines bien profondes dans ce pays. Voyons d'abord l'opinion constitutionnelle.

Les États de l'Allemagne méridionale jouissent tous d'un gouvernement représentatif plus ou moins semblable à celui de l'Angleterre ou de la France. Mais ce n'est pas assez pour la vie politique d'un peuple, que les plus beaux droits lui soient octroyés dans sa constitution. Ce qui n'existe que sur le papier, reste sans influence sur la conduite des hommes: il n'y a que les mœurs, les croyances fortes et actives qui donnent de la réalité aux formes constitutionnelles. Longtemps les souverains allemands ont pu impunément se jouer des garanties qu'ils avaient accordées à leurs peuples; car le respect de l'autorité, qui chez nous est détruit même dans ce qu'il a de légitime, est, en Allemagne, une habitude invétérée et presque un cas de conscience, quelque abusives que puissent être les prétentions du pouvoir. Une opposition un peu déterminée n'a pu se former qu'à la suite de la révolution de Juillet. Mais sur quels principes s'appuie-t-elle?

Interrogeons M. de Rotteck, professeur à l'université de Fribourg, l'un des rédacteurs du *Freisinnige* et membre distingué de la chambre des représentans du grand-duché de Bade. Dans son livre du *Droit rationnel* il adopte, sauf quelques modifications de détails qui ne font que détruire la conséquence logique sans corriger les vices du système, les principes du contrat social et du règne de la volonté générale. Or, Monsieur, s'il est une théorie décriée en Allemagne parmi tous les gens instruits, c'est celle-là. Vous ne persua-

derez à personne ici qu'un contrat soit nécessaire pour fonder la société, puisque celle-ci est considérée comme l'état naturel et normal de l'homme. En haine de l'exagération d'une théorie trop absolue, on va même jusqu'à méconnaître ce qu'elle a de juste et de raisonnable, renfermée dans de certaines limites. Puis, l'instruction est trop répandue en Allemagne, l'intelligence y exerce une influence trop prépondérante, pour qu'elle puisse consentir à s'abdiquer elle-même devant une autorité purement numérique, et à reconnaître dans les décisions de la majorité, quelles qu'elles soient, l'expression nécessaire de la raison, de la justice et de l'utilité publique.

Mais ce n'est pas tout. S'il y a dans le caractère allemand un trait profond et vivace, c'est le respect du passé et de tout ce qui est traditionnel. Eh bien! M. de Rotteck rompt ouvertement avec l'histoire; il s'indigne qu'on puisse admettre que nos pères, au moyen âge, n'aient pas été entièrement dépourvus de sens et d'humanité. Il reproche à ses compatriotes leur admiration pour ce qu'il appelle, avec M. Daunou, l'âge de fer du genre humain, et cite avec le plus grand éloge, comme des modèles, les déclamations violentes et les critiques superficielles que la philosophie du dix-huitième siècle avait mises à la mode parmi nous, et dont nous commençons, grâce à Dieu, à nous guérir. Vous m'objecterez qu'en Allemagne le culte du passé est souvent poussé jusqu'à l'excès, et s'oppose aux améliorations les plus simples et les plus urgentes. A la bonne heure; mais M. de Rotteck, en se jetant dans l'autre extrême, en recommandant un esprit étroit d'exclusion et de dénigrement, n'en est pas plus dans le vrai, et, ce qui n'est guère moins fâcheux, ne gagnera par là pas un seul Allemand pour sa cause.

Direz-vous que partout, en Europe, l'esprit germanique, dans son développement, a amené l'établissement d'un système représentatif plus ou moins libéral, le parlement d'An-

gleterre, les cortès espagnols, les États généraux en France, et les nombreux États des divers cercles de l'ancien empire germanique ? qu'il serait contradictoire de prétendre que ce système ne peut prendre pied dans le pays même d'où il tire sa première origine ? D'accord : mais il y a loin de là au régime constitutionnel. Qu'est-ce qui fait le caractère essentiel de celui-ci ? C'est la légalité, c'est le respect de la loi, bonne ou mauvaise, pourvu qu'elle soit rendue suivant les formes et dans les limites prescrites par la constitution ; c'est cette résignation enfin à se passer d'une mesure utile, urgente même, plutôt que de violer les formes constitutionnelles.

L'Allemand n'entend rien à ce système de garanties. Lorsqu'il se permet d'examiner les actes du pouvoir, il ne s'arrête pas à en contester la légalité ; il va droit au fond ; il en discute les dispositions en elles-mêmes, et il préférerait une simple ordonnance, si elle est utile, à une loi débattue par ses représentans, si elle est médiocre. Et n'avons-nous pas fait de tristes expériences à cet égard chez nous-mêmes ? N'avons-nous pas vu les lois les plus nécessaires avorter dans les lenteurs de discussions inintelligentes et passionnées ; d'autres en sortir incomplètes, mutilées et pleines de contradictions ? N'est-il pas évident aujourd'hui que le système constitutionnel, excellent pour arrêter l'excès du mal, peut renverser une administration funeste ; mais qu'il ne dépend pas de lui de faire que le pays soit bien administré ? Pour qu'il produise quelque chose de positif et d'organique, il faut que l'impulsion lui vienne d'ailleurs ; car il n'est qu'un instrument faible pour édifier et pour maintenir, tout-puissant pour détruire et pour désorganiser. Or, je ne sache pas de peuple qui répugne davantage à se faire désorganisateur que le peuple allemand, à qui un scrupule presque bizarre fait souvent épargner des débris que la vie a abandonnés depuis long-temps. Le peuple allemand se défiera

toujours d'un instrument si dangereux et qui va si mal à son caractère : il veut avant tout être bien administré; et c'est ce qu'il est jusqu'à un certain point, c'est ce qu'il peut être sans le régime constitutionnel, tandis qu'il pourrait ne l'être pas avec lui.

Où est donc en Allemagne l'avenir d'une opinion constitutionnelle dans le sens que nous attachons à ce mot? où sont ses forces et ses moyens d'action sur les masses? Dût-elle triompher du pouvoir dont la mauvaise foi évidente la jettera de plus en plus dans une opposition systématique, son triomphe ne profiterait ni à elle-même, ni au parti républicain dont elle répudie hautement l'alliance, quoiqu'elle se trouve involontairement entraînée à le défendre et à le fortifier.

Les gouvernemens de l'Allemagne ne méritent guère la confiance des peuples. En voici une preuve frappante : Le gouvernement badois fut long-temps célébré comme le plus libéral de l'Allemagne; on lui savait gré de ses concessions à l'opinion constitutionnelle et de sa résistance aux empiétemens de la diète sur la presse libre. Le pays de Bade passait pour l'un des plus heureux dans toute l'Europe. Par malheur il advint que le ministère Grey, à la suite de l'échec momentané qu'il essuya à la chambre des lords, parut ébranlé et sur le point de céder la place à un ministère ultra-tory. Aussitôt l'aristocratie de lever la tête en Allemagne, et, comptant sur l'appui du dehors, de faire mine de vouloir revenir sur les concessions une fois accordées. Les associations pour la liberté de la presse furent défendues, les adresses et pétitions pour le maintien de cette liberté refusées par le grand-duc. Avec de pareilles dispositions des gouvernans, une opposition constitutionnelle, qu'elle le veuille ou non, ne peut qu'être entraînée peu à peu à leur renversement : résultat dont les conséquences seraient incalculables, et dépasseraient de beaucoup les plans et les prévisions de l'opinion constitutionnelle.

Quant au parti républicain, il n'est pas nombreux en Allemagne; il n'existe guère que dans la Bavière rhénane, et là même il ne compose que la minorité. Pâle et tardive copie des croyances politiques de la révolution française, il part des mêmes principes que l'opinion constitutionnelle; seulement il en déduit et en accepte les conséquences avec une logique plus imperturbable. C'est assez dire qu'il n'a aucune chance de devenir une opinion nationale; et il n'aurait eu aucun retentissement en Allemagne, s'il n'avait su associer à sa haine des rois et à ses maximes républicaines des projets d'unité, des espérances d'indépendance et d'intégrité du territoire germanique.

L'opinion constitutionnelle veut aussi, jusqu'à un certain point, l'unité de l'Allemagne, mais une unité fédérative, et non une unité absolue où viendraient se perdre les États particuliers et les constitutions dont ils jouissent, c'est-à-dire qu'elle préfère la liberté à l'unité. Puis cette unité, objet de ses vœux, doit rendre l'Allemagne bien plutôt respectable à ses voisins du nord et de l'est, chez qui règne le despotisme, que formidable à la France, dont l'esprit libéral semble promettre l'amitié et la sympathie. Il s'en faut bien que les républicains allemands partagent ces sentimens pour la France. Je ne puis m'empêcher de sourire quand je lis dans nos journaux libéraux les pompeuses relations des faits et gestes de *nos amis* les républicains de la Bavière rhénane, MM. Wirth, Siebenpfeiffer et consorts. M. Edgar Quinet l'avait déjà dit dans son bel article *de l'Allemagne et de la Révolution:* les coryphées du mouvement de 1813, décriés depuis comme jacobins, crurent découvrir dans notre révolution de Juillet le réveil de l'esprit de conquêtes en France, et, abdiquant leurs principes de liberté, offrirent aux souverains absolus de l'Allemagne l'alliance du parti démocratique, pour combattre en commun l'ennemi du dehors. Si ce fait assez significatif, si plusieurs articles de la *Tribune allemande* n'avaient pu

désabuser les journalistes et les publicistes français, la fête récente de Hambach aurait dû le faire; mais aujourd'hui même ils ne paraissent pas soupçonner le moins du monde la véritable situation des choses; ou croiraient-ils devoir la dissimuler à leurs concitoyens?

Mon intention n'est pas, Monsieur, de vous faire ici la relation de ce qui s'est passé à la fête de Hambach, à laquelle j'ai moi-même assisté. Les journaux français ont déjà donné et donneront sans doute encore des traductions et des extraits des récits détaillés qu'en ont faits la plupart des journaux allemands, particulièrement la *Gazette d'Augsbourg*, le *Freisinnige* et le *Mercure de Souabe.* Je me bornerai à quelques réflexions sur l'esprit de cette réunion politique et ses résultats probables.

Le 27 Mai des fêtes furent célébrées sur plusieurs points de la Bavière en commémoration de l'établissement de la constitution bavaroise. Dans la Bavière rhénane cette occasion ne fut qu'un prétexte : le but véritable était de fêter l'unité future de l'Allemagne, de se compter, de s'encourager mutuellement, et d'imposer aux princes par le déploiement des masses populaires. La petite ville de Neustadt, située au pied des montagnes de la Hardt, qui forment le prolongement des Vosges vers le Mont-Tonnerre, était encombrée par l'affluence des étrangers. On peut affirmer qu'il y en avait bien jusqu'à 25,000; les évaluations qui en ont porté le nombre de 30 à 40,000, sont évidemment exagérées. C'étaient, outre quelques Français et Polonais, des Allemands venus de toutes les parties de l'Allemagne, et principalement des universités : Heidelberg seul y en envoya plusieurs centaines. Le jour de la fête un cortége imposant partit de Neustadt pour monter au château ruiné de Hambach, situé à une lieue environ sur la montagne, d'où l'œil embrasse la vaste et magnifique plaine qu'arrose le Rhin, ce fleuve majestueux que les Allemands appellent avec orgueil

*le fleuve allemand.* Si vous exceptez un drapeau bavarois, un polonais et quelques autres, l'on ne voyait partout que les couleurs de l'ancien empire germanique (rouge, noir et or), conservées aussi par la *Burschenschaft* en signe de l'unité de l'Allemagne : elles brillaient sur de nombreuses bannières, sur les cocardes, sur les écharpes des commissaires de la fête, dans les cheveux ou au cou des dames. Des discours furent tenus, des toasts portés, des réjouissances eurent lieu. La fête se prolongea pendant plusieurs jours, jusqu'à ce que la foule s'était peu à peu écoulée.

Défendue d'abord par le gouvernement bavarois, qui se vit ensuite obligé de la permettre, cette fête politique eût pu devenir un événement de la plus haute importance, en donnant à la nation allemande le sentiment de sa force et de son union, si les meneurs avaient su garder quelque modération dans leurs discours. Égarés par l'ivresse du succès, imprudens encore plus que coupables, ils oublièrent qu'on ne saurait être utile à son pays qu'en lui proposant des améliorations et des plans assez rapprochés de ses idées et de sa situation présente, pour qu'il puisse concevoir l'espérance et le désir de les voir se réaliser. Malheureusement on parla des souverains de l'Allemagne dans les termes les plus méprisans; il ne fut question que de les chasser, de renverser les trônes, et de réunir toute l'Allemagne dans un vaste corps puissant et libre! Comme si les peuples allemands étaient préparés à expulser leurs princes! comme si, quand ils y seraient parvenus, ils étaient préparés à se confondre dès à présent dans une même unité, malgré les diversités de provinces, de mœurs, de lois, de gouvernemens, qui subsistent depuis des siècles, et qu'il faudrait s'appliquer à faire disparaître d'abord.

Ces messieurs ajoutaient, comme par précaution oratoire, qu'ils ne voulaient agir que par les voies légales. Mais quel moyen d'arriver par les voies légales au but qu'ils faisaient

entrevoir, ou plutôt qu'ils annonçaient ouvertement? Aussi les membres de l'opposition constitutionnelle de la Bavière et de Bade, qui assistèrent à la fête, dûrent-ils se tenir à l'écart; beaucoup d'autres, qui étaient venus pleins d'enthousiasme, devinrent peu à peu plus réservés, et s'en retournèrent soucieux ou indifférens. C'est que la politique n'est pas encore un intérêt assez vif, assez général en Allemagne, pour qu'on puisse y débuter impunément par de pareilles violences.

Je n'ai rien dit encore des dispositions de l'assemblée ou plutôt de ses chefs envers la France. Vous allez en juger, Monsieur. La garde nationale et les amis du peuple de Strasbourg avaient envoyé à Hambach des députations et des adresses; bon nombre d'habitans de Wissembourg et d'autres Français s'y étaient rendus; en un mot, il est impossible de témoigner un intérêt plus vif et plus sincère aux efforts d'un peuple voisin dans la carrière de la liberté. Le D.r Wirth, dans un discours qu'il répéta à trois reprises différentes, en fit lui-même la remarque : « Mais ne comptons pas trop sur la France, » dit-il; et après avoir retracé l'état de ce pays, tel que l'a fait le règne du juste-milieu, il poursuivit à peu près en ces termes : « Quand nous pourrions nous promettre d'elle un secours efficace, nous savons quel en serait le prix : la France n'attend qu'une occasion favorable de ressaisir la rive gauche du Rhin, et il faudrait subir mille fois le despotisme de nos princes, plutôt que d'acheter notre liberté par le sacrifice d'un pouce de terre allemande! »

Ne serait-il pas temps, Monsieur, que deux peuples faits pour s'estimer et pour marcher de concert dans les voies de la civilisation, oubliassent enfin ces haines nationales et ces contestations de limites, *pour fonder des lois dans leurs pays souffrans*, comme dit le poète?

Peuples, formons une sainte alliance,
Et donnons-nous la main!

Mais ce vœu si généreux, si favorable au progrès de l'humanité, ne peut s'accomplir que par des sacrifices réciproques :

.... *Fœderis æquas*
*Dicamus leges.*

Il est intéressant de suivre les nuances et les transitions successives par lesquelles la France et l'Allemagne se rapprochent peu à peu, et se fondent l'une avec l'autre sur la limite si incertaine et tant disputée qui sépare et unit à la fois les deux populations. Rien de brusque, rien de tranché ; mais une fusion presque insensible qui laisse beaucoup à l'arbitraire. Lorsqu'après avoir quitté Paris on traverse la Lorraine, vous voyez peu à peu, en avançant vers le nord-est, les traces du voisinage d'une population différente de celle que vous avez rencontrée jusque-là. Vous remarquez d'abord des enseignes en allemand à côté des françaises. Bientôt le toit légèrement incliné du Lorrain français s'élève en faîte aigu et se couvre de tuiles plates et noires, de telle sorte que du genre de construction d'une maison vous pouvez inférer l'origine et le langage de ses habitans. Les anciennes coutumes de la province étaient intitulées : Coutumes des pays de Lorraine, Allemagne et Vosges; une des portes de Metz s'appelle la porte des Allemands. Vous touchez à la *Lorraine allemande*, étroite lisière qui s'étend le long du Luxembourg, de la Prusse et de la Bavière rhénane, depuis Longwy et Thionville jusqu'aux Vosges. Le dialecte que le peuple y parle, fort différent de ceux de l'Alsace, de la Souabe et de la Suisse, qu'on désigne par le nom d'*allémaniques*, a quelque chose de l'accent lorrain, et se rapproche d'ailleurs de l'allemand parlé dans le Palatinat; mais il se perd chaque jour, et cède la place au français.

Passez les Vosges, vous vous trouvez chez un peuple allemand par le langage et les mœurs, français de cœur et par la communion des sentimens et des intérêts politiques. Placée sur les confins de la France et de l'Allemagne, l'Al-

sace semble destinée à servir en quelque sorte de médiatrice entre les deux nations, à révéler le génie français à l'Allemagne, le génie allemand à la France. Vienne le temps où ces deux élémens contraires auront pu se coordonner et s'harmoniser en elle, et l'Alsace contribuera puissamment au rapprochement de deux peuples appelés, l'un par la profondeur de sa pensée, l'autre par l'énergie et la vivacité de son action, à marcher à la tête de la civilisation européenne.

L'Allemagne ne peut oublier que ces deux belles provinces ont fait long-temps partie de l'ancien empire germanique; et, bien qu'un siècle se soit écoulé depuis la réunion, les républicains comme les absolutistes, la *Tribune allemande* comme la *Gazette d'État de Prusse*, ont parlé plus d'une fois de la Lorraine et de l'Alsace comme de provinces allemandes. Quant à la Lorraine, la prétention est vraiment absurde, puisque ses habitans sont français par le langage, l'esprit et les mœurs. En Alsace, il est vrai, le caractère allemand vit partout, et la langue française ne se répand que lentement dans les campagnes à côté de l'allemand, et ne l'expulse point. Mais n'est-ce rien qu'une prescription centenaire? n'est-ce rien que la communauté d'intérêts et de vie politique qui attache indissolublement l'Alsace à la France? n'est-ce rien que la volonté du peuple si hautement manifestée par la belle résistance de 1814 et 1815, et par la part active que l'Alsace a prise dans les luttes de l'opinion libérale contre une dynastie imposée par les baïonnettes étrangères?

Croyez, Monsieur, que l'Allemagne elle-même ne prend pas au sérieux ses prétentions sur l'Alsace et la Lorraine. Mais elle nous craint, elle se défie de nous, elle nous voit déjà envahissant de nouveau les provinces rhénanes et revendiquant la limite du Rhin. Sans doute, en élevant des contre-prétentions sur deux provinces françaises, elle se flatte de nous faire renoncer de notre côté par une sorte de compensation à l'ambition de posséder la rive gauche.

Sur l'autre rive du Rhin, en regard de l'Alsace, est le grand-duché de Bade, pays tout allemand, quoique le Code Napoléon y ait été adopté comme règle du Droit civil. Mais sortez de l'Alsace par sa frontière septentrionale, vous entrez dans ces provinces rhénanes, objet d'un si vif et si long débat, dont il n'est même pas possible encore de pressentir l'issue. Aujourd'hui elles appartiennent pour la plus grande partie à la Bavière, au grand-duché de Hesse-Darmstadt et surtout à la Prusse. Oldenbourg, Saxe-Cobourg et Hesse-Hombourg y possèdent aussi de petites enclaves.

Quand je considère qu'il n'y a pas vingt ans ces provinces étaient françaises; qu'elles l'ont été durant une quinzaine d'années, à une époque où elles purent partager successivement l'enthousiasme républicain et la gloire militaire de la France; que les lois françaises y ont pris racine si vite et si fortement, qu'au temps de l'humiliation de la France la puissance réactionnaire des souverains absolus n'osa pas les leur enlever; qu'aujourd'hui encore ces lois font le bonheur et l'orgueil des habitans de ces provinces, et que c'est parmi eux que s'agite avec le plus d'intensité l'esprit public et le libéralisme imité du nôtre; je me dis alors involontairement: ces provinces sont françaises, et rien ne doit les tenir plus long-temps séparées de la France !

Mais quand je réfléchis avec plus de calme aux observations que j'ai eu occasion de faire en parcourant la Bavière rhénane, je ne puis me défendre de plusieurs doutes qui surgissent dans ma pensée. Si pour repousser les prétentions de l'Allemagne sur une province allemande par le langage et les mœurs, il nous suffit d'en appeler au vœu et à l'esprit de ses habitans; pour être juste, il faudra bien appliquer la même règle aux provinces que nous réclamons pour la France. Or, le Bavarois rhénan aime la France, et sympathise avec les Français, sans désirer la réunion dont nous voudrions le gratifier. La partie la plus éclairée de la jeu-

nesse, formée dans les universités, s'y est imbue d'idées et de sympathies allemandes qui lui rendent la réalisation de nos projets de réunion peu désirable. Le peuple a conservé de la domination française des lois qui lui sont chères; il doit au gouvernement bavarois, outre leur maintien, de belles routes et une instruction primaire excellente, non-seulement gratuite, mais obligatoire, les parens étant punis d'amende lorsqu'ils négligent d'envoyer leurs enfans à l'école. Sous ces deux rapports, il faut bien le dire puisque c'est un des griefs les plus réels contre tous nos ministères avant et depuis la révolution de Juillet, la comparaison avec la France n'est pas à l'avantage des routes et des écoles de cette dernière. Que gagneraient alors les provinces rhénanes à retourner à la France?

Ajoutez qu'aux deux rives du Rhin s'attachent mille souvenirs historiques et poétiques chers à l'Allemagne. C'est dans une île du Rhin près de Worms, par exemple, que Sigefroi, le héros du poème des *Niebelungen*, terrassa le redoutable dragon. C'est à Worms même que furent tenus, sous Charlemagne et depuis lui, beaucoup de champs de Mai et de diètes de l'empire d'Allemagne, entre autres celle de 1521, où Luther comparut devant l'empereur et devant ses juges. Non loin de là, dans la plaine de Guntersblum, Conrad II, duc de Franconie, fut élu empereur d'Allemagne. Mayence fut une des villes libres les plus importantes qui formèrent la ligue du Rhin, sur la proposition d'un de ses citoyens, en 1255. Le dôme de cette ville, remarquable par d'antiques tombeaux, fut l'église métropolitaine du diocèse, dont l'archevêque était un des électeurs du Saint-Empire. Je ne finirais pas, si je voulais épuiser les citations. Mais des souvenirs, direz-vous; quelle est cette nouvelle puissance politique? J'entends; mais les souvenirs ne sont pas de si médiocre importance lorsqu'ils vivent puissans dans la mémoire des peuples. Je n'en eusse rien dit, s'il en était autrement.

Enfin, il me semble que nous devrions tous, peuples et individus, placer la cause commune de l'humanité, la liberté et la civilisation, au-dessus des passions et des vanités nationales. L'on conçoit qu'un monarque absolu mette son ambition à posséder un vaste empire; personne ne s'étonnera qu'un peuple dominateur veuille soumettre à sa puissance les peuples qui l'avoisinent : il y a pour eux une certaine logique à en agir de la sorte. Mais pourquoi un peuple libre voudrait-il à toute force s'en incorporer un autre avec une égalité parfaite de droits, seule condition possible de la réunion de provinces nouvelles à la France? Pourquoi contraindrions-nous deux millions d'hommes à s'appeler Français, et à jouir contre leur gré des libertés attachées à ce titre? Qu'y gagnerions-nous? De nous arrondir, répondrez-vous; d'augmenter nos forces pour l'attaque et la défense. Fort bien; mais la France, telle qu'elle est, vous semble-t-elle si faible? et ne pensez-vous pas qu'il lui soit plus avantageux de laisser les provinces dont l'esprit se rapproche du sien, accélérer par leur puissante influence la régénération politique de l'Allemagne entière? Or, les provinces rhénanes sont les plus avancées de l'Allemagne sous le rapport politique, et les en arracher, serait la replonger pour long-temps, sinon dans l'indifférence et la servilité, du moins dans l'impuissance et les maux de l'oppression.

Ce n'est pas, Monsieur, que je renonce absolument à l'espoir de voir un jour la rive gauche du Rhin rendue à la France; mais je crois que c'est une question qu'il n'est ni utile ni même possible de décider dès à présent. Le devoir comme l'intérêt de tous les peuples est d'étouffer ou d'ajourner du moins toutes ces causes d'irritation, de lutte et de désunion que l'absolutisme a toujours su exploiter à son profit. Si l'élément français a réellement pris racine dans les provinces rhénanes, rien ne pourra l'empêcher de se développer de plus en plus, et de produire à la fin entre elles et le

reste de l'Allemagne une disharmonie telle qu'elles désireront elles-mêmes une scission, dont la conséquence inévitable sera de les réunir à la France. Que si, au contraire, c'est l'élément germanique qui prédomine dans l'esprit des populations rhénanes, j'aime assez l'honneur et la vraie gloire de mon pays pour ne pas lui souhaiter de devenir la cause violente d'un de ces démembremens contre nature, qui ne sont jamais ni heureux ni durables, et dont les malédictions des peuples poursuivent si long-temps les imprudens et coupables auteurs.

Telles sont à peu près les bases sur lesquelles je voudrais voir une loyale alliance se former entre la France et l'Allemagne. Nous remettrions nos prétentions au jugement de l'avenir; et l'Allemagne, rassurée par une déclaration sincère, ne craindrait plus de s'appuyer sur nous, et de poursuivre, forte de notre influence morale, mais morale seulement, ses plans de liberté et d'unité nationale.

C'est un grand malheur pour l'Allemagne que l'absence d'un centre commun autour duquel puissent se grouper les divers membres du corps germanique. L'Autriche, sans parler des antipathies qu'aurait à vaincre dans l'esprit des Allemands son gouvernement paternel, il est vrai, mais qui s'est toujours montré défiant envers la liberté sous les formes qu'elle affecte de nos jours, l'Autriche se tient à l'écart, et sa politique expectante ne lui permet pas de compromettre son existence dans des projets aventureux de résurrection du vieil empire germanique. La Prusse s'était acquis dans la guerre d'indépendance une immense popularité. Sous le rapport du développement intellectuel, on la voyait rivaliser avec les parties les plus éclairées du reste de l'Allemagne. Comme puissance protestante, on pouvait espérer qu'elle réparerait les maux que l'obstination peureuse des empereurs de la maison d'Autriche à ne pas rompre avec l'Église catholique, apostolique et romaine, a faits à l'Alle-

magne. Des traités qui, depuis le milieu du quinzième siècle, lui assurent la succession éventuelle au Mecklenbourg, à la Saxe et à la Hesse, en cas d'extinction des familles régnantes, comme un traité semblable lui a déjà valu la possession de la Poméranie, semblaient promettre de l'élever, peu à peu et sans secousse, au rang de puissance prépondérante en Allemagne. Nation jeune et pleine de vie, ambitieuse et fière encore de son grand Fréderic, tout l'appelait à succéder à l'ancienne suprématie de la maison d'Autriche, et à former le noyau de l'Allemagne régénérée. Mais elle comprit son avenir d'une façon trop mesquine et trop égoïste, pour entretenir long-temps l'enthousiasme des patriotes allemands pour l'aigle noire de la Prusse. Dans les traités de commerce qu'elle a conclus avec plusieurs États de la confédération germanique, elle consulta moins la soif d'unité politique et d'union commerciale qui tourmente l'Allemagne, que son propre intérêt du moment. Plusieurs dispositions onéreuses des nouvelles lois de douanes et la manière vexatoire dont elles s'exécutent, irritent les populations qui les ont acceptées, et empêchent les autres États d'accéder à une union qui ne peut devenir utile qu'autant qu'elle sera générale. Toute l'Allemagne du midi est assez mal disposée à l'égard de la Prusse. On reproche aux Prussiens leur jactance, et à leur gouvernement son opposition constante à toute intervention du peuple dans les affaires centrales du gouvernement. Quant aux États constitutionnels, aucun n'est assez puissant, ni surtout assez hardi pour appeler l'Allemagne à une unité forte et libre. Au contraire, le gouvernement constitutionnel, en Allemagne, tend de plus en plus à localiser les affections et les intérêts les plus vivans du peuple, et à isoler les unes des autres les diverses tribus de la nation.

Le seul pouvoir central qui existe en Allemagne, c'est la diète de Francfort, et ce pouvoir est souverainement impopulaire. Aucun acte obligatoire pour toute la confédération

ne peut émaner que de lui; et lorsqu'il fait usage de son autorité, ce n'est que pour attaquer la presse libre et pour menacer les libéraux de l'intervention armée de la Prusse ou de l'Autriche. De là l'idée généralement répandue dans l'Allemagne du sud, de la nécessité d'une organisation nouvelle de l'autorité fédérale. Mais comment y parvenir? comment atteindre la diète actuelle? Dans un pays où l'unité règne on attaque le pouvoir central, on le combat, on le renverse, comme Paris en a plus d'une fois donné l'exemple. Mais dans un État fédératif que faire et qu'espérer? Tenterez-vous quelque grande émeute contre la diète à Francfort? Mais l'Autriche et la Prusse, et tous les autres États de la confédération n'en seront pas ébranlés le moins du monde; et rien ne les empêchera d'envoyer de nouveaux représentans dans la même ville, après l'avoir réduite, ou dans telle autre qu'il leur plaira. En un mot, il n'y a pas d'action commune et décisive possible contre le pouvoir central actuellement établi en Allemagne.

Les chambres dans les États constitutionnels, poussées par un instinct de conservation, insistent auprès de leurs gouvernemens respectifs pour obtenir la responsabilité des envoyés qui représentent leur pays à la diète. Cette responsabilité obtenue, je ne vois pas trop quel bien il pourrait en résulter pour l'ensemble de l'Allemagne; elle amènerait plutôt une dislocation complète de la confédération, en entravant toute délibération, toute décision commune de la diète. Toutefois elle pourrait devenir d'une haute importance, comme quelques esprits plus avancés semblent l'entrevoir, si l'on s'en faisait non un but, mais un moyen pour arriver à une organisation plus satisfaisante de l'autorité fédérale. Lorsqu'une fois les souverains des États secondaires de l'Allemagne seront obligés de résister aux suggestions de l'Autriche, de la Prusse et de la Russie, en alléguant la responsabilité de leurs envoyés à la diète, celle-ci ne pourra plus se dispenser

d'accorder des concessions à l'opinion libérale, et l'on sera en mesure d'obtenir des modifications dont le besoin se fait impérieusement sentir. J'ai entendu émettre par plusieurs un vœu qui me paraît inspiré par une idée heureuse, et dont la réalisation amènerait une transformation complète de la nation allemande. Suivant eux, la diète actuelle, composée des représentans des princes souverains de l'Allemagne, ne devrait plus former que la moitié et comme la chambre haute de la représentation fédérale; à côté d'elle viendraient se ranger, dans une seconde chambre, un certain nombre de représentans élus par le peuple dans les divers États de la confédération. Au reste, ce n'est là encore qu'une opinion purement spéculative de quelques-uns; la plupart n'ont encore conçu aucun plan de ce genre, ou ne songent même pas à en former, soit que la vie politique n'ait pas encore pénétré jusqu'à eux (et cette catégorie est nombreuse en Allemagne), soit que les intérêts particuliers de l'État spécial auquel ils appartiennent, absorbent leur attention et leur énergie.

Si je voulais, Monsieur, descendre aux événemens qui font l'aliment de la presse quotidienne, j'aurais mille petits faits à vous apprendre qui ne sont pas sans intérêt, et que les journaux français ne font point connaître, ou présentent sous un faux point de vue et sans indiquer les causes qui déterminent leur portée et leur véritable esprit. Mais ces détails ne sont pas de nature à trouver place dans un recueil littéraire, et j'ai dû me borner à donner une idée générale de l'état politique du midi de l'Allemagne. Je ne crois en avoir omis aucun trait essentiel.

Recevez, Monsieur, l'expression de ma considération distinguée.

Heidelberg, ce 23 Juin 1832.

H. Klimrath.



# Histoire.

## JUGEMENT

### *De M. Édouard Gans sur l'Introduction à l'histoire universelle par M. Michelet, et sur d'autres travaux français analogues.*

« Nulle étude n'est plus familière aux Français que l'histoire considérée philosophiquement. Elle a éprouvé, durant les quarante dernières années, des vicissitudes si promptes et si rapides en France, et elle y a été si sensiblement elle-même le résultat de la pensée, que ce serait en effet une chose plus qu'extraordinaire qu'elle n'apparût pas aux Français dans toute sa marche comme une suite d'*idées* et comme un développement nécessaire; aussi la philosophie allemande ne s'est-elle jamais mieux recommandée à nos voisins que lorsqu'elle saisissait et exprimait des matières historiques. Cependant, en raison de la différence du génie des deux nations, la manière de traiter l'histoire philosophiquement sera nécessairement différente en-deçà et au-delà du Rhin. Les Français ne laisseront pas l'histoire s'écouler et se fixer dans des catégories métaphysiques, mais ils la comprendront comme une suite d'idées liées entre elles. Le *progrès*, qui est aujourd'hui regardé comme le principe de toute activité, ne sera pas méconnu dans les temps passés, et ainsi l'Orient, la Grèce, Rome, le christianisme, le moyen âge, le nouveau monde avant et après la révolution française, toutes ces époques sont considérées comme s'engrenant pour ainsi dire les unes dans les autres par des transitions naturelles, de telle sorte que l'époque subséquente paraît toujours la meilleure, la plus riche, la plus rationnelle. C'est dans ce sens que Mignet a

fait une histoire de la révolution, où la nécessité est plutôt écrite comme rubrique au-dessus des événemens, qu'introduite *dialectiquement* dans l'arrangement des faits; c'est dans ce sens aussi que Comte, et plus récemment les Saint-Simoniens ont conçu la marche de l'histoire, et bientôt il n'y aura plus un seul historien français qui, comme notre Schlosser et d'autres naïfs Allemands font encore, s'en tienne uniquement au fait matériel et extérieur.[1]

« Mais des historiens français des derniers temps, tous d'accord pour rattacher à des idées les faits considérés dans leur ensemble, il faut distinguer ceux qui se sont élevés réellement jusqu'à une philosophie de l'histoire, et qui s'appliquent à la présenter sous des formes philosophiques. A cet égard, deux directions principales se font remarquer : l'une, religieuse et mystique, parle de la divine origine de tous les événemens historiques, voyant et cherchant à reconnaître partout le doigt de Dieu; cette école ordonne les mouvemens progressifs et les mouvemens rétrogrades des peuples d'après le dogme de la *déchéance* et de la *réhabilitation*[2], auquel, selon cette doctrine, chaque époque est soumise. Saisissant avec un esprit libéral le génie des temps, elle sait mettre le passé prochain et le présent en rapport avec les vues providentielles. L'auteur de cette théodicée historique est M.

1 Soit : mais nous avons assez de confiance dans le bon sens français pour croire que nos historiens ne seront pas tous fatalistes; que tout en tenant compte de la marche progressive de l'humanité, et tout en voyant dans les événemens autre chose que les faits matériels, ils n'y verront pas un drame *canevassé* à l'avance, et qui se joue au gré d'un auteur, d'un souffleur et d'un machiniste; ils ne perdront de vue ni la liberté de l'homme, dont une seule détermination peut imprimer tout à coup aux événemens une direction nouvelle, ni l'action de la nature matérielle dont la part dans la marche de l'histoire est incontestable. Que serait, par exemple, devenue l'histoire de France, si l'attentat de la rue Saint-Nicaise avait réussi? Et certes, ce n'est pas une idée qui l'a fait manquer. Ou que serait aujourd'hui l'Europe, si Napoléon avait gagné la bataille de Waterloo, et qui oserait assurer qu'il ne pouvait pas remporter la victoire, en vertu de ce qui avait précédé? W.

2 Voyez Ballanche, Palingénésie sociale, préface, p. 16.

Ballanche, dans sa *Palingénésie sociale*, ouvrage de l'esprit le plus solide et le plus profond, dont nous ne manquerons pas de rendre compte dans nos annales dès qu'il nous sera parvenu complet. M. Michelet suit une direction moins religieuse; il considère le monde plus exactement comme réalité, et comprend son évolution comme sa nécessité *immanente;* il est plus familiarisé avec les travaux des Allemands et les prend en partie pour modèle. Son ouvrage ne doit du reste être considéré que comme le précurseur d'une histoire romaine dont il s'occupe. Parmi tous les jeunes écrivains français, nous n'en avons peut-être rencontré aucun qui se soit fait une idée si claire du développement historique des individualités nationales, et qui se soit emparé de son objet avec une imagination si puissante.»

Après une analyse rapide de la partie générale de l'Introduction de M. Michelet, le critique fait les observations suivantes :

« Quelque vraie que soit en général toute la marche de cette philosophie de l'histoire, on voit aussitôt, tant dans l'exposition du sujet, que dans son développement, la complète différence de la manière française et de la manière allemande de traiter la même matière. Le problème que M. Michelet se propose de résoudre, il l'expose tout au début de son travail, de telle sorte qu'il n'y arrive pas naturellement comme à un dernier résultat de ses recherches, mais qu'il marche directement et sans déviation comme vers un but marqué à l'avance. Avec le monde commence une lutte, dit-il, qui ne finira qu'avec le monde : celle de l'homme contre la nature, de l'esprit contre la matière, de la liberté contre le destin. L'histoire doit être l'épopée de cette lutte. Mais s'il est vrai que le commencement de l'histoire trouve la liberté endormie dans les bras de la nature, et pour ainsi dire absorbée dans celle-ci, comment la liberté aurait-elle la force de se montrer aussitôt comme un des termes de cet antagonisme, d'où l'au-

teur part comme d'un fait primitif? Dans la Chine, de laquelle M. Michelet ne dit pas un mot, en passant en revue les États de l'Asie, nulle opposition n'est visible; or, c'est précisément dans ce monde naturel, fixe, toujours le même, qu'il faut chercher le commencement de l'histoire. Si nous consentions à voir en France la fin et le résultat de ce développement historique, il serait aisé de démontrer qu'il y a identité entre la Chine nivelée, irréligieuse et une, sans priviléges et sans noblesse, considérée *du point de vue de la nature*, et cette même France égalisée, seule susceptible de l'égalité, détruisant les priviléges et repoussant la noblesse, considérée *du point de vue de la liberté*. En Chine la liberté n'existe pas, elle dort ensevelie au sein du despotisme politique : de là cette unité merveilleuse, ce jeu facile de l'État organisé comme une famille, qui parut aux missionnaires l'effet d'une haute civilisation, et qui n'étonne que tant qu'on ne comprend pas que l'enfance de l'histoire doit avoir de la ressemblance avec l'enfantement de ses derniers résultats. En France, au contraire, nous trouvons les représentations historiques de la liberté abolies (*aufgerieben*), et la pensée dominant exclusivement; la nature, qui ne survit plus que dans quelques individus rétrogrades, y est vaincue et engloutie; il y règne une égalité qui, à la vérité, n'a d'autre conformité avec l'égalité chinoise, que celle qui se trouve entre la nature et la liberté, entre le commencement et la fin. L'antagonisme, d'où notre auteur part, n'est ni au commencement de l'histoire, où il n'existe pas encore, ni à la fin, où il y a victoire. Il forme le milieu de l'histoire, et ne se montre pas seulement dans l'ensemble, mais à chaque époque particulière. Dans le monde naturel de l'Asie, la Perse est le pays de l'opposition du bien et du mal, et la Judée y forme l'unité spirituelle, opposée à l'unité naturelle de la Chine. Dans l'antiquité Rome offre à la fois le spectacle du combat, et celui du nivellement et de l'unité, où la lutte et

l'antagonisme ont expiré. Dans l'histoire du monde chrétien on trouve durant mille années la fermentation et la lutte des spécialités du moyen âge, et l'histoire des temps modernes est la résolution, la fusion, et par là même la délivrance de ces spécialités.

« Malgré tout cela, il est vrai de dire que le développement historique, à travers tous les siècles, n'est autre chose que la marche de l'humanité de ses commencemens naturels vers l'établissement définitif de la liberté; que des émanations très-diverses se montrent à cet effet sous la forme d'individualités nationales, que tout mouvement rétrograde en apparence, est un progrès, et qu'à la fin c'est de la hauteur du dernier point de vue qu'il faut considérer l'ensemble de tous ces détours et de toutes ces directions diverses qui forment l'histoire. Nous pourrions bien maintenant, en envisageant les choses du point de vue allemand, faire quelques objections contre la manière dont notre auteur expose le développement historique de l'humanité; nous pourrions faire observer que dans chacun des peuples nommés par lui, on ne voit pas toujours la nécessité qu'il soit suivi par celui qui succède, et que cette succession a été établie à l'avance comme condition du but que l'auteur se proposait; mais nous ne devons pas oublier qu'une méthode toute métaphysique n'aurait pu s'adapter au caractère des Français; que l'auteur, par sa diction fleurie et presque brûlante, par le luxe de sa riche imagination, qui ne donne jamais dans le fantastique, et qui sait si bien fondre toutes les spécialités et toutes les individualités dans un si bel ensemble, a fait preuve de la grande aptitude des Français à saisir la nature des choses; et qu'il est dès-lors superflu d'insister sur la nécessité d'une déduction philosophique plus sévère et plus métaphysique.

« Si maintenant nous suivons M. Michelet dans les résultats qu'il tire de cette exposition préliminaire, nous reconnaîtrons d'abord que c'est avec raison qu'il distingue parmi toutes

les nations de l'Europe quatre seulement comme les principales, les Français, les Italiens, les Anglais et les Allemands; car auprès de ces soleils, les autres ne sont que comme des satellites qui reçoivent d'eux une lumière empruntée, et qui ne peuvent pas former le noyau de la civilisation européenne. Nous aurions même à faire quelques objections contre l'admission de l'Italie parmi les nations qui marchent en tête des autres. Elle est en dehors du mouvement actuel de l'esprit européen. Dépositaire d'antiques ruines du monde romain et du moyen âge, elle ne fait guère aujourd'hui plus, comme les autres États *romanisés* [1], que se traîner à la suite de la civilisation française, qu'elle reçoit avidement, pour la laisser tomber aussitôt, ou même pour la repousser sans la comprendre. Elle éclate quelquefois, d'une vive flamme même, mais le présent n'a là ni fondement, ni espérance, ni histoire. M. Michelet saisit aussi parfaitement bien la civilisation européenne à ses deux bouts, vers l'Afrique et l'Asie. Là, dit-il, à ces deux portes, les Espagnols et les Slaves, barbares chrétiens, placés en face de la barbarie musulmane, sont condamnés à une éternelle croisade. Au sud et au nord, l'Europe a deux poles, l'Italie et la Scandinavie. Sur ces deux extrémités pèse d'un grand poids la puissance fatale de la race et du climat.»

Le critique expose ensuite comment M. Michelet caractérise les quatre grandes individualités nationales; il approuve en général toute cette partie de l'ouvrage français, et termine son analyse par les observations suivantes:

«Qu'est-ce qui fait qu'aujourd'hui la France marche à la tête de la civilisation européenne? Ce n'est autre chose que cet esprit germanique qui, là, ne s'est point confondu, comme en Italie et en Espagne, avec la base latine, mais l'a reçue

1 C'est ainsi qu'on appelle en Allemagne les peuples modernes qui, comme les Espagnols, les Français et les Italiens, parlent des langues dérivées de la langue romane.

et l'a élaborée. Si les Français n'appartiennent pas exclusivement au moyen âge, comme les autres peuples romanisés, la cause en est dans la grande énergie de la population franque, qui là n'a jamais pu être détruite. Sont-ce les Français du nord ou les Français du midi, les provinces du Droit coutumier ou celles du Droit romain, qui ont fait cette histoire et qui ont donné à cette nation une si haute prépondérance? Au contraire, en Italie, en Espagne, l'esprit germanique s'est laissé absorber et consumer par le génie des vaincus. L'Italie, comme le fait observer l'auteur, n'a point changé. Aussi, et à cause de cela même, est-elle tout-à-fait en dehors des mouvemens de l'esprit européen, celui-ci ne pouvant exister chez une nation immobile. Elle demeurera toujours assez remarquable puisqu'elle représente l'antiquité; mais les hommes, comme les monumens, y sont des ruines, et leurs traits peuvent exprimer la douleur, la colère et le mépris, sans qu'on y puisse trouver le souffle et la vie du présent.

« Nous ne pouvons, en quittant l'ouvrage de M. Michelet, que le remercier du plaisir qu'il nous a procuré. On rencontrera rarement un livre si peu volumineux et si riche d'esprit et de matière. Les notes qui y sont jointes, renferment des développemens que le texte ne comportait pas, et les citations de l'auteur, qui font preuve d'une grande érudition, et notamment d'une connaissance rare en France de la littérature allemande. »



## HISTOIRE DES MAGYARES,

### PAR M. JEAN MAILATH.

### (*Second article.*[1])

Nous n'avons que des traditions orales relativement à l'origine des Turcs et aux premiers événemens de leur histoire. Ce que l'on sait d'une manière positive, c'est qu'ils sont originaires des steppes de la Haute-Asie. Du temps de Sigismond ce peuple conquérant était commandé par Bajazet (Bajezid), qui, à peine monté sur le trône, fit assassiner le dernier frère qui lui restait, afin de régner en toute sécurité. Ses progrès toujours croissans excitèrent les craintes et la jalousie de Sigismond, qui provoqua contre le terrible Bajazet une nouvelle croisade, à laquelle prirent part le comte de Nevers et une foule de gentilshommes français. Sigismond, qui avait échappé au désastre de Nicopolis, revint par mer dans son royaume, où des magnats ambitieux avaient répandu la nouvelle de sa mort. Son arrivée retarda l'explosion du mécontentement général. Il convoqua la diète à Körös-Udvarhely. Le woiwode Stéphan Laczk, un des magnats rebelles, eut le courage, l'insolence ou la témérité d'y comparaître. Sigismond le fit arrêter dans une des premières séances et décapiter sur-le-champ. Les nombreux compagnons d'armes du woiwode s'attroupèrent autour de la diète; on jeta au milieu d'eux le cadavre de Laczk, ce qui les effraya tellement qu'ils prirent aussitôt la fuite. Quelque temps après, les magnats se rassemblèrent dans le palais de Sigismond et firent leur roi prisonnier. Les uns voulaient le tuer, les autres, qui lui étaient secrètement attachés, lui sauvèrent la vie. On

1 Voyez *Nouvelle Revue germanique*, t. XI, p. 15.

le transporta d'abord à Visegrad, puis on le remit à Nicolas et à Jean Gara, qui le gardèrent à vue dans le château fort de Siklos. Bien des causes avaient porté les magnats à un pareil attentat; la conduite de Sigismond envers les trente-deux guerriers, la défaite de Nicopolis, les débauches du roi, etc. Bientôt après, grâce aux démarches de ses partisans, Sigismond recouvra le trône avec la liberté. En 1410 il fut élu empereur des Romains. Ce monarque joua, comme on le sait, un rôle fort honorable au concile de Constance. Il s'y montra partisan déclaré d'une réforme salutaire; mais il eut la douleur de voir ses vues rester sans exécution. Quoique le concile de Constance occupe une grande place dans l'ouvrage de Mailath, notre article n'en dira que peu de mots, et ces mots seront relatifs au rôle qu'y joua le roi de Hongrie, l'empereur des Romains. Sigismond, de concert avec la majorité du concile, força les trois papes alors régnans de donner leur démission. Il fit surveiller par trois cents guerriers hongrois le pape Jean XXIII, qui se repentait de sa démarche, et s'était enfui de Constance pour déclarer tous ses actes nuls et non avenus.

Cependant les Hussites avaient mis toute la Bohème en combustion. Wenzel, roi de ce pays, venait de mourir, et le trône revenait à Sigismond. Celui-ci marcha contre les sectaires avec une armée d'environ 150,000 hommes, mais il fut complétement battu. Peu de temps après, Ziska, chef de ces fanatiques, lui fit essuyer une nouvelle défaite auprès de Deutschbrod. La voie des armes n'ayant pas réussi, Sigismond accorda aux rebelles ce qu'ils demandaient, pleine et entière liberté de professer leur culte, et le calme fut rétabli. Sigismond mourut en 1437. Malheureusement pour lui il n'avait connu ni le prix du temps, ni le prix de l'argent, et jeté au milieu d'une époque guerrière, il n'avait pas eu les talens stratégiques qui auraient pu lui attacher les masses. Sigismond eut pour successeur en Hongrie et sur le trône des

Césars, Albert, son gendre. Celui-ci mourut peu de temps après de la dysenterie, et laissa une épouse enceinte d'un fils et deux filles vivantes. La veuve d'Albert gouverna la Hongrie, le duc Fréderic l'Autriche, et George Podiebrad la Bohème. Les États de Hongrie élurent roi, du consentement de la reine, Wladislas, roi de Pologne; la reine se croyait enceinte d'une fille, et bientôt après elle accoucha d'un fils, qu'elle nomma aussi Wladislas. Dès-lors les partisans des deux rois se firent une guerre acharnée. Cependant les Turcs, profitant de la guerre civile qui affaiblissait la Hongrie, firent en 1440 le siége de Belgrade. Les Hongrois se servirent alors pour la première fois de la poudre à canon; mais leur artillerie était encore bien imparfaite; ils chargeaient dans chaque canon cinq ou six balles, chacune de la grosseur d'une noix. Jean Zowar, gouverneur de Belgrade, soutint un siége de six mois, et contraignit les ennemis à se retirer, sans avoir pu effectuer leurs projets. Il fut remplacé par le fameux Jean Hunyadi, qui fut nommé peu de temps après woiwode de Transylvanie. Instruit par une première défaite, ce grand guerrier sut allier la circonspection la plus sage à la bravoure la plus brillante. Vingt mille ennemis restèrent sur le champ de bataille dans la première rencontre qui suivit sa défaite; cette victoire coûta la vie à trois mille Magyares. Mesid-beg, général de l'armée turque, fut tué, ainsi que son fils. Le pacha Schehadeddin accourut, à la tête de 80,000 hommes, pour relever la gloire des armées turques. « Quand les Hongrois verront mon turban, disait-il, ils s'enfuiront à plusieurs journées de marche. Hunyadi survint, et le pacha ne dut son salut qu'à la rapidité de sa fuite. Ses 80,000 hommes allèrent presque tous rejoindre les frères qu'ils avaient juré de venger. La guerre civile ayant cessé un instant, tous les efforts des Magyares se portèrent contre les Turcs; le cardinal Julien prêcha une croisade contre ces infidèles, et l'armée de Hunyadi se renforça de Polonais, de Serviens, de

Walaques et d'Allemands. Une campagne de cinq mois enleva aux Turcs 30,000 hommes. Amurad, effrayé, demanda et obtint la paix ; on s'en repentit bientôt, et comme la morale de l'époque sanctionnait le parjure à l'égard des infidèles, on marcha contre les Turcs. Ceux-ci, au nombre de 100,000 combattans, attaquèrent l'armée chrétienne, forte seulement de 25,000 hommes. Après des prodiges de valeur, après s'être regardés comme victorieux, les Chrétiens s'abandonnèrent imprudemment à la poursuite des fuyards, et ne tardèrent pas à voir la tête de Wladislas au bout d'une pique ottomane. Cette perte entraîna l'extermination de l'armée magyare. Hunyadi eut le bonheur d'échapper à ce désastre; il put fuir sans déshonneur, car il avait fait son devoir. Cette bataille fut livrée le 10 Novembre 1444 dans les environs de Varna.

Le second volume de l'ouvrage de Mailath finit ici, quant à la suite des événemens; il est suivi d'un appendice relatif aux vieilles familles nobles de la Hongrie. De pareilles généalogies étaient à l'ordre du jour dans nos histoires du dix-septième siècle; mais aujourd'hui ce serait un véritable anachronisme. Il n'en est pas de même de la Hongrie, où domine encore une noblesse orgueilleuse et fière de ses priviléges.

Les familles des premiers conquérans de la Hongrie, celles entre lesquelles le territoire conquis fut partagé, étaient, dans l'origine, au nombre de 108. Elles possédaient en propre les portions de terre que le sort leur avait assignées; elles n'en rendaient pas hommage aux rois, ce n'étaient donc pas des fiefs. Aussi les chefs de ces familles prirent-ils le titre de magnats. Outre les familles des premiers conquérans du pays, d'illustres étrangers reçurent en propre et non en fief des possessions territoriales, et furent assimilés aux autres magnats.

Après la bataille de Varna, Jean Hunyadi fut proclamé gouverneur de la Hongrie, pendant que l'empereur Fréderic

retenait le roi légitime Wladislas V. Hunyadi eut à peine rétabli l'ordre et la tranquillité dans le pays, qu'il résolut de châtier les Turcs et de venger les mânes des Hongrois qui étaient tombés sous leurs coups. La bataille dura deux jours; les Hongrois la perdirent; 17,000 des leurs furent tués, blessés ou faits prisonniers. Les vainqueurs eurent 40,000 hommes hors de combat.

Wladislas V monta sur le trône en 1452 : il commença par récompenser généreusement Hunyadi et les compagnons d'armes de ce vaillant guerrier, puis il publia une amnistie pleine et entière pour tous ceux qui craignaient sa vengeance. Ulrich Cilly, premier ministre du nouveau roi, fit pour lui un plan de vie, où il détaillait tous ses repas et réglait l'emploi de toutes les heures. « A dîner, disait-il, on introduira les parasites, les saltimbanques, les joueurs de guitare et les chanteuses; il faudra que tous ces gens critiquent l'empereur, louent le roi et vantent les exploits du comte (Ulrich Cilly). Après les chants et la danse le roi fera un petit somme.... Après quoi il se rendra au conseil, ou bien il montera à cheval pour aller rendre visite en ville aux dames ou aux demoiselles qui jouissent de la plus grande réputation de beauté.» Malgré ses précautions, Ulrich Cilly ne tarda pas à être supplanté par un nommé Entzinger. Cependant Mahomet II, destructeur de l'empire d'Orient, avait porté ses armes victorieuses dans le royaume de Wladislas V. Hunyadi, nommé par une loi spéciale capitaine-général du royaume, battit Firus-beg, un des généraux du sultan, et détruisit un corps d'armée de 32,000 hommes. Mahomet II resta dans sa capitale, sans daigner se mesurer avec son noble rival. En 1456 Mahomet II forma le siége de Belgrade; un moine, Jean Capistran, et le vaillant Hunyadi sauvèrent la ville. Nous ne pouvons résister à la tentation de traduire tout ce passage, tant il est animé et pittoresque. « Pendant que les États délibéraient à Bude, il vint dans la ville un moine

franciscain, homme petit, vieux, maigre, épuisé, n'ayant que la peau et les os, mais infatigable, toujours plein de courage, allant de pair avec les savans, se mettant à la portée des ignorans, et enflammant les cœurs les plus froids : c'était Jean Capistran. Envoyé d'Italie par le pape, afin de prêcher la croisade contre les Turcs, il avait traversé l'Autriche, la Bohème et la Pologne ; il était enfin parvenu dans la Hongrie, où le danger était grand et la détresse extrême. Des évêques, des villes le priaient, dans leurs lettres, de les honorer d'une visite ; des milliers de personnes l'attendaient sur son passage ; des milliers de personnes l'escortaient : ses prières guérissaient les malades ; quand il prêchait (ce qui arrivait tous les jours), vingt à trente mille auditeurs recueillaient ses paroles. Des prêtres, des moines, des mendians, des paysans et des étudians prenaient la croix. Des mousquets, des arcs, des frondes, des lances, des fléaux, des glaives, des faux, des bâtons et des haches, telles étaient leurs armes. Une merveilleuse armée de 60,000 enthousiastes se précipitait sur les pas du vieillard septuagénaire.

« Cependant le danger croissait. Mahomet avait fait d'immenses préparatifs ; il parut devant Belgrade avec 150,000 hommes et 300 canons, dont plusieurs étaient monstrueux. Il menaçait d'aller souper à Bude. Une flotte d'élite couvrit le Danube, rompit toute communication entre Belgrade et le reste de la Hongrie, et remonta le fleuve en pillant à droite et à gauche. A Szegedin, ville éloignée de vingt-quatre milles hongrois des murs de Belgrade, on entendait tonner les canons ; ce bruit mêlait la joie à l'inquiétude dans le cœur des Hongrois ; car il prouvait que la ville tenait encore. Michel Szilagyi, beau-frère de Hunyadi, défendait la ville cernée de près ; c'était le lion acculé dans son antre. Un jour, quelques heures allaient décider du salut du royaume. Alors Ulrich Cilly fit sortir le roi de Bude, sous prétexte d'une partie de chasse, et gagna Vienne en toute hâte. (Il avait recouvré

la faveur de Wladislas V.) Jean Capistran joignit son armée aux troupes réglées que commandait Hunyadi. Le saint et le chevalier de la chrétienté s'avancèrent contre le héros de l'islamisme. L'armée chrétienne s'arrêta auprès de Szalankemen; Hunyadi avait rassemblé 200 vaisseaux, qu'il remplit d'une troupe d'élite. Il eut le bonheur de pouvoir informer la garnison de Belgrade du jour où il attaquerait la flotte turque; Szilagyi équipa, de son côté, 40 petits vaisseaux. La flotte chrétienne descendait le fleuve avec lenteur et en bon ordre; le vaisseau amiral, monté par les amis de Hunyadi, formait l'arrière-garde. Jean Hunyadi lui-même escortait la flotte avec un petit corps de cavalerie pour empêcher les Turcs de sortir de leurs vaisseaux. Le moine allait à pied en récitant des prières; la bannière des croisés était déployée à ses côtés. Quand les Turcs eurent aperçu la flotille magyare, ils se promirent la victoire; ils lièrent leurs vaisseaux par des chaînes et en formèrent une espèce de pont. Soudain apparurent les vaisseaux de Belgrade. La flotte turque fut enveloppée, attaquée de tous côtés et rompue après un combat acharné; les vaisseaux qui la composaient furent ou coulés à fond, ou brûlés, ou mis hors d'état de servir. Hunyadi entra dans Belgrade au milieu des acclamations du peuple.

« Les murailles de Belgrade avaient été tellement ébranlées qu'on aurait eu peine à reconnaître une ville dans leur enceinte. Mahomet ordonna un assaut général. Que d'exploits restèrent ignorés ce jour-là! combien d'autres furent célébrés dans le temps et sont oubliés aujourd'hui? Les Turcs, après avoir franchi les murailles qui n'étaient plus qu'un monceau de décombres, étaient entrés dans la ville, où l'on combattait comme sur un champ de bataille. Hunyadi les repoussa; ils revinrent à la charge avec une nouvelle ardeur et en formant d'épaisses colonnes; déjà la ville inférieure était en leur pouvoir, déjà les infidèles, croyant voler à une victoire

certaine, se précipitaient vers la ville supérieure avec une furie toujours croissante, déjà un Osmanli avait escaladé la muraille et atteignait le faîte d'une tour où il allait arborer la queue de cheval, lorsqu'un Hongrois, nommé Titus Dugovich, l'atteignit. Ils se saisirent corps à corps; mais comme ils étaient d'une force égale, leur lutte fut sans résultat. Alors, poussé par un désespoir héroïque, le Hongrois se cramponna au corps de son ennemi, et se précipita avec lui en bas de la tour [1]. L'impétuosité des Turcs était si terrible, que plusieurs Hongrois, Szilagyi lui-même, songeaient à la fuite; Hunyadi crut un instant la ville perdue. Le moine seul resta inébranlable. Il revint à la charge avec les croisés; les noms de Jésus et d'Allah, répétés par cent mille bouches, retentissaient dans les airs au milieu du bruit des combats et du râle des mourans. On n'avait pas eu le temps de lever le pont-levis; ce fut par là surtout que les Turcs cherchèrent à pénétrer, ce fut là que le combat fut le plus acharné. Au fort de leur désespoir les assiégés jetèrent dans les fossés des fagots, de la poix, du soufre, et tous les combustibles qui se trouvaient dans la ville; puis ils y mirent le feu, jetèrent par-dessus de l'huile bouillante, et dans un clin d'œil tout fut en flammes. Les assaillans furent suffoqués et consumés; l'armée turque s'enfuit en poussant d'affreux hurlemens. La presse des fuyards fut si grande sur le pont-levis, que plusieurs Turcs se jetèrent désespérés dans les flammes. En peu d'instans la ville fut purifiée de l'aspect de ses ennemis.

«Hunyadi, en général expérimenté, rangea les siens en bataille, et leur défendit, sous peine de mort, de poursuivre les fuyards; car les Turcs étaient encore trop nombreux. Ils obéirent, mais non les croisés, qui par bandes plus ou moins

1 On sait que des guerriers mexicains essayèrent de tuer Fernand Cortez par un moyen tout-à-fait analogue. Malheureusement pour eux, Cortez se débarrassa de leurs mains, et ils ne purent mourir avec la consolation d'envelopper leur ennemi dans leur perte.

nombreuses se mirent à la poursuite des infidèles. Cinq croisés, attaqués par un gros de Turcs, se défendirent à coups de flèches; d'autres accoururent pour les soutenir; la lutte devint sensiblement plus grande et plus sérieuse. Capistran, ayant vu ce qui se passait, accourut avec le reste des croisés; il n'avait pour armes qu'une forte canne sur laquelle une croix était empreinte. Hunyadi le suivit avec les siens pour achever la défaite de l'ennemi ou pour soutenir, en cas de besoin, la retraite des croisés. Les Turcs combattirent avec le courage du désespoir, Mahomet comme un héros invincible. Cependant les croisés avançaient toujours dans leur élan irrésistible; les retranchemens des Turcs furent enlevés à l'assaut et le sultan reçut une grave blessure. L'armée turque s'enfuit dans une confussion inexprimable et entraîna son souverain blessé; il n'arrêta la déroute à Andrinople qu'en faisant mettre à mort les principaux chefs de son armée; 50,000 Turcs avaient péri pendant le siége, au milieu du combat et dans la déroute. Le butin des Chrétiens fut immense et l'enthousiasme universel dans toute la chrétienté.»

Vingt jours après mourut le héros de la Hongrie, Jean Hunyadi, à l'âge de 56 ans. Il expira dans les bras de Capistran, son compagnon d'armes et de gloire, qui ne tarda pas à le suivre dans la tombe. Ulrich Cilly avait juré la ruine des Huniades; Ladislas Hunyadi le prévint, en le faisant assassiner lui-même. Alors Wladislas V s'empara en traître du jeune Hunyadi et le fit décapiter à Bude. Il mourut peu de temps après lui-même, enlevé par une inflammation du bas-ventre. Les Hongrois lui donnèrent pour successeur Mathias Corvinus I.er, second fils du vaillant Hunyadi; il était âgé de 15 ans. Le nouveau roi s'occupa, dès l'abord, de l'organisation des forces militaires dans son royaume. Il ordonna que vingt jobages fourniraient un guerrier; de là vint le nom de hussards, donné à ces milices (*huss*, vingt, et *ar*, prix). Mathias Corvinus fit la guerre à l'empereur Fré-

deric IV, puis à Mahomet II, qui avait conquis la Servie et la Bosnie. Ses succès ne furent éclatans ni contre l'un ni contre l'autre; mais aussi n'essuya-t-il pas de grands revers. George Podiebrad, beau-père de Mathias, ayant été déclaré hérétique par la cour de Rome, fut attaqué par son gendre, qui s'était déclaré champion du saint siége et de l'orthodoxie. Cette guerre n'eut aucun résultat décisif.

Au mois d'Octobre 1478, douze pachas entrèrent en Transylvanie, à la tête d'une armée de 40,000 hommes. Les principaux d'entre eux étaient Mihaloglhi, Ali-beg, Iskender, Hassan-beg, Thsa-beg et Bali-beg. Heureusement pour les Hongrois, la discorde se mit entre les chefs ennemis. Quand l'irruption eut commencé, le woïwode de Transylvanie, Stéphan Batori, appela à son secours Paul Kinizsi, comte de Témès; pour lui, à la tête d'un corps levé à la hâte, il se jeta au-devant des infidèles déjà rassasiés de carnage. Le combat s'engagea dans la plaine du pain (*Kenyérmezö*); la supériorité numérique des Osmanlis était telle, que les soldats chrétiens, en véritables martyrs, se préparèrent à la mort par le sacrement de l'eucharistie. Batori forma deux corps de l'armée hongroise : les Szekler occupaient l'aile droite du premier corps, les Saxons l'aile gauche, Batori le centre avec la grosse cavalerie et les gens de l'évêque de Transylvanie; les Walaques et les Hongrois composaient l'autre corps. La bataille fut des plus sanglantes : 3000 Saxons étaient couchés sans vie sur le champ de bataille ou avaient été engloutis par la Maros; les Szekler pliaient; le woïwode amena au combat toutes les troupes encore disponibles; il eut deux chevaux tués sous lui et reçut six blessures plus ou moins graves. Au moment où tout semblait perdu, arriva Kinizsi. Tel qu'un lion furieux, il se précipita au milieu des ennemis, en tenant un glaive de l'une et de l'autre main. Il se fit jour jusqu'à l'endroit où Batori combattait encore avec sa vigueur expirante. La victoire fut alors dé-

cidée : 30,000 Turcs avaient mordu la poussière. Les prisonniers des Ottomans poussèrent des cris de joie et d'alégresse ; ils témoignèrent avec transport leur reconnaissance aux vainqueurs, qui jouissaient des trésors de toute espèce, accumulés dans le camp des Turcs. Les Magyares prirent leur repas sur les cadavres des vaincus [1], et improvisèrent des chansons en l'honneur des chefs qui les avaient conduits à la victoire. On dansa au milieu des morts. Kinizsi fut invité à en faire autant. Doué d'une force herculéenne, il saisit un Turc avec les dents, le souleva de terre, sans même s'aider de ses deux mains, et dansa une ronde avec ce fardeau, au grand étonnement des spectateurs. Dans la guerre que Mathias Corvinus fit à l'empereur Fréderic, il se servit de canons de 100, traînés, chacun, par dix-huit chevaux. Le légat du pape, Kastelli, envoyé pour réconcilier les deux princes, dit au roi de Hongrie : « Cette guerre ne vous fera pas grand honneur ; c'est la lutte d'un lion contre une souris. » Ce propos ne fit aucune impression sur l'esprit de Corvinus. Le 22 Janvier 1485 il s'empara de Vienne par capitulation. Dès ce moment il se conduisit comme s'il eût voulu garder l'Autriche pour lui et ses descendans à perpétuité. Mais il mourut le 6 Avril 1490, ne laissant qu'un fils naturel, nommé Jean Corvinus.

Le trentième chapitre de l'histoire de Mailath est consacré à la littérature magyare. La chanson est, dit-il, ce que l'on trouve dès l'abord dans toutes les littératures ; c'est aussi ce qui a lieu chez les Magyares. Des chants populaires, conservés dans la mémoire des hommes avant d'être confiés au papier, perpétuaient la mémoire des grands événemens et célébraient les exploits des héros de la nation. La collection de ces chants formait une espèce de chronique rimée ; malheu-

1 Mailath dit en note qu'en 1813, le soir de la bataille de Dresde, les chasseurs français de la garde impériale soupèrent sur les corps inanimés de leurs camarades. Il dit que ce fait est attesté par les documens officiels de l'époque. Si les journaux ont dit vrai, lors des journées de Septembre 1830, à Bruxelles, on fit des barricades avec des cadavres.

reusement tout est perdu, à l'exception de quelques fragmens insignifians. Quelques poètes, de nombreux rhapsodes, parcouraient en chantant les villes et les châteaux pendant les époques que nous venons de passer en revue. De tous ces noms alors célèbres, un seul a percé la nuit des temps, c'est celui de Nicolas Clinsor de la Transylvanie; on l'appelait aussi le *savant clerc*. Il se voua dès son enfance au sacerdoce, entreprit de grands voyages, se rendit à Babylone, y devint maître ès-arts, puis revint en Hongrie. La cour d'André II eut pour lui une estime d'autant plus grande qu'il passait pour être habile en minéralogie et en astrologie. Il parut à la Wartbourg, y prit la défense de Henri d'Ofterdingen contre Wolfram d'Eschenbach, et arracha son client à la mort. On raconte des choses merveilleuses de la célérité qu'il mit à faire ses voyages. La date de sa mort n'est pas connue. Le chant des Nibelungen, tel qu'il existe aujourd'hui, est peut-être l'ouvrage de Nicolas Clinsor, dit Mailath. Quel est le père du poème? Wolfram d'Eschenbach, Henri d'Ofterdingen ou Nicolas Clinsor? *Grammatici certant et adhuc sub judice lis est.* Le chroniqueur anonyme, qui vivait sous le règne de Béla II, fait preuve de critique et de jugement; il ne mérite nullement le mépris que Schlözer et ses disciples ont déversé sur lui. Simon Kéza, Thomas, archiprêtre de Spalatro, et Roger l'Italien, nommé par le pape à l'archevêché de Spalatro, ont laissé des chroniques précieuses pour l'histoire de la Hongrie. Roger pousse la modestie jusqu'à dire des contre-vérités sur son ouvrage, qu'il traite de *miserabile carmen*. Sans la chronique de Roger, on ne saurait pas un mot de l'invasion des Mongols en Hongrie. Il n'y eut, sous les Arpades, dans toute la Hongrie, qu'un petit nombre d'écoles, dont les plus célèbres étaient celles de Stuhlweissenbourg et de Chanad. On y enseignait à lire et à chanter; après quoi on abandonnait les élèves à leur intelligence. Quelques Magyares ne se contentèrent pas d'une

instruction aussi superficielle; ainsi Bethlen se rendit à Paris pour y continuer ses études. Les livres étaient très-rares. La bibliothèque des Chartreux de S. Antoine ne renfermait que les livres suivans : *Biblia manualia*, *Martyrologium graduale*, *antiphonale*, *passionale*, Homélies de S. Grégoire sur le prophète Ézéchiel, Traité de S. Augustin sur les Épitres de S. Jean, et *Compendium veritatum theologicarum.* Les Mongols et les Turcs détruisirent presque tous les monumens de l'art; les rois faisaient venir des architectes de Constantinople. Mathias Corvinus fonda une académie à Presbourg, et favorisa les savans, qu'il combla de faveurs. Les magnats imitèrent son exemple. Parmi les savans qui se trouvaient à la cour du roi, les plus illustres furent les chroniqueurs Pierre Ranzan, né à Palerme en Sicile; Bonfin, né à Ascoli en Italie; Jean Turotz, et Galeottus Martius, de Narni en Italie. Le plus célèbre poète de l'époque était Jean Cesingc, connu sous le nom latin de *Janus Pannonius*. Mathias Corvinus, voyant que l'imprimerie, récemment découverte, était un moyen peu expéditif de multiplier les livres, entretenait trente copistes, qui ne tardèrent pas à lui former une bibliothèque de 50,000 manuscrits. Il est probable que ce nombre est trop elevé pour avoir été produit par le travail manuel de ces hommes; la bibliothèque s'était composée, dans l'origine, de manuscrits achetés, puis elle s'était augmentée de la manière susdite. Corvinus aimait la musique, l'architecture et tous les beaux-arts en général. Les musiciens de sa chapelle passaient pour les meilleurs de l'Europe. Sa sollicitude s'étendait à tout; il fit venir des pays étrangers les ouvriers les plus habiles en tous genres; il emprunta même à la France et à l'Italie des fabricans de fromage. Habile guerrier, excellent cavalier, Mathias Corvinus avait aussi cultivé son esprit; il connaissait, outre sa langue maternelle, l'allemand, le slave, le latin et le turc. Les auteurs classiques de la vieille Italie et la Bible étaient sa lecture favorite; il

citait une foule de passages des livres saints, au grand étonnement de ceux qui l'entouraient. Comme tous les rois de l'époque, Mathias Corvinus croyait à l'astrologie : on sait que Louis XI, son contemporain, y avait autant de confiance que dans les images de plomb de la S.[te] Vierge qu'il portait sur son chapeau. Quand Mathias Corvinus écrivait des lettres, elles étaient conçues en termes très-laconiques. Il adressa un jour aux habitans de Bude la lettre suivante : « Mathias, par la grâce de Dieu, roi de Hongrie. Bon jour, bourgeois. Si vous ne venez pas tous trouver le roi, vous perdrez vos têtes. Bude. Le Roi. » Il était familier avec ses soldats, les connaissait presque tous par leurs noms, les visitait pendant leurs maladies, leur apportait lui-même des remèdes, encourageait ceux qui étaient pusillanimes et pansait les blessés. L'armée lui était entièrement dévouée; souvent elle se battait sans recevoir de solde. Il avait quelquefois recours à de singuliers expédiens pour remédier au délabrement de ses finances. Un jour que, dans la guerre contre le roi de Bohème, il n'avait plus un denier comptant, il invita les principaux chefs de son armée à une partie de dés, qui lui valut 10,000 ducats.

Dans une de ses expéditions contre les Turcs, il se fit accompagner par un de ses généraux, et tous deux, déguisés en paysans, entrèrent dans le camp des ennemis. Mathias passa toute la journée à vendre des provisions de bouche auprès de la tente du général en chef de l'armée ottomane. Vers le soir il regagna, sans accident, le camp des Magyares. Le lendemain matin il écrivit au pacha qu'il avait lui-même visité son camp, et pour le lui prouver, il cita, plat par plat, tous les mets qui avaient paru sur la table du général ennemi. Le Musulman effrayé donna le signal de la retraite.

Mathias assiégeait la ville de Wiener-Neustadt[1], lorsqu'il

1 Wiener-Neustadt n'est pas, comme on pourrait le croire, un faubourg de Vienne, mais une petite ville dans les environs de la capitale de l'Autriche.

se présenta devant lui un ambassadeur turc qui se vantait d'avoir entraîné, par son éloquence, tous les princes pour qui on l'avait chargé d'une mission. Mathias, disait-il, sera entraîné comme les autres. Mathias le sut, et fit donner un assaut général le jour même où l'ambassadeur turc devait être admis à l'audience du roi. Ce fut là qu'on mena l'ambassadeur; il exposa sa mission au milieu d'une grêle de balles et de flèches. Le roi lui répondit sur-le-champ, puis le congédia. L'envoyé turc s'était trouvé dans un tel embarras, dans un trouble si grand, qu'il oublia la réponse du roi quelques minutes après son départ. Ce fut en vain qu'il pria le roi de répéter sa réponse; Mathias lui donna pour le sultan une lettre dans laquelle il demandait qu'on lui envoyât désormais des ambassadeurs plus intelligens.

Un jour il reçut à Vissegrad un ambassadeur turc avec tout le faste et toute la pompe de la royauté, et lança sur lui des regards si terribles, que celui-ci, oubliant ce qu'il avait à dire, ne put trouver que ces mots: « Le sultan salue, le sultan salue. » Alors le roi se tourna vers les magnats, en leur disant : Voyez quelles sont les brutes qui, par notre faute, ravagent nos pays et ceux d'autres rois chrétiens. Il déclara ensuite la guerre aux Turcs et congédia l'ambassadeur.

Pendant le siége de Vienne, le roi entra déguisé dans la ville et s'assit sous les arcades des drapiers. Bientôt le bruit se répandit parmi les bourgeois que Mathias était dans l'enceinte des murs. On se mit à le chercher de tous côtés. Il le sut, et sans marquer la moindre émotion, il roula devant lui une roue dont un rayon était brisé, s'avança vers la porte, et sortit sans le moindre obstacle.

Après la prise de Vienne, lorsqu'on préleva de nouveaux impôts, Mathias imposa de préférence les Autrichiens qui avaient quitté avant les autres le parti de Fréderic. Son amour pour la justice avait passé en proverbe. Les Hongrois disent encore aujourd'hui : Mathias est mort, il n'y a plus de justice.

Quatre compétiteurs prétendirent à la couronne de Hongrie après la mort de Mathias Corvinus I.er Le plus incapable de tous, Wladislas II, roi de Bohème, l'emporta par la brigue et la corruption. Jean Corvin résista les armes à la main, et fut vaincu. Il se soumit, fut nommé gouverneur de la Dalmatie et resta fidèle à celui qu'avait élu la majorité de la diète. Wladislas II combattit, pendant une année entière, ses autres compétiteurs, et resta enfin tranquille possesseur du trône. Les Autrichiens étaient restés soumis aux Hongrois tout le temps que Mathias Corvinus avait vécu; mais à peine eut-il fermé les yeux, qu'ils se révoltèrent et chassèrent les garnisons hongroises laissées dans leur pays pour l'occuper. Vers le même temps on se battait sur la frontière de la Turquie. Le ban de Servie, More, défit un corps turc, chargea deux chariots des têtes des vaincus et se mit en route pour les offrir, comme un trophée de sa victoire, au roi et à la diète alors rassemblée; mais il mourut en chemin. Son frère George conduisit les deux chariots à Bude, et entra même dans le lieu de la séance, au grand contentement de toute l'assemblée, qui témoigna cependant quelque surprise de ce que les têtes des Turcs respiraient encore toujours l'orgueil et la cruauté. More, comblé de louanges et de présens, fut nommé, à l'unanimité, à la place que son frère avait occupée pendant sa vie. Cet envoi de têtes n'était pas alors chose extraordinaire; mais les cruautés des Turcs et de Kinizsi sont horribles. Les Turcs éventraient les morts, leur arrachaient les entrailles, s'en faisaient des écharpes, rôtissaient ensuite les cadavres et les dévoraient; de son côté, Kinizsi faisait attacher les prisonniers à des roues de moulins, les rôtissait à petit feu, les écorchait, puis, après leur avoir lié les mains sur le dos, les faisait dévorer par des porcs. Cela se passait en 1492, année d'une mémorable découverte. Ainsi finissait le moyen âge, sous le rapport des mœurs guerrières. Quelques Hongrois avaient comploté de

livrer Belgrade aux Turcs; la conspiration fut découverte par Kinizsi, qui se chargea du châtiment des coupables. Tous les jours il faisait rôtir l'un d'entre eux, et ses complices, qu'on privait de toute autre nourriture, étaient obligés de le dévorer. Kinizsi leur demandait chaque fois, si la chair des traitres avait bon goût. Le dernier mourut de faim.

Le règne de Wladislas II fut faible et chancelant, à l'intérieur aussi bien qu'à l'extérieur. Le besoin d'un code de lois s'étant fait universellement sentir, Stéphan Verböczi, jurisconsulte distingué, fut chargé de satisfaire au vœu de la nation. Il rédigea un code, qu'il fit sanctionner par le roi et la diète, sous le nom de *Tripartitum*. La Hongrie n'avait pas encore de législation bien coordonnée; les décrets isolés des rois n'obviaient qu'imparfaitement à ce grave inconvénient. Le *Tripartitum* fut accueilli avec beaucoup de faveur et d'empressement par l'immense majorité de la nation; il est encore aujourd'hui le fondement de la législation hongroise. Dans le prologue de son ouvrage, Verböczi appuie ses définitions sur les opinions de S. Grégoire, de S. Jérôme, d'Aristote et d'Hésiode. Il a aussi recours à Papinien, à Démosthène, à S. Chrysostôme, à S. Thomas d'Aquin et à S. Augustin. Le nom de *Tripartitum* doit son origine à la division du code, qui traite: 1.° des personnes, 2.° des choses, 3.° des actions. Le législateur dénie au pape le droit de conférer des bénéfices en Hongrie, et formule le serment que les Juifs doivent prêter toutes les fois qu'ils portent témoignage contre les Chrétiens.

Une croisade prêchée contre les Turcs en 1514 dans tout le royaume de Hongrie et entravée par les gentilshommes, qui craignaient de n'avoir plus personne pour cultiver leurs terres, dégénéra en jacquerie. Les paysans, excités contre les nobles par des prêtres fanatiques, commirent d'horribles excès, et furent, à leur tour, massacrés par leurs adversaires. Il y eut une grande effusion de sang de part et d'autre, car

le royaume y perdit 40,000 individus mâles. Wladislas II mourut le 13 Mars 1516. « C'était, disent les chroniques, un prince pieux et libéral, mais indolent à l'extrême, ne s'occupant pas même de ses affaires, bien loin de s'occuper de celles des autres. Quand il faisait des largesses, c'était moins par bonté d'ame que pour se débarrasser des importunités de ceux qui avaient recours à sa bienfaisance. Toujours silencieux, il ne disait guère que les deux mots de *benè* et *dobze*, qui tous deux signifient bien, l'un en latin, l'autre en bohémien. Aussi l'avait-on surnommé la statue muette. » Louis II, fils et successeur de Wladislas II, n'avait que dix ans lorsqu'il monta sur le trône; on lui nomma une tutelle et des précepteurs. Les finances étaient tellement délabrées, qu'on ordonna aux ecclésiastiques de payer la dîme de leurs biens; ils refusèrent unanimement d'obtempérer à ce décret, qu'ils traitèrent d'illégal et d'attentatoire à leurs priviléges. Stéphan Batori, ayant été nommé palatin de préférence à Zapolya, son compétiteur, causa une dissension qui fit les plus grands maux à tout le pays. En 1521 les Turcs profitèrent de la discorde civile de leurs ennemis pour leur enlever la ville de Belgrade, boulevard de la Hongrie du côté des Musulmans. En 1526, commandés par Soliman, ils défirent les Hongrois à la bataille de Mohacz, leur tuèrent 20,000 hommes, prirent et incendièrent la ville de Bude, commirent des excès épouvantables par toute la Hongrie, et retournèrent dans leur pays, rassasiés de butin et de carnage.

Le troisième volume de l'ouvrage de Mailath est suivi d'un appendice renfermant quarante-cinq lettres de la cour de Rome, relatives aux affaires de Hongrie. Le pape Pie II, écrivant au cardinal de Saint-Angeli, lui dit ordinairement: Ta Circonspection; s'adresse-t-il à l'empereur, il le traite de Ta Sérénité, Ta Sublimité, Ta Sagesse, Ton Élévation (*Tua Celsitudo*); quant au roi de Hongrie, il lui dit aussi Ta

Sérénité. La plupart de ces lettres ont pour but d'exciter les Hongrois à une croisade contre la puissance ottomane, et d'engager les princes allemands à soutenir leurs voisins dans cette œuvre de foi, au lieu de se faire la guerre entre eux ou d'attaquer les Hongrois eux-mêmes. Malheureusement pour les projets du pape, le temps des croisades était passé. Il s'en plaint en disant : « Nous ne trouvons pas, il faut l'avouer, le zèle que nous espérions .... les princes allemands nous avaient promis aide et secours au concile de Mantoue. Dieu, qui sonde les consciences, et tous ceux qui nous entendent, peuvent attester la douleur que nous causent les dissensions qui se sont élevées parmi eux depuis ledit concile.... Nous pouvons déplorer la fortune du peuple chrétien, nous pouvons accuser la négligence des potentats (*potentatuum*).... Un jour viendra que la justice divine les accablera de cet orage ; ils pleureront les maux qu'ils n'ont pas redoutés, ils se repentiront, mais trop tard, de leur indolence et de leur paresse. » Le souverain pontife écrivit aussi au fameux Scanderbeg, pour l'engager à continuer les hostilités contre les infidèles. Il l'appelait dans cette lettre Ta Sérénité Royale. Ces lettres ne ménagent nullement les expressions ; elles parlent de la *negligentissima tarditas principum christianorum ;* il est vrai que ces expressions sont dites en confidence au cardinal de Saint-Angeli. La quarante-cinquième lettre, envoyée par le nonce Castelli au pape Sixte IV, est datée de Vissegrad, le paradis terrestre, le 25 Octobre 1483.

Le roi de Hongrie avait péri dans la bataille de Mohacz. On décerna la royauté à l'un des principaux magnats, Jean Zapolya ; la diète de Presbourg déclara cette élection illégale et non avenue, puis elle nomma roi Ferdinand, archiduc d'Autriche et roi des Romains. Ce prince venait de recevoir, de la même manière, la couronne de Bohème. Jean Zapolya fit d'abord soutenir ses prétentions par des docteurs en droit, puis il eut recours à la voie des armes. Le grand nerf de

la guerre, l'argent, manquait également aux deux compétiteurs. Cependant Ferdinand l'emporta. Zapolya, dans sa détresse, fit alliance avec la Porte ottomane, qui le reconnut comme roi de Hongrie. En 1529 Soliman s'empara de Bude, mit Zapolya sur le trône, puis avec une armée de 120,000 hommes et 400 bouches à feu il assiégea la ville de Vienne, défendue par 16,000 hommes et le vaillant comte Nicolas Salm. Celui-ci repoussa les assaillans, mais fut blessé mortellement la veille du jour où les Turcs firent retraite. Une foule de Hongrois étaient prisonniers des Musulmans, qui n'épargnaient pas plus les partisans de Zapolya que ceux de Ferdinand. Zapolya, voyant qu'ils emmenaient de Pesth 10,000 prisonniers, se mit à pleurer amèrement. Mieux aurait valu, dit Mailath, ne pas se donner de semblables auxiliaires. Ferdinand avait plus de partisans que Zapolya pour un motif en apparence assez frivole. Sa monnaie était de bon aloi, tandis que celle de son compétiteur était fort décriée. Quatre deniers de Zapolya valaient tout au plus un denier de Ferdinand.

En 1532, Soliman, avec une armée de 300,000 hommes, fut arrêté dans sa marche triomphale par la petite ville de Güns, que défendait le brave Jurisich. La garnison de cette bicoque n'était que de 700 hommes. En 1537 Ferdinand reconnut Zapolya comme roi de Dalmatie et de Hongrie; de son côté Zapolya renonça pour tous ses descendans, de l'un et de l'autre sexe, au trône de Hongrie en faveur de la maison d'Autriche. Zapolya mourut le 21 Juillet 1540, laissant un fils nommé Jean-Sigismond, âgé de quinze jours. Soliman, empereur des Turcs, prétendit alors que la Hongrie lui revenait de droit, et ses armées ravagèrent, plusieurs années de suite, cet infortuné pays, et y conquirent une foule de villes et de châteaux forts. Souvent, pour annoncer leurs victoires à leurs compatriotes, les Turcs jetaient les têtes de leurs ennemis dans le Danube. En 1552 ces bar-

bares remportèrent une nouvelle victoire sur les Hongrois, et pour informer le sultan de leurs succès, ils lui envoyèrent 40 étendards et 5000 nez coupés aux cadavres des Chrétiens. Une partie de la garnison magyare de Weszprim ayant passé du côté des Turcs, ceux-ci la sabrèrent. Au siége de Témeswar, qui eut lieu la même année, les héros de l'islamisme donnèrent un assaut général à la ville; tous ceux qui témoignaient de l'hésitation, étaient poussés au combat à l'aide de massues de fer. Témeswar fut pris, malgré la résistance de la garnison chrétienne. En général, l'année 1552 fut désastreuse pour le peuple magyare. La ville d'Erlau se défendit avec un courage héroïque contre ses barbares ennemis; plus d'une femme s'y montra la digne émule de celle que l'histoire de France célèbre sous le nom de Jeanne Hachette. Quand les Turcs levèrent le siége, ils crièrent aux assiégés: Vous vous êtes bien défendus; nous nous retirons maintenant, mais prenez garde à vous; car nous reviendrons l'année prochaine en plus grand nombre. Le pacha qui commandait à Bude, avait dit au visir Ahmed, chargé du siége d'Erlau: « Ce n'est qu'une chambre d'enfans. » Quand Ahmed le revit, il lui dit: « Je n'ai encore jamais vu des enfans aussi braves que ceux d'Erlau. » L'année suivante le pacha de Bude fut destitué. Douze mille boulets avaient été jetés dans la ville. Erlau partage avec Vienne et Malte la gloire d'avoir arrêté les armes victorieuses du puissant Soliman. Ferdinand mourut en 1564; Jean-Sigismond Zapolya était gouverneur de la Transylvanie, sans relever du roi de Hongrie. Les Magyares décernèrent la couronne à Maximilien I.er, fils aîné de Ferdinand. Le nouveau roi eut encore à combattre les Turcs, qui ne lui causèrent toutefois pas grand dommage. En 1569, deux ans après la conclusion de la paix avec les Turcs, il s'éleva en Transylvanie un homme dont les projets et la destinée furent également remarquables; il s'appelait George Karatson, était né en Wa-

lachie et avait reçu le surnom d'*homme noir* à cause de la couleur de son visage et de son corps, mais surtout à cause d'une raie noire, large de deux doigts, qui s'étendait sur toute son épine dorsale. L'homme noir possédait une vigueur telle qu'il brisait un fer à cheval et faisait passer une flèche à travers le bois d'une charrue. Le peuple était persuadé que cette force musculaire était surnaturelle; lui-même disait, d'un ton mystique, que Dieu l'avait chargé de délivrer la Hongrie du joug des Musulmans, qu'il l'aiderait à chasser les ennemis du nom chrétien avec des moyens très-faibles en apparence. George Karatson avait beaucoup d'éloquence naturelle; peu à peu le bruit se répandit parmi le peuple que l'homme noir, favori de la divinité, surgissait, nouveau Josué ou Macchabée, pour briser la puissance ottomane. On inventa ou l'on déterra des prédictions annonçant que cette année-là même verrait l'anéantissement de l'empire des Turcs; dans les fêtes, les réunions et les rues des villes, sur les grandes routes, partout, dans les conversations plaisantes ou sérieuses, on ne parlait que de la guerre sacrée; les paysans s'attroupèrent sur les bords de la Theiss. Un de ses partisans les plus zélés, Ladislas de Nagybania, surnommé le pelletier, à cause du métier qu'il exerçait, était l'aide-de-camp de l'homme noir. Il comptait plus de 2000 hommes dans son armée; aucun d'entre eux ne recevait de solde; ils étaient tous obligés de pourvoir eux-mêmes à leurs besoins. Il est vrai que les villages d'alentour fournissaient des provisions en abondance. Trois fois par jour, le matin, à midi et le soir, une cloche annonçait le moment de la prière; toute l'armée se jetait alors à genoux pour demander à Dieu un heureux succès. Tous les juremens, toutes les expressions déshonnêtes étaient proscrites; toutefois l'homme noir ne se faisait pas toujours un religieux scrupule d'enlever le bétail d'autrui quand les vivres baissaient dans le camp. La réception d'un novice était tout-à-fait comique: l'homme noir saisissait le

récipiendaire par les cheveux, le secouait quelque peu, lui donnait une tape sur la joue, et l'appelait son fils. Toute l'armée donnait à son chef le nom de père. Sa réputation s'accrut à tel point, que la plus grande partie de la garnison d'Erlau aurait passé de son côté, si elle n'avait été retenue par les mesures énergiques du commandant Kaspar Magotsi. L'automne arriva; l'homme noir congédia son armée, sans avoir fait la moindre égratignure aux Musulmans. Il ordonna à tous ses guerriers de revenir au printemps suivant, pour voir les grandes merveilles que le Tout-Puissant allait opérer par leur intermédiaire. Dès que l'hiver fut passé, l'armée se recomposa; l'homme noir alla camper auprès de Debreczin. Là il choisit dans le nombre 600 des plus intrépides, et leur annonça la prise prochaine de Törok-Saint-Miklos. C'était un petit castel, appartenant au bey de Szolnok; les murailles, leur dit-il, tomberont d'elles-mêmes, la flamme céleste consumera le château; vous n'avez pas besoin d'emporter des vivres. Dieu prendra soin de nous. La petite troupe se mit en marche avec le ferme espoir que Dieu ferait des miracles pour elle. De nombreuses provisions que l'on rencontra, soit par hasard, soit par les artifices de l'homme noir, accrurent encore cette crédule confiance. La flamme de quelques monceaux de paille auxquels on avait mis le feu, fut prise pour l'avant-coureur du secours céleste. Soudain les pieux guerriers s'élancèrent contre le castel. Cruelle déception; les Turcs firent une sortie, la garnison de Szolnok, avertie par le bruit de la mousqueterie, vint prendre les héros chrétiens en flanc, et la déroute fut générale. Les Turcs massacrèrent tous leurs adversaires, à l'exception d'un très-petit nombre, qui revint au camp confus et désespéré. Tel n'était pas Karatson; nous avons été malheureux, dit-il, parce que dans le nombre de nos guerriers il y avait des hommes attirés plutôt par la soif du butin que par le désir d'aider la cause chrétienne. Dans peu de temps j'en-

lèverai moi-même Szolnok. Mais l'enthousiasme était refroidi; les partisans de l'homme noir disparurent les uns après les autres. Les vivres commençant à manquer, l'homme noir en demanda aux bourgeois de Debreczin. Sur leur refus, il voulut en prendre de vive force. Les bourgeois s'attroupèrent, massacrèrent l'escorte du prophète, l'arrêtèrent lui-même et le décapitèrent sur-le-champ. Ladislas, le pelletier, éprouva un sort analogue, et les acolythes se dispersèrent.

Maximilien I.er mourut en 1574, et Stéphan Batori fut proclamé roi deux ans après. La guerre des Hongrois contre les Turcs continuait toujours. On remarque comme un trait distinctif du caractère des Turcs de cette époque, que jamais ils n'observaient la teneur d'une capitulation; qu'elle accordât ou non aux assiégés la vie et les honneurs de la guerre, ils n'en massacraient pas moins leurs ennemis, dès que la bonne foi de ces derniers les livrait sans défense aux atteintes des janissaires. Le 26 Octobre 1595 les Turcs, commandés par Mahomet III, défirent les Chrétiens dans une bataille qui dura trois jours consécutifs et où la perte des Magyares s'éleva à 50,000 hommes. Voici un trait qui caractérisera les guerres que se faisaient alors les deux peuples. En 1600 la garnison de Papa se composait de Français, de Hongrois et d'Allemands; le gouvernement devait aux Français sur leur solde un arriéré de 60,000 ducats. Comme ils ne recevaient pas cette somme, ils la demandèrent au bey de Stuhlweissenbourg, lui promettant en retour de lui livrer la ville. En conséquence ils tombèrent sur les Hongrois et les Allemands, les désarmèrent, pillèrent la ville et se préparèrent à la remettre aux Turcs, lorsqu'on vint en toute hâte les assiéger. Adolphe de Schwarzenberg, général des assaillans, fut blessé mortellement par une balle. Cependant les Français, se voyant hors d'état de résister plus long-temps, se firent jour, au nombre de 2000 hommes, au travers du camp des assiégeans, et rejoignirent les Turcs après avoir

perdu mille des leurs. Les mille survivans reçurent à Stuhlweissenbourg la somme qu'on leur avait promise. Dès ce moment ils formèrent dans l'armée turque un corps particulier, qui se distingua autant par sa bravoure que par les cruautés qu'il exerçait à l'égard des Chrétiens. Hassan Terjaki (le mangeur d'opium), commandant turc de la forteresse de Kanizsa, la défendit vigoureusement contre l'armée chrétienne. La ruse lui servit autant que la force. Quand il faisait des prisonniers, il les relâchait, après s'être apitoyé sur leur sort; car il voulait leur faire croire que d'un jour à l'autre les Allemands égorgeraient les Hongrois, et *vice versâ.* Il prétendait avoir des renseignemens authentiques à cet égard. Il pleurait, afin de donner du poids à ses paroles; un mouchoir, enduit d'essence d'oignons, lui permettait d'avoir les larmes à commande. Le siége de Kanizsa eut lieu au mois de Septembre de l'année 1601.

Lorsque la réforme de Luther éclata, elle trouva de nombreux partisans en Hongrie. Les États ordonnèrent aux magistrats d'Hermannstadt de rechercher dans les maisons des particuliers tous les ouvrages de Luther qui pouvaient s'y trouver, de les brûler sur la place publique, et d'en défendre la lecture sous peine de confiscation. On brûla une grande quantité de livres; mais tel était déjà le zèle des nouveaux sectaires, qu'ils imaginèrent et publièrent un miracle. Pendant l'incendie, affirmaient-ils, le psautier de Luther s'était élancé dans les airs, puis il était retombé sur la tête du commissaire, et trois jours après celui-ci était mort de la fièvre. Le 18 Septembre 1529 les évangéliques étaient déjà en assez grand nombre dans la ville d'Hermannstadt pour oser ordonner à tous les catholiques d'évacuer la ville dans l'espace de soixante-douze heures. Le nombre des sectaires croissait presque dans la même proportion par tout le royaume. Martinuzzi, évêque de Grosswardein, crut pouvoir remédier par la force aux progrès de la nouvelle doc-

trine; mais qui ne sait que les persécutions favorisent plutôt qu'elles n'arrêtent les progrès d'un parti, soit religieux, soit politique? A Grosswardein une femme s'était agenouillée devant l'image d'un saint, un sacristain protestant s'approcha d'elle et lui donna un soufflet. Martinuzzi le fit arrêter et brûler.

Vers l'an 1604 la Hongrie avait pour maître l'empereur Rodolphe, qui la livra à ses généraux et à ses favoris. Blessés dans leurs affections religieuses, les luthériens et les calvinistes du pays se révoltèrent sous les ordres de Stéphan Bocskai, que les Turcs reconnurent pour roi de Hongrie. Bocskai fit la paix avec l'empereur en 1605, reçut la souveraineté de la Transylvanie, et mourut sans enfans le 28 Décembre 1606. En 1613 Bethlen Gabor (Gabriel) fut élu grand-prince de Transylvanie. Les chefs politiques de cette province ne dépendaient pas de l'Empire. Quand la guerre de trente ans eut commencé, Bethlen Gabor se rangea du côté des protestans, et se mesura plusieurs fois avec le fameux Wallenstein, mais sans succès marqué de part ni d'autre. Le grand-prince de Transylvanie fut élu roi de Hongrie, à deux reprises différentes, par la diète rassemblée *ad hoc* et agissant en toute liberté. Il eut en conséquence à combattre continuellement les princes autrichiens, qui ne renonçaient pas à leurs prétentions. Bethlen Gabor régla les monnaies dans ses États, fixa les intérêts légaux à 8 pour 100, défendit l'exportation du bétail et favorisa l'exploitation des mines. Désirant plaire à tous les partis lors de son avénement au trône de Hongrie, il fit célébrer le service divin dans la cathédrale de Presbourg, le premier dimanche d'après le rite catholique, le second d'après le rite calviniste, et le troisième d'après le rite luthérien. Il maintenait dans son armée une discipline très-sévère, lui défendait, même par les froids les plus rigoureux, de couper des arbres ou d'arracher des buissons, et ne levait jamais de réquisition en

pays ennemi. Dans un de ses ordres du jour il disait entre autres choses : « Il est formellement défendu d'injurier ou de maltraiter ses hôtes ; tous ceux qui donneront des coups, en recevront à leur tour ; l'assassin sera puni de mort. Celui qui blessera son camarade, son hôte ou un paysan d'un coup de sabre, sera décapité ; le viol sera puni de même. L'enlèvement d'un bœuf ou d'un cheval entraînera la peine du gibet. Celui qui volera de l'herbe, des agneaux ou des porcs (*Borstenvieh*, des animaux à soies), recevra des coups de bâton, et sera tenu de restituer ou de payer l'équivalent. Le sacrilége et la violation des tombeaux attireront sur le coupable la peine de mort. Les demeures des ecclésiastiques et des prédicateurs, les écoles et les auberges sont exemptes de l'obligation de loger des soldats.... Donné dans notre ville de Neusohl, le 11 Juin 1620. » Il avait toujours une bibliothèque de campagne, et dans ses momens de loisir il jouait du violon ou du luth.

En 1637 mourut le célèbre prélat Pazman, dont Mailath fait l'éloge suivant : « Quiconque dénie le titre de grand à Pazman, ne sait pas ce que c'est que la grandeur, ou est animé de l'esprit de parti. Lorsqu'il parut sur la scène du monde, le clergé catholique était pauvre, opprimé, intimidé et faible en nombre : lorsqu'il mourut, la hiérarchie magyare était riche, puissante, considérée, pleine d'ardeur et d'instruction. Avant Pazman, les théologiens protestans étaient plus instruits que leurs confrères catholiques ; avec lui commença l'érudition de ces derniers ; aucun parti religieux, en Hongrie, ne peut montrer dans ses fastes un homme égal à Pazman. Quand il arriva, la Hongrie était protestante, quand il mourut, elle était catholique. »

Louis XIII, ou plutôt le cardinal de Richelieu, fidèle à son système et poursuivant par tous les moyens qui étaient en son pouvoir l'humiliation de l'Autriche, fit alliance avec Rakoczy, successeur de Bethlen Gabor sur le trône de

Transylvanie. Le roi de France s'engageait à ne pas faire la paix avec l'empereur, sans y comprendre son allié; en cas de non-réussite, il promettait à Rakoczy une pension annuelle de 20,000 écus. Rakoczy mourut le 23 Octobre 1648.

Sous le règne de Léopold I.er les Hongrois furent accablés d'impôts, vexés par les troupes allemandes qui occupaient le pays et lésés dans leurs croyances religieuses. Une première conspiration échoua, parce que l'exaspération universelle n'était pas encore parvenue à son comble. Une seule particularité suffira pour donner une idée des ravages des soldats allemands. Comme autrefois les Sarrasines faisaient taire leurs enfans en leur criant : Richard Cœur-de-lion arrive, les femmes magyares disaient : les Allemands arrivent. L'insurrection était toute faite dans les esprits; pour la réaliser, il ne fallut plus qu'un chef : on le trouva dans la personne du comte Émérich Tököly. Émérich Tököly était un homme distingué sous plusieurs rapports; habile dans toutes les parties de l'art militaire, calme ou impétueux, selon que les circonstances l'exigeaient, grand, bien fait, spirituel, adroit et instruit; il parlait avec une égale facilité le hongrois, l'allemand, le latin et le turc. Élevé dès son enfance à la cour d'Autriche, il fut impliqué dans la première conspiration, qui avait pour but de renverser la domination autrichienne en Hongrie. A peine Tököly se fut-il mis à la tête des conjurés, que l'insurrection prit un élan extraordinaire; les Autrichiens furent battus presque partout, et les insurgés marchèrent de succès en succès. Pour consolider la révolution, Tököly fit avec les Turcs un traité d'alliance offensive et défensive. De son côté Léopold, prévoyant l'orage qui allait fondre sur lui, se ligua avec Jean Sobiesky, l'héroïque monarque de la Pologne. En 1683 le grand-visir Cara Mustapha entra en Hongrie avec une armée formidable, et opéra sa jonction avec les troupes commandées par Tököly, puis il se dirigea sur la capitale de l'Autriche pour en faire le

siége. Les détails de cette guerre appartiennent moins à l'histoire de Hongrie qu'à celle d'Autriche et de Pologne. On sait que les Turcs furent vaincus complétement, et que cette défaite faillit porter un coup mortel à l'influence ottomane en Europe. Les Chrétiens reprirent la ville de Gran à leurs ennemis qui l'avaient possédée pendant 78 années. Vaincus dans une seconde bataille, qui fut des plus sérieuses, les Turcs eurent l'extrême imprudence de s'aliéner Tököly en l'emprisonnant; ils se privèrent ainsi de ses partisans, qui passèrent sur-le-champ du côté des Autrichiens. Ils reconnurent bientôt leur faute et remirent Tököly en liberté; mais le mal était irréparable. Tököly se trouvait délaissé par son armée, et incapable de rendre aux Turcs le moindre service.

L'année 1686 vit s'opérer contre les Turcs une véritable croisade européenne. L'armée autrichienne, forte de 90,000 hommes, comptait dans ses rangs des volontaires espagnols, anglais, italiens et français. Soixante Catalans, la plupart gens de métier, s'embarquèrent à Barcelonne pour aller combattre les Turcs. On les enrôla dans le régiment de Stahremberg, et ils se distinguèrent par leur constance et leur intrépidité. Fallait-il marcher au combat, ils étaient vifs et joyeux; les éloignait-on du danger, ils étaient tristes et mélancoliques. La plupart d'entre eux reposent sous les murs de Bude. La postérité n'a pas conservé leurs noms. Qu'ils reposent en paix! dit Mailath. Les opérations de la campagne commencèrent par le siége de la ville de Bude, qui était défendue par 1600 Turcs d'une valeur éprouvée. Les assiégés résistèrent avec un courage extraordinaire, et firent essuyer à l'armée chrétienne une perte considérable. Bientôt 80,000 Turcs, commandés par le grand-visir, accoururent au secours de leurs compatriotes; mais leurs efforts pour débloquer la ville furent infructueux. Le 2 Septembre l'armée autrichienne donna un assaut général en présence des troupes libératrices du grand-visir, emporta la plupart des retranchemens à la

baïonnette et prit la ville, sans que le grand-visir pût y mettre obstacle. Cet événement fut, au contraire, pour lui et son armée le signal d'une retraite précipitée. Le sort de deux prisonniers turcs mérite d'être rapporté. Le premier, Csonkabey, aga des janissaires, fut baptisé sous le nom de Léopold (car l'empereur lui servit de parrain), anobli par son auguste protecteur, et quelque temps après il commanda un régiment hongrois, sur les bords du Rhin, dans une guerre contre la France; l'autre se nommait Hamsa-beg. A une époque antérieure il avait attelé à une charrue son prisonnier Pierre Szapary, et demandé 30,000 florins pour sa rançon. Pierre Szapary recouvra sa liberté, grâce à l'intervention armée de ses amis, et se trouva au siége de Bude. Après la prise de la ville, Charles de Lorraine lui fit présent de Hamsa-beg. Celui-ci l'apprit et, craignant de justes représailles, s'empoisonna. Szapary vit son ennemi et lui pardonna, sans se douter qu'il recèlât la mort dans ses entrailles. Toutefois la générosité du Chrétien fit tant d'impression sur Hamsa-beg, qu'il se fit baptiser quelques minutes avant sa fin.

La diète de Hongrie, enchantée de voir les Turcs presque entièrement expulsés du territoire hongrois, décerna la couronne à Léopold et à ses descendans à perpétuité, dans la séance du 9 Décembre 1687. En 1696 la maison d'Autriche acquit aussi la souveraineté de la Transylvanie. Depuis le temps où l'héroïque dévouement du peuple hongrois sauva Marie-Thérèse et toute la dynastie impériale, l'histoire du peuple hongrois est identiquement la même que celle de l'empire d'Autriche.

Un mot sur l'histoire littéraire terminera cet article. Les grands événemens de l'histoire moderne, tant sous le point de vue politique que sous le point de vue religieux, développèrent, par contre-coup, les connaissances historiques et théologiques. Les plus célèbres théologiens, à partir de la

réforme[1], furent: Jean Honter, surnommé par Luther et Mélanchthon l'évangéliste de la Transylvanie; Valentin Wagner, Mathias Devay, Pierre Melius, Étienne Szegedi, François Davidis, George Enyedi, Simon Pecsi, Albert Graverus, qui publia contre les calvinistes un livre intitulé: *Absurda absurdorum absurdissima calvinistica absurda* (Jéna, 1618); Pierre Alvintzy, George Kaldi, Pierre Pazman, Étienne Catona, Michel Apafy, Jean Apatzay, Jean Bayer, Jean Nadasdy, auteur de cinquante ouvrages ascétiques; Michel Nemethi, Jean Posahazy, Martin Szentivanyi et Paul Esterhazy.

Les auteurs de chroniques et de mémoires les plus connus et les plus dignes de l'être, furent, dans la même période: Zermegh, Étienne Broderich, François Forgacs, Caspar Helday, Jean Listius, Nicolas Olah, auteur d'une biographie d'Attila; Michel Siegler, Antoine Verantius (Wranczy), Jean-Michel Brutus, Jean Jacobin, Nicolas Istvanfi, Ambroise Symigianus (Somogyi), Étienne Szamosközi, Jean Tsernovics, Caspar Boiti, Grégoire Betö, Pierre Revay, George Zavotsky, David Fröhlich, George Hammer, David Herman, Melchior Inchoffer, George Ratkay, Jean Tonkusz, Jean Bethlen, Wolfgang Bethlen, Jean Kemeny, Jean Lapsanszky, George Lani, Christophe Mazarius, David Rosnyay, Jean Tröster, Samuel Kalnoki, George Apor, Nicolas Bethlen (fils de Jean Bethlen), Paul Ember, Gabriel Hevenesy, Alexandre Karolyi, François Rakoczy II, grand-prince de Transylvanie, qui publia ses mémoires en français; Samuel Timon, Michel Cserey et Ladislav Thuroczi.

Nous citerons pour les autres genres de littérature: Étienne Peithe, auteur d'ouvrages relatifs à la botanique; André Dudits, orateur distingué; Mathias Fron, médecin; Thomas

1 Mailath ne donne lui-même qu'une nomenclature fort sèche, sans aucune citation. Force nous est donc de l'imiter.

*Note du Rédact.*

Jordan, qui publia des traités sur la peste, sur les eaux minérales de la Moravie, etc.; Zacharie Mosotzi, habile jurisconsulte; Jean Kiltonics, auteur d'un ouvrage sur le Droit hongrois, encore lu et estimé aujourd'hui; Michel Bulyofsky, jurisconsulte, philosophe, mathématicien, poète et musicien, qui connaissait l'hébreu, le grec, le latin, le hongrois, l'allemand et le bohémien; Charles Burkis, auteur d'une dissertation sur la sympathie; Daniel Fischer, qui écrivit entre autres choses un essai sur les sorcières; Jean Erdösy, poète distingué; André Walkay, qui composa un poème sur Barberousse le corsaire; Léonard Uncius, qui mit en vers latins toute l'histoire de Hongrie, depuis Attila jusqu'à Mathias Corvinus, et Nicolas Zrinyi, qui raconta en vers énergiques et animés le siége de Szigeth, etc.

J. B. G.



## SOUVENIRS DE VOYAGES,

### PAR HENRI HEINE.[1]

### (*Premier article.*)

Nous avons déjà ailleurs porté un jugement général sur ce jeune écrivain, l'une des plus belles espérances de la littérature allemande, qui dès son début éclipsa bien des réputations, et qui paraît destiné à occuper bientôt, ou plutôt qui occupe déjà une place distinguée parmi les littérateurs contemporains. Émule de Bœrne, sans être son rival, disciple à la fois de *Sterne*, de *Thümel*[2] et de *Jean-Paul*, il a plusieurs des meilleures qualités de ses maîtres, et presque aucun de leurs défauts. Tour à tour, et souvent tout à la fois sentimental et caustique, aimant le monde et pourtant satirique, l'extrême plaisir qu'on prend à le lire, est encore augmenté par un style toujours pur et facile, surtout dans les dernières parties de ses ouvrages. En essayant de traduire les morceaux les plus intéressans de ses voyages, nous aurons souvent à regretter de ne pouvoir pas rendre toutes ces beautés de style dont ils sont pleins; car jusqu'ici Heine est encore plus remarquable comme écrivain que comme auteur. Sous le rapport politique Heine, malgré toute son originalité, peut être regardé comme l'expression de l'esprit qui anime en général la jeunesse virile de l'Allemagne; de cette génération qui, née avec le siècle, trop jeune encore en 1813 pour prendre les armes contre la domination étrangère et pour épouser les haines

1 *Reisebilder von H. Heine*; trois volumes in-12; Hambourg, chez Hoffmann et Campe, 1830. Un quatrième volume, sous le titre de *Nachträge* ou Supplément, parut en 1831.

2 Auteur, trop peu connu en France, d'un voyage poétique dans la France méridionale en 1791 — 1805. Thümel mourut en 1817.

alors nationales, partagea toutes les espérances nouvelles: de là son admiration excessive pour Napoléon en même temps que son amour de la liberté.

Nous allons mettre le lecteur en état de juger par lui-même, en traduisant avec fidélité quelques-uns des fragmens les plus saillans de Heine; et s'il nous est impossible de reproduire tout le charme de son style, au moins tâcherons-nous de rendre tout son esprit.

Le premier fragment est intitulé *le Voyage du Harz*[1] *en* 1824, œuvre de jeunesse et de malice, qui commence par une description fort gaie de Gœttingue, point de départ du poète. « La ville de Gœttingue, célèbre par ses andouilles et son université, appartient au roi d'Hanovre, et renferme 999 feux, diverses églises, un observatoire, un *carcer*, une bibliothèque et une taverne (le *Rathskeller*), où la bière est fort bonne. Le ruisseau qui traverse la ville s'appelle la Leine et sert de bain en été; l'eau en est très-froide, et si large en quelques endroits, que Lüder ne put la franchir en sautant qu'à grand'peine. La ville est fort belle, et plaît le mieux lorsqu'on lui tourne le dos. Il faut bien qu'elle existe depuis long-temps; car je me rappelle qu'il y a cinq ans, lorsque j'y fus immatriculé et bientôt après renvoyé, elle avait déjà ce même air d'antiquité et de vieille sagesse, etc. Il y a même des gens qui prétendent que cette ville fut bâtie du temps de la migration des peuples; que chaque tribu germanique y laissa un exemplaire des siens, et que c'est là l'origine de tous les Vandales, Frisons, Souabes, Teutons, Saxons,

1 On trouve dans un des derniers numéros de la *Revue des deux mondes* un extrait de ce morceau, par M. Loève-Veimars. Il a pu amuser et intéresser, tel qu'il est, mais ce n'est certes pas une traduction exacte. Nous avons cru devoir relever plusieurs des fautes matérielles dont cette traduction fourmille. Dans une note, M. Loève-Veimars croit expliquer le mot *Philistins*, en disant que c'est ainsi qu'on appelle à Gœttingue une classe d'étudians à mœurs grossières, tandis que tout le monde sait que ce nom est donné, dans l'argot des étudians, aux bourgeois des villes universitaires. W.

Thuringiens, etc., qui sont encore aujourd'hui à Gœttingue par hordes et distingués par les couleurs de leurs bonnets et des houppes de leurs pipes, se battent sans cesse entre eux, ont des mœurs semblables à celles du temps de la migration des peuples, et sont dirigés dans leur conduite par une loi très-ancienne, appelée le *Comment*, qui mériterait une place parmi les *leges barbarorum.*» L'auteur continue sur ce ton à dire encore beaucoup de belles choses sur Gœttingue, qui a été tant de fois louée qu'elle ne se fâchera pas d'avoir une fois posé au pinceau de la satire. Nous ne voulons pas cependant nous en rendre complice en traduisant le reste, surtout la savante digression sur les pieds des dames de Gœttingue. Notre voyageur quitte enfin la ville universitaire, non sans lui lancer encore quelques brocards. A Nordheim il eut sa première aventure. «Après avoir imposé silence à mon estomac, dit-il, je remarquai dans la salle de l'auberge un monsieur avec deux dames qui étaient sur le point de partir. L'étranger était tout habillé de vert; il ressemblait au roi Nabucodonosor tel qu'il a dû être dans son âge mûr, lorsque, semblable aux bêtes, il ne se nourrissait que de salade verte.» Il était accompagné de deux dames dont l'auteur fait des portraits qui ne paraissent pas flattés; l'une, en effet, selon lui, avait un visage d'un mille carré, tandis que la face de l'autre n'était qu'une bouche entre deux oreilles. Ces voyageurs lui ayant demandé dans quel hôtel ils pourraient descendre à Gœttingue, il leur nomma l'hôtel de *Brühbach*, nom que les étudians donnent à leur prison. S'étant remis en route, il arriva tard à Osterode et se coucha aussitôt, «fatigué comme un chien, et il dormit comme un Dieu.» Il eut un songe que nous essaierons de traduire; c'est ici pour la première fois que se révèle le talent de l'auteur. «Un songe me transporta encore une fois à Gœttingue, à la bibliothèque. Je me trouvai dans un coin de la salle des livres de droit, parcourant de vieilles dissertations; j'y lus

long-temps, de sorte qu'en finissant je remarquai à mon grand étonnement qu'il faisait nuit et que la salle était éclairée par de grands lustres de cristal. La cloche de l'église voisine sonnait minuit; la porte s'ouvrit lentement, et il entra une femme gigantesque, d'un port majestueux, accompagnée avec respect des membres et des suivans de la faculté de droit. Cette femme, bien que déjà chargée d'années, montrait néanmoins sur sa figure les traits d'une beauté sévère; chacun de ses regards décelait l'auguste Titanide, la puissante Thémis; elle tenait négligemment d'une main le glaive et la balance, de l'autre un rouleau de parchemin; deux jeunes docteurs en droit portaient la queue de sa robe, dont la couleur était effacée par le temps; à sa droite sautillait le grêle conseiller aulique *Rusticus*, le Lycurgue d'Hanovre, déclamant une partie de son nouveau projet de loi; à sa gauche boitait galamment et de bonne humeur son cavalier servant, le conseiller intime de justice Cujace, qui ne cessait de lancer des bons-mots juridiques, et en riait le premier de si bon cœur, que la sévère déesse elle-même se baissa plusieurs fois vers lui en souriant, et lui donna quelques légers coups de son rouleau de parchemin sur l'épaule, en lui disant tout bas : « Petit fripon, qui tailles les arbres d'en haut! » Tous les autres s'approchèrent successivement, chacun cherchant, avec un sourire, à faire prévaloir son opinion, ou parlant avec suffisance d'un petit système ou d'une petite hypothèse de sa façon. Des étrangers, s'annonçant comme autant de grands hommes de l'ordre illustre, entrèrent ensuite dans la salle, définissant et distinguant avec une prolixe outrecuidance au sujet du moindre titre des Pandectes. La société se grossit encore d'une foule de vieux jurisconsultes, revêtus de costumes antiques et coiffés de vastes perruques. Ils semblaient fort étonnés du peu de considération que l'assemblée leur témoignait, malgré leur célébrité passée; ils se joignirent aux autres à leur manière, et tous ensemble de concert formèrent un bourdonnement, un va-

carme qui, semblable aux vagues de la mer se brisant contre le rivage, enveloppa la noble déesse jusqu'à ce qu'enfin, perdant toute sa patience, elle s'écria soudain avec le ton de la plus vive douleur : « Taisez-vous, taisez-vous, j'entends la voix de Prométhée ; la force moqueuse et la violence muette enchaînent l'innocent au roc de la douleur, et toutes vos déclamations et toutes vos disputes sont impuissantes pour calmer l'ardeur de ses blessures et pour rompre ses fers. »

« Ainsi s'écria la déesse, et des torrens de larmes s'échappèrent de ses yeux ; et toute l'assemblée hurla, saisie d'angoisse ; les voûtes de la salle s'ébranlèrent et gémirent, les livres tombèrent avec fracas de leurs rayons ; en vain le vieux Münchhausen[1] sortit de son cadre doré pour apaiser ce désordre : le bruit, les hurlemens allaient sans cesse croissant ; et loin de ce tumulte épouvantable je me sauvai dans la salle de l'histoire, auprès du lieu où sont placés les images saintes de l'Apollon du Belvédère et de la Vénus de Médicis ; je me jetai aux pieds de la déesse de la beauté, et dans sa contemplation j'oubliai l'agitation tumultueuse à laquelle je venais d'échapper ; mes yeux ravis s'enivraient de l'harmonie et de la grâce éternelle de son corps béni ; un calme hellénique remplit mon ame, et sur ma tête se répandirent, comme une bénédiction céleste, les plus doux sons de la lyre divine de Phébus-Apollon.

« A mon réveil encore d'agréables tintemens frappèrent mon oreille ; les troupeaux allaient au pâturage, et j'entendais résonner leurs clochettes. Les rayons dorés du soleil traversaient les fenêtres et éclairaient les simples tableaux qui ornaient les murs de ma chambre. Ils représentaient les uns des scènes de la guerre de délivrance, et disaient comment alors nous avons tous été des héros ; les autres des scènes

1 Le baron de Münchhausen, né en 1688 et mort 1770, premier ministre d'Hanovre, fut le fondateur de l'université de Gœttingue, qui demeura 32 années sous sa direction.

d'échafaud du temps de la révolution, Louis XVI à la guillotine, et d'autres exécutions semblables, qu'on ne peut regarder sans rendre grâce à Dieu d'être couché tranquillement dans son lit, humant paisiblement son café, et de se sentir encore la tête assise très-confortablement sur les épaules.»

Notre voyageur quitte Osterode fort content de son séjour dans cette petite ville, et poursuit son voyage. Il rencontre un compagnon-tailleur et fait route avec lui; c'était un petit et joli jeune homme, si mince que les étoiles pouvaient paraître à travers son corps, comme à travers les esprits nébuleux d'Ossian, et offrant ce mélange singulier, mais assez commun parmi nous, de jovialité et de mélancolie. Il le prouve par les chansons tantôt gaies, tantôt tristes qu'il chante pour charmer les fatigues de la route; il y cède cependant bientôt, et, en se plaignant que le monde était trop grand, il se laisse tomber doucement au pied d'un arbre. Le voyageur prend congé du petit tailleur. «Les montagnes devenaient plus escarpées; des forêts de pins se balançaient à mes pieds comme une mer de verdure, et au-dessus de moi de légers nuages blancs voguaient sur l'azur du ciel. Le caractère sauvage du pays était pour ainsi dire dompté par son unité et sa simplicité. Ainsi qu'un bon poète, la nature n'aime pas les transitions brusques. Les nuées, quelque bizarres que soient souvent leurs formes, ont pourtant un coloris doux, qui est dans une harmonie parfaite avec le bleu du ciel et la verdure de la terre, de sorte que toutes les couleurs d'un paysage se fondent ensemble, comme se marient les sons d'une douce musique, et que l'aspect de la nature apaise et calme l'agitation de l'ame.

«De même encore qu'un grand poète, la nature sait produire les plus grands effets avec les plus petits moyens. Ce n'est qu'un soleil, des arbres, des fleurs, de l'eau et de l'amour. Mais si ce dernier manque dans le cœur des spectateurs, l'ensemble ne présente qu'un froid spectacle; le soleil

alors n'est qu'un astre qui a tant et tant de milles de diamètre, et les arbres sont bons pour le chauffage, et les fleurs sont classées selon les pistils et les étamines, et l'eau a la propriété d'être humide.

« Un petit garçon qui ramassait du mort-bois pour son oncle malade, me montra le village de Lersbach, dont les chaumières occupent près d'une demi-lieue le long de la vallée. » Là, dit-il, demeurent de stupides crétins et des Maures blancs. « C'est de ce dernier nom que le peuple appelle ici les Albinos. Ce petit garçon semblait d'intelligence avec les arbres de la forêt; il les saluait comme de vieilles connaissances, et eux ils semblaient par leur bruissement lui rendre le salut. Il sifflait comme un serin, et tout autour les autres oiseaux lui répondaient, et au moment où je m'y attendais le moins, il s'était déjà perdu dans le plus épais du bois. »

Notre nouveau *Sterne* arrive à Clausthal, petite ville environnée de montagnes, au moment même où les enfans sortaient de l'école. Ce qu'il dit sur cette rencontre peut servir de supplément aux précieux renseignemens qu'un célèbre philosophe nous a rapportés sur l'instruction publique en Allemagne. « Ces chers enfans, ayant presque tous les joues vermeilles, les yeux bleus, et les cheveux couleur de lin, par leurs cris de joie, me rappelèrent le temps où moi-même, encore petit garçon, assis tout l'avant-midi sur le banc de bois d'une sombre école catholique à Düsseldorf, j'étais obligé de subir tant de latin, de coups de bâton et de géographie, jusqu'à ce que l'antique cloche de S. François sonnât midi : avec quelle joie immodérée alors nous nous précipitions hors de l'école! Les enfans de Clausthal s'aperçurent à mon havresac que j'étais étranger, et me saluèrent hospitalièrement. L'un d'eux me raconta qu'ils sortaient de l'instruction religieuse, et me montra le catéchisme d'Hanovre, d'après lequel on les interroge sur le christianisme.

Ce livre était très-mal imprimé, et je crains bien qu'à cause de cela même les enseignemens doivent faire une impression peu agréable sur les ames des enfans; mais ce qui me déplut surtout, c'était que la table de Pythagore, qui cependant n'est pas tout-à-fait d'accord avec la doctrine de la Trinité, se trouvait imprimée sur le dernier feuillet du catéchisme.»

Le voyageur dîne à Clausthal dans l'hôtel à la Couronne, et à propos de harengs fumés, il se livre à une digression sur l'inventeur de cette méthode économique. Il fait la connaissance d'un commis-voyageur, dont il trace un portrait peu flatteur, peut-être pour se venger de lui, attendu que ce serviteur de Plutus ne lui renversa pas sa tasse de café, comme traduit M. Loève-Veimars, mais lui en gâta la jouissance par son inépuisable faconde, qui fit tourner la crème destinée à être mêlée au café. Pour le payer de son effronterie sans doute, à sa demande ce qu'il y avait de nouveau à Gœttingue, il lui raconte comme quoi, avant son départ de cette ville, le sénat académique avait publié un décret, par lequel il était défendu, sous peine d'amende, de couper la queue aux chiens, vu que dans la canicule les chiens enragés la portaient entre les jambes et se distinguaient par là des autres.

Il visite ensuite les mines et la monnaie, où, prenant en main un écu nouveau-né et tout brillant de jeunesse, il lui adresse ce discours: « Jeune écu, quelles destinées t'attendent? Que tu feras de bien et de mal! Comme tu protégeras le vice et racommoderas la vertu, que tu seras aimé et maudit! Que tu seras puissant pour favoriser la débauche, le mensonge, le meurtre, et pour perdre l'innocence! Tu erreras long-temps sans repos, de mains pures en des mains sales, de siècle en siècle, jusqu'à ce qu'enfin, chargé de crimes et las de péchés, tu seras assemblé avec les tiens dans le sein d'Abraham, qui te fondra, te purifiera et te fera revivre sous une autre forme et pour une existence meilleure! »

Nous ne descendrons pas avec le voyageur dans les mines

de Clausthal, la *Dorothée* et la *Caroline ;* mais nous ne pouvons nous empêcher de rectifier ici une des nombreuses erreurs échappées au traducteur français de Heine dans la *Revue des deux mondes*. M. Heine dit assez de mal de ses compatriotes, pour qu'il ne soit pas nécessaire de lui faire dire à ce sujet ce qu'il n'a pas dit. « Mon *Cicerone* lui-même, c'est ainsi que traduit M. Loève-Veimars, était un pieux et honnête Allemand, de la nature d'un Allemand, ou ce qui est la même chose, de la nature d'un caniche. » Or, voici ce que dit M. Heine : « Mon *Cicerone* lui-même était une nature tout-à-fait honnête, toute allemande et fidèle comme un barbet.[1] » Buffon n'a-t-il pas ennobli le chien, et tout en lui refusant la lumière de l'esprit, ne lui a-t-il pas donné, plus qu'à l'homme, la chaleur du sentiment? S'il y a ici une intention satirique, elle ne peut tomber sur le peuple allemand : la fidélité et le dévouement sont hors du domaine de la satire. C'est plutôt aux princes que l'auteur en veut, aux princes qui reconnaissent souvent si mal les prodiges de cette fidélité. « Mon conducteur me montra, dit-il, la galerie où le duc de Cambridge dîna avec sa suite lorsqu'il vint visiter les mines, et où l'on voit encore la longue table de bois qui a servi au dîner, ainsi que la grande chaise d'airain sur laquelle il était assis. Elle y restera pour l'éternelle mémoire de cet événement, ajouta le mineur, et il me raconta avec feu de combien de pompes on avait célébré cet heureux jour, comment toute la galerie avait été illuminée et ornée de fleurs et de feuillage, comment un ouvrier avait chanté en s'accompagnant de la guitare; combien ce bon, cher et gros duc de Cambridge avait porté de santés; enfin, avec quel empressement lui-même et beaucoup d'autres mineurs se laisseraient tuer pour le duc et toute la maison d'Hanovre. Je ne puis jamais entendre, sans en être profondément ému, la fidélité sociale s'exprimer en accens si

1 « *Mein Cicerone selbst war eine kreuzehrliche*, pudeldeutsche *Natur.* »

naïfs. C'est un si beau sentiment! Et puis c'est un sentiment si véritablement allemand! Que d'autres peuples soient plus adroits, plus spirituels, plus agréables : nul n'est aussi fidèle que le peuple allemand. Si je ne savais pas que la fidélité est aussi ancienne que le monde, je croirais que c'est un cœur allemand qui l'a inventée. La fidélité allemande! elle n'est pas une fleur de rhétorique imaginée par les faiseurs modernes d'adresses. Dans vos cours, ô princes allemands, on devrait ne cesser de chanter la romance du fidèle Eckart et du méchant duc de Bourgogne, qui fit périr les enfans de son serviteur, et même alors encore le trouva fidèle. Vous régnez sur le peuple le plus dévoué, et vous vous trompez, si vous croyez que le vieux barbet, si loyal et si sensé, ait tout à coup été saisi de la rage, et qu'il en veuille à vos mollets sacrés! »

Nous n'aurons garde de passer le charmant tableau de mœurs que retrace ici notre voyageur, jetant pour un instant le masque du satirique, pour ne montrer que l'homme sensible et l'observateur ingénieux.

« La plupart des mineurs habitent Clausthal et le bourg de Zellerfeld qui y touche. Je visitai plusieurs de ces braves gens, je contemplai leurs petits ménages, je les entendis chanter quelques-unes de leurs chansons qu'ils n'accompagnent pas mal de la guitare, leur instrument favori; je me fis raconter par eux leurs vieux contes populaires, et réciter les prières qu'ils prononcent en commun avant de descendre dans les sombres abîmes, et je répétai de cœur plus d'une de ces prières. Un vieux chef d'ouvriers m'invita même à rester auprès d'eux et à me faire mineur....

« Quelque paisible et monotone que paraisse la vie de ces hommes, c'est néanmoins une vie véritable et fort animée. Cette bonne femme, tremblante de vieillesse, qui était assise là, vis-à-vis de la grande armoire, derrière le poêle, pouvait bien y avoir été depuis un quart de siècle, et ses sen-

timens et ses pensées sont bien certainement identifiés avec toutes les anfractuosités de ce fourneau et avec toutes les ciselures de cette armoire. Ce poêle et cette armoire vivent, un homme leur a donné une portion de son ame et de sa vie. C'est sans doute de cette vie profondément contemplative, de cette intuition immédiate qu'est née la poésie fabuleuse de l'Allemagne, dont le caractère particulier est de faire parler et agir, non-seulement les plantes et les animaux[1], mais encore des objets qui paraissent tout-à-fait inanimés. La vie intérieure de ces objets se révéla à un peuple ingénieux, inoffensif et sans peines secrètes, dans la retraite paisible et sûre de ses cabanes et de ses montagnes. Il leur communiqua un caractère conséquent et nécessaire, mélange d'humeur fantastique et de pure humanité; c'est ainsi que nous voyons dans la légende populaire, d'une manière merveilleuse et pourtant naturelle, l'aiguille et l'épingle, parties de l'hôtellerie des tailleurs, s'égarer dans l'obscurité; le brin de paille et le charbon périr dans le ruisseau, qu'ils prétendent imprudemment traverser; la pelle et le balai, sur l'escalier, se quereller et se culbuter; le miroir répondre à celui qui l'interroge, et lui montrer la figure de la plus belle des femmes; les gouttes de sang même parler et proférer des paroles d'inquiétude et de pitié.

« C'est par la même raison que notre vie, dans l'enfance, est si significative; à cette époque tout nous paraît d'une égale importance: nous entendons tout, nous voyons tout; toutes les impressions nous affectent également. Plus tard, au contraire, l'attention se porte sur les choses avec plus d'intention; nous nous occupons plus exclusivement de certains objets; nous échangeons péniblement l'or pur de l'intuition immédiate contre le papier-monnaie des définitions écrites, et nous perdons en profondeur ce que nous gagnons en largeur et en étendue. Maintenant nous sommes des gens

1 Le premier traducteur a dit : *qui anime des animaux*.

faits, distingués; nous changeons souvent de logement; la domestique arrange tous les jours la chambre, et place à son gré les meubles qui nous intéressent peu, parce qu'ils sont neufs ou qu'ils appartiennent aujourd'hui à Pierre, demain à Paul; nos vêtemens même nous demeurent étrangers; à peine savons-nous combien il y a de boutons à l'habit que nous portons; nous nous hâtons d'en changer, et aucun n'en demeure dans quelque rapport avec notre histoire intérieure ou extérieure; c'est à peine si nous nous souvenons de la forme de cette veste brune qui un jour nous attira de si vives railleries, et sur les larges raies de laquelle cependant se reposait si doucement la main de notre amante.

« Cette vieille femme, assise derrière le poêle, vis-à-vis de la grande armoire, portait une robe à fleurs et d'une étoffe passée de mode: c'était la robe de noce de feu sa mère. Son arrière-petit-fils, jeune garçon vêtu en mineur, aux yeux vifs et brillans, aux cheveux blonds, était assis à ses pieds, comptant les fleurs de cette robe, sur laquelle sans doute elle lui a déjà raconté maintes histoires, les unes sérieuses, les autres gaies, que l'enfant n'aura garde d'oublier si tôt, qu'il se rappellera encore lorsque, homme fait, il travaillera solitaire dans les sombres galeries de la Caroline, et que peut-être il contera à son tour long-temps après que la bonne grand'mère sera morte, et lorsque lui-même, vieillard éteint, aux cheveux argentés, il sera assis vis-à-vis de la grande armoire, derrière le poêle. »

Le voyageur part pour Goslar, où il arrive sans trop savoir comment. Il se rappelle seulement que tantôt il est monté, tantôt descendu, caressant de ses regards plus d'une belle vallée verdoyante, ses sens partagés entre le murmure des ruisseaux aux flots argentés, le gazouillement des oiseaux des bois, le tintement des clochettes des troupeaux, la verdure si variée du feuillage des arbres dorés par les rayons du soleil, et l'aspect du ciel tendu d'une soie bleue si trans-

parente, que les regards pouvaient plonger profondément jusqu'à l'empirée, où les anges, assis aux pieds de Dieu, étudient dans les traits de sa face les règles de l'éternelle harmonie.

Si l'antique Goslar vous intéresse, en voici la description: « Le nom de Goslar sonne si agréablement, et il s'y rattache tant de vieux souvenirs impériaux, que je m'attendais à trouver une ville imposante. Mais voilà ce qui arrive lorsqu'on vient à voir les célébrités de près. Je trouvai une méchante villace, avec des rues la plupart étroites et tortueuses, traversée par un petit filet d'eau, tombant en ruines, et dont le pavé est aussi rocailleux que les hexamètres de Berlin. Il n'y a que l'air antique de la clôture, des restes de murailles, de tours et de créneaux, qui donnent à cette ville quelque chose de piquant. Une de ces tours, appelée le *Zwinger*, a des murs si forts que plusieurs chambres sont pratiquées dans leur épaisseur. La place devant la ville, où se tient le célèbre jeu d'arquebuse [1], est une belle et grande prairie, entourée de hautes montagnes. Le marché est petit: au milieu est une fontaine dont l'eau se jette dans un grand bassin de métal, sur lequel on frappe en cas d'incendie et qui alors produit un son retentissant au loin. On ignore l'origine de ce bassin; il en est qui disent que le diable l'apporta nuitamment sur le marché....

« L'hôtel de ville de Goslar est un corps de garde badigeonné en blanc. La maison des corps de métiers [2] qui est à côté, a meilleure mine. A égale distance entre le sol et le toit, on y voit les statues des empereurs allemands,

1 La Revue des deux mondes a traduit le mot *Schützenhof* par *assemblée des communes*. Une assemblée des communes à Goslar!

2 Et non *l'édifice de la banque*, comme on a traduit le mot *Gildenhaus*. Il fallait en conscience relever cette faute, de crainte que sur la foi de la Revue des deux mondes, d'ailleurs si digne de confiance, les futurs géographes ne disent : la ville de Goslar a 6000 habitans et une *banque publique*.

noircies par la fumée et en partie dorées, tenant d'une main le sceptre, de l'autre le globe terrestre : ils ont l'air d'appariteurs d'université rôtis. Un de ces empereurs tient le glaive au lieu du sceptre. Je ne pus deviner la raison de cette distinction; elle doit cependant signifier quelque chose; car les Allemands ont cette habitude remarquable de ne jamais rien faire sans y attacher quelque pensée.

« J'avais beaucoup entendu parler de l'existence à Goslar d'un dôme très-ancien et d'un siége impérial. Mais quand je demandai après l'un et l'autre, on m'apprit que le dôme avait été démoli, et le siége transporté à Berlin. Quel temps que celui où nous vivons! On brise des dômes de mille ans, et des trônes sont mis au rebut. L'église de Saint-Étienne a recueilli quelques-unes des curiosités du défunt dôme : des peintures sur verre admirables, quelques mauvais tableaux, un Christ en bois, et un autel païen d'un métal inconnu, ayant la forme d'un carré long, porté par quatre cariatides, qui, à moitié accroupies, soutiennent le poids de leurs mains élevées au-dessus de la tête, et montrent de hideuses figures. Le crucifix en bois, qui se trouve auprès, est encore moins agréable à voir. Cette tête de Christ, couverte de cheveux et d'épines naturels, le visage barbouillé de sang, offre sans doute la véritable image d'un homme à l'agonie, mais non celle du divin Sauveur. L'artiste a parfaitement rendu la douleur matérielle, mais non la poésie de la douleur, et cette image serait infiniment mieux placée dans un amphithéâtre d'anatomie que dans un temple. »

Nous passons sous silence les aventures de M. Heine à Goslar; il y cueille, avec une liberté qui rappelle les heureux temps de l'âge d'or, où les notions du *mien* et du *tien* étaient encore inconnues, les fleurs et les baisers. A propos de la lune, qui éclaire les nuits à Goslar comme ailleurs, il fait une digression sur l'*homme dans la lune* et sur l'immortalité de l'ame; une autre, sur les odeurs des fleurs, et sur le doc-

teur Saül Ascher de Berlin, dont l'ultimatum dans les conversations philosophiques avec l'auteur, était toujours : *la raison est le principe suprême*. Le docteur Ascher rappelle assez bien le docteur Pangloss de Candide. « Toutes les fois que j'entends prononcer le mot *raison*, je revois là devant moi le docteur, avec ses jambes *abstraites*, avec sa redingote étroite et gris-transcendentale, avec son visage à angles aigus, et froid à la glace, qui aurait pu servir de planche à figures dans un manuel de géométrie. Cet homme, âgé de plus de soixante ans, était une ligne droite personnifiée. Dans sa tendance au positif, le pauvre homme était parvenu à retrancher de la vie tout ce qui la rend désirable, tout l'or du soleil, toutes les croyances et toutes les fleurs, et il ne lui était resté que la tombe froide et positive. Il en voulait principalement à l'Apollon du Belvédère et au christianisme. Il a même écrit contre ce dernier une brochure, dans laquelle il en démontre l'absurdité.... Un jour, que je me présentai pour le voir, son domestique me dit : monsieur le docteur vient de mourir. Cette nouvelle fit sur moi le même effet que s'il m'avait dit que le docteur venait de déloger. » Or, à l'heure de minuit, au moment même où le voyageur, couché dans un bon lit, à Goslar, s'occupait du souvenir du docteur Saül Ascher, il entendit dans le corridor qui conduisait à sa chambre, un bruit semblable à celui que feraient les pas d'un homme affaibli par les années. La porte s'ouvrit, et il vit entrer le défunt philosophe en personne. » Le sang se glaça dans mes veines ; je frémis comme le feuillage du tremble, et à peine j'osai envisager le fantôme. C'était le même habit gris-transcendental, les mêmes jambes abstraites, le même visage mathématique, seulement celui-ci était un peu plus blême que de son vivant ; sa bouche, qui autrefois formait un angle de vingt-deux degrés et un quart, était serrée, et les orbites des yeux avaient un plus grand rayon. Il s'approcha de moi d'un pas chancelant, et me dit dans son dialecte traînant : « Ne craignez rien,

et ne croyez pas que je sois un fantôme. C'est une illusion de votre imagination, si vous me prenez pour une apparition. Qu'est-ce qu'un fantôme? définissez-moi cela. Prouvez-moi la possibilité qu'un mort revienne?... Qu'elle raison auriez-vous pour l'admettre? La raison, la raison.... » Et le fantôme se mit à me faire l'analyse de la raison; il me cita la *Critique de la raison pure* de Kant, tome II, première section, livre II, chapitre III; il entassa syllogisme sur syllogisme pour me prouver que les morts ne pouvaient revenir, et conclut qu'il n'y avait pas de revenant. Cependant une sueur froide couvrait tout mon corps, mes dents s'entrechoquaient comme des castagnettes, et dans mon angoisse je donnai d'un signe de tête mon plein assentiment à toutes les assertions du docteur-fantôme. Il répétait : la raison est le principe suprême, lorsque, la cloche ayant sonné une heure, il disparut. »

Notre voyageur quitte enfin Goslar, par un beau temps de dimanche, et s'engage de nouveau dans les forêts du Harz, marchant un peu au hasard, au moment où le soleil luttait encore avec les brouillards. « Les montagnes étaient encore revêtues de leurs manteaux de nuit; les pins, en s'agitant, semblaient se réveiller de leur sommeil; la brise du matin leur arrangeait les cheveux flottans; les oiseaux célébraient leur prière matinale; la vallée était éclairée de mille diamans, et les pâtres la foulaient avec leurs troupeaux mugissans. Au Harz il en arrive comme dans la vie, à force de prendre des chemins de traverse, pour atteindre plus vite au but, on s'égare. » Heureusemeut le voyageur trouva, non loin de la Harzburg, un passant qui voulut bien le remettre dans la bonne voie. « C'était un bon bourgeois de Goslar, à la face brillante, au visage d'autant plus sot qu'il s'efforçait de paraître plus sensé. Il avait l'air d'avoir inventé l'épizootie. Nous fîmes quelque temps route ensemble. Il me conta force histoires de fantômes, qui toutes finissaient par s'expliquer naturellement; ensuite il me rendit attentif aux vues d'utilité

et de convenance qui éclatent partout dans la nature. Selon lui les arbres étaient de couleur verte, parce que le vert est bon pour les yeux. J'applaudis à son opinion, et j'ajoutai que la nature a produit des bœufs, parce que le bouillon reconforte l'homme; qu'elle a produit des ânes pour qu'ils lui servent de termes de comparaison; enfin, qu'elle a destiné l'homme à manger des soupes au bouillon, et à être plus qu'un âne. Mon compagnon était dans l'enchantement d'avoir trouvé quelqu'un qui fût de son avis, son visage brilla d'un plus vif éclat, et, en me quittant, il était visiblement touché.

« Tant qu'il avait marché à mes côtés, toute la nature était comme désenchantée pour moi; mais dès qu'il m'eut quitté, les arbres recommencèrent à parler, et les rayons du soleil me firent de nouveau entendre leurs sons mystérieux, et les fleurs reprirent leur danse, et le ciel bleu embrassa la terre verdoyante. Oh oui! je le sais mieux: Dieu a créé l'homme, pour que l'homme admire la beauté de l'univers. Dans la Bible, les Mémoires de Dieu, il est dit expressément, qu'il a créé l'homme pour sa gloire. »

(La suite au numéro prochain.)



# Nouvelles et Variétés.

## *Gœthe et Diderot.*

Dans notre précédent numéro nous avons cité un jugement d'un journaliste allemand sur *Diderot*, dans lequel ce philosophe est en quelque sorte revendiqué pour l'Allemagne. Voilà que presque en même temps un écrivain français, M. Jules Janin, dans la Revue de Paris (t. XXXVII, p. 46), en annonçant la mort de Gœthe, prétend que ce grand poète, par son génie, appartient à la France. Et sur quoi se fonde cette prétention? sur une prétendue ressemblance de Gœthe avec ce même Diderot qui, selon le critique berlinois, par son caractère tient à l'Allemagne, dont il ignorait et la langue et la littérature. «Il avait vu Diderot, il fut Gœthe,» telle est la pensée que M. Jules Janin développe avec un sang-froid, un sérieux imperturbable. En effet, Diderot n'a-t-il pas fait *Jacques-le-fataliste*, et Gœthe ne fait-il pas aussitôt son *Werther?* «*Jacques-le-fataliste* existe, *Werther* est fini.» Eussiez-vous jamais deviné cela? Quel rapport y a-t-il entre Jacques et son maître d'une part, et Werther et Lotte de l'autre? Quoi, vous ne voyez pas? Dans son roman, Diderot «jure, s'emporte, il aime avec les étreintes de la passion, il est peuple, il est populace; il est amoureux à outrance, il fait le roman en prose, si je puis dire. Gœthe aussi fait le roman en prose, le roman sérieux à tous, le roman familier qui s'inquiète des moindres détails domestiques; par exemple de la poussière que Charlotte essuie sur les pistolets de Werther.» — «Puis Diderot trouve le drame bourgeois, et le drame bourgeois chassé de France se retrouve en Allemagne chez Gœthe le poète.... Aussi l'Allemagne, se voyant tout à coup au niveau du dix-huitième siècle français,

et sans aucune espèce de transition, l'Allemagne bondit de joie! Concevez-vous cela? (c'est M. Janin qui vous le demande.) Elle passait à pieds joints sur le dix-septième siècle, cette nature allemande; elle était condamnée à ne pas avoir de dix-septième siècle, et elle se réjouissait d'aller tout de suite au dix-huitième (avis aux chronologistes!). » En vérité, cette philosophie de l'histoire littéraire laisse loin derrière elle les idées des Vico, des Herder, des Michelet, des Gans. Que leur hardiesse est petite auprès de celle-là! La seule raison sérieuse que M. Janin cite en faveur de son étrange hypothèse, c'est la circonstance que Gœthe a publié en allemand, long-temps avant qu'il fût connu en français, le *Neveu de Rameau*. « Il a traduit cette histoire des Français encore plus textuellement qu'il n'a traduit le dix-huitième siècle tout entier; et il a fait si bien cette histoire sienne, qu'on l'a crue long-temps sienne. » Cela prouve uniquement que Gœthe, avec son grand talent d'artiste, a parfaitement rendu son original; qu'il a travaillé sa traduction avec soin et amour, et voilà tout. Et quand même le *Neveu de Rameau* eût été l'ouvrage de Gœthe, on ne pourrait en déduire d'autre conclusion, si ce n'est que Gœthe possédait un talent merveilleux pour saisir l'esprit des nations, des siècles, des individus, comme il l'a prouvé par tant d'autres ouvrages. Dire que Gœthe a été le miroir fidèle de nos opinions, de notre esprit, de notre art, de l'art français, ne nous autorise pas plus à déclarer que par son génie il appartenait à la France, non plus qu'il ne serait exact de conclure qu'il appartenait au seizième siècle, parce qu'il a si bien représenté les mœurs de la féodalité expirante dans son *Gœtz de Berlichingen*. L'auteur que nous citons ne paraît avoir songé ni à ce drame, dont certes le drame bourgeois de Diderot ne pouvait fournir l'idée, ni à Egmont, ni à la tragédie du Tasse, nous allions dire ni à ce *Faust*, cet ouvrage prodigieux qui a été l'objet de tant de commentaires en Allemagne;

mais M. Janin a parlé de *Faust*, et il a bien voulu reconnaître *qu'il est à Gœthe.* Voici comment il s'exprime à ce sujet: « *Faust* fut d'abord une *romance* populaire, un rêve, *moins que rien.* Puis *Faust* grandit, *appuyé sur la blanche épaule de Marguerite. Faust* et *Marguerite*, c'est-à-dire l'esprit et l'innocence, la force et la faiblesse, l'homme et la femme, en butte l'un à l'autre, se combattant l'un l'autre, et la faiblesse triomphant de la force, l'innocence triomphant de l'esprit, la jeune fille du damné! Voilà tout le poème. Il frappa l'Europe de stupeur, il foula aux pieds tout Diderot, il écrasa l'immortalité du poète; il fit en grande partie le génie de lord Byron. Tant il est vrai que le poète n'est pas un homme isolé, il tient à une chaîne dont le premier chaînon est au ciel. » Cette dernière pensée est si belle, que nous n'osons insister sur ce que le reste de ce jugement renferme de hasardé. Nous laissons au lecteur à décider, si Gœthe ressemble tant à Diderot, parce que Diderot était pénétré de l'esprit allemand, comme le veut M. Varnhagen von Ense, ou parce que, comme le veut M. Jules Janin, Gœthe a été le miroir fidèle de l'esprit et de l'art français.

WILLM.

---

## *Prophéties de Bengel.*

Le D.r Jean-Albert Bengel, célèbre théologien protestant de Tubingue (né 1687, mort 1752), un des interprètes les plus heureux et les plus spirituels de l'Apocalypse, écrivit en 1741 ce qui suit :

« L'Église protestante actuelle n'est qu'une église d'*interim.* Dans les temps des plus profondes ténèbres s'élevèrent Pierre Waldo, Wiclef, Huss, Luther, Arndt, Spener, et peut-être un septième paraîtra-t-il : ce sera le cri du coq annonçant une nouvelle aurore, jusqu'à ce qu'enfin l'or pur sorte du creuset. — Si dans quelques années d'ici il n'arrive pas quel-

que chose de grand et de nouveau, il y aura un repos qui durera assez long-temps. Les nouvelles des journaux varieront d'un trimestre à l'autre; la scène changera sans cesse, jusqu'à ce que les enfans des hommes deviennent mûrs pour une épreuve d'en haut sur les grands de la terre. Lorsque le moment de la consommation du mystère de Dieu sera venu, on entendra sonner l'horloge qui pendant si long-temps aura marché en silence; avant cette époque (1836), beaucoup de choses terribles, mais aussi des événemens heureux se succèderont. Les gens âgés sont volontiers personnels, et comme le monde se fait vieux, il recherche aussi ce qui lui est personnel : voilà pourquoi l'étude de l'histoire devient si prédominante. Les journalistes, qui écrivent des gazettes pour de l'argent, ont beaucoup contribué à corrompre le goût; mais d'un autre côté dans leurs feuilles se prononce l'esprit du temps. — Si la guerre actuelle entre Fréderic II et Marie-Thérèse se termine par la paix, quelque chose de pire arrivera. — La Prusse pourrait bien être destinée à servir de canal aux menées anti-chrétiennes. — Il est fort à prévoir que le roi de France deviendra quelque jour empereur. Il a pour cela bonne chance. Le chiffre de la bête se retrouve dans ces mots *César gaulois* (les mots γαλλος Καισαρ, en chiffres, donnent le nombre de 666). Si cela n'arrive pas cette fois, je crois que ce sera plus tard. — Les évêchés et les abbayes seront sécularisés. — La langue latine ne restera plus long-temps aussi dominante qu'elle l'est aujourd'hui. En général, la littérature (allemande) est à la veille de subir une complète révolution. »

---

## *Nouvelles de Berlin.*

On écrit de Berlin : Hegel était véritablement le philosophe d'État prussien. Il eût été facile, en combattant ses opinions philosophiques, d'attaquer en même temps les intérêts po-

sitifs qu'il défendait. Peu l'osèrent de son vivant; et après sa mort personne n'ose prendre la parole dans ce sens. On espérait que les forces moralement comprimées par l'influence de Hegel, reprendraient après sa mort toute leur élasticité et s'exerceraient avec plûs de liberté; mais soit effet de l'habitude, soit manque de plan, d'unité et de direction, cet espoir a été déçu jusqu'à ce jour. Une opposition directe contre le système de Hegel, comme par exemple celle du professeur Beneke, est trop dans l'intérêt de la philosophie même et d'opinions personnelles, pour produire quelque effet dans le public ordinaire. *Gruppe* [1] n'a pas mieux réussi; au lieu de prendre son point d'appui hors de la doctrine, il n'a combattu Hegel que dans l'intérêt de la grammaire. Steffens est depuis quelques semaines dans nos murs; il donnera des leçons publiques sur la philosophie religieuse et sur la géographie physique. La plupart de nos jeunes professeurs s'efforcent de rendre moins sensible l'absence de Hegel. Mais aucun d'eux, à ce qu'il paraît, ne sera appelé à monter dans sa chaire; et il est toujours probable qu'elle sera remplie par *Gabler*, le plus distingué de ses disciples.

(*Morgenblatt.*)

---

## *Réclamation.*

Molière répondait à ceux qui lui reprochaient ses heureux larcins littéraires, qu'il prenait son bien partout où il le trouvait. Il paraît que M. Jules Janin se juge assez grand seigneur en littérature pour en user de même. Dans le tome VI de la *Revue des deux mondes*, il vient d'insérer sous son nom un conte philosophique intitulé *Honestus*, lequel,

1 Il a publié en 1831 un livre dirigé contre la philosophie spéculative, sous le titre : *Antäus*, Antée, ou Lettres sur la philosophie spéculative, dans son conflit avec la science et la langue.

à quelques amplifications près, est emprunté à L. Bœrne, écrivain allemand trop connu pour être pillé avec si peu de façon. Peut-être M. Janin a-t-il cru pouvoir regarder ce conte comme sien, parce qu'il a beaucoup renchéri sur l'auteur original. L'idée de celui-ci était déjà assez fausse, selon nous; M. Janin, en l'exagérant, l'a rendue plus fausse encore. Ce qui, peut-être, n'était qu'une satire dans l'un, est devenu une doctrine chez l'autre. Les vices sont nécessaires à la société telle qu'elle est maintenant, soutenait M. Bœrne; en effet, que feraient sans eux tant d'hommes qui s'en nourrissent? La société tout entière périrait sans le crime, soutient M. Janin; et il met dans la bouche d'Honestus la prière suivante : « Mon Dieu, faites que les hommes soient encore et toujours voleurs, méchans, assassins, espions, *gens de lettres*, blasphémateurs, impies, etc.! » Ajoutons : et plagiaires! Nous ne voulions d'abord que dénoncer un plagiat; mais le sujet a failli nous inspirer un autre vœu : nous allions adresser un appel à tous les talens généreux, pour les conjurer de venir au secours de la morale et de la raison outragées par tant de contes prétendus philosophiques, mille fois plus dangereux que tous les sophismes politiques et tous les appels aux passions que le ministère public poursuit chaque jour : heureusement nous nous sommes souvenu que la raison se suffit à elle-même pour faire promptement justice de tant d'absurdité et d'extravagance. W.

---

## *Accroissement de la population de la monarchie prussienne de* 1828 *à* 1830.

Le dénombrement de la population n'a lieu en Prusse que tous les trois ans; le dernier a été fait en 1828; il est facile

de connaître la population de ce royaume en 1830, en comparant le nombre des morts avec celui des naissances.

| Gouvernemens | Dénombrement de 1828. | Excédant en 1829 des naissances sur les morts. | Excédant en 1829 des morts sur les naissances | Population en 1829. | Excédant en 1830 des naissances sur les morts. | Excédant en 1830 des morts sur les naissances | Population à la fin de 1830. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|
| Kœnigsberg. . | 705,158 | 5,850 | | 711,008 | 7,113 | | 718,123 |
| Gumbinnen. . | 510,996 | 4,698 | | 515,694 | 7,385 | | 523,079 |
| Danzig . . . . | 329,938 | | 565 | 329,373 | | 1185 | 328,188 |
| Marienwerder. | 462,269 | | 1639 | 460,630 | | 936 | 459,694 |
| Posen . . . . . | 730,862 | 1,684 | | 732,546 | 2,213 | | 734,759 |
| Bromberg . . | 333,644 | 1,346 | | 334,990 | 585 | | 335,575 |
| Potsdam . . . | 874,766 | 9,276 | | 884,042 | 7,972 | | 892,014 |
| Francfort . . . | 664,826 | 7,332 | | 672,158 | 7,543 | | 679,701 |
| Stettin . . . . | 416,274 | 5,811 | | 422,085 | 6,197 | | 428,282 |
| Kœslin . . . . | 311,620 | 4,794 | | 316,414 | 5,493 | | 321,907 |
| Stralsund . . . | 148,948 | 969 | | 149,917 | 1,343 | | 151,260 |
| Breslau . . . . | 942,307 | 6,974 | | 949,281 | 9,127 | | 958,408 |
| Oppeln . . . . | 694,251 | 8,436 | | 702,687 | 11,320 | | 714,007 |
| Liegnitz. . . . | 759,993 | 3,748 | | 763,741 | 6,510 | | 770,251 |
| Magdebourg . | 549,132 | 4,755 | | 553,887 | 5,664 | | 559,551 |
| Mersebourg. . | 585,327 | 6,601 | | 591,928 | 8,002 | | 599,930 |
| Erfurt . . . . | 274,929 | 2,779 | | 277,708 | 3,446 | | 281,154 |
| Münster. . . . | 392,824 | 1,776 | | 394,600 | 883 | | 395,483 |
| Minden . . . . | 387,870 | 4,254 | | 392,124 | 3,540 | | 395,664 |
| Arnsberg . . . | 447,854 | 5,028 | | 452,882 | 1,275 | | 454,157 |
| Cologne. . . . | 382,993 | 4,050 | | 387,043 | | 591 | 386,452 |
| Dusseldorf . . | 692,032 | 7,223 | | 699,255 | 2,640 | | 701,895 |
| Coblentz . . . | 412,210 | 4,610 | | 416,820 | 4,459 | | 421,279 |
| Trèves. . . . . | 366,458 | 5,052 | | 371,510 | 5,507 | | 377,017 |
| Aix-la-Chap.. | 348,629 | 2,386 | | 351,015 | 1,032 | | 352,047 |
| TOTAL. . . | 12,726,110 | 109,432 | 2204 | 12,833,338 | 109,251 | 2712 | 12,939,877 |
| A déduire . . . | | 2,204 | | | 2,712 | | |
| Reste. . . | | 107,228 | | | 106,539 | | |

(*Hesperus.*)

---

*Célibat des prêtres.* Nous trouvons dans les *Lettres de Paris* [1], par M. Raumer, renfermant tant de détails peu connus jusqu'à lui, sur l'histoire du seizième et du dix-sep-

1 Tome I.er, p. 171.

tième siècle les faits suivans : « Dans quelques parties de l'Allemagne, principalement en Autriche et en Hongrie, il se fit sentir un si grand manque de prêtres, que souvent on n'en trouvait pas un seul dans un rayon de plusieurs milles, le célibat dégoûtant la plupart des jeunes gens de se vouer à cet état. Déjà le pape Pie IV, à qui l'empereur Maximilien II s'était adressé pour en obtenir l'abolition, était disposé à accorder cette demande, lorsque les cardinaux espagnols et Philippe II élevèrent de grandes difficultés contre ce projet. » Ces faits résultent des lettres manuscrites de Chantonnay, ambassadeur de Philippe à Vienne, sous la date du 14 Juin 1561.



# Bulletin bibliographique.

## HISTOIRE.

*Zwölf Bücher niederländischer Geschichten*, *etc.* : Douze livres sur l'histoire des Pays-Bas, par le D.r *Henri Léo*; premier volume, renfermant les six premiers livres ou l'histoire des provinces de ces deux royaumes prises isolément, jusqu'à la domination de la maison de Bourgogne. Halle, chez Édouard Anton, 1831.

Les Pays-Bas, c'est-à-dire les deux royaumes de Belgique et de Hollande, ne forment qu'une faible partie de l'Europe; mais leur histoire est du plus vif intérêt pour tous les genres de lecteurs, car souvent les peuples de ces contrées ont attiré sur eux les regards de l'Europe entière, et leurs exploits héroïques, leurs nobles efforts pour la liberté et l'indépendance, font de leurs annales une des plus belles parties de l'histoire du moyen âge et des temps modernes. Nos aïeux contemplaient avec envie ces industrieux Flamands dont les villes regorgeaient de richesses, grâce au travail actif et opiniâtre de leurs habitans; mais tandis que le tiers-état de France convoitait les priviléges et les franchises des villes de Flandre, les seigneurs français, jaloux de l'opulence de ces insolens roturiers, brûlaient d'enrichir leur oisiveté des trésors en tout genre que recélaient Ypres, Gand, Bruges, Liége, Namur et toutes ces nobles cités, défendues par un peuple aussi brave que laborieux.

Félicitons M. Léo d'avoir entrepris une tâche aussi belle, félicitons-le aussi de s'en être dignement acquitté. Dire qu'un savant allemand du dix-neuvième siècle écrit avec conscience et érudition, ce n'est pas dire du nouveau. Depuis long-temps les historiens de l'Allemagne possèdent à cet égard une réputation justement acquise et fidèlement conservée. Le premier coup d'œil jeté

sur l'ouvrage de M. Léo, suffit pour nous prouver que son auteur ne fera pas perdre à ses savans compatriotes les glorieux titres que l'Europe reconnaît en eux. Il a tellement à cœur de se montrer impartial, que, dit-il, « quoique protestant, je ne serais pas étonné de m'entendre appeler jésuite, quand, selon ma conscience, je rends justice au catholicisme et à son influence politique et religieuse sur le moyen âge. Au reste, de pareils jugemens, émanés d'esprits aussi légers, n'ont jamais fait la moindre impression sur mon esprit. »

Le premier livre comprend l'histoire de Flandre et de Hainaut depuis les Carlovingiens jusqu'à la soumission de ces deux provinces à la maison de Bourgogne. L'auteur y a inséré un grand nombre de généalogies, concernant les anciennes familles du pays, et semé une foule de détails curieux sur les gouvernemens et le commerce des villes de Flandre. « Ce pays, dit-il, fut destiné par la nature à la navigation et au commerce; dès les temps les plus anciens ses relations durent être très-fréquentes avec l'Angleterre, la France, la Hollande et tous les pays adjacens au Rhin; la laine d'Angleterre était, à cause de sa finesse, très-importante et même indispensable pour les drapiers de Bruges et de Gand, si célèbres dans le cours du treizième siècle: on conçoit sans peine l'intérêt que prenaient le roi d'Angleterre et les Flamands eux-mêmes à l'augmentation ou au contraire à l'allégement des droits qui pesaient sur le commerce des laines. Les croisades, les relations de parenté qui existaient entre les comtes de Flandre et les rois de Jérusalem, l'avénement de Baudouin au trône de Constantinople, toutes ces circonstances favorables développèrent considérablement le commerce des Flamands avec les peuples du Levant; les Vénitiens leur servaient d'agens intermédiaires, et tandis que les habitans de l'Allemagne méridionale tiraient de Venise et de la Lombardie les fruits du Levant, les épices, les étoffes de soie, les draps fins et les ouvrages en métaux, toute l'Allemagne septentrionale, tout le nord de l'Europe venait chercher en Flandre les produits dont nous venons de parler. C'était là que s'approvisionnaient les villes de la ligue anséatique. Dès l'année 1252, la comtesse Marguerite avait accordé de nombreux priviléges à cette confédération politico-

commerciale. Quelques années plus tard (vers 1280) les négocians allemands qui avaient établi des comptoirs à Bruges, éprouvèrent tant de vexations de la part des magistrats de cette ville, qu'ils allèrent s'établir à Ardenbourg, où le comte leur accorda les franchises dont ils avaient joui jusqu'alors à Bruges. Toutefois il paraît que les Allemands ne quittèrent pas tous la ville; car deux ans plus tard, comme le prouvent des documens authenthiques, les magistrats ordonnèrent qu'on leur pesât les marchandises avec plus de loyauté. Cette décision les ramena tous à Bruges; mais la prépondérance politique de la populace les contraignit à quitter une seconde fois cette ville, en 1309. Ils revinrent plus tard, attirés par de nouvelles concessions. Le commerce de Bruges avait pris une telle extension, grâce au concours des marchands de toutes les nations européennes, que le comte Robert y fonda une caisse d'assurance sur la demande des négocians brugeois.»

Le second livre traite de l'histoire de Liége, Luxembourg et Namur jusqu'à l'époque de Charles le téméraire, dernier duc de Bourgogne. Le troisième, du Brabant et du Limbourg, jusqu'à leur réunion au duché de Bourgogne. Nous extrairons du troisième livre les passages suivans : « Quant à la constitution du Brabant, à l'époque dont nous parlons (1200—1250), elle ressemble presque en tout point à celle de Flandre. Le duc présidait un tribunal aulique composé des premiers seigneurs du Brabant; ils prenaient le nom de pairs, et jugeaient toutes les contestations qui s'élevaient dans le sein de la noblesse. On retrouve au Brabant les charges des sénéchaux, maréchaux, etc. Les seigneuries ducales un peu importantes, telles que celles de Bruxelles, d'Anvers, etc., étaient administrées par des comtes ou châtelains, qui y rendaient la justice, principalement dans les affaires criminelles. En outre toutes les communes jouissant de priviléges des villes, avaient leurs corps d'échevins présidés par un bailli (*villicus*, mayeur); ils connaissaient des procès non-criminels entre les bourgeois. Les affaires entraînant la peine de mort, rentraient dans la juridiction ducale. Les campagnes recevaient la justice des tribunaux des villes ou des intendances ducales, composées comme les corps d'échevins; les seigneuries ecclésiastiques avaient

des juges spirituels. Dans beaucoup de seigneuries, le titre d'intendant passait de père en fils dans les familles nobles. A Louvain les chevaliers-serviteurs de S. Pierre avaient seuls le droit d'être échevins; aussi les appelait-on *homines sancti Petri*. A Bruxelles le bailli portait le titre d'amman (*Amtmann*); les échevins, au nombre de sept, étaient tous pris dans sept familles nobles.»

«En 1358 la classe ouvrière, et surtout les drapiers de Louvain, dont le commerce avait fleuri au point d'exiger l'élargissement de l'enceinte de la ville, s'insurgèrent pour renverser la constitution existante, attendu qu'elle favorisait trop les familles patriciennes. En 1360 un pêcheur fut mandé devant le conseil des échevins par le bailli de la ville, qui s'appelait Pierre Cottrel. Le pêcheur était accusé d'avoir pris dans les pâturages un cheval qui ne lui appartenait pas, afin d'aider au sien à retirer son chariot d'un endroit difficile. Les échevins le renvoyèrent absous, sur quoi Pierre Cottrel se plaignit d'eux, ainsi que du mode de gouvernement suivi par les patriciens, auprès du duc Wenzel qui était alors à Ter-Vueren. Il gagna un des principaux conseillers, Reenold van Scoonvorst, et le duc lui-même, qui lui promit de donner à la ville une autre constitution. Le peuple, sachant que le bailli était bien porté pour la cause populaire, courut aux armes, et pénétra dans les maisons des patriciens, qui se réfugièrent au palais de justice; Cottrel s'y rendit avec des hommes armés, et arrêta plusieurs membres des familles qui avaient seules le droit de fournir les échevins; d'autres furent exilés. Le lendemain il se mit, en qualité de bourgmestre, à la tête d'un nouveau conseil d'échevins, composé de quatre patriciens et de trois plébéiens (membres des corps de métiers). Dans l'intervalle le duc s'était rendu dans ses domaines du Luxembourg; la duchesse, loin d'approuver le système de Cottrel et de Scoonvorst, chargea Gerhard van der Heyden et Wouter van der Bruggen de rétablir l'ancien conseil des échevins; ces deux commissaires tinrent avec les deux partis dans l'abbaye du parc des conférences, qui n'aboutirent à rien. Bientôt après le duc revint et se montra si mécontent de la tournure des affaires, qu'il résolut d'employer la force des armes pour rétablir l'ancien ordre

de choses, et conduisit en 1361 un corps de troupes contre les Louvaniens révoltés. Ceux-ci déclarèrent alors qu'ils étaient prêts à lui obéir; quand le duc vit ces dispositions, il se montra favorable aux projets de Cottrel et confirma la nouvelle constitution, qui reçut aussi l'approbation de la duchesse le 19 Octobre 1361. Vingt-deux conseillers urbains, desquels onze étaient patriciens et onze plébéiens, furent adjoints au conseil des échevins pour administrer la ville concurremment avec ces derniers. Cottrel avait une influence très-puissante sur le peuple de Louvain, et se montrait en toutes choses tellement impérieux, que les patriciens lui vouèrent une haine implacable, et s'opposèrent systématiquement à tout ce qu'il entreprenait. Le peuple s'arma de nouveau. Les envoyés du duc n'ayant pu calmer la multitude soulevée, un nouveau corps de troupes s'avança contre la ville. Louvain se soumit, donna, comme ôtages, douze patriciens et quarante plébéiens, rétablit l'ancien ordre de choses et paya les frais de la guerre. Vers le même temps les corporations de Bruxelles s'étaient soulevées contre le régime des patriciens, mais avaient été obligées de céder à la force des choses.»

Le quatrième livre renferme l'histoire des comtés de Hollande et de Séeland, ainsi que de la principauté de Frise, jusqu'à la réunion de ces pays au duché de Bourgogne. Le cinquième livre développe l'histoire de la province de Gueldre et de Zutphen jusqu'à l'occupation du territoire de Gueldre par Charles le téméraire en 1473. Le sixième, l'histoire du diocèse d'Utrecht jusquà l'administration épiscopale de David de Bourgogne.

J. B. G.

*Vollständige Sammlung aller ältern und neuern Konkordate, etc.:* Collection complète de tous les concordats anciens et modernes, avec une histoire de leur origine et de leurs destinées, par le D.r *E. Münch;* deux volumes de 522 et de 722 pages in-8.° Leipzig, chez Hinrichs, 1830.

Notre siècle, qui ouvre une ère nouvelle dans l'histoire de l'humanité, est un temps de critique et de révision. On ne fera

plus guère de concordats, ou l'on en fera dans un tout autre sens que dans les temps qui viennent de finir. C'était donc le moment de passer en revue tous les traités de ce genre : c'est un recueil de plus à joindre à l'inventaire du passé.

Le premier volume de cette collection contient les concordats passés depuis celui de Worms en 1122, jusqu'au commencement de la révolution française. Ce sont là les temps que M. Münch appelle anciens. Le second volume renferme les concordats qui ont eu lieu depuis la révolution, à commencer par celui de 1801. Les *Annales critiques de Berlin*, en donnant l'analyse de cet ouvrage (Février 1832, n.° 23), remarquent avec raison que cette division est vicieuse, en ce qu'elle n'est point établie d'après les révolutions survenues dans les rapports du pouvoir temporel au pouvoir spirituel. Ce journal admet quatre périodes à cet égard:

1.° *Depuis le synode de Reims en* 1049, *jusqu'au concile de Constance* 1414. Cette période est caractérisée d'une part par la séparation complète du clergé des laïcs, et par l'établissement monarchique absolu de l'Église; d'autre part par la corruption du clergé, qui perd de plus en plus de vue sa mission spirituelle; par l'opposition du pouvoir temporel au pouvoir ecclésiastique, et par les progrès des laïcs dans la carrière de la civilisation.

2.° *Depuis le concile de Constance jusqu'à la paix de Westphalie.* Dans cette période, l'épiscopat cherche à revendiquer ses antiques droits; les princes influent sur les synodes par leurs envoyés, et les laïcs s'élèvent intellectuellement au-dessus du clergé, en même temps que le droit civil tend à prévaloir sur le droit ecclésiastique.

3.° La troisième période commence à la paix de Westphalie, contre laquelle le pape proteste en vain, embrasse les déclarations de l'Église gallicane de 1682, établit la suprématie des princes sur le pape, et celle de l'État sur l'Église, et se termine par le traité d'Ems, en 1786.

4.° La quatrième et dernière période commence à la révolution française, qui délivre violemment l'Église de tout intérêt séculier, restitue aux hommes, de par l'État, leurs droits imprescriptibles et inaliénables, et ne laisse aux autorités laïques, comme aux autorités ecclésiastiques, que les droits nécessaires à l'exercice de leurs devoirs, dans le seul intérêt de la chose publique.

## POÉSIE DRAMATIQUE.

*Waldarich* : Waldarich, tragédie patriotique, par *L. Hofacker*. Tubingue, 1831.

Nous sommes, en quelque sorte, étonnés de rencontrer ici pour la première fois ce talent éminemment poétique. Si cette tragédie est réellement un essai, c'est un des phénomènes les plus intéressans de notre belle littérature. Si des essais antérieurs de ce poète nous sont restés cachés, c'est une nouvelle preuve que beaucoup de talens extraordinaires végètent chez nous dans l'obscurité, tandis que les Anglais et les Français savent exposer au grand jour jusqu'à leurs auteurs les plus médiocres. Nous ne croyons pas trop dire en affirmant que cette tragédie offre les traces d'un génie véritablement grand et distingué. Le plan est d'une audace singulière, les caractères d'une conception vive et brillante, le style animé et pittoresque. Waldarich et Bernulf, deux héros germains à la cour du misérable Constance, qui leur doit toutes ses victoires, luttent contre les intrigues de vils courtisans, les déjouent et finissent cependant par succomber. Rumo, un des personnages secondaires, fait la description suivante de l'empire romain : « L'empire romain est un sombre lieu de prières. Oui, jeune fille, figure-toi un temple : le lierre serpente depuis le siége élevé de l'idole par mille degrés. Tous les degrés sont occupés par de muets adorateurs d'idoles, pâles, silencieux et dans une humble posture; les plus rampans sont les plus voisins du trône; car sur le trône siége la puissante idole. Sa face et sa poitrine s'enflent d'orgueil, son corps est immobile; rien ne s'y meut, si ce n'est des yeux rouges sous de noirs sourcils. Il regarde par tout le temple pour voir si tous les adorateurs sont muets et rampans. Régner est le nom qu'on donne à ces regards scrutateurs. Au pied du trône est couché un affreux dragon,

SYNCA.

« Hélas!

RUMO.

« Console-toi, le dragon ne te fera aucun mal; il n'exerce ses poisons que sur des hommes. Quand il en voit un qui soulève

sa poitrine, qui veut respirer enfin après avoir été courbé si douloureusement, soudain il s'élance sur le rebelle et lui perce le cœur de son dard enflammé. Tel qu'un serpent attend avec impatience que la dent empoisonnée croisse à ses petits pour les envoyer aussitôt mordre et tuer : tel le dragon entretient dans le temple une hideuse couvée, née pour mordre et tuer, etc.»

*Wallace :* Wallace, tragédie historico-romantique en cinq actes, par *A. Erhard.* Stuttgart, chez Hallberger, 1831.

Il est des drames qui n'ont pas de défaut bien sensible, mais qui n'en sont pas plus intéressans : tel est celui-ci. La tragédie historique est le point culminant de l'art; bien peu d'auteurs l'ont atteint jusqu'ici. C'est une espèce de tragédie toute particulière, se gouvernant par des lois qui lui sont propres. Ici, comme dans la pièce de Théodora, l'intérêt n'est plus dramatique; car le dénouement est étranger au héros de la pièce. Il meurt par la main du bourreau, au lieu de mourir par la sienne. Les scènes sont bien conçues, mais trop longues, ce qui rend l'action traînante, au lieu de lui donner de la vie et du mouvement. Le caractère de Wallace intéresse par sa magnanimité; mais on le voit trop souvent. On rencontre dans chaque acte des scènes bachiques et militaires; il y a de bonnes chansons, et la scène finale est très-pathétique; souvent le dialogue est coupé vers par vers à la manière d'Eschyle :

WALLACE.

« Celui que je ne connais point, ne peut me juger.

LE ROI.

« Tu es jugé par le roi d'Angleterre.

WALLACE.

« L'Écossais n'est soumis qu'aux lois d'Écosse.

LE ROI.

« Insensé, la législation écossaise est anéantie.

WALLACE.

« Oui, par la violence et la tyrannie.

LE ROI.

« Tu appelles tyran celui que le pays a reconnu pour souverain, etc.»

Le dialogue continue de la sorte pendant deux longues pages.

*Olivier Cromwell oder die Republikaner :* Olivier Cromwell ou les Républicains, drame historique en quatre actes, par M. *de Maltitz.* Hambourg, chez Hoffmann et Campe, 1831.

La préface de ce drame est très-curieuse. L'auteur a la ferme conviction qu'il ne jouit pas de toute la réputation qui lui est due. A qui la faute? au public, à son mauvais goût, à son indifférence, etc. Aussi notre poète ne trouve-t-il pas de termes assez forts pour exprimer sa misanthropie. Il est malheureux; car il risque, et j'ai de bonnes raisons pour le croire, de voir long-temps encore son génie méconnu. Quand on lira ses œuvres, on ne s'avisera guère de le saluer du nom de poète, et sa préface ne persuadera pas grand nombre de lecteurs. Mais aussi pourquoi être affecté de la monomanie de se croire poète en dépit des Muses et d'Apollon! Le drame de M. de Maltitz serait un poème, s'il renfermait autant de poésie que de marches militaires et de roulemens de tambours. Nous croyons que M. de Maltitz est plutôt le favori de Mars que celui d'Apollon. Il a vécu et agi dans l'époque de 1813, si mémorable pour toute l'Allemagne.

*Dramatische Werke von Henriette von Montenglaut :* Œuvres dramatiques de Henriette de Montenglaut, née de Cronstein; deux vol. Brunswick, 1830.

Jusqu'à quel point les femmes réussiront-elles dans la littérature dramatique? c'est une question que nous avons déjà souvent débattue. Nous croyons, en nous résumant, que le grand, le véritable drame sera toujours défectueux en sortant de leurs mains, parce que l'esprit de la femme n'embrasse jamais un sujet en entier, et que pour le traiter il s'attache aux enjolivures et aux ornemens de toute espèce. Madame de Montenglaut ne

nous guérira pas de notre préjugé. Elle et Madame Birchpfeiffer, bien inférieures en imagination créatrice à Mesdames de Weissenthurn et d'Artner, ne feront pas mieux que ces dernières, qui ne sont jamais venues à bout de confectionner un drame du genre dont nous avons parlé. Madame de Montenglaut se distingue par un style vif et animé ; mais souvent elle croit faire de l'effet en nous donnant les *nugæ canoræ* d'Horace. Le premier volume est rempli par *le Pirate*, drame imité du roman de Walter Scott. Le second renferme plusieurs comédies-vaudevilles, imitées du français.

*Die beiden Doktoren :* Les deux Docteurs, folie en quatre actes, par *Aléthès*. Leipzig, chez Wienbrack, 1831.

C'est un drame médical, amer comme de l'extrait de coloquinte. Messieurs de la faculté se sont attiré la colère de l'auteur, Dieu sait pour quel motif, et son docteur Bacranius, comme il n'en existe pas, est un agent de Méphistophélès, chargé de dépeupler systématiquement notre planète. La pièce est un mélange de sens et de non-sens, d'esprit et de non-esprit, qui ne nous donne pas une idée fort nette de la tête de l'auteur. Attendons, pour le juger en dernier appel, qu'il nous gratifie de nouvelles productions littéraires. (*Blätter für lit. Unterhaltung.*)

---

L'*Indicateur du moyen âge*, par M. d'Aufsess, dont nous avons parlé dans notre bulletin bibliographique du mois d'Avril, annonce les ouvrages suivans comme venant de paraître :

*Atzerodt, Geschichte des thüringischen Volkes :* Atzerodt, histoire du peuple thüringien ; Quedlinbourg, chez Basse. — *Bertrand der Jüngere, Legenden und Volkssagen :* Bertrand le jeune, légendes et traditions populaires ; Potsdam, chez Vogler. — *Carl Jäger, schwäbisches Städtewesen des Mittelalters, etc. :* Charles Jäger, histoire des villes de Souabe durant le moyen âge, d'après les documens de l'époque, premier volume ; Stuttgart, chez Lœfflund, 1831. — *Kindler, interessante Mittheilungen über die Zigeuner :* Kindler, communications importantes sur les Bohé-

miens nomades (appelés en Espagne *Gitanos*); Nuremberg, chez Raw. — *Knapp, Regenten- und Volksgeschichte, etc.:* Knapp, histoire des souverains et des populations des pays de Clèves, Mark, Juliers, Berg et Ravensberg, depuis Charlemagne jusqu'à leur incorporation dans la monarchie prussienne, tome premier; Elberfeld, chez Becker, 1831. — *Ritter von Lang, Bayerns alte Grafschaften und Gebiete :* M. le chevalier de Lang, vieux comtés et domaines de la Bavière; Nüremberg, chez Riegel, 1831. — *Pastor Lentz, Geschichte der Einführung des evangelischen Bekenntnisses im Herzogthume Braunschweig, etc.:* M. le pasteur Lentz, histoire de l'introduction de la confession évangélique dans le duché de Brunswick, d'après des documens imprimés et manuscrits; Wolfenbüttel, chez Albrecht, 1830. — *Kammerherr von Lützow, Versuch einer pragmatischen Geschichte von Mecklenburg:* M. le chambellan de Lützow, essai d'une histoire pragmatique du Mecklembourg, seconde partie; Berlin, chez Reimer. — *Johann Graf Mailath, Geschichte der Stadt Wien, etc.:* Le comte Mailath, histoire de la ville de Vienne, depuis sa fondation jusqu'en 1830; Vienne, chez Tendler, 1832. — *Professor Massmann, bayerische Sagen, etc.:* M. le professeur Massmann, traditions bavaroises, expliquées par l'histoire, tome premier; Munich, chez Lindauer. — *Mohl, Beiträge zur Geschichte Würtenbergs, etc.:* Mohl, éclaircissemens sur l'histoire du Wurtemberg, ou recueil de documens inédits, précédés d'introductions et suivis de notes explicatives, premier volume; Tubingue, chez Osiander. — *Mohnike, hymnologische Forschungen, erster Theil; Geschichte des Kirchengesanges in Neu-Vorpommern, etc.:* Mohnike, recherches hymnologiques, premier volume; histoire du chant religieux dans la nouvelle Poméranie antérieure, depuis la réforme jusqu'à nos jours; Stralsund, chez Struck. — *Professor Mone, Quellen und Forschungen zur Geschichte der deutschen Literatur und Sprache, erster Band :* M. le professeur Mone, sources et documens relatifs à l'histoire de la langue et de la littérature allemandes, premier volume; Aix-la-Chapelle, chez Mayer, 1830. — *Morgenbesser, Breslau und seine Merkwürdigkeiten, etc.:* Morgenbesser, Breslau et ses curiosités, à l'usage des étrangers et des indigènes; Breslau, chez Korn. — M. le professeur Schottky publiera incessamment

un ouvrage intéressant dont le titre sera : *sur l'esprit satirique et bouffon du moyen âge;* il a recours aux dessins les plus beaux et les plus significatifs, aux manuscrits et à tous les autres monumens de cette époque si intéressante. — *Nürnbergs Merkwürdigkeiten und Kunstschätze, erstes und zweites Heft :* Curiosités et trésors de l'art de Nuremberg, première et deuxième livraisons; Nuremberg, chez F. Campe. — *Philipps, deutsche Geschichte, etc. :* Philipps, histoire de l'Allemagne, considérée spécialement sous le rapport religieux, judiciaire et politique, premier volume; Berlin, chez Dümmler. — *Piderit, Geschichte der Grafschaft Schaumburg :* Piderit, histoire du comté de Schaumbourg; Rinteln, chez Osterwald. — *Professor Stengel, Geschichte des preussischen Staats, etc. :* M. le professeur Stengel, histoire de la monarchie prussienne, premier volume, depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'an 1640; Hambourg, chez Perthes, 1830. — *Wachsmuth, europäische Sittengeschichte, etc. :* Wachsmuth, histoire des mœurs de l'Europe, depuis la formation des nationalités jusqu'à nos jours, première partie, jusqu'à la décadence de la dynastie des Carlovingiens; Leipzig, chez Vogelen. — *Weinhardt, die Sprachwurzeln, etc. :* Weinhardt, les racines des langues, leur analogie, leur nombre, leur caractère et leur importance; appendice pour l'étude des langues en général; Augsbourg, chez Kollmann. — *Wilda, das Gildenwesen im Mittelalter, etc. :* Wilda, les corporations du moyen âge, dissertation couronnée par la Société royale des sciences de Copenhague; Halle, chez Renger.



---

LEVRAULT, *éditeur-propriétaire.*

# NOUVELLE REVUE GERMANIQUE.

## Archéologie.

### LES ÉTRUSQUES,

PAR CH. OTFRIED MÜLLER.

(*Second article.*[1])

C'est de la religion désormais, c'est de la science des Étrusques et de leur développement intellectuel que nous allons entretenir nos lecteurs, sujet grave et digne de méditation, qui, loin d'intéresser la seule archéologie, parle au sentiment philosophique et vient enrichir l'histoire de la civilisation. Les Étrusques, dit Tite-Live, excellaient dans l'art d'honorer les dieux, celui de la divination était porté à son plus haut degré de perfection. Rome y puisait ses enseignemens, et c'est au soin qu'elle mit à s'instruire, que nous devons plusieurs notions précieuses. En général, nous ne savons de l'Étrurie que quelques particularités dont la

[1] Voyez *Nouvelle Revue germanique*, t. X, p. 1.

mémoire s'est conservée dans Rome. On dirait que ce vieil édifice social a été la proie des flammes, et qu'il n'est resté du mobilier de la maison que ce qu'on en avait emporté chez des voisins hospitaliers.

L'esprit de caste entrait pour beaucoup dans le culte : les principaux sacerdoces étaient héréditaires ; le souverain pontife des douze villes était un des grands de la nation ; enfin, la statue de Junon à Véies ne devait être touchée que par un prêtre d'une famille désignée à perpétuité pour ce saint ministère. Ajoutez à ces notions ce que Censorin nous dit que la doctrine de Tagès fut confiée aux Lucumons. Tanaquil, fille de Lucumon, apparaît dans les traditions de Tarquin et de Servius comme habile interprète des présages. M. Müller démontre néanmoins que les classes inférieures n'étaient pas exclues de cette science ; seulement la direction en appartenait à la noblesse. Sans doute qu'il en était de cela comme des écoles des druides et de celles des prophètes juifs.

Rome confiait aux Étrusques l'explication des prodiges ; pendant le siége de Véies elle est réduite à les ignorer, parce que l'Étrurie ne veut point envoyer d'interprètes. On en parle toujours au pluriel, parce qu'ils composaient des colléges. Ils disaient quelles expiations étaient nécessaires, quelles divinités étaient irritées, mais les sacrifices se faisaient par des prêtres romains. Aussi les Étrusques accommodaient-ils leur dicipline à la religion de Rome, qui se souciait peu, sans doute, du courroux de divinités étrangères. Peu à peu la science des haruspices se sépara de la religion étrusque et s'accommoda au culte et aux idées de la ville qui les avait appelés.

L'inspection des entrailles (l'*extispicium*) est un art étrusque : bientôt, et dès le temps d'Ennius, des intrigans se firent devins au coin des rues. Ils habitaient principalement le Velabrum. Tout à coup les Chaldéens apportèrent à Rome leur astrologie. Ce fut pour les haruspices une dangereuse

rivalité : car ils n'avaient point, comme les druides, la science des constellations. Ils s'efforcèrent donc d'enrichir leur doctrine de celle des Chaldéens et devinrent astrologues. Les haruspices, dont la science fut épurée par Claude, conservèrent leur dignité jusqu'à la chute du paganisme. On les voit encore autour de l'empereur Julien; enfin, en 408 ils protègent Narnia contre les Goths en faisant descendre la foudre du ciel, et proposent le même secours à Rome.

Non moins que les annales de Rome, les chroniques étrusques marquaient les prodiges, tandis que les *libri fatales* les expliquaient. D'abord ce furent là les seuls monumens écrits d'une science toute de tradition; mais au temps de Cicéron les haruspices possédaient une foule d'ouvrages, dont les expressions originales prouvent qu'ils venaient d'Étrurie et qu'ils sont des traductions. On peut consulter à cet égard la note très-ingénieuse que l'auteur joint à cette assertion. On les appelle en général *Etrusci libri;* mais que veut dire l'expression de *livres de Tagès?* Un jour un laboureur enfonça trop profondément le fer de sa charrue, tout à coup Tagès s'élança du sol : enfant par le corps et vieillard par la sagesse, il chanta devant les Lucumons la science des présages et l'observation des éclairs, et mourut après avoir révélé la discipline religieuse. Ce laboureur était probablement Tarchon; car cet événement eut lieu dans les champs de Tarquinies. Les livres de Tagès, qui étaient censés contenir des chants, devaient donc être en vers étrusques. Il faut y ajouter les livres de l'Achéron, où l'on enseignait qu'un événement arrêté par le destin pouvait être reculé de dix ans, et qu'en sacrifiant certains animaux à certaines divinités, les ames devenaient immortelles.

Les livres de discipline ne doivent pas être confondus avec ceux-là. Cicéron les distingue en trois classes : en *haruspicini*, *fulgurales* et *rituales*. Ces derniers renfermaient des conseils pour l'État comme pour l'homme, et suivaient celui-ci

jusqu'à l'âge avancé où cesse tout commerce avec les dieux. La science des éclairs était due à la nymphe Bégoé; mais les livres des éclairs différaient de ceux de cette nymphe que l'on conservait dans le temple d'Apollon Palatin avec les oracles des Marcius et les livres sibyllins. Après ces détails il est question des *Ostentaria* ou recueil de prodiges, et toute la littérature religieuse des Étrusques est parcourue.

Sénèque nous a conservé un fragment précieux de l'ouvrage de Cæcina sur la discipline étrusque. Nigidius lui avait consacré de nombreux écrits, Vicellius avait traduit les vers de Tagès, Tarquitius un livre des prodiges, enfin un Cornelius Labéon rédigea en corps de doctrine tout ce qui venait de Tagès et de la nymphe Bégoé. Le temps a tout dévoré; cependant les Scoliastes en ont gardé quelque chose, il faut le lire avec précaution : plus tard, en effet, on confondit tout ce qui venait de l'Orient avec la discipline étrusque, et l'on ne peut se guider au milieu de ce chaos qu'avec un soin extraordinaire dans le choix des sources. M. Müller donne des exemples frappans de ces fâcheuses importations.

Tina ou Tinia est le grand Jupiter, la divinité suprême. C'est le maître des dieux, il tient la foudre dans ses mains; le milieu du mois, le jour des ides, lui était consacré. Junon était Cupra : son culte, soit qu'il vînt des Pélasges, soit qu'il vînt de la Grèce, était semblable à celui d'Argos. Le nom de Minerve paraît étrusque, en sorte que la troisième divinité du capitole avait aussi cette origine, en dépit de l'assertion de Varron, qui dérive son nom du sabin. L'auteur se livre à des recherches fort curieuses sur les fêtes de Faleries, appelées *Quinquatrus*, et à de plus ingénieuses encore sur les idées que les Tyrrhéniens-Pélasges ont pu apporter aux Rasènes. Vertumne était un dieu fort considéré : les étymologistes se disputaient son nom; mais les mythologues lui attribuaient les dons des diverses saisons de l'année, et particulièrement de la vendange et des fruits. On célébrait ses fêtes

en Octobre : il n'eut à Rome qu'une place de demi-dieu, quelque grand qu'il fût en Étrurie. Nortia, la fortune, avait à Volsinies un temple célèbre par les clous qu'on y enfonçait pour marquer les temps écoulés, ce qui fait présumer qu'elle présidait aussi à la marche des âges. La généalogie des rois et des héros de Véies prouve que les Étrusques avaient une divinité semblable à Neptune. A Pyrgi se trouvait Leucothéa ou Eileithya : c'est la déesse Matuta, la mère du jour. On lui reconnaît des attributions maritimes ; peut-être a-t-elle des rapports avec Téthys. Enfin, Vulcain, Mars et Saturne avaient aussi leurs équivalens étrusques. Pour Janus, il ne peut guère avoir d'autre patrie ; on en avait fait venir un de Faleries qui portait quatre faces, répondant peut-être aux quatre saisons de l'année. Il se pourrait que ce Janus romain représentât deux divinités, l'une du ciel et d'origine étrusque, l'autre qui avait la garde des portes. Dans cette énumération de divinités se trouvent les vues les plus ingénieuses, par exemple sur *Summanus*, espèce de Jupiter nocturne, auquel on sacrifiait des brebis noires. Le véritable dieu infernal était *Mantus*, qui donna son nom à Mantoue. Suivent des éclaircissemens sur Cérès, sur un Palès masculin, sur Ancharia, Voltumna et Sylvain. Il n'y avait point de différence bien tranchée entre la religion des Sabins et celle des Étrusques. L'auteur démontre, quant à la déesse Féronia, que son sanctuaire primitif était dans les montagnes des Sabins à Trébula Mutuesca, tandis que Capène, Terracine et Luna n'en avaient que des succursales. Cette déesse pouvait rappeler les ames à la vie, et d'après une antique tradition elle donna trois ames à Herilus de Préneste. Soranus, le dieu de Soracte, a beaucoup de rapports avec Apollon. Une question importante est celle de savoir si l'Étrurie révérait aussi les divinités des Tyrrhéniens-Pélasges de Lemnos et de la Samothrace, Cadmus et les Cabires. Il n'y en a point de traces précises, point de mention qui ne puisse s'interpréter dans un sens

vague. Nous recommanderons encore les réflexions finales de ce chapitre sur le culte de Bacchus. Deux ordres de dieux existaient chez les Étrusques : il y avait des divinités supérieures occultes, qu'interrogeait Jupiter quand ses éclairs annonçaient une grande révolution; puis les douze dieux nommés les *consentes*, qui composaient son conseil et s'appelaient aussi *complices*. M. Müller repousse ici l'opinion du célèbre Creutzer, qui attribue à ces qualifications une origine étrusque. La durée de l'existence de ces divinités était limitée ; il y en avait six mâles, six femelles : on ne les connaît pas toutes. L'année se partageait entre elles : Minerve lançait la foudre en Mars, Saturne en Décembre; Vertumnus régnait en automne, etc. Dans un chapitre spécial, nous apprenons que *Genius* signifie créateur, et l'on nous fait remarquer ce passage de Festus : *Genius deorum filius et parens hominum.* C'est ainsi que Tagès est petit-fils de Jupiter. Tout ce qui est dit sur les Pénates, les Lares, les Lémures, les Mânes, mérite une grande attention; mais ce sont des détails qu'on ne pourrait analyser sans copier littéralement, parce que dans sa profonde érudition l'auteur a tout réduit à la plus simple expression, sans cependant rien omettre de ce qui était propre à prouver la justesse de ses vues. Passons donc aux chapitres sur les rapports de la discipline étrusque à la doctrine augurale. Le malheur de toute recherche sur un peuple dont la littérature s'est éteinte, est de ne pouvoir arriver à son but que par des intermédiaires. Au temps de Cicéron, d'ailleurs, quiconque se fût sérieusement occupé de demander la volonté des dieux à ces sciences occultes, se serait couvert de ridicule: ce n'était plus qu'un moyen politique, consistant en de vaines formules. Après avoir déterminé quelles étaient à cet égard les fonctions des magistrats et quelles appartenaient aux augures, l'auteur fait remarquer que les Romains distinguèrent en plusieurs endroits leur doctrine de celle des Étrusques. Il y avait sans doute des élémens sabins

dans la première; le fond cependant devait être étrusque, car on reconnaît dans la discipline des augures une théogonie étrangère aux Romains. Elle pouvait leur être venue par l'intermédiaire de Gabies; une tradition veut que Romulus y ait été élevé; puis, selon les augures, il y avait cinq espèces de terres. On distinguait les territoires en *romain*, *gabinien*, *étranger*, *ennemi*, *incertain*. Or, les auspices se prenaient de la même manière dans les territoires romain et gabinien. La tradition conservait la doctrine au moyen de réunions d'augures, qui avaient lieu tous les jours de Nones; néanmoins dès le temps des Gracques il y eut des livres des augures et des commentaires. Appius Claudius Pulcher en dédia à Cicéron, et César même en composa d'après un passage de Servius fort heureusement cité à ce sujet. Il y avait entre l'augure et l'auspice cette différence, que l'augure ne pouvait être fourni que par certains oiseaux, et sur la demande qui en était faite, tandis que l'auspice arrivait au hasard et par toute sorte d'oiseaux.

Suivent des détails bien curieux sur la manière d'observer le ciel, dont la voûte, divisée et subdivisée en seize parties, était appelée *templum*. Celui qu'on inaugurait avait la face tournée au midi, l'augure à l'Orient. La résidence des dieux était le pôle du nord. Un passage de Martianus Capella, qui est évidemment emprunté à la doctrine étrusque des éclairs, distribue des logemens célestes à toutes les divinités: il paraît en résulter que les mânes sont relégués à l'occident, contrée de malheur. Le *templum* était infini à la voûte céleste, mais sur la terre c'était un espace déterminé: *locus septus*. Il avait ses régions comme le ciel, et l'ouverture regardait communément le sud. Ce *templum* n'était pas nécessairement un lieu couvert, l'endroit du forum d'où le magistrat s'adressait au peuple, était un *templum;* au champ de Mars, où se réunissaient les comices, le lieu où était l'autel, était appelé de même, et l'on y posait les chaises curules des

magistrats. L'asyle de Romulus paraît avoir été un temple de ce genre, et c'est par une évidente méprise que Denys d'Halycarnasse y voit un édifice. Dans le rite usité pour tracer l'enceinte des villes, M. Müller reconnaît des rapports frappans avec ces temples, et ses observations sont confirmées par les débris des murailles étrusques, et par le souvenir de la *Roma quadrata*. La sainteté du *pomœtrium* en est une preuve de plus, et cette idée est toute étrusque. L'auteur applique fort heureusement ces vues à la construction des camps, où un espace de deux cents pieds carrés autour du prétoire formait aussi le *templum;* on y réunissait les aigles et les enseignes militaires. L'influence du *templum* s'étendit aux mesures champêtres et même aux tombeaux, pour lesquels, autant que possible, l'entrée était pratiquée vers le sud. Le plus souvent ces tombeaux ont des niches de trois côtés.

L'Italie est peut-être le pays où il y a le plus d'orages, à raison de la disposition des montagnes et des exhalaisons de la terre; aussi les *fulguratores* ou observateurs d'éclairs, et surtout ceux de Fæsules, obtinrent-ils une grande réputation. On avait égard aux seize régions du ciel pour juger la signification des éclairs. Le *fulmen regale* était le plus terrible, c'était celui qui frappait le lieu où s'exerçait la souveraineté. La foudre touchait-elle le temple de Junon, cette menace regardait les matrones, et probablement il y avait une interprétation particulière pour chaque divinité. Neuf dieux lançaient le feu du ciel; mais Jupiter en ayant trois espèces à sa disposition, il en résultait onze sortes d'éclairs, que M. Müller distingue avec beaucoup de sagacité et qu'il retrouve toutes à l'aide de citations fort intéressantes. C'est surtout à expliquer les mots *puteal* et *bidental* qu'il est d'une habileté et d'une sagacité étonnantes. C'était une sorte de temple très-souvent confondue avec *ara*, autel; il avait la forme d'un puits, étant très-étroit et ouvert par le haut: telle était

l'origine du nom *puteal;* celle de *bidental* tenait à l'âge des victimes qu'on y sacrifiait et qui devaient avoir deux ans. Les corps d'hommes frappés par la foudre n'étaient point brûlés, mais inhumés en entier par les soins des haruspices.

L'inspection des entrailles était le fond de la science de l'haruspice. Selon M. Müller, c'était une idée entièrement étrusque que de sacrifier tout exprès dans la vue de consulter les entrailles, bien qu'on les interrogeât aussi dans les sacrifices des autres peuples, en Grèce, dans l'Asie mineure et particulièrement à Telmessus. La Bible en parle pour les Cananéens. Les Syriens immolaient des pigeons, des poules et des chiens. L'examen de cet art est poussé dans ses plus minutieux détails; par malheur nous savons peu de chose de ce qui se pratiquait en Asie. L'auteur le regrette d'autant plus, qu'on aurait peut-être aperçu de la sorte une trace de plus de la liaison des deux pays. A l'exemple des Mysiens, des Cariens et des Phrygiens, les Étrusques observaient le vol des oiseaux; mais Rome ayant à cet égard négligé leur doctrine pour s'attacher à celle des Marses, il n'y a guère à espérer de renseignemens capables de dissiper notre ignorance. Pline trouva dans des livres étrusques les images d'oiseaux qu'on n'avait plus vus depuis un temps immémorial. Chaque divinité avait sans doute le sien, et selon un renseignement conservé par Festus, la corneille était sous la protection de Junon. Il y avait des oiseaux *oscines*, dont les présages étaient dans la voix, et des *alites*, qui les manifestaient par leur vol. On appelait aussi *præpetes*, ceux qui occupaient une place favorable, et *inferæ*, ceux qui annonçaient des malheurs. Enfin, les prodiges étaient aussi un moyen de connaître l'avenir; ils étaient fort nombreux, et trop rarement on nous en donne la signification.

Les arts et les sciences de l'Étrurie occupent le dernier livre de cet important ouvrage. Selon l'expression de l'auteur, ils n'apparaissaient d'abord que comme la seconde moitié du culte. Chez toute nation il y eut un temps où les danses,

les jeux, la musique, les repas même, lorsqu'on y servait des viandes, n'étaient que des fêtes religieuses, et cette idée se prenait au sérieux, surtout en Étrurie et à Rome. Ce fut un grave reproche à faire à un noble Véien que d'avoir emmené sa suite un jour qu'on célébrait des jeux. Un danseur manquait-il son pas, un joueur de flûte n'en tirait-il pas de son, il fallait apaiser les dieux et souvent recommencer cet exercice. Cette superstition devait nécessairement rendre stationnaires la musique et la danse. Bien que les monumens nous offrent des instrumens à cordes, on ne parle jamais que de l'habileté des Étrusques à manier l'instrument à vent et surtout la flûte. On se servait de la flûte dans toutes les occasions; elle invitait aux festins, à la marche solennelle, à la lutte. S'il en faut croire les Grecs, on fouettait même les esclaves au son de la flûte, qui accompagnait aussi les boulangers et les cuisiniers dans l'accomplissement de leurs travaux. A la chasse on ne pouvait s'en passer, puisqu'elle attirait dans les filets des chasseurs les sangliers et les cerfs. Il y avait tant de joueurs de flûte, que Numa, s'il en faut croire Plutarque, fonda toute une tribu de ces musiciens, qui la plupart sans doute étaient des *subulones* étrusques (tel est le nom qu'on leur donnait dans ce pays). Leur réputation était si répandue en Grèce, que l'Athénien Polystrate, élève de Théophraste, fut surnommé Tyrrhénien, parce qu'il poussait l'amour de l'art si loin, qu'il s'habillait toujours en joueuse de flûte. Les flûtes des sacrifices étaient de bois, celles des jeux de bois de lotus, d'or et d'argent. Il y a lieu de croire, d'après les monumens, que l'instrument était double, et que la même personne jouait de deux flûtes à la fois : or, d'après Pline, Marsyas le Phrygien était l'inventeur de la double flûte. On peut admettre que l'usage en était fort ancien dans l'Asie mineure. Des hommes et des femmes jouent de la flûte quand Alyatte part pour la guerre : l'établissement des Tyrrhéniens l'aura fait connaître en Étrurie. Quant à ce

que Pollux appelle la flûte tyrrhénienne, elle était composée de tuyaux d'airain, et on la jouait par le bas, tantôt au moyen de soufflets, tantôt au moyen de l'eau, qui en chassait l'air et produisait un son très-plein et très-varié. — La trompette est plus célèbre encore: ici M. Müller fait l'ingénieuse remarque qu'Homère ne la nomme que dans ses comparaisons, et jamais dans ses récits, parce que pour les Grecs l'usage en était tout récent. Il nous fait voir ensuite les tragiques agissant avec moins de scrupule, et transportant la trompette dans la mythologie. Un scoliaste de l'Iliade dit que Minerve l'inventa pour les Tyrrhéniens. De l'absence de communications avec l'Étrurie dans les temps reculés, l'auteur conclut qu'il s'agit des Pélasges-Tyrrhéniens, lesquels parcoururent la Grèce au temps de la migration des Héraclides. Ce furent eux aussi qui l'introduisirent plus tard en Étrurie. Tout ceci est assez bien justifié par la tradition du temple de *Minerve Salpinx* à Argos; Hegeleus, fils de Tyrsenus, qui à son tour l'était d'Hercule et d'Omphale de Lydie, aurait apporté la trompette aux Doriens qui marchaient sur Argos : de là le surnom de la déesse. Maleos, qui avait un commandement sous Tyrsenus, passe pour l'inventeur de l'instrument; son nom vient d'un promontoire de Laconie où était un fort tyrrhénien, et lui aussi est fils d'Hercule et d'Omphale. Tout s'accorde donc à rattacher l'invention de la trompette à la patrie lydienne des Tyrrhéniens. On s'en servait beaucoup en mer pour rassembler les pirates. Plus tard la trompette est indigène chez les Tusci; on désigne comme étant l'inventeur Piseus, ce qui indique qu'elle vient de Pise: cependant une tradition recueillie par Silius Italicus lui donne Vetulonia pour patrie. On examine ensuite ce que c'était que le *lituus* ou trompette recourbée, et pour ne pas perdre une conjecture qui nous rende un mot étrusque, nous dirons que M. Müller pense que *lituus* signifiait *courbe*. Il faut renoncer à toute certitude sur ce qui concerne le caractère de la mélodie.

Autant que nous pouvons le savoir, l'art de la scène se réduisait à la danse. Les histrions ou ludii que Rome fit venir d'Étrurie à l'occasion d'une peste, n'étaient que des danseurs qui, sans représenter aucune action, suivaient les mouvemens du joueur de flûte. Il y avait des danses militaires, et ces histrions sont quelquefois comparés aux *curètes*. Ceux qui dansaient la Pyrrhique avaient des tuniques de pourpre et des ceintures d'airain, des glaives, de courtes lances et des casques à crinière relevée. Chaque chœur avait son chef, qui imitait les mouvemens militaires : le rhythme pouvait être l'anapeste, qui a quelque chose de guerrier. La danse des Saliens était sans doute empruntée aux Étrusques; à en juger par les fragmens qu'on en a encore, le chant s'y mêlait, le vers était saturnin, et le pas précipité du danseur exigeait de la force et de l'habileté. C'était tout au plus s'il y avait accord entre la musique et les mouvemens : il ne faut pas croire qu'il y eût dans tout cela un grand degré de perfection : seulement on imitait les Grecs, autant que le permettait la différence des langues. L'Étrurie avait aussi emprunté à la Grèce ses athlètes et ses courses de chars; mais les gladiateurs lui appartenaient; Nicolas de Damas le dit expressément. D'ailleurs *lanista*, qui désigne le surveillant de ces jeux, est un mot étrusque : toutefois il paraît que la férocité samnite avait beaucoup multiplié ces combats dans la Campanie. Capoue en demeura l'école-modèle. Du reste, l'Italie avait tellement adopté ces cruels exercices, que l'on ne construisait pas une place publique sans la disposer de manière à les y tenir. Il est vraisemblable aussi que ce fut aux Étrusques qu'on dût les combats de gladiateurs qu'on donnait aux funérailles : ils ont conservé si long-temps les sacrifices humains, qu'ils ont dû regarder cette effusion de sang comme agréable aux mânes du défunt.

Un peuple doué de cet esprit de régularité qu'on remarque dans la construction du *templum*; un peuple qui aimait autant

la pompe, le luxe et les cérémonies, devait avoir d'autant plus de goût pour l'architecture que sa constitution aristocratique mettait entre les mains des grands la faculté d'entreprendre des édifices d'un caractère grandiose et merveilleux; mais la religion était sombre et sévère, et donnait peu d'essor à l'imagination. Les arts ne se développèrent qu'au moyen d'emprunts faits à l'étranger, et ne servirent qu'à rehausser encore l'orgueil de la caste sacerdotale. L'architecture s'en ressentit; les murailles des villes étaient régulières et les tombeaux d'une incroyable solidité : peut-être même l'Étrurie a-t-elle inventé les voûtes. Néanmoins les édifices publics auront eu sans doute ce caractère qui, selon la description de Pline et celle de Varron, se montre si bizarre dans le tombeau de Porsenna. M. Müller admet la réalité de ce monument; il lui paraît même hors de doute que Varron en avait encore vu une partie. C'est une très-heureuse idée que de rattacher à l'architecture étrusque les *Nuraghes* de la Sardaigne, constructions sur lesquelles M. Petit-Radel a publié une si bonne dissertation, et cette conjecture est appuyée de toute la puissance d'érudition que l'on connaît à l'auteur. Les Carthaginois sont venus trop tard dans l'île; leurs arts avaient un caractère différent. Diodore compare les constructions de la Sardaigne à celles des Grecs; il y aurait donc eu une très-ancienne affinité entre eux et les Étrusques. La forme qu'on assigne aux ruines de Sardaigne est celle du *Tholos;* il nous ramène aux temps mythiques, où Priam enferma Cassandre dans un édifice qui n'a point de couverture. A défaut de voûte, les murailles se rapprochaient par une convergence qui donnait à la sommité la forme d'une coupole.

L'auteur analyse ce que dit Vitruve de la construction des temples : cela s'accorde avec le plan du capitole dont l'emplacement avait été consacré par des augures et des haruspices étrusques, et que des artistes de cette nation ont élevé. Le rapprochement des proportions de Vitruve avec ce que

Denys nous dit de ce monument, et avec d'autres données que nous devons aux médailles, est opéré d'une manière très-satisfaisante. En général, l'auteur approfondit les renseignemens que nous avons à cet égard, les coordonne, et parvient à en faire un ensemble; mais quand il s'agit d'autres édifices publics, tels que les théâtres, les curies, les arènes, il déclare que nous manquons absolument d'indication. Le dessin et la sculpture nous sont arrivés parfois intacts au moyen des vases et des objets d'antiquités qui étaient enfouis dans les tombes, et depuis la publication du livre de M. Müller, les découvertes de Corneto ont beaucoup agrandi le cercle de nos idées à cet égard. Lanzi a nommé, à bon droit, Arretium le Samos de l'Italie: l'on continuait à se servir des vases de cette ville sous les empereurs, mais ils étaient communs. Tarquinies paraît avoir été le principal siége de l'art du potier, et l'on peut jusqu'à un certain point faire honneur à l'Étrurie des fabrications de Nole et de Capoue. Les potiers faisaient aussi des statues en terre. Nous citerons celle de Jupiter et le quadrige merveilleux qui grossit dans le four, et que Véies ne voulut pas livrer, parce que ce prodige présageait la grandeur des Romains.

Les Étrusques eurent un grand nombre de statues de bronze de diverses dimensions. Pline parle d'un Apollon de cinquante pieds de haut, et on trouve encore beaucoup de statuettes et de figurines de la plus petite taille. Néanmoins il n'est resté aucun nom célèbre à opposer à ceux que la renommée proclamait en Grèce, soit pour l'art du statuaire, soit pour celui du fondeur. La *toreutique*, c'est-à-dire le travail ou gravure sur l'or, l'argent, la pierre, était poussé fort loin chez les Étruques. Phérécrate le comique fait mention de candélabres tyrrhéniens, et M. Müller se livre à une énumération fort curieuse de tous les objets d'or et d'argent fabriqués dans ce pays.

La peinture servait non-seulement à revêtir les sculptures,

mais elle prospérait par elle-même comme un art indépendant. Pline a vu à Cære et à Ardée des tableaux qu'on lui disait être plus anciens que Rome. Quoi qu'il en soit de cette assertion, que M. Müller regarde comme une vanterie des *Ciceroni*, les tombes de Tarquinies recèlent dans leurs hypogées d'assez beaux restes, et ces découvertes ont été de plus favorables à l'opinion qui accorde aux Étrusques le mérite d'avoir connu la peinture. Ils savaient aussi le procédé à l'encaustique, et peignaient au moyen d'enduits de cire les vaisseaux, qui en devenaient plus beaux et plus solides. Les habitans de Volterre excellaient en ce genre; c'est ce qui résulte d'un passage de Tite-Live sur leurs fournitures pour l'expédition de Scipion.

Les arts de l'Étrurie ne paraissent pas issus de la même source que ceux de la Grèce; c'est plutôt une formation séparée, un rejeton indépendant du même tronc. Toutefois on ne peut nier que Pline ne les fasse venir de Corinthe à Tarquinies, et que les objets trouvés dans des hypogées ne prêtent beaucoup d'appui à cette assertion au moyen de la ressemblance des vases noirs de l'un et de l'autre pays. L'influence grecque sur la Campanie fut plus forte, et se prolongea jusqu'après la conquête de Capoue par les Samnites, tandis que pour l'Étrurie les intermédiaires de la transmission se sont perdus; si bien que quand la Grèce florissait le plus, il n'y avait presque plus de communications. L'Étrurie ne fut donc pas influencée par les progrès du siècle de Phidias : les statues que l'on appelait *tuscanica signa*, avaient un caractère d'originalité antique qui se rapprochait des commencemens de l'art en Grèce.

Tout ceci nous conduit naturellement à examiner quelle était la mythologie héroïque, et comme on retrouve en Étrurie celle de la Grèce, on se demande quand et comment elle y est venue. Est-ce bien Ulysse qui est venu mourir en Tyrrhénie, à Gortynes, c'est-à-dire à Crotone? M. Müller

voit dans le personnage dont il s'agit une sorte de sosie d'Ulysse. Son nom étrusque était *Nanus*, ce qui, dit-on, signifiait qu'il avait beaucoup voyagé. L'auteur tire un parti fort habile d'une tradition conservée par Hellanicus, pour prouver que les Étrusques avaient mêlé et confondu leurs récits indigènes avec ceux des Grecs. Cette tradition rattache Nanus à Pélasgus et à l'arrivée des Pélasges près du fleuve Spina. — Tarchon était le héros de Tarquinies, le fondateur des douze villes; il était lié à la tradition lydienne, qui devait être fort connue si l'on en juge par les médailles. Faleries reconnaissait pour fondateur de ses murailles Halesus; ce nom est défiguré par une fausse écriture et une mauvaise prononciation : *Falesus* est mieux. Si l'on en revient à l'identité de l'écriture étrusque, ce sera encore le même que celui de Faleries, c'est ainsi que Tarchon et Tarquinies se confondent : on faisait venir cet Halesus d'Argos, et on le rattachait à Agamemnon; probablement à cause du culte de Junon, qui avait beaucoup de rapport avec celui d'Argos. Un héros de Pérouse, Aucnus, dont on a fait Aunus ou Ocnus, avait régné sur le pays voisin de Thrasymène jusqu'à l'arrivée de Thrasymenès le Lydien. Cet Ocnus est évidemment le même que celui que Virgile nous indique comme le fondateur de Mantoue, et que Silius regarde comme le fondateur de Felsina ou Bologne. Plus loin on démontre que les traditions sur Crotone, en tant qu'on les fait remonter à Corythus, sont d'invention récente, et qu'on s'est emparé d'une tradition grecque et de la ressemblance d'un nom pour confondre tout ce qui est relatif à la généalogie de Corythus et de Dardanus.

Il est vraisemblable que les Étrusques étaient une nation peu poétique : l'histrion dansait sans proférer une parole; il devait y avoir néanmoins des chants religieux, et sans doute les livres de Tagès contenaient des cantiques pour les cérémonies du culte. On parle de chœurs de jeunes filles aux fêtes de Junon à Faleries. Il y avait donc une sorte de

poésie liturgique, à en juger par un fragment des tables Eugubines, qui contient une espèce de litanie de *Jove* ou de *Grabovi;* il s'y trouvait des assonnances, des refrains et des chutes périodiques. M. Müller nous la donne dans une note. — Les vers fescennins, genre tout-à-fait opposé, tenaient leur nom de Fescennium, et si d'une part Diodore met des Sicules dans cette ville, de l'autre l'élément étrusque y dominait. Quant aux livres d'histoire, il paraît qu'ils ne furent rédigés que dans le sixième siècle de Rome. Cependant on pourrait leur accorder cent cinquante ans de plus. Les livres de discipline eux-mêmes ne furent guère écrits qu'au temps de la domination romaine. Il se peut que l'Étrurie ait précédé Rome pour l'annotation de prodiges et de faits historiques; mais les clous de Nortia rappellent un autre mode de fixer le souvenir des charges, des magistratures et la chronologie. La langue des Étrusques est perdue aujourd'hui; si l'on en juge toutefois par ce qu'on peut trouver encore d'écriture, elle était irrégulière et peu faite pour recevoir une littérature. Il est difficile d'admettre qu'elle ait jamais été soumise à des règles grammaticales; il y a d'ailleurs une grande variation et beaucoup d'arbitraire dans les formes sous lesquelles se présentent les mots.

L'écriture n'est pas venue immédiatement de l'Orient; elle a peu de lettres qui ne se rapprochent point des formes grecques, tandis qu'elle manque de certaines formes phéniciennes que les Grecs avaient retenues quelque temps; d'où il suit que l'alphabet étrusque n'a passé en Étrurie qu'après que la Grèce les eut abandonnées. Nous ne suivrons pas M. Müller dans la discussion relative à chaque lettre en particulier; cet article n'est déjà que trop aride. Il nous suffira de conseiller aux amis de la science de joindre à l'étude de ce profond chapitre les observations qu'ils pourront retirer de la lecture du bulletin de correspondance archéologique de Rome, où il y a une quantité de découvertes nouvelles :

elles ajoutent pour la plupart aux résultats obtenus par lui, et confirment ses doctes investigations. Les chiffres étrusques sont aussi l'objet d'un travail admirable.

Passons au calendrier et à la chronologie. Les ides étaient consacrées à Jupiter, les calendes à Junon, et les mois étaient lunaires. Les *nundinæ* ou semaines de huit jours sont d'institution étrusque. Chaque neuvième jour les rois de ce pays rendaient la justice, et l'on tenait les marchés publics. Ce fut Servius Tullius qui introduisit cet usage à Rome. Le jour des calendes le pontife indiquait celui des nones, et les campagnards apprenaient de la sorte quand il faudrait revenir; pendant les nones on fixait les autres fêtes du mois. On regardait les jours qui suivaient les ides, les calendes ou les nones, comme jours de malheur, et Rome sans doute a emprunté à l'Étrurie ses *dies religiosi nefasti*, *atri*. Comment faisait-on accorder les mois lunaires avec l'année solaire? C'est ce que nous ignorons. M. Müller ne veut ni adopter ni rejeter les ingénieuses doctrines de Niebuhr sur le cycle de 110 ans et sur les intercalations. Le siècle déterminé à une durée égale à celle de la vie de l'homme qui survivait à tous les individus nés le même jour, était beaucoup trop difficile à compter. Les dieux firent donc des prodiges qui déterminèrent la clôture de chacun de ces siècles, et ces prodiges se manifestèrent après une durée moyenne de 105 à 123 ans. On la marquait dans les livres, et à l'époque dont parle Varron il s'était écoulé en tout 781 ans. Il se peut que ce calcul fut conforme aux indications des clous du temple de Nortia. M. Müller retrouve le commencement de l'ère étrusque au moyen d'une prédiction de l'haruspice Vulcatius; il le fixe à l'an 290 avant Rome, et de la sorte le dixième et dernier siècle de la période promise à la nation, devait finir en l'an de Rome 850.

Les sciences des Étrusques étaient presque nulles. L'auteur démontre cependant qu'ils excellaient à découvrir des sources,

des fontaines, à placer des puits, et même à profiter partout des eaux minérales, ce qui suppose une certaine connaissance de l'histoire naturelle. Or, il y avait des bains à Pise, à Vatulonia, à Populonia, à Volterre, à Clusium, et surtout aux environs de Cære. Eschyle regarde les Tyrrhéniens comme habiles à préparer les médicamens : ils ont eu beaucoup de réputation en médecine; mais M. Müller pense qu'ils devaient cette réputation à leur Circé. On ne trouve pas chez les Romains un seul médecin étrusque. En philosophie ils ne faisaient rien, et si Pythagore est qualifié de Tyrrhénien, cela ne regarde pas les Étrusques; cette épithète lui vient uniquement de ce qu'il était originaire des îles septentrionales de la mer Égée.

Dans une sorte de résumé fort court, l'auteur rassemble en faisceau tous les résultats qu'il a obtenus de ses longues recherches. Il nous montre cette nation isolée des autres, et développant elle-même sa civilisation. Elle peut avoir appartenu à la famille grecque, mais son affinité n'est pas fort prononcée. L'Étrurie faisait prospérer l'agriculture, elle élevait des villes florissantes, elle cultivait les arts qui sont nécessaires à l'existence. Ses institutions étaient assez fortes pour qu'elle fût grande au dehors et que son repos intérieur fût rarement troublé. Le culte, pour lequel était réservé toute la pompe et toute la science, maintenait une étroite alliance entre les hommes et les dieux, et les réunissait en quelque sorte dans une seule cité. Toutefois cette nation, qui ne s'est point renfermée en elle-même comme l'Égypte, reçut des influences étrangères; ce fut principalement la Grèce qui agit sur elle. Une colonie arrive enfin de l'Asie mineure, alors la musique se fait entendre dans les sacrifices et à la guerre; on construit des vaisseaux, on arme en course, et l'on adopte la tactique militaire des Grecs, telle qu'elle fut après la guerre de Troie. Les traditions, la poésie, les arts de la Grèce, se répandent en Étrurie; ils y prennent une couleur nationale,

mais on ne parvient pas à en faire un ensemble, parce qu'il n'y avait en eux rien d'original, rien qui eût racine dans le sol, et quand la nation éprouva des revers, quand accoururent de toutes parts les Gaulois, les Samnites, les Romains, ces arts dépérirent comme se dessèchent des rameaux séparés de leur tronc.

C'est un grand désavantage que d'analyser un pareil livre! Malgré la profondeur de ses recherches, il attache le lecteur, car tout y est complet, raisonné, concluant. Le sol de l'antiquité jette encore une belle végétation quand il est cultivé par d'aussi habiles mains; elle ne surprend pas moins par sa richesse que par ce qu'elle a d'inattendu. Mais nous, qui ne faisons que réunir de sèches indications, nous qui choisissons à peu près au hasard, pour présenter au lecteur quelques épis de cette riche moisson, nous le renvoyons au livre même, pour qu'il jouisse enfin de cette abondance d'érudition; car il doit être fatigué de glaner avec nous.

φ.



# SOUVENIRS DE VOYAGES,

PAR HENRI HEINE.

## (*Second article.*[1])

### *Le voyage au Harz.*

Nous avons quitté notre voyageur après son départ de Goslar, cherchant aux environs l'habitation du frère d'un mineur de Clausthal, pour s'acquitter d'une commission dont celui-ci l'avait chargé. Il y passe la nuit, et se remet en route le lendemain. « Le soleil se leva. Les brouillards s'enfuirent comme s'évanouissent les fantômes au troisième chant du coq. Je montais, je descendais, ayant devant moi le soleil qui éclairait sans cesse de nouvelles beautés. L'esprit de la montagne me favorisait évidemment : il savait bien qu'un poète comme moi ne manquerait pas de raconter tout ce qu'il aurait vu dans ses domaines. Il me fit voir son Harz, comme certes tout le monde ne l'a pas vu; mais moi aussi le Harz me vit comme peu de gens ont pu me voir. Les cils de mes yeux brillaient de perles aussi précieuses que celles des herbes de la vallée. La rosée de l'amour humectait mes joues; les pins bruissans me comprenaient; leurs branches se séparaient et s'agitaient, sembables à des hommes muets qui témoignent leur joie avec leurs gestes, et dans le lointain retentissaient des sons mystérieux comme ceux de la cloche d'une chapelle de forêt : c'étaient les sons purs et mélodieux des clochettes des troupeaux. » Au pied du Brocken le voyageur rencontre un de ces troupeaux, gardé par un jeune pasteur, aux cheveux blonds, qui l'invite à partager avec lui son *déjeûner dina-*

1 Voyez *Nouvelle Revue germanique*, t. XI, p. 156.

*toire*, composé de pain et de fromage. Il y fit honneur, comme jadis Don Quichotte, accueilli par les chévriers, tout chevalier errant qu'il était, ne dédaigna pas de s'associer à leur frugal repas; mais au lieu de faire, à cette occasion, comme l'illustre paladin de la Manche, l'éloge de l'âge d'or, il compose en l'honneur de son hôte des stances où il le compare à un roi.

Après avoir pris congé du jeune pâtre, il se met à gravir le Brocken. Bientôt il se voit dans une forêt de sapins dont les cimes, comme dirait Fénélon, vont toucher les astres, et qu'il admire d'autant plus que ces beaux arbres ont eu plus de peine, dans leur jeunesse, à prendre racine dans un sol semé partout de blocs de granit, et à se faire jour à travers ces obstacles pour s'élever jusqu'au ciel, semblables, dit-il, à ces grands hommes dont la gloire est d'autant plus solidement établie, qu'ils ont eu d'abord à vaincre plus de difficultés.

Il paraît en effet que, grâce à la bienveillance particulière du génie de ces montagnes, notre poète a vu le Brocken tout autrement que les voyageurs vulgaires : il fait de ses régions inférieures un tableau ravissant. Les racines des arbres forment pour lui un escalier naturel; il se repose sur des bancs de mousse, plus doux et plus élastiques que la ouate et le velours. Il respire une fraîcheur délicieuse. Il voit pour ainsi dire les plantes se former; il entend les pulsations de la montagne. Pour lui, le murmure des sources tombant en petites cascades, est une douce causerie; les oiseaux soupirent; le bruissement des arbres, ce sont autant de voix féminines; les fleurs le regardent comme avec des yeux de jeunes filles; enfin, il entend les herbes se conter des historiettes, etc.

Cependant, plus on s'élève, plus les sapins se rapetissent pour disparaître à la fin tout-à-fait. « Les singuliers groupes de blocs de granit deviennent alors seulement bien visibles; ils sont souvent d'une grandeur énorme. Ce sont là sans doute

les paumes avec lesquelles les malins esprits jouent au fameux sabbat du mois de Mai, alors que les sorcières arrivent sur le Brocken, à cheval sur des manches à balai et des fourches, et qu'elles se livrent à ces danses et à ces jeux nocturnes que racontent des nourrices dignes de foi, et qu'on voit si bien représentés sur les estampes de Faust par l'excellent Retzsch. Lorsqu'on gravit la partie supérieure du Brocken, on ne peut s'empêcher de penser à toutes ces histoires dont le peuple l'a fait le théâtre, et surtout à cette grande tragédie mystique du docteur Faust. Pour moi, il me semblait toujours entendre grimper et respirer à côté de moi l'individu au pied de cheval; et sans doute Méphisto lui-même ne peut qu'en haletant gravir sa montagne favorite. C'est un chemin bien rude; aussi ce fut avec un grand plaisir que j'aperçus enfin le *Brockenhaus*.

« Cette maison, située au sommet du Brocken, et qui ne se compose que d'un rez-de-chaussée, fut construite en 1800 par le comte Stollberg-Wernigerode, et c'est pour son compte que cette hôtellerie est exploitée. D'épaisses murailles vous y mettent à l'abri du froid et du vent. Le toit, très-bas, est surmonté au milieu d'une espèce de belvédère en forme de tour.... L'entrée dans le *Brockenhaus* produisit sur moi un effet extraordinaire, comme ferait un conte merveilleux. Après être monté long-temps solitairement à travers des pins et des rochers, on se voit tout d'un coup transporté dans une maison bâtie au sein des nuages; des villes, des montagnes, des forêts sont à vos pieds, et vous vous trouvez au milieu d'une société d'étrangers singulièrement composée, qui vous reçoit presque comme un compagnon attendu, moitié avec curiosité, moitié avec indifférence. Je trouvai la maison pleine de monde, et, comme il convient à un homme prudent, je songeai aussitôt à la nuit, au peu de commodité qu'offre une couche de paille : d'une voix presque mourante je demandai du thé, et l'aubergiste fut assez rai-

sonnable pour comprendre que, malade comme j'étais, il me fallait un bon lit. Il me l'assigna dans une petite chambre, où déjà je trouvai établi un jeune négociant qui ressemblait à un long émétique.»

Le voyageur décrit ensuite à la manière de Calot la compagnie qu'il trouva dans la salle de l'auberge; mais il change de pinceau pour tracer le portrait de deux dames qu'il rencontra au belvédère, et puis encore pour faire la description du Brocken lui-même et de la vue dont on jouit du haut de son sommet.

«Lorsqu'on jette un premier regard du haut du Brocken sur ses alentours, tout paraît merveilleux : toutes les faces de notre esprit reçoivent des impressions nouvelles, qui, la plupart hétérogènes et même contradictoires, se réunissent dans notre ame pour former un seul sentiment encore confus et indéfini. L'analyse de ce sentiment fournit le caractère de la montagne. Ce caractère est tout germanique, et pour ses qualités et pour ses défauts. Le Brocken est un Allemand : il nous montre avec toute l'exactitude de nos savans, clairement et distinctement, dans un panorama gigantesque, des centaines de villes, de bourgs et de villages, la plupart situés vers le nord, et tout autour et fort au loin des montagnes, des forêts, des rivières, des plaines innombrables. Tout ressemble à une carte spéciale, nettement dessinée et parfaitement coloriée; mais nulle part des paysages vraiment beaux ne viennent réjouir les yeux. Ainsi faisons-nous toujours, nous autres compilateurs allemands : à cause de cette honnête exactitude qui veut que nous donnions tout, sans omission aucune, nous ne songeons jamais à insister sur certains détails et à les rendre avec élégance et beauté. La montagne a aussi quelque chose de ce calme, de cette tolérance qui distingue le caractère allemand : c'est qu'il voit les choses de haut et dans leur ensemble.»

Avant de traduire les scènes du soir et de l'intérieur du

*Brockenhaus*, nous ne pouvons nous empêcher de citer quelques-uns des traits dont le voyageur dépeint si heureusement les deux dames du belvédère. « Le visage de la plus jeune, dit-il, était de ceux qui n'attirent jamais irrésistiblement, qui vous charment rarement, mais qui plaisent toujours. J'aime ces visages, parce que leur sourire a la vertu de calmer mon cœur agité. La plus âgée était la mère. Son visage ressemblait à un palimpseste qui, sous le texte récent d'un père de l'Église, laisse entrevoir encore les vers à moitié effacés d'un ancien poète grec érotique. »

Cependant l'air devenait plus frais, le soleil penchait vers son déclin, et la terrasse se remplit d'étudians, de garçons de métier et de quelques honnêtes bourgeois, avec leurs femmes et leurs filles, qui tous voulaient voir le coucher de l'astre du jour. « C'est un spectacle sublime qui dispose l'ame à la prière. Près d'un quart-d'heure tous le contemplaient dans le silence; leurs visages étaient rayonnans des derniers feux du soleil; les mains se joignirent involontairement : nous étions comme une communauté silencieuse priant dans la nef d'un dôme immense.... Dans ce moment solennel, un de mes voisins s'écria : Que la nature est belle en général! Ces paroles s'étaient échappées au cœur sensible de mon compagnon de chambre, le jeune négociant; elles suffirent pour me remettre dans un état ordinaire.... A la nuit tombante j'allai encore me promener sur le Brocken. Le brouillard n'était pas très-fort, et je pus considérer les contours des deux collines qu'on appelle l'autel des sorcières et la chaire du diable. Je déchargeai mes pistolets; nul écho ne me répondit. Mais tout à coup j'entendis des voix connues, et me sentis embrassé : c'étaient mes compatriotes, qui avaient quitté Gœttingue quatre jours après moi.... Quelle scène joyeuse! »

Nous passons sous silence le souper que les fils des Muses firent en commun, et les conversations qui y eurent lieu;

elles seraient à peu près inintelligibles pour des lecteurs et même des étudians français. Une partie de cette débauche d'esprit nous tente pourtant : c'est celle qui se rapporte au théâtre. Essayons ; nous retrancherons ce qu'on ne comprendrait pas.

« Un jeune membre de la *Burschenschaft*, qui venait de Berlin, où il était allé pour se faire purifier, parlait beaucoup de cette capitale. Il avait fréquenté le théâtre et le jugeait très-mal. Il s'élevait contre les frais énormes de la garde-robe, les scandales que donnaient les acteurs et les actrices, etc. Le jeune homme ignorait qu'à Berlin l'apparence en toutes choses étant l'essentiel, il en devait être ainsi plus encore sur les planches, et que par conséquent l'administration du théâtre avait surtout à soigner la couleur de la barbe de tel ou tel rôle, la fidélité des costumes, exhumés et dessinés par des antiquaires assermentés, et confectionnés par des tailleurs savans. Rien de plus nécessaire en effet ; car si par malheur Marie Stuart paraissait une seule fois avec un tablier du temps de la reine Anne, le banquier *Christian Gumpel* (notons ce nom, qui reviendra par la suite), se plaindrait avec raison qu'on lui fait perdre toute illusion ; et si jamais par quelque méprise lord Burleigh mettait les culottes de Henri IV, certainement la conseillère de guerre de Steinzopf, née de Lilienthau, serait troublée pendant toute la soirée par cet anachronisme. Mais la sollicitude de l'administration ne se borne pas au costume ; désormais elle s'étendra aussi sur les personnages. A l'avenir Othello sera joué par un véritable Maure, que le professeur Lichtenstein[1] fera venir d'Afrique.... Si notre jeune critique avait mal apprécié les soins du théâtre de Berlin à cet égard, il comprenait encore moins que l'opéra janissaire de Spontini, avec ses timbales, ses éléphans, ses trompettes et ses tamtams, est un moyen héroïque d'inspirer à notre nation une ardeur guerrière,

1 Connu par ses ouvrages sur la géographie et la statistique.

moyen qu'avaient déjà recommandé si sagement Platon et Cicéron. Mais ce qui était le plus au-dessus de son intelligence, c'est la signification diplomatique du ballet. J'eus une peine infinie à lui faire sentir qu'il y a plus de science politique dans les pieds du danseur Hoguet que dans la tête du professeur Buchholz ; que tous ses tours, tous ses pas signifient des négociations diplomatiques, que tous ses mouvemens ont un sens politique ; que, par exemple, il veut désigner notre cabinet, lorsque, penché en avant, il étend les mains au loin ; la diète de Francfort, lorsqu'il tourne cent fois sur un pied sans jamais changer de place ; les petits princes, lorsqu'il piétine comme s'il avait les jambes liées ; l'équilibre européen, lorsque, semblable à un homme ivre, il chancelle de côté et d'autre ; un congrès, lorsqu'il enlace ses bras recourbés en forme de pelote ; enfin, qu'il représente notre trop puissant ami de l'est, lorsque, se développant peu à peu, il s'élève de toute sa hauteur, puis se repose long-temps dans cette attitude, et ensuite se livre soudain aux bonds les plus terribles. Grâce à ces enseignemens, le jeune homme comprit enfin pourquoi des histrions sont mieux traités que de grands poètes, et pourquoi le ballet est pour le corps diplomatique un sujet inépuisable d'entretien. »

Cherchons encore à traduire la vive critique de ce parti politique déjà vieux, qui s'imagina qu'il n'y avait de salut pour l'Allemagne que dans le rétablissement des institutions du temps d'Arminius, et que ses adversaires appelaient *Deutschthümler*, mot qu'on pourrait rendre par celui de *Teutonomanes*. Le souper était assez mauvais ; quelques-uns s'en plaignirent ; un Suisse reprochait à cette occasion aux Allemands de connaître aussi peu la sobriété que la véritable liberté. Notre auteur lui fit une réponse qui pouvait suffire. Le fils des Alpes n'était pas disposé à soutenir son assertion ; c'était un homme gros, et partant un bon homme, comme dit Cervantes. Mais un autre convive, natif de Greifs-

wald, ne l'entendait pas ainsi, et se crut obligé de prendre la défense des Allemands. « La vertu et la simplicité germaniques n'étaient point encore éteintes, disait-il, en se frappant avec force contre la poitrine, et en vidant d'un trait un verre énorme de bière forte. C'était un homme de ces temps où les friseurs couraient risque de mourir de faim. Il portait de longs cheveux flottant à leur gré et surmontés d'un petit bonnet semblable à la barrette du moyen âge; une robe noire façonnée à la mode de la vieille Allemagne, une chemise jadis blanche qui servait en même temps de veste; sur son cœur un médaillon avec une touffe de poils du cheval blanc de Blücher. J'aime à me donner un peu de mouvement après le souper, et je m'engageai volontiers avec lui dans une discussion patriotique. Il était d'avis de partager l'Allemagne en trente-trois cantons; moi je soutins qu'il en fallait quarante-huit, par la raison que ce nombre serait plus systématique. Mon ami de Greifswald était aussi un barde, et il me confia qu'il travaillait à une épopée nationale à la gloire d'Hermann. Je ne manquai pas de lui donner d'utiles conseils à ce sujet. Je lui fis remarquer que d'après les règles de l'harmonie imitative, il pourrait rendre les marécages et les chemins âpres et rudes de la forêt de Teutobourg par des vers analogues, et que ce serait une chose patriotique de ne faire dire à Varus et à ses Romains que des sottises. J'espère qu'à cet égard il réussira jusqu'à l'illusion, comme tant d'autres poètes de Berlin. »

Bientôt le souper dégénéra en une véritable orgie d'étudians. On chanta des chansons de W. Muller, de Rückert, d'Uhland, d'Arndt; la tempête accompagnait du dehors, et le vieux mont semblait y joindre sa voix. « Au milieu de ce tumulte, où les assiettes apprenaient à danser et les verres à voler, je distinguai deux jeunes hommes, beaux et pâles comme deux statues de marbres; on remarquait à peine la légère couche de rougeur que le vin avait répandue sur leurs

joues. Ils se regardaient avec un amour indicible, et leurs yeux rayonnaient comme s'il y était tombé quelques gouttes de lumière de cette coupe pleine d'amour qu'un saint ange porte là-haut d'une étoile à l'autre. Ils se parlaient tout bas, et d'une voix tremblante de regret et de désir. L'un d'eux, avec un soupir, laissa échapper ces mots : « Et Lore est morte aussi! » puis, après un moment de silence, il raconta l'histoire d'une jeune fille de Halle, qui, abandonnée par un étudiant qu'elle aimait, ne faisait plus que pleurer nuit et jour, en regardant le serin dont son amant lui avait fait présent. L'oiseau mourut, et Lore ne tarda pas à le suivre. Ainsi l'un des amis termina son histoire; l'autre répondit : « Mon ame est triste! Allons ensemble nous promener dans la nuit sombre! Je veux respirer le souffle des nuées et les rayons de la lune. Compagnon de mes peines! je t'aime; tes paroles sont pour moi semblables au bruissement des roseaux, au murmure des sources : elles retentissent dans mon cœur; mais mon ame est triste! »

« Puis les deux jeunes hommes se levèrent et sortirent, le bras enlacé autour du cou l'un de l'autre. Les ayant suivis, je les vis entrer dans une chambre obscure, où l'un d'eux, au lieu de la fenêtre, ouvrit une grande armoire; tous deux se placèrent en face d'elle, les bras ouverts, et s'exprimèrent tour à tour ainsi qu'il suit : « O vous, zéphirs de la nuit! s'écria l'un, que vous rafraîchissez agréablement mes joues; avec quelle grâce vous vous jouez dans les boucles de mes cheveux! Me voici sur le sommet de la montagne qui s'élève jusqu'aux nues; au-dessous de moi dorment les habitations des hommes et brille le cristal des eaux aux ondes bleuâtres. Écoute, j'entends le bruissement des pins là-bas dans la vallée; là, au-dessus des collines, je vois passer les esprits de nos pères, revêtus de brouillard. Oh, que ne puis-je voler avec vous, monté sur des nuages, à travers la nuit orageuse, par dessus la mer mugissante, et m'élever avec vous aux

étoiles du firmament! Mais, hélas! je suis chargé d'ennuis et mon ame est trise! » L'autre jeune homme, les bras également tendus vers l'armoire, les yeux en pleurs, prenant sans doute une culotte de peau pour la lune, lui dit d'une voix plaintive : « Que tu es belle, fille du ciel! que ta face est pleine de calme! que de douceur dans ta marche! Les étoiles suivent ta route azurée. A ta vue les nuées se réjouissent, et leurs formes sombres s'éclaircissent. Qui pourrait s'égaler à toi, de toute l'armée des cieux, ô fille de la nuit? Confuses, en ta présence, les étoiles détournent leurs yeux étincelans. Lorsqu'au matin pâlit ta face, où alors portes-tu tes pas? As-tu, comme moi, une demeure? Habites-tu à l'ombre de la mélancolie? Tes sœurs sont-elles tombées du ciel? Oui, elles sont tombées, ô douce lumière, et tu te caches souvent pour les pleurer. Mais pour toi aussi la nuit viendra, et toi aussi tu ne seras plus, et tu auras quitté pour jamais l'azur des cieux. Alors les étoiles, qui n'osent soutenir l'éclat de ta présence, se réjouiront et relèveront la tête. Mais maintenant tu poursuis ta route radieuse à la voûte céleste. Déchirez le voile des nuages, ô vents, afin que la fille de la nuit puisse briller de toute sa splendeur, que les monts sourcilleux reluisent de son éclat, et que la mer roule ses vagues écumantes dans des torrens de lumière! » Si nous avions pu réussir à rendre fidèlement l'original, on verrait qu'il est impossible de persifler avec plus de grâce, et de mettre dans une carricature des couleurs plus suaves.

Jetons un voile sur le reste de cette nuit : ne disons rien de la manière fort triviale dont se termina l'aventure des deux jeunes romantiques dans l'armoire, ni de la niche que notre voyageur-étudiant joue, avant de se coucher, à son pauvre compagnon le marchand, qui prétendit que les Juifs avaient perdu tout sentiment du beau, parce qu'ils vendaient les marchandises anglaises à 25 pour 100 au-dessous de leur valeur, et qui ne dormit pas de toute la nuit, parce qu'il

avait plu à son camarade de se dire somnambule; ni, enfin, du songe qui tourmenta celui-ci, et dans lequel il vit représenter un opéra juridique, intitulé *Falcidia*, texte du célèbre *Gans*, et musique de Spontini, qui se dénoue par l'apparition du génie irrité de la législation romaine.

Le voyageur, réveillé par l'aubergiste du Brocken, pour assister au lever du soleil, ne reste pas jusqu'à la fin de ce spectacle : il a hâte de dejeûner; le café est excellent, et, grâce à sa puissance, l'auteur retrouve toute son imagination. Tout en déjeûnant il parcourt le livre où les étrangers qui visitent le Brocken ont coutume d'inscrire leurs noms, avec quelques observations, souvent avec des vers. Selon lui, le palais du prince de Pallagonia en Sicile, que Gœthe nous a décrit, et qui est un modèle d'incohérence, d'absurdité et d'extravagance, ne renferme pas d'aussi grandes sottises que ce livre. « Tout ce livre, dit-il, sent le fromage, la bière et le tabac, comme un roman de *H. Clauren.*[1] »

« Pendant qu'en déjeûnant je le parcourais, le Suisse (le même qui la veille avait failli se faire une querelle avec le teutonomane) entra, et plein d'enthousiasme me décrivit le sublime spectacle dont il venait de jouir sur la terrasse de la maison : la paisible lumière du soleil, symbole de la vérité, avait lutté contre les masses des brouillards de la nuit; c'avait été comme une bataille des esprits, où des géans irrités manient de longues épées, où paraissent des chevaliers armés de pied en cap, montés sur des chevaux fougueux, des bannières flottant au vent, et dans la mêlée des monstres bizarres, jusqu'à ce que tout se confond, pâlit, se dissipe et enfin s'évanouit sans laisser aucune trace. Voilà le phénomène démagogique que j'avais manqué, et, si jamais il devait donner lieu à une enquête, je puis affirmer, par

1 Anagramme de Carl Heun, dont les nombreux romans font les délices des abonnés aux cabinets de lecture, et que les littérateurs connaissent à peine ou méprisent.

serment, que je n'ai rien vu; je ne puis témoigner que du bon goût du café. Celui-ci fut même cause que j'oubliai la jeune dame que j'avais rencontrée au belvédère, et qui déjà était sur le point de partir. J'eus à peine le temps d'accourir et de lui dire qu'il faisait froid. Elle semblait fâchée de mon peu d'empressement; mais bientôt j'eus le bonheur de voir s'effacer les plis que le mécontentement avait formés sur son beau front, en lui offrant une fleur rare que j'avais cueillie la veille, non sans danger, au haut d'un rocher. La mère désirait savoir le nom de la fleur; elle trouvait sans doute inconvenant que sa fille mît sur son sein une fleur inconnue. L'homme qui les accompagnait se mit à compter les étamines, et déclara sèchement qu'elle appartenait à la huitième classe.»

L'auteur s'élève ici contre la manie des botanistes de diviser les fleurs en castes. La mère de la jeune dame fait quelques observations pleines de sentiment sur les fleurs cueillies, qu'elle compare mélancoliquement à des enfans morts; notre voyageur lui répond par quelques vers de Voltaire, et les dames consolées montent en voiture et disparaissent à ses regards. Bientôt tout le monde suit leur exemple. La descente fut rapide : les étudians de Halle et de Gœttingue marchent plus vite que la landwehr autrichienne.

«Plus nous descendions, plus nous parut agréable le murmure des eaux souterraines, qui ne devenaient visibles que çà et là, comme pour voir si elles pouvaient se montrer au grand jour enfin, une petite source sortit hardiment de sa cachette. Bientôt une multitude d'autres, enhardies par son exemple, se joignirent à elle, et formèrent avec elle un ruisseau qui descend rapidement le long de la vallée, en faisant mille détours et mille cascades. Ainsi naît et grandit la délicieuse rivière de l'*Ilsé*, qui donne son nom à une vallée aussi belle que fertile.

«Il serait impossible de décrire avec quelle gaieté, quelle

grâce naïve l'Ilsé se précipite par-dessus les rochers qu'elle rencontre sur son passage, de sorte que l'eau tantôt déborde écumante, tantôt jaillit en arc à travers les fentes, tantôt bondit en cadence de pierre en pierre, comme une jeune fille. Selon la tradition, l'Ilsé est une princesse qui descend de la montagne en riant. Les hêtres sur ses bords sont comme des pères qui sourient furtivement à la pétulance de l'aimable enfant; les bouleaux ont tout-à-fait l'air de tantes à la fois enchantées de ses jeux, et effrayées de ce qu'ils ont de périlleux; et le chêne orgueilleux ressemble à un oncle bourru qui paiera pour tout le monde; les oiseaux dans les airs applaudissent, et les fleurs qui croissent tout autour lui disent tout bas : O, emporte-nous, chère sœur!....

« Marchant toujours comme dans un rêve, je m'étais à peine aperçu que nous avions quitté la vallée de l'Ilsé et que nous commencions à remonter. C'était pourtant un chemin escarpé à faire perdre haleine. Mais à l'exemple de feu notre cousin, qui est enterré à Möllen [1], en montant nous pensions déjà au plaisir de la descente. Nous arrivâmes sur l'Ilsenstein. C'est un rocher de granit qui s'élève avec une hardiesse extrême dans les airs. De hautes montagnes, couronnées de forêts, l'environnent de toutes parts, excepté du côté du nord, d'où l'on a vue sur l'Ilsenbourg et le cours de l'Ilsé. Au sommet du rocher est fixée une grande croix en fer, et à côté il y a, au besoin, place pour quatre pieds d'homme.

« Gottschalk rapporte : Selon la tradition, l'Ilsenstein fut jadis le fondement d'un château enchanté, où demeurait la belle et riche princesse Ilsé, qui maintenant encore tous les matins se baigne dans la rivière de ce nom. D'autres racontent ses amours avec le chevalier de Wertenberg et avec l'empereur saxon Henri. Mais un auteur de ces derniers temps,

1 Le fameux Till Eulenspiegel, le Panurge de l'Allemagne, mais plus populaire que le Panurge français. Il a du reste l'avantage d'être un personnage réel et pourtant poétique.

le savant M. Niemann, qui a écrit un guide du voyageur dans le Harz, indiquant parfaitement les hauteurs des montagnes, les variations de l'aiguille aimantée, les dettes des villes, etc., prétend que tout ce que la tradition rapporte de la belle princesse Ilsé, doit être relégué dans l'empire de la fable. Ainsi jugent tous ces gens, auxquels jamais princesse n'est apparue. Nous autres, que les dames favorisent, savons mieux ce qu'il en est. L'empereur Henri aussi le savait. Ce n'était pas sans raison que les empereurs saxons avaient une si grande prédilection pour le Harz. Qu'on parcoure seulement la chronique de Lünebourg, où ces bons seigneurs sont représentés sur de naïves gravures en bois, bien cuirassés, montés sur leur cheval de bataille, la couronne impériale sur la tête, le sceptre et l'épée dans leurs mains; on peut lire encore sur leurs bonnes figures à moustaches, que de fois dans des contrées lointaines ils regrettaient les douces princesses du Harz et le bruit de ses forêts, dans cette Italie même, la patrie des citronniers et des poisons, où les conduisit trop souvent eux et leurs successeurs l'ambition de s'appeler césars, cette manie allemande de titres pompeux, qui a perdu l'empire et les empereurs.

« Je conseille, du reste, à celui qui montera après moi sur le sommet de l'Ilsenstein, de ne penser, lorsqu'il sera là-haut, ni à l'empire ni à la belle Ilsé, mais seulement à ses pieds. Car pour moi, me trouvant dans cette position, au moment que je me livrais à ces rêveries, j'entendis tout à coup la musique souterraine du château enchanté, et je vis les montagnes tout à l'entour s'ébranler et se renverser, et les toits d'Ilsenbourg se mettre à danser, et les arbres voler dans les airs : je fus saisi d'un vertige qui m'aurait sans aucun doute précipité dans l'abîme, si je ne m'étais encore à temps cramponné à la croix de fer qui le domine. J'espère qu'on voudra bien me le pardonner en considération de la position critique où je me trouvais. »

Tel est le résumé du *Voyage au Harz* fait en 1824 ; c'est l'ouvrage d'un jeune homme, né je crois avec le siècle, un fragment plus remarquable par ce qu'il promet que par lui-même. Dans un *Post-scriptum* l'auteur y ajoute quelques observations qui ne sont plus du poète, mais du critique qui juge lui-même son œuvre. On a vu sa rancune de poète contre l'université de Gœttingue; nous nous attendions à le voir ici faire amende honorable et rendre plus de justice à cette école célèbre, ou, s'il se croyait fondé dans ses accusations, les justifier par quelques bonnes raisons. Pourtant il ne fait ni l'un ni l'autre. Il prétend au contraire qu'il n'a pas exprimé toute sa mauvaise humeur contre Gœttingue en général; il ajoute seulement pour tout correctif, qu'il professe une haute vénération pour quelques-uns de ses habitans. Il rend surtout un hommage touchant au professeur *George Sartorius*, qui, dit-il, lui a inspiré de bonne heure un vif amour pour l'histoire, et qui lui a fait trouver dans son étude des consolations sans lesquelles il ne pourrait jamais supporter les tristes événemens du jour. Il est grand à ses yeux, non pas seulement comme historien, mais surtout comme un homme dont le cœur aimant est ouvert à toutes les peines et à toutes les joies étrangères, aux souffrances et aux alarmes du mendiant et du roi, et aux derniers soupirs des peuples qui périssent et de leurs dieux expirans!

Puis, sans s'en apercevoir, le critique redevient poète, pour chanter les sites du Harz inférieur, plus romantiques et plus pittoresques encore que ceux du Harz supérieur, et pour comparer entre elles les beautés diverses des trois rivières, l'Ilsé, la Bodé et la Selké, et nouveau Pâris, il adjuge la pomme à la première. Il termine par une description du premier Mai, que Jean-Paul ne désavouerait pas, et que nous essaierons de traduire, au risque de rester infiniment au-dessous de l'original:

« C'est aujourd'hui le premier Mai! le printemps se répand

sur la terre comme une mer de vie, dont la blanche écume couvre les arbres de fleurs; dans la ville une lumière resplendissante brille joyeuse aux vitres des maisons; au-dessous des toits les moineaux reconstruisent leurs demeures; les rues sont pleines de monde; tous, ravivés par le souffle du printemps, s'étonnent de se sentir si singulièrement disposés; les Vierlandaises, au costume bizarre, apportent des bouquets de violettes; les enfans trouvés, aux jaquettes bleues et aux jolis visages illégitimes, traversent le pont et se réjouissent, comme s'ils devaient aujourd'hui trouver un père; le mendiant à l'entrée du pont vous regarde d'un œil aussi content que s'il avait gagné le gros lot, et jusqu'à ce courtier-marron là-bas qui sent la hart, le soleil l'éclaire de ses rayons les plus tolérans! Mais sortons de la ville. C'est aujourd'hui le premier Mai, et je pense à toi, belle Ilsé, ou si tu l'aimes mieux, belle Agnès! je pense à toi, et je voudrais encore te voir descendre de la montagne. Je voudrais, au bas de la vallée, te recevoir dans mes bras. Quel beau jour! Partout je vois briller la couleur verte, la couleur de l'espérance. Partout, comme autant de miracles, les fleurs surgissent de la terre, et mon cœur aussi va refleurir. Ce cœur aussi est une fleur, mais bien singulière. Ce n'est pas une modeste violette, ni une rose riante, ni un lis pur, aucune de ces fleurs qui se laissent placer au sein des jeunes filles, et qui ne vivent que l'*espace d'un matin*. Ce cœur ressemble plus à cette fleur grave et merveilleuse, originaire des forêts du Brésil, qui, selon la croyance vulgaire, ne fleurit qu'une fois tous les siècles. Je me souviens d'avoir vu une pareille fleur dans mon enfance. Nous entendîmes la nuit comme un coup de pistolet, et le lendemain au matin les enfans de notre voisin me racontèrent que c'était leur aloès qui avec ce bruit soudain s'était épanoui. Ils me conduisirent dans leur jardin, et là je vis, à mon grand étonnement, que ce végétal si dur et si bas, aux feuilles bizarres et armées de forts piquans,

où l'on pouvait si facilement se blesser, était maintenant monté dans les airs, et portait à son extrémité une couronne d'or. Elle était placée trop haut pour des enfans, et le bon vieux *Christian*, qui nous aimait, nous construisit un escalier de bois autour de la fleur, et nous pûmes alors arriver jusqu'à elle et admirer ses étamines jaunes, et respirer les parfums étranges qui s'échappaient de son sein....

« Le jour est encore peu avancé; le soleil à peine a parcouru la moitié de sa carrière, et déjà mon cœur exhale des parfums si forts, qu'ils me montent à la tête et m'étourdissent au point que je ne sais plus où cesse l'ironie, où commence le ciel, que je peuple l'air de mes soupirs, et que je voudrais moi-même me dissoudre en atomes, et rentrer au sein de la divinité incréée! — Que sera-ce quand viendra la nuit, quand au ciel brilleront les étoiles!.... C'est le premier Mai aujourd'hui; le dernier boutiquier a dans ce jour le droit de devenir sentimental, et l'on voudrait l'interdire au poète! » W.



# Politique.

## DU DÉVELOPPEMENT POLITIQUE EN FRANCE ET EN ALLEMAGNE.

Si faible et étroite que soit souvent encore la polémique des journaux français, la presse politique de l'Allemagne a beaucoup à faire pour arriver seulement au point où nous en sommes. Pour ne rien dire des journaux officiels ou dévoués au pouvoir, ou de ceux qui se bornent à donner des nouvelles, les journaux indépendans, et c'est le plus petit nombre, sont la plupart récens et sans expérience sur la direction qu'il convient d'imprimer à l'opinion publique. L'absence d'un centre commun empêche ces journaux de se former par une discussion vive, serrée, permanente. Chaque journal n'agit que sur une sphère bornée, développe ses idées dans l'isolement, ou s'il entre quelquefois en conflit avec d'autres journaux, ce n'est qu'occasionnellement et de loin en loin; les démentis et les réfutations qu'ils s'adressent les uns aux autres, ne ressemblent en rien à ces luttes corps à corps des divers organes de la presse dans un pays où l'unité politique appelle toutes les opinions à se combattre sur le même terrain. De là vient qu'il y a si souvent du vague et de la déclamation dans les journaux allemands, ou bien un style lourd, empesé, doctoral, malheureusement familier aux savans de ce pays, mais qui va encore moins aux discussions de la presse quotidienne qu'aux ouvrages scientifiques.

On rencontre pourtant quelquefois des articles qui ne sont pas sans mérite et sans intérêt, et parmi les exceptions les plus honorables, nous citerons la *Feuille populaire bavaroise* (*bayerisches Volksblatt*), journal constitutionnel qui paraît à Würtzbourg. Nous lui empruntons, pour échan-

tillon, le morceau suivant, qui fait le commencement d'une série d'articles sur les élémens du développement politique en Allemagne et en France.

Nos lecteurs verront par cet article comment on juge en Allemagne l'état de la France et l'esprit français. Ils y reconnaîtront aussi une opinion beaucoup plus chaude et plus prononcée pour l'unité de la nation allemande que dans le *Freisinnige*, par exemple, et en même temps plus de modération et des dispositions plus amicales pour la France que chez les défunts organes du républicanisme allemand. Nous avons tout lieu de croire que c'est là la nuance de l'opinion libérale la plus avancée en Allemagne, et en même temps celle qui a le plus de chances de succès, parce qu'elle est la moins aventureuse et la plus conforme au caractère de la nation.

Quant à ce qu'on lira plus bas de la légèreté française et du prompt découragement des Français dans l'adversité, qu'il me soit permis de répéter ce qu'un professeur de l'université de Heidelberg, que je ne veux point nommer, me disait il n'y a pas long-temps. Il me parlait des Français qu'il avait connus au temps de l'émigration, de la facilité avec laquelle ils supportaient leur sort, de l'activité et de l'adresse avec laquelle ils luttaient contre le besoin, de la gaieté qui ne les abandonnait jamais. Nos Allemands, ajouta-t-il, s'apesantissent sur le moindre mal qui les frappe, se consument à se trouver malheureux, deviennent moroses et hypocondres. Le Français prend légèrement le malheur qui lui arrive, et le traverse. Il n'y a que le caractère français, par exemple, pour supporter un désastre tel que la retraite de Moscou. — C'est là, repris-je, ce qu'on est convenu d'appeler la légèreté française. — C'est bon sens, dit le professeur; mais l'Allemand est un animal hypocondre. H. K.

---

## *Les élémens du développement politique en Allemagne et en France.*

Nous autres Allemands sommes naturellement portés à tourner nos regards vers l'étranger, et à y comparer nos institutions nationales. Penchant utile assurément, puisqu'en examinant avec calme et sans présomption, l'on découvre, dans le miroir de la comparaison, ses propres défauts en même temps que ceux des autres; puisque les voies du développement futur deviennent par là plus évidentes, et que le juste orgueil des succès déjà obtenus donne plus de fermeté, plus de patience et une marche plus assurée dans la carrière du progrès.

Mais les meilleures choses deviennent pernicieuses par un abus insensé. Celui qui, parce qu'il s'est plu à l'étranger, parce qu'il oublie la vie propre de sa nation et les destinées qui en ont formé le caractère particulier, prône sans réserve ce qui vient du dehors, ne peut que mettre le trouble et la confusion dans l'esprit du peuple. Si de tels hommes, bouffis de gallomanie, et qui ne regardent plus leur patrie qu'avec dédain, ont d'ailleurs le talent d'un Bœrne, ils ébranlent plus d'un cœur sincère, l'enlèvent à des sentimens véritablement allemands, et l'obligent, tandis que la liberté et l'énergie nationales prennent les plus heureux accroissemens, à porter son culte à quelque astre lointain et étranger.

Nous n'insisterons pas davantage sur ce que cette conduite a de funeste et de méprisable: il nous suffit d'invoquer la mémoire de ceux qui ont présidé à notre premier essor, d'un Schlœzer, d'un Mœser, d'un Schiller, d'un Klopstock, qui se faisaient un honneur d'être avant tout allemands. Mais il est encore plus loin de notre pensée de nous associer aux absurdes exagérations de quelques chantres de liberté, qui, tels que Kœrner, ont voulu nous représenter la belle France comme un foyer de machinations infernales.

La divinité se plaît à diversifier ses créations, non-seulement dans les règnes de la nature, mais aussi dans le monde moral. Ainsi a-t-elle donné à chaque peuple, dès son berceau, un caractère essentiel qui lui fût propre, et a fait dépendre le développement de chacun d'eux de ce caractère et d'une multiplicité de circonstances extérieures. S'il est vrai que les peuples tendent vers un but commun à tous, ils n'en affectent pas moins les formes les plus variées; et cette variété récrée l'œil de l'intelligence, pour qui toutes les dissonnances viennent se résoudre en harmonie et en beauté parfaite.

C'est ainsi que la France et l'Allemagne, rapprochées par leur situation, semblables par l'origine de leurs habitans, jadis réunies sous un même chef, souvent amies, souvent aussi appelées à se combattre par la volonté de leurs maîtres, tendent évidemment aujourd'hui à un seul et même but: une liberté politique et intellectuelle qui satisfasse aux exigences de la raison. Mais chacune d'elles dispose, pour atteindre ce but commun, de moyens et d'antécédens fort divers : comment le développement de leurs formes politiques ne différerait-il pas à plus d'un égard ?

Si l'on compare les apparences du moment dans la situation politique des deux peuples, tout semble, à une première vue superficielle, à l'avantage de la France. Là rien n'entrave le libre exercice de toutes les professions; le commerce trouve liberté au dedans, protection au dehors. Même monnaie, mêmes poids et mesures, mêmes lois, même système d'impôt pour tout le pays. Ni dîmes, ni censives, ni charges féodales d'aucune espèce, ne pèsent sur l'agriculture. La liberté de la presse, la liberté des cultes, sont garanties par des lois douces et protectrices. Une population nombreuse, étroitement unie sous un même chef, élit librement ses représentans, qui peuvent discuter sans restriction tous les intérêts du pays, et elle maintient aisément sa dignité vis-à-vis de

l'étranger par le poids de ses masses compactes et l'essor hardi de ses idées. Mais tout ce qui brille n'est pas de l'or; et la France, avec ses institutions si brillantes, n'est ni heureuse, ni satisfaite, ni même forte.

L'Allemagne, au contraire, triste et déchirée à l'intérieur, ne semble plus que les ruines d'un temple magnifique, dont les colonnes renversées et les débris ont servi à plusieurs à s'en bâtir une demeure commode. Ici, point d'unité d'impôts ni de législation. Un commerce entravé par des barrières destinées moins à protéger le citoyen qu'à perdre le canton voisin. Ce peuple devant qui jadis tomba Rome, est maintenant sans force pour défendre ses plus chers intérêts. Son impuissance le livre à l'audace d'un pirate, à la politique mercantile de la Hollande, aux conférences des puissances étrangères : il est devenu le vassal d'un Metternich et d'un Kamptz, un jouet des diplomates, bon tout au plus pour approvisionner les magasins lorsqu'on se sert de son pays pour champ de bataille.

Il est bien vrai, notre pauvre pays ne ressemble pas mal à une femme dans les douleurs de l'enfantement; mais quand ce temps d'épreuve sera passé, sa robuste constitution lui reviendra aussi sûrement que le jour succède à la nuit.

Il n'est au pouvoir d'aucun ministre d'arrêter le temps dans sa marche et de tracer, où bon lui semble, une limite au progrès de l'humanité. Le développement des nations dépend d'une volonté qui est au-dessus de tous les congrès. On a pu détruire un saint empire, et ensevelir sous ses débris tous les droits, toutes les justes prétentions des peuples : ils survivent par le souvenir jusqu'à l'heure où le phénix, éprouvé par les flammes de l'adversité, sortira de sa cendre plein de jeunesse et de vie.

La France se trouve comme l'Allemagne dans une période de transition. Si donc nous voulons établir entre les deux pays une comparaison équitable, il faudra mettre en parallèle,

non leur situation présente et passagère, mais bien les élémens qui promettent à tous deux un meilleur avenir.

Quand nous disons l'Allemagne, nous entendons toutes les tribus qu'unissent la communion du langage et des mœurs, le lien fraternel et seul durable de la nationalité. A ne considérer chaque État qu'isolément, vous voyez partout des tendances contraires, des formes disparates. Mais réunissez-les tous en un seul corps, partout vous découvrirez les élémens de la liberté future en lutte avec l'aristocratie, dont la vaine résistance ne sert qu'à exercer et à développer les forces qu'elle pense réprimer. En Prusse, par exemple, l'armée, à l'exception de quelques vieux abus nobiliaires, est organisée comme il convient à un peuple libre et belliqueux. Sortie tout entière du peuple et étroitement unie à lui, bien exercée, bien équipée, elle est toujours prête à se battre pour la défense du pays. Dans ce même pays, au contraire, l'intelligence reste soumise à une déplorable et honteuse tutelle. En Bavière, l'armée, par l'insuffisance de ses armemens, par son isolement du peuple et l'opposition où on l'a mise avec la constitution, ne ressemble aujourd'hui, malgré la valeur de ses soldats et le mérite de beaucoup d'officiers, qu'à une troupe de mercenaires bien plus qu'à une armée nationale. Mais la loi reconnaît en Bavière le droit de libre discussion des affaires intérieures du royaume.

Cette variété, d'ailleurs, dans la constitution politique de l'Allemagne, est loin d'être un déchirement : elle est tout au contraire un élément précieux de l'organisation particulière qui convient à ce pays. La centralisation en France, qui met une certaine uniformité dans son développement, et la multiplicité des réformes partielles en Allemagne, reposent toutes deux sur une différence essentielle du caractère national et de l'histoire antérieure des deux peuples.

Bien que l'ancien empire des Francs, par-delà la Meuse et les Ardennes, se composât de parties fort dissemblables

par la langue et le degré de civilisation, avec les siècles la population vaincue, les Gaulois indigènes devenus romains, reprirent, par la supériorité du nombre et de la culture, la même prépondérance dans la formation du caractère national que leur langue a obtenue dans la composition de la langue française. Quand Jules-César nous dépeint les Gaulois, on dirait les Français d'aujourd'hui : chez lui déjà se montre la mobilité de leur caractère ; prompts à s'émouvoir à la moindre rumeur, disposés aux entreprises aventureuses, industrieux, inventifs, imitateurs heureux, capables de passions grandes et généreuses, mais inconstans dans leurs résolutions, braves avec irréflexion, présomptueux dans le succès, abattus au premier revers, sans cesse agités par les factions, aimant la liberté, mais soumis aux prêtres par superstition.

A cette base commune du caractère national des Français il faut ajouter la domination des Francs sur les autres peuples qui étaient venus comme eux s'établir dans les Gaules, mais qui perdirent promptement leurs anciens princes et leur indépendance. Si plus tard le pays fut démembré en grands et petits fiefs, ce partage ne produisit pas une si grande scission qu'on pourrait le croire, parce que les ducs et comtes qui les possédaient, étaient pour la plupart parens ou alliés de la race capétienne, à qui tous ces fiefs retournèrent successivement. Les Capétiens régnèrent huit siècles, et une même tendance anima tous les rois de cette maison : leur but était d'élever l'autorité royale au-dessus de la noblesse héréditaire, de réunir toutes les fractions de la nation sous leur domination immédiate, et de faire de Paris, leur premier et ancien patrimoine, la capitale de la monarchie ; et ils réussirent. Tout ce qu'il y a en France d'hommes de talent, de savans et d'artistes, d'illustration et de magnificence, vient affluer au cœur du pays ; Paris pense et sent pour toute la France, mais réclame en revanche le plus pur de son sang. Ce qui

est loin de ce centre, est méprisé comme sans valeur et sans prix. Les traits particuliers du caractère de chaque province s'effacent de plus en plus sous les modes changeantes de l'astre brillant qui oblige tout le reste à se régler sur son cours.

La révolution a continué, à cet égard, le système de la royauté abolie. La division par départemens acheva de détruire les coutumes particulières des provinces, et par l'administration fortement centralisée de Napoléon, la capitale enlaça plus étroitement que jamais la France entière.

Comparé avec le Français, l'Allemand est moins impressionnable, mais persévérant et opiniâtre dans la direction qu'il a une fois adoptée. Non moins brave, son courage est à l'épreuve du malheur. Il n'a point les manières faciles, l'adresse et la flexibilité du Français, mais une sensibilité profonde, un caractère droit et sincère. Lent et circonspect lorsqu'il s'agit de prendre un parti, ses convictions et ses affections en sont plus durables. Aussi l'esprit de liberté dut-il prendre chez les Allemands une direction toute différente.

Dès l'origine la nation allemande semble avoir été destinée à former un État fédératif, comme pour maintenir l'équilibre au centre de l'Europe. La liberté publique prospère aisément sous cette forme de gouvernement; mais il lui faut un chef assez puissant pour rallier toutes les forces de la nation contre l'étranger, et protéger au-dedans les lois contre de puissans infracteurs. Les diverses tribus qui composaient l'empire germanique veillaient à la conservation de leur nationalité particulière avec une activité jalouse. Comme la culture politique encore peu avancée rendait impossible la coexistence paisible et le concours sincère de tous vers un but plus général et plus élevé; comme chaque maison régnante, au contraire, fit de continuels efforts pour subjuguer et soumettre à sa tribu toutes les tribus rivales, il en resulta des luttes intérieures et des guerres interminables. Dans ces

guerres chaque peuplade soutenait vigoureusement son prince particulier, et combattit si long-temps pour la haute aristocratie contre le chef de l'empire, qu'à la fin les droits et les libertés du peuple succombèrent avec leur protecteur naturel.

C'est ainsi que l'esprit d'indépendance des Allemands facilita lui-même le démembrement temporaire de leur pays, et le fit tomber à un point de faiblesse et d'impuissance qui serait encore bien plus déplorable, s'il n'avait été le prix de la conservation de l'originalité nationale, et par là le garant certain d'une glorieuse régénération.

Ainsi nous n'avons point eu de capitale qui ait dominé et asservi notre caractère. Toutes nos résidences d'aujourd'hui réunies n'offrent rien qui puisse se comparer à Paris; mais dans chacune d'elles, comme dans toutes les villes importantes qui ont été villes libres ou résidences autrefois, il s'est formé autant de centres de lumières et de civilisation, qui répandent sur leur sphère une vie plus active et plus intense. C'est d'elles qu'émanèrent autrefois l'industrie, l'impulsion religieuse, les sciences et le goût des arts; c'est d'elles qu'émane aujourd'hui le flambeau de l'intelligence politique. De cette manière aucune partie de l'Allemagne ne restera en arrière; toutes développeront leur caractère propre avec une égale énergie, quoique sous des formes individuelles. L'Allemagne, parvenue au complément de son existence politique, n'aura rien de cette insipide uniformité qui perce en France au milieu des luttes des factions. Chaque tribu trouvera dans l'abondance des idées politiques la forme qui lui convient, et qui satisfera ses besoins et sa tendance particulière avec une liberté parfaite, dès que le lien commun de l'unité nationale sera devenu une réalité féconde et durable.



# Litterature.

## POÈTES ALLEMANDS DU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE,

### *Publiés par M. Wilhelm* MÜLLER.

### *(Quatrième et dernier article.*[1])

André Scultetus, fils d'un cordonnier de Bunzlau, fréquenta le gymnase de Sainte-Élisabeth à Breslau vers l'an 1639. Il mourut avant d'avoir terminé ses études; ses poésies, découvertes par Lessing au milieu d'une foule d'épitaphes et d'épithalames, et enfouies dans la bibliothèque de l'université de Wittenberg, furent composées dans le temps où il fréquentait encore les cours du gymnase. Sa jeunesse, son inexpérience dans la carrière poétique, doivent désarmer la critique même la plus sévère.

### *Extraits de sa Trompette triomphale de Pâques.*

Maréchal de ce monde, roi de tous les rayons qui colorent la voûte céleste, depuis les premiers temps où l'alpha et l'oméga, le Seigneur de toute éternité, te fraya ta route, depuis les vagues immenses qui, dans leur fureur, inondèrent le globe, alors que Neptune s'éleva au-dessus de la nature, et que la terre recouvrit tous les êtres, alors que tout devint eau, dans les airs où l'air manquait, jusque dans les plus profonds abîmes où l'onde se précipitait, depuis ce déluge, Hypérion, tu n'as pas vu un bonheur aussi grand que celui qui apparut au temps pascal.... Le héros, le héros des héros, Jéhova notre médecin, reste seul maître du champ de bataille au jour de Pâques. Il a vaincu, sans coup férir,

1 Voyez *Nouvelle Revue germanique*, t. X, p. 130, 240 et 320.

l'ennemi de tous nos ennemis. Il renverse la mort par la mort, il donne aux mortels le gain pour la perte, l'innocence pour le crime. Il descend sur la terre, afin que moi, l'esclave du péché, je devienne un citoyen du ciel. Il devient enfant des hommes, et introduit tous les humains dans la demeure des anges, auprès des enfans de Dieu. O douceur qu'on ne peut approfondir! toutes les fois que je roule dans ma raison ses dons, sa vie, sa mort, ma raison se meurt.... L'atelier de ce monde se décore brillamment, et reçoit, comme une tente, le duc victorieux. Les bosquets délicieux de la terre ornent de fleurs tous ses sentiers.... Un doux zéphyr, enfant des délices, vole en tout sens et provoque auprès des lacs à un tournoi musical les armées du peuple étoilé.... L'alouette s'élance jusque dans les nues et chante en tournoyant son tirili; les yeux l'ont perdue, mais les oreilles l'entendent encore.

*Extraits d'une ode adressée à Balthasar Zoffel, conseiller impérial à la cour des comptes, à l'occasion de son jour de naissance.*

Vous avez, dans vos jeunes années, alors que maint homme s'arrête silencieux, appris de quelle manière il faut endurer l'adversité. Quand on apprend dès la jeunesse, on n'est plus embarrassé dans l'âge mûr. A la guerre on vit bien comme votre bras, et plus encore votre esprit, surent vous garantir de funestes atteintes. Vous vous êtes frayé un libre accès vers la vertu; mainte barbe grise n'en fait pas davantage.

---

Juste-George Schottel, fils d'un prédicateur d'Eimbeck, au pays de Hanovre, naquit le 23 Juin 1612, et mourut à Wolfenbüttel le 25 Octobre 1676. Pendant sa jeunesse il visita, pour ses études, les villes de Hildesheim, Hambourg, Grœningue, Leyde, Leipzig et Wittemberg. Nommé précep-

teur des jeunes ducs de Wolfenbüttel, il occupa divers emplois très-honorables dans cette petite principauté. Schottel est plus célèbre comme philologue et grammairien allemand que comme poète.

*Extraits des Plaintes de la Germanie expirante.*

Allemands, guerriers vantés par le monde, quand votre armée, solide comme le roc, se tenait en campagne, couverte de métal, brillant des éclairs des lances, échauffée par la colère et le courage des lions, le Gaulois fuyait, l'Espagnol regagnait l'Èbre, le Romain à la faible stature se repliait sur le Tibre; le Turc plein de morgue, le vaillant Sarrasin, se retiraient en désordre à votre seul aspect. Vous êtes braves et d'une valeur éprouvée; les anciens vous ont proclamés les plus constans et les plus fidèles des hommes. Vous êtes la force de l'Europe, la digue contre les Turcs, l'ame de toutes les armées, les défenseurs des potentats. Si la foi était bannie de la terre, elle resterait au milieu de vous, Allemands. Mais, que dis-je? vous hésitez à me croire. Si Dieu ressuscitait les héros germains que vantent César, Tacite et les autres Romains, ils ne me reconnaîtraient pas; dans le pays des Germains ils chercheraient des Germains. Les astres du ciel, le chariot aérien, les forêts et les montagnes dont les cimes s'élancent dans les airs par centaines, tout cela ne leur semblerait pas changé. « Mais est-ce bien la Germanie, diraient-ils, est-ce notre ancienne patrie où nous avons combattu, où nous avons foudroyé tout ce qui franchissait le Rhin? Non, ce ne peut être le même pays; nous sommes dans la patrie des Scythes, dans le pays des Tartares, dans une terre pleine de cruautés, où s'agite la fureur des enfers. C'est une terre barbare, où des dragons se consument eux-mêmes par les flammes qu'ils vomissent. Et pourtant ce doit être la Germanie. Les astres ne sont pas trompeurs; voici le Rhin; voici

l'Elbe; l'air ne saurait mentir, voici l'épaisse Hercynia à la noire chevelure. Voici le lieu où Varus mordit la poussière, le Danube coule encore là. C'est le pays où nous sommes nés, où nous avons sucé l'amour de la vertu avec le lait. Sans doute on l'aura retourné de fond en comble. Tout est ravagé, tout est désert. Nous y voyons par troupes l'ignoble Gaulois[1]; ici s'avance un Italien; vois comme l'Espagnol s'élance fier et arrogant; là j'aperçois un Écossais; le Suédois, le Finlandais se tiennent à côté de l'Anglais. Les places fortes sont occupées par nos ennemis, les princes agités et excités les uns contre les autres. Le malheur règne ici; les perfides promesses, l'impure flatterie des cours s'élève en Allemagne. Un astre funeste a dû t'éclairer, une rosée empoisonnée a dû te tremper, ô patrie chérie! Te voilà rabaissée au point de demander justice et protection au sort et à l'étranger.» Voilà ce que diraient de moi les anciens Germains. Combien ne plaindraient-ils pas votre cœur dénaturé, quand ils sauraient que vous-mêmes hâtez ma perte! je suis cruellement mutilée et démembrée, mon propre peuple forge des armes ennemies pour se détruire. On m'enlève la moelle et le sang tout en croyant me guérir. Pour panser mes blessures, on cherche des remèdes à Rome, à Lisbonne, à Paris, à Londres, à Cracovie et à Stockholm; on m'envoie pour me tuer un venin doré. Quoi! mes fils, serez-vous assez criminels pour bannir votre patrie? C'est moi qui vous ai enfantés et allaités, moi qui vous ai donné l'honneur, le plaisir et la louange. Et vous courez en Italie, en Espagne, en France, acheter pour votre argent des vices grossiers. Au lieu d'un corps sain, d'une ame franche et loyale, vous rapportez une chair putréfiée et des habits de bouffons. Votre belle langue, symbole de liberté, pleine de magnificence, pleine de douceur, pleine d'agrément, plus qu'aucune autre langue, vous l'outragez, vous la repoussez du pied!

1 J'ai voulu rendre : *Der Gallier Gesind', das sehen wir bei Haufen.*

Que dit le Français dans son jargon coulant? que vante l'Espagnol dans son orgueilleux étalage? qu'aboie l'Anglais? que chante l'Italien? tout cela c'est de l'amphigouri, c'est une race bâtarde. Bégayez d'une voix tremblante des mots étrangers, et vous serez honorés. Votre amour-propre est châtouillé, quand, dans votre démence, vous souillez la beauté allemande, quand vous remuez une fange étrangère. La noble pureté de notre langue est entachée par ces aumônes de l'étranger; sa grâce primitive est odieusement flétrie. On ne parle pas bien allemand, si l'on ne se fait l'esclave de la mode étrangère! La langue qui prétend à la royauté européenne, on veut, en vrai bourreau, la morceler et la paralyser. On a troué sa beauté à force de broderies; votre bouche, qui affecte le dégoût, capte des mots étrangers. Ne rougissez-vous pas, singes puérils, qui courez avidement après les défauts des étrangers, vous qui désirez être *inallemands*, qui méprisez votre patrie, et qui avez introduit en Allemagne une Allemagne qui n'est pas allemande!

---

Adam Olearius (*Œhlenschläger*), né à Aschersleben, fit, en qualité de mathématicien aulique et de bibliothécaire de Fréderic III, duc de Holstein-Gottorp, le voyage en Perse, dont nous avons parlé à l'article de Flemming. Il décrivit cette expédition scientifico-politique avec beaucoup de talent, et publia des poésies orientales, traduites du persan. Elles sont toutes épigrammatiques. Voici les plus intéressantes:

*Observe tous les hommes et ne méprise personne.*

Qui sait ce que peut faire un homme qui ne parle pas, qui sait s'il mérite le blâme ou l'éloge? Ne crois pas qu'un buisson, quelque petit qu'il soit, ne recèle rien; ne s'y cache-t-il pas quelquefois un tigre?

*Sur les indolens.*

Quand le sommeil d'un homme est plus utile que ses veilles, mieux vaut pour lui la mort que la vie.

*La pierre de touche des fous.*

Six choses décèlent un fou : quand il parle en l'air, s'irrite pour un rien, change sans motif, s'informe de ce qui ne le regarde pas, ne discerne pas ses amis et se fie à tout le monde.

---

Jean Scheffler, plus connu sous le nom de *Johannes Angelus Silesius*, né à Breslau en 1624 de parens luthériens, fut dès sa plus tendre enfance porté vers le mysticisme. Après avoir préféré les piétistes aux luthériens, il embrassa le catholicisme en 1653, par conviction ou non ; la question n'est pas décidée. Médecin avant sa conversion, il se fit prêtre et alla mourir dans un couvent situé non loin de Breslau, le 9 Juillet 1677. Ses poésies sont toutes religieuses.

*Arithmétique de théologien.*

Le zéro, la créature, quand il se place devant Dieu, n'a pas de valeur ; il n'a de prix que quand il se place après lui.

*L'aimant et l'acier.*

Dieu est l'aimant ; mon cœur l'acier. Pour peu que Dieu le touche, il se tourne vers lui.

---

Jean-Chrétien Günther était né le 8 Avril 1695 à Striegau en Silésie. Son père était un médecin assez peu favorisé de la fortune, ce qui ne l'empêcha pas de donner à son fils une éducation très-soignée. Dans son adolescence Günther ne s'occupait que de poésie, tandis que son père, voulant lui

donner une position avantageuse dans la société, le poussait vers des occupations plus lucratives. Sans le docteur Thiem il n'aurait pu fréquenter le gymnase de Schweidnitz, où il se distingua par son assiduité et ses progrès. Son père voulut ensuite qu'il étudiât la médecine à Wittenberg; mais le jeune Günther sacrifia entièrement l'art d'Esculape à celui d'Apollon. Bacchus et Vénus furent aussi ses divinités favorites; malheureusement, à mesure qu'il leur sacrifiait, Plutus s'éloignait de lui; aussi, ne pouvant payer ses dettes, fut-il jeté en prison par ses créanciers. La commisération de quelques personnes qui firent une collecte pour lui, le retira de cette triste position. En 1717 il se rendit à Leipzig, où le sort sembla vouloir le favoriser davantage, mais où il ne fut guère plus heureux. Aussi appelle-t-il Leipzig sa vallée de larmes. Il mourut en 1723, à l'âge de 28 ans, après avoir lutté contre toutes les phases de la misère, emportant la malédiction de son père, qui ne voulut jamais lui pardonner sa conduite licencieuse.

*Extraits de l'Ode au prince Eugène.*

Frappe, essence de la loyauté allemande; frappez, rejetons d'Hermann, montrez quel fut votre aïeul, couronnez-le dans sa tombe! Votre chef, votre modèle, votre Eugène, menace d'un destin fatal tous ceux qui lui résistent; il vous précède, il vole à votre tête pour égorger; encore une porte de fer à briser, et la Porte sautera.

Là où l'opiniâtreté du temps a démoli le pont de Trajan, regarde, vois ce qui s'agite, ce qui resplendit. C'est le bruit des cuirasses et des glaives, c'est une armée fantastique de Romains, ce sont les ombres d'anciens héros : ils viennent pour être témoins de tes exploits; ils annonceront d'avance à l'éternité ce que ton bras aura fait.

.... Levez-vous, pâles Musulmans, levez-vous et fuyez, ou plutôt arrêtez-vous, pour mieux ressentir ses coups! voici

l'épée, voici le plus vaillant guerrier que Dieu ait choisi; il rafraîchira votre fougue et votre ardeur.

Vous arrivez trop précipitamment. Marchez pas à pas. Vous amenez vos chevaux, vos chameaux et vos chariots; tant mieux, vous nous fournissez de quoi emporter notre butin. Maintenant faites tous vos efforts; le danger est là! tombez maintenant autour de l'autel de Mahomet, implorez-le les armes baissées; criez, égosillez-vous, peut-être est-il à dîner, peut-être, compose-t-il ou est-il affairé....

Race d'Ismaël, déchire ton Coran trompeur; il t'a déçue assez long-temps; ta chute dernière approche, elle est là sous nos arcs de triomphe. La vengeance n'est pas une femme oublieuse, elle marche lentement, mais ses traits n'en sont que plus perçans. Ton empire usurpé s'effraie, tremble, et se croit déjà caduc comme celui qu'il a renversé....

L'ame ne connaît pas le repos; elle enfante pensée sur pensée : voilà, noble héros, comme tu t'élances dans ta vaste carrière, ton zèle a besoin d'un frein; l'essence de ta bravoure, c'est une victoire continuelle. Ton âge mûr lance des éclairs aussi bien que ta jeunesse. La poésie n'a que faire d'inventer des fictions pour faire ton éloge.

Vous qui, dans votre noble ardeur, brûlez de suivre les traces de Virgile, pourquoi restez-vous en arrière? c'est que vous avez choisi un médiocre sujet. Vous méditez, vous criez avec peine et labeur, vous rimez des fables et mourez avec elles. Venez, si vous désirez vivre éternellement; venez, prenez vos plumes d'or, écrivez ce que Dieu et Charles ont fait. L'aigle vous enlèvera avec lui....

### *Chanson d'étudians.*

Frères, soyons joyeux pendant que le printemps est là et que le soleil de la jeunesse fait briller notre feuillage. La tombe et le cercueil n'attendent pas; cueillez les roses maintenant, si vous voulez ceindre votre front d'une couronne,

La fuite rapide de notre vie n'est arrêtée par aucun frein; la jalousie du destin lui prête des ailes. Le temps et les années s'enfuient; peut-être forge-t-on déjà les ferremens de nos cercueils.

Où sont ceux, dites-le moi, qui naguère, tout comme nous, étaient jeunes et pleins de joie? le sable recouvre leurs corps, ils ont quitté ce monde pour passer dans un autre pays.

Vous demandez où sont nos pères? allez au cimetière; leurs os putréfiés vous répondront. Le ciel pourrait, avant le son matinal de la cloche, nous déposer dans nos tombes.

En attendant réjouissez-vous; laissez faire le Ciel; buvez jusqu'à ce que la bière triomphe de vous comme de nos aïeux. En avant! l'eau me vient à la bouche, et vous autres êtes bien disposés à conserver les bons principes.

Je bois ce verre à la santé de ta belle; que bientôt elle donne à nos descendans ton portrait en miniature! trinquez aussi, vous autres, et quand nous aurons fini, crions: vive la vigne au suc généreux!

## *Günther se plaint de sa destinée.*

Comment peux-tu si long-temps faire des plaintes inutiles et soupirer sans relâche? Ah! qu'enfin tes yeux se reposent; impose-toi le douloureux effort de supporter tes maux en silence. Ne vois-tu pas, rebut de l'humanité, que Dieu et la fortune ne favorisent plus l'innocence?

Tu es né dans l'angoisse pour l'angoisse dont une sanglante aurore te menaça dès le sein de ta mère, de ta mère qui a perdu par toi ses vœux et ses forces. Ah! si ton esprit s'était noyé dans le premier bain, il ne roulerait pas maintenant dans les larmes.

Toi, pâle lune, et vous, astres courroucés, vous dont l'influence, la vertu et la puissance ont produit cette misère dont vous vous riez, je vous en conjure par la détresse qui

m'arrache des imprécations, dites, puisque aussi bien votre lumière perce tous les recoins; dites si la nature recèle encore un enfant aussi disgrâcié que moi?

Suis-je seul né pour l'infortune; mon être est-il donc si coupable? pourquoi le Ciel est-il si patient, pourquoi son courroux tarde-t-il à me foudroyer, puisque la terre nourrit en moi une créature aussi abjecte qui vit pour sa honte et végète sans fruit?

Non, je le sais, le Ciel connaît mon cœur loyal, il discerne les impulsions de mon ame; il est convaincu que mon plus cruel ennemi, tombât-il entre mes mains, n'aurait rien à craindre. Je pèche en homme, et, pour cette raison, j'aime à pardonner à qui pâtit des mêmes faiblesses que moi.

On ne te trouve donc plus, c'est à toi, à toi, Commisération, que je m'adresse, là où la consolation et le repos des pauvres ont établi leur demeure habituelle! Hélas! le Ciel qui me tourmente ne t'a-t-il chassée de son sein que pour mettre le comble à ma détresse?

Quelque part que tu sois, tu apprendras mes douleurs que tous les élémens connaissent presque aussi bien que le malheur me connaît. Mes soupirs se mêleront à l'air et aux vents; la terre sent mon poids, mes pleurs grossissent les ondes, et la flamme dévorante m'arrache le reste de mes biens.[1]

Soit! je me tairai, puisque aussi bien nul ami ne me plaint; l'Écho, qui répète tous les sons, emportera mes plaintes et mes angoisses dans les forêts et les déserts! je les suivrai peut-être de près, pour ne pas être plus long-temps le rebut de ce monde imbécille.

## *Extraits des Dernières pensées de Günther.*

Fausseté, méchanceté, ruse, fourberie, me furent toujours odieuses comme les couleurs les plus noires; si parfois mon

1 Un incendie avait consumé la maison de son père.

pied se fourvoyait de côté ou d'autre, je chancelais soudain; la faute que j'avais commise était, aussitôt vue, aussitôt réparée. Ce dont je me fais gloire, c'est mon cœur loyal; cette noblesse, ce trésor, grâce à la bonté du Ciel, je les dois à des parens allemands; j'ai reçu un sang si pur que mon ame ne veut de mal à personne. L'amour, le désir de la science, m'anima dès mes plus jeunes années jusqu'au moment actuel; toujours j'ai souhaité acquérir des connaissances plus sublimes, et je me ressouviens que dès ma dixième année j'étais inquiet, avant l'âge, de ce que ferait mon ame. J'aimais surtout l'histoire de la nature et du monde; mais je sentais un irrésistible entraînement vers la poésie; ni la sévérité, ni les menaces, ni les coups, ne purent me détourner de cette ingrate carrière, comme mon père l'appelait. L'amour des aimables Piérides s'accrut avec l'âge; j'ai voulu prendre place à l'Hélicon allemand, pourvu que le temps n'arrête pas mon essor, et que ma vie ne soit pas jetée, avant le temps, dans le livre de l'oubli.... Patrie chérie, Günther ne reviendra plus dans ton sein; maintenant qu'une tombe étrangère va le débarrasser de ses soucis et de sa misère, il remercie tes belles campagnes de lui avoir donné cette lumière qui dépérit insensiblement et brise son œil.... Que le glaive, la faim, l'incendie et la peste s'éloignent de tes guérets enchanteurs; que la bénédiction céleste fasse de toi un second Éden! Grandis, fleuris en population et en bonheur sous le sceptre de l'Autriche; que cette dynastie fournisse des empereurs aussi long-temps que la voix humaine se fera entendre sur la terre! Que tous ceux qui m'ont aimé, instruit et honoré, que tous ceux qui m'ont donné des consolations et des conseils, qui m'ont témoigné des égards, qui m'ont offert un verre d'eau ou un morceau de pain, voient leur race honorée fleurir jusqu'à la millième génération!.... L'heure vient, l'aiguille touche à son terme; attends encore, mort secourable! fais reculer l'ombre d'un degré,

fais que le soleil de ma vie s'arrête un instant; car il faut, avant que mon œil et mon cœur se brisent, que je me venge de la troupe misérable de mes ennemis furibonds....

---

Jacques Schwieger était né à Altona vers l'an 1630. Nous ignorons comment il passa le temps de sa jeunesse, et quels furent les auteurs de ses jours. Attaché tantôt à la cour d'un prince, tantôt à celle d'un autre, il fit surtout des poésies de circonstances. En tout cas il paraît qu'il fut favorisé de la fortune plus que l'infortuné Günther. On ne connaît pas l'époque précise de sa mort; mais il est probable qu'il ne vécut pas au-delà de 45 ans.

*L'amour est la pierre qui aiguise le génie des poètes.*

Pourquoi ces feuilles ne parlent-elles que d'amour, d'où vient le tendre sourire de ce livre? si l'on me fait ces questions, j'y répondrai franchement.

L'haleine enflammée des Muses n'a pas touché ma poitrine resserrée; ce n'est pas Apollon, ce n'est pas Minerve qui m'agitent, bien qu'ils conduisent les Muses sur les hauteurs de l'Hélicon.

La grâce, le doux-parler, les regards, la molle démarche et tout ce qui pare mon amante, son être, ses vêtemens, son sourire, ses chagrins, son repos et ses veilles, voilà ce qui orne mon front de lierre.

Je suis poète dès que je vois la rougeur de ses joues et l'albâtre de son sein. Quand son gosier rivalise de douceur avec la lyre d'Apollon, je suis en extase.

Que l'un chante la vertu, que l'autre écrive les exploits des héros germains; pour moi je parlerai d'amour, je dirai comment me plaît Rosillis.

Le nocher raconte les tempêtes, le guerrier vante les tours qu'il a escaladées; le paysan loue les guérets, le chasseur le gibier et les forêts, le voyageur les villes de la terre.

Moi j'aime les jeunes vierges; ma langue déborde quand mon cœur est plein; que celui qui est tenté de me blâmer, maudisse l'influence que la femme a sur nous.

*Plus elle est belle, plus elle est cruelle.*

La grâce, la beauté, les charmes et l'élégance, la pourpre de tes joues, l'éclair de tes regards, l'éclat de tes astres, le jeu de tes gestes alternatifs, ta démarche, ta parure, tout est céleste en toi et ne saurait être embelli davantage.

Jamais Cythérée ne fut aussi adorable quand sur son trône d'or elle recevait les hommages des mortels dans le temple de Paphos! Lorsque je contemple ton être charmant, je méprise tout ce que j'ai lu d'Hélène.

Belle adorable, tu peux rivaliser avec toutes les perfections de la beauté; tu gagnes tous les cœurs. Celui qui te voit sans brûler, sans être consumé d'amour, mérite le nom de pierre plutôt que celui d'homme.

Mais quelques dons que t'ait faits la nature à ta naissance, de préférence aux autres femmes, elle t'a refusé la compassion, la pitié, un cœur qui guérisse une ame malade par de doux conseils, par la bonté et la tendresse.

La roche pointue de diamans prête ses flancs rudes aux lèvres de celui qui la recherche; la rose, courbée par le zéphyr, se penche, malgré le danger, vers ses épines.

Toi, cruelle, tu restes inflexible; tu ne donnes pas le moindre signe d'intérêt à celui qui brûle et dépérit pour toi. Celui qui te voit perd le sentiment, la connaissance, et devient tout éperdu, et tu ne veux pas lui donner de remèdes!

Tu te crois donc née pour toi seule, tu crois donc que toi seule es ton but ici-bas. Mais les beaux tableaux ne sont pas faits pour rester enfermés dans des cassettes; car alors on se serait donné une peine inutile.

Quand on loue ta beauté divine, quand on te rend hommage et respect, n'en sois pas trop fière. Les genoux que

l'on fléchit devant les autels, ne se plient pas pour une statue de bois, mais pour la faveur céleste.

Comment la cruauté peut-elle s'allier au sourire sur un si beau visage? Quitte, ma belle enfant, cet air sévère; alors l'éclat de ta beauté s'embellira mille fois davantage.

## *La liberté d'un amant.*

Le rossignol s'envolant hors de sa cage, n'est pas aussi gai, pas aussi joyeux dans la forêt, auprès des limpides ruisseaux, que moi, maintenant que je suis délivré de mes peines et des sévères lois de l'amour. Lisette, bonne nuit!

Tu sais combien je t'ai aimée, combien mon cœur fut soumis à tes ordres; tu n'ignores pas combien de fois j'ai souffert du venin des envieux et des funestes soupçons. Maintenant, libre de toute soumission, je te dis : Lisette, bonne nuit!

Que de larmes j'ai versées quand je ne pouvais pas être à tes côtés! que de soupirs se sont échappés du fond de mon pauvre cœur! Maintenant, délivré de ta puissance, je te dis : Lisette, bonne nuit!

Un oiseau ne redevient plus captif, quand une fois il a pris son vol; personne n'emploiera la ruse avec succès pour m'ôter ma liberté ici sur cette terre. Maintenant, délivré de ta puissance, je te dis : Lisette, bonne nuit!

Dût toute la tourbe qui me faisait ombrage quand je brûlais pour toi, faire maintenant tout à ma guise et me favoriser par égard pour toi, je n'en dirais pas moins à toi et à ta puissance, ô Lisette : bonne nuit!

Mieux vaut ne pas du tout t'aimer que d'être toujours environné de jaloux. Je ne veux plus que mon cœur se tourmente comme il l'a fait jadis pour toi. Maintenant, ô Lisette, je puis dire à la puissance de ton amour : bonne nuit!

Je n'arroserai plus ma bouche d'un torrent de larmes; je ne ferai plus entendre de soupirs; mes pas ne te poursuivront

plus. Maintenant, ô Lisette, je veux dire à la puissance de ton amour : bonne nuit!

Enfin, s'il faut dire la vérité, je ne suis pas mal disposé pour toi ; je te souhaiterais de tout mon cœur une ame aimante telle que tu la désires ; pour moi, délivré de ta puissance, je te dis : Lisette, bonne nuit!

Il est une autre beauté qui ne le cède pas à tes charmes ; c'est celle que j'ai choisie pour amante, c'est en elle que je trouve le bonheur. Maintenant, délivré de ta puissance, je te dis encore une fois : Lisette, bonne nuit!

---

George Neumark naquit à Mühlhausen l'an 1621, étudia au gymnase de Schleusingen, puis à l'université de Kœnigsberg, où un incendie le priva de son modique avoir. Il séjourna ensuite à Danzig, à Thorn, à Hambourg et enfin à Weimar, où, grâce aux bontés du duc Guillaume IV, il se vit à l'abri de l'indigence qui l'avait poursuivi jusqu'alors, et l'avait même réduit à mettre en gage son instrument favori, la basse, dont il jouait avec un rare talent. Il mourut à Weimar le 8 Juillet 1681. Neumark a fait beaucoup de pièces de circonstances, des chants religieux et des poésies pastorales. Ses chants religieux, cités dans la collection de M. Müller, ne sont guère que des paraphrases des sept psaumes de la pénitence, et renferment par conséquent des idées assez connues, pour nous dispenser d'en faire la traduction ; voici quelques autres de ses morceaux :

*Contre l'envie.*

Celui qui a juré fidélité à la vertu et s'est attaché à la probité, est un homme véritablement heureux. Celui qui sait se soumettre à ses lois, finira par éprouver qu'elle peut récompenser richement.

Quand même la vertu souffre et trouve parfois des en-

vieux, cela ne lui nuit point. L'ombre la plus noire ne saurait ternir l'éclat des rayons du soleil.

Des coursiers de noble race galoppent malgré les aboiemens et la fureur du chien; ils font semblant de ne pas le voir, et dans leur course rapide ils ne cèdent pas à de pareils obstacles.

Celui qui est doué d'un courage héroïque ne se laisse rien enlever, se rit de l'envie, la laisse ronfler, sévir, s'agiter; la vertu ne s'en élève pas moins tous les jours.

L'envie est son propre bourreau; elle ronge elle-même sa vie, et ce qu'elle désespère d'obtenir, elle ne le souhaite pas même aux démons; elle plonge son propre honneur dans la tombe.

Souvent son cœur a failli éclater, quand elle a entendu parler de biens qui n'étaient pas pour elle. Alors elle se met à maudire, elle vomit des flammes calomniatrices, et tout cela n'est que du vent.

Un jour viendra que sa vie criminelle la jugera elle-même; elle n'aura rien gagné à vouloir détruire la vertu par une maudite apparence de vérité.

Alors on se rira de sa faiblesse et de l'inutilité de ses efforts; on verra la vérité de cette maxime : si vous voulez pratiquer la vertu, ne vous laissez point abattre, dussiez-vous éprouver maint désagrément.

### *Comment il faut se conduire à l'égard des poètes.*

Si tu es sage, ne te fais pas un ennemi d'un poète, mais recherche autant que possible son amitié; car si tu lui rends quelque service, il t'élèvera jusqu'aux cieux : mais il te rabaissera jusqu'aux enfers, si tu lui fais le moindre mal.

---

Joachim Néander naquit à Brême vers l'an 1640, car on ne sait pas d'une manière précise quelle est la date de sa

naissance. Il étudia la théologie, devint directeur du gymnase de Düsseldorf, et se fit une grande réputation par ses sermons. De là il se rendit dans sa ville natale, qui lui confia une chaire de prédicateur. Il y mourut en 1681. Ses poesies sont toutes religieuses. Voici celles qui nous ont paru les plus intéressantes :

### *La lumière divine.*

Jéhova est un être incompréhensible, où mon intelligence aime à se perdre; on voit aisément à ses paroles par quelle étonnante merveille sa sagesse gouverne. Mais qui a jamais compris l'intelligence de son esprit? qui a donné des conseils à celui qui fut de toute éternité? raison, silence! cet ocean est trop vaste et trop profond. O sage ignorance!

Jéhova, fondement et vie de tous les êtres, certes, tu es une lumière inaccessible. Fais que j'avance avec succès dans la lumière! et guide-moi par ta face rayonnante, tu es une lumière et tu n'es que dans la lumière; tu hais celui qui aime les ténèbres; tu aimes celui qui recherche la justice et la lumière. Oh! laisse-moi toujours auprès de tes rayons!

Jéhova, Dieu, tu es auprès de moi dans tous les temps. C'est avec toi que je veux vivre désormais. Quand tu me guideras de tes regards, tu accepteras mes hommages. O monde aveugle, ô monde, je t'en avertis! si tu fuis devant cette lumière, si tu marches dans la nuit, ta pauvre ame sera perdue. La lumière et la justice seules m'uniront à Dieu.

### *L'orgueil.*

O honte, la poussière se glorifie, elle que le vent disperse. Elle paie souvent dans le moment même la dette de ses péchés et meurt subitement.

O folie! la fleur espère fleurir long-temps avec orgueil et magnificence! Le matin elle est ravissante; le soir elle est fanée.

O aveuglement! la vapeur se figure qu'elle s'arrêtera dans

les airs; il ne faut qu'un clin d'œil pour que les rayons enflammés du soleil la dissipent.

O faiblesse! la cabane terrestre se prétend solidement fixée. Bientôt tu t'écrouleras. Songes-y, je t'en prie! cela peut arriver avant que tu y penses.

O ignorance! tu ne vois pas que tu es une ombre, de la fumée et du vent! tu pourrais, en toute vérité, t'appeler néant, feuille légère, vain enfant.

O misère! c'est contre Dieu que tu luttes quand tu t'enfles d'orgueil; Dieu marche contre les orgueilleux; ah! pécheur, pécheur, fais-y attention.

### *La nature célèbre le Créateur.*

Le ciel, la terre, l'air et la mer témoignent de la majesté du Créateur. Chante, mon ame, apporte aussi tes louanges.

Voyez le disque du soleil briser les nuages au milieu du jour! la lune et les étoiles dans leur magnificence célèbrent la divinité pendant la nuit silencieuse.

Voyez comme Dieu a décoré en tous lieux le globe arrondi de la terre! les forêts, les campagnes et les animaux attestent que le doigt de Dieu est ici.

Voyez les oiseaux fendre les airs deux à deux! le tonnerre, l'éclair, la vapeur, la grêle et le vent sont les ministres de ses volontés.

Voyez le cours des vagues s'élevant et se rabaissant tour à tour! leur bruissement encore loue la grandeur de Dieu.

Ah! Dieu créateur, quel merveilleux sentiment mon ame éprouve pour toi! grave toujours dans mon cœur ce que tu es et ce que je suis. —

---

La collection commencée par Wilhelm Müller et continuée par M. Charles Fœrster, n'est pas encore complète. Nous venons d'en analyser onze volumes; nous terminerons notre travail quand l'ouvrage entier aura paru. J. B. G.

## LES POÈTES AUTRICHIENS.

(Tiré du *Voyage de Wolfgang Menzel en Autriche.*)

Pour peu qu'on parcoure l'histoire de la poésie en Autriche, on ne peut s'empêcher d'être frappé des graves inconvéniens de la censure. Tandis que dans l'Allemagne de l'ouest et du nord, sous la protection du protestantisme, de la liberté ou même de princes éclairés, la poésie marchait de pair avec la culture scientifique des classes supérieures, en Autriche elle se retira comme une exilée dans les montagnes et dans les classes inférieures du peuple, où cette fille de roi vivait jusqu'à ce jour comme chanson populaire ou comme tradition. Ce qui en même temps se donnait pour de la poésie dans la société cultivée de l'Autriche, n'était qu'un faible reflet de la poésie de l'Allemagne occidentale et septentrionale. Le père *Abraham à Sancta-Clara*[1], qui du reste n'était pas Autrichien, mais Souabe de naissance, clôt les temps barbares. *Denis*[2], qui ouvre les temps modernes, ne fut qu'une faible copie de Klopstock. Puis vinrent *Sonnenfels*[3], *Alxinger*[4],

1 Prédicateur populaire, mort 1709, qui dans un langage souvent burlesque prêchait au peuple une morale sévère; son nom véritable était Ulrich Megerle.

2 Poète et littérateur, mort en 1800; après l'abolition de l'ordre des Jésuites dont il faisait partie, Joseph II le nomma l'un de ses bibliothécaires. Il traduisit avec peu de succès Ossian en vers hexamètres. Ses travaux bibliographiques ont plus de mérite.

3 Né en Moravie en 1733, élève des Piaristes, professeur des sciences politiques à Vienne, mort 1817. Même avant que Beccaria eût écrit son ouvrage *des délits et des peines*, Sonnenfels provoqua l'abolition de la torture dans les États autrichiens. Ses écrits parurent en dix volumes. Vienne, 1783 — 1787.

4 Né à Vienne en 1755, mort 1797, dut quelque réputation à ses deux épopées romantiques, *Doolin de Mayence* et *Bliomberis*, qui sont aujourd'hui peu recherchées. Il traduisit aussi en vers le *Numa Pompilius* de Florian.

*Blumauer*[1], échos de Wieland, dont ils ne purent jamais atteindre l'esprit et la finesse; puis *Collin*[2], reflet de Schiller. Nulle part, à cette époque, nous ne rencontrons en Autriche un grand poète original qui, au lieu d'imiter une manière étrangère, ait mérité de servir lui-même de modèle. Les seuls poètes du théâtre de Léopoldstadt sont une honorable exception à cet égard; mais leurs ouvrages appartiennent de bien plus près à cette poésie populaire et de tradition si injustement méprisée, qu'à la poésie moderne plus raffinée. Or, que de grands talens originaux n'aient pu se développer que dans cette sphère inférieure, la faute en est uniquement à l'oppression morale qui a si long-temps pesé sur l'Autriche.

Ce n'est que dans les derniers temps, et cette circonstance seule est un indice certain d'une grande révolution, que les poètes autrichiens ont commencé à se placer sur la même ligne que les autres poètes allemands, et non pas seulement parce que ceux-ci ont un peu reculé, mais parce que réellement la jeune muse de l'Autriche entre dans le monde, et d'une écolière timide est devenue une beauté du jour, qui à chaque instant déploie de nouveaux charmes. Que cette jeune muse donne ses prémices au servilisme, on devait s'y attendre. N'y a-t-il donc pas en tout art quelque chose de la nature des Athlètes et des Hétaires, qui fait qu'il aime à se mettre à la suite du despotisme, et Horace et Gœthe ne sont-ils pas si vrais, précisément parce qu'ils dissimulent si

1 Blumauer, né en 1755, de l'ordre des Jésuites, mort en 1798, est le Scarron de l'Allemagne. Son Énéide travestie est fort supérieure à celle de son modèle français.

2 Henri-Joseph de Collin, né à Vienne 1781, mort dès 1811, poète dramatique, auteur de Régulus, Coriolan, Polyxène, Balboa, Bianca della Porta, les Horaces et les Curiaces, Méon. Son frère, Mathieu de Collin, poète aussi, professeur de philosophie, d'abord à Cracovie, puis à Vienne, fut précepteur du duc de Reichstædt, et mourut en 1824. Il dirigea depuis 1813 la *Gazette littéraire de Vienne*, et depuis 1818 les *Annales de la littérature de Vienne*.

peu le royalisme et le servilisme innés dans le poète[1]. Si tel est le penchant de l'art en général, pourquoi en ferions-nous un crime à la jeune poésie autrichienne? Si même la muse protestante, si posée et si vieille déjà, qui s'imagine être si indépendante, et qui l'est en effet, ne sait pas résister aux caresses des grands, et ne cesse de faire la coquette avec un despotisme perclus et hypocondre, comment veut-on que la jeune Autrichienne, nourrie pour ainsi dire dans les mœurs du harem et élevée dans les habitudes de l'esclavage, résiste à un despotisme dont elle n'a jamais révoqué en doute l'autorité, qui lui paraît naturel et nécessaire, et qui aussi n'est ni perclus ni hypocondre, mais qui a encore ses mollets, si je puis m'exprimer ainsi?

Nous ne devons donc pas nous étonner de la tendance servile que nous trouvons dans le *Fidèle serviteur de son maître*, de Grillparzer, dans l'*Étoile de Séville*, de Zedlitz[2], dans le *Hans Sachs*, de Deinhardstein, et dans tant d'autres. Les peintres et les poètes sous Louis XIV firent-ils autre chose?

1 Nous croyons cette question du rapport de l'art avec les institutions politiques résolue dans un autre sens, et nous ne pensons pas que l'opinion émise ici par M. Menzel d'une manière si péremptoire, ait encore besoin d'être réfutée. On conçoit que telle ou telle religion soit plus favorable à telle ou telle forme de gouvernement, puisqu'une religion se compose de croyances, de maximes, de cérémonies et d'institutions; mais que les beaux-arts, la poésie surtout, soient par leur nature même et absolument parlant naturellement monarchiques ou même serviles, rien ne le prouve, soit que l'on analyse et mette en présence les idées de l'art et de la liberté, soit que l'on consulte l'histoire des arts. L'histoire de la poésie prouve qu'elle est aussi favorable aux formes de gouvernement libres et constitutionnelles qu'aux formes monarchiques. Il y a plus même. La vraie poésie est impossible sous le despotisme; et ce que M. Menzel rapporte de l'histoire littéraire de l'Autriche le prouve de nouveau, et de son propre aveu les récens développemens de la poésie en Autriche lui semblent un indice sûr d'une grande révolution dans les esprits et les idées. Il n'est pas même vrai de dire, comme on l'admet communément, que les arts de luxe prospèrent mieux sous un gouvernement monarchique pur, puisque rien n'empêche qu'un grand peuple libre et puissant ne soit porté au luxe et à la magnificence. W.

2 L'auteur de la *Revue nocturne*.

Eux aussi représentaient allégoriquement toutes les vertus et tous les arts aux pieds du trône. Seulement la flatterie des poètes autrichiens est plus *raffinée.* Sous Louis XIV les ministres mettaient leurs talens aux pieds du roi. C'est sa vertu que le *Serviteur fidèle* de Grillparzer met aux pieds de son maître. Sous Louis XIV les généraux faisaient au roi le sacrifice de leur gloire, et c'est son honneur que le *Chevalier* de Zedlitz immole à son prince. Sous Louis XIV les artistes se faisaient payer leur habileté; le *Hans Sachs* de Deinhardstein trouve sa récompense dans son cœur. Les flatteurs français disaient un peu grossièrement : « Il n'y a pas de roi sans génie, sans gloire et sans amour des arts. » Les flatteurs autrichiens disent avec plus de finesse : « Il n'y a pas de vertu, d'honneur, d'inspiration sans un roi. » C'est qu'en France c'était l'esprit qui flattait, en Allemagne c'est le cœur.

Mais cette adulation sophistique du cœur prouve précisément que déjà la poésie autrichienne a perdu son innocence. Quiconque ne condamne pas tout ce qui n'est pas vertu antique et austérité républicaine, ne peut se souvenir qu'avec un certain plaisir de ce bon vieux temps de l'Autriche, cet heureux pays des Phéaciens, où c'était toujours dimanche, et où le rôti était éternellement à la broche. Les poètes de Léopoldstadt et les mélodies si simples et si douces de l'incomparable *Wenzel Müller*, reproduisent encore naïvement l'ame du fidèle Autrichien dans ces temps de joyeuse et innocente mémoire.... On était heureux sans y penser, et la flatterie s'adressait à l'empereur en actions de dévouement, non en paroles étudiées, en complimens recherchés. Les poètes de nos jours plus cultivés, qui méprisent l'ancienne poésie et qui s'ingénient péniblement à faire l'apothéose du despotisme d'une manière neuve et spirituelle, ne décèlent que trop que la réflexion s'est réveillée dans ces têtes éclairées, et, par leur imprudence à chercher à pallier certains phénomènes politiques, ils ne font qu'appeler l'attention sur ce

qu'ils ont d'odieux, ou prouvent qu'on a déjà commencé à s'en occuper. Bien des choses qu'on s'était accoutumé à regarder comme toutes naturelles, qui n'inspiraient aucun soupçon, effraient maintenant et appellent de soucieuses réflexions : c'est comme un précipice qu'on a montré à des enfans qui jusqu'à ce moment se jouaient gaiement sur ses bords.

Mais accordé que cette longue illusion des Autrichiens était heureuse, il a bien fallu qu'elle commençât à se dissiper, et que le génie poétique finît par se sentir à l'étroit et mal à son aise dans ce carnaval perpétuel; il a fallu que le poète, semblable à Achille à Scyros, rejetât enfin ses vêtemens de femme, et saisît le casque et l'épée. Ce qui prouve qu'il l'a fait, ce sont les *Promenades d'un poète de Vienne.* [1]

[1] Voyez le Bulletin bibliographique, premier article.



# Philosophie.

## GŒTHE, SUR L'IMMORTALITÉ DE L'AME.

(Extrait de *Göthe, aus näherm persönlichem Umgang dargestellt*, ouvrage posthume de Jean Falk ; Leipzig, 1832.)

La mort de Wieland, qui eut lieu en 1812, avait vivement touché Gœthe, et dans cette disposition solennelle qui s'empare de l'ame lorsqu'un homme, éminent par ses talens ou ses vertus, vient de descendre dans la tombe, le grand poète versa dans le sein d'un ami les pensées suivantes sur l'immortalité de l'ame et la vie future : « Vous le savez depuis long-temps, des idées qui ne reposent pas sur des fondemens solides dans le monde sensible, quelle que soit d'ailleurs leur valeur, me laissent sans conviction, parce que, placé vis-à-vis de la nature, je veux savoir, et non pas seulement croire et présumer. Or, quant à l'existence personnelle de notre ame après la mort, voici quelle est mon opinion et ma manière de voir. Une telle existence n'est point en contradiction avec mes longues observations sur notre propre nature et celle des autres êtres ; elle en résulte au contraire avec une force nouvelle. Mais pour ce qui est de savoir quelle est la portion de cette personnalité qui mérite d'être conservée, c'est une autre question, et un point qu'il faut abandonner à Dieu. J'admets d'abord différentes classes d'élémens primitifs, qui sont en quelque sorte les principes de tous les phénomènes de la nature, et que j'appellerai *ames*, parce que c'est d'eux que dépend la vie de l'ensemble, ou encore mieux *monades*, cette dénomination leibnitzienne exprimant parfaitement la simplicité de ce qu'il y a de plus simple. Or, quelques-unes de ces monades,

comme le montre l'expérience, sont si petites, si minimes, qu'elles sont tout au plus propres à un service subordonné, à une existence inférieure, tandis que d'autres sont fortes et puissantes. Ces dernières ont coutume d'attirer tout ce qui s'approche de leur sphère et de se l'assimiler, c'est-à-dire de le changer en un corps, une plante, un animal, un astre. Elles continuent cette opération jusqu'à ce que le petit ou le grand monde, dont l'intention est virtuellement en elles, se trouve réalisé corporellement. C'est aux monades de cette espèce que je réserve le nom d'ames proprement dites. Il s'ensuit de là qu'il y a des monades de mondes, des ames de mondes, comme il y a des monades, des ames de fourmis, et que les unes et les autres, dans leur origine, sont sinon identiques, du moins homogènes quant à leur principe. Chaque soleil, chaque planète porte en soi une intention supérieure, une mission plus importante, en vertu de laquelle ils se développent avec la même régularité et d'après les mêmes lois qu'un rosier, par exemple, avec ses feuilles, sa tige et ses fleurs. Appelez cela une *idée* ou une monade, peu importe; il suffit que cette intention existe invisible et antérieurement à ses développemens visibles dans la nature. Les larves ou les enveloppes des états intermédiaires qui servent de transitions à l'idée dans ses développemens, ne doivent pas nous faire illusion. C'est toujours cette même métamorphose, cette faculté de transformation de la nature, qui fait éclore une fleur d'une feuille, une chenille d'un œuf et un papillon de la chenille. Du reste, les monades d'un ordre inférieur obéissent à une monade d'un ordre plus élevé : telle est leur loi, et elles s'y conforment nécessairement. Considérons cette main, par exemple : elle renferme des parties qui sont à chaque instant à la disposition de la monade principale, laquelle a su dès le commencement se les attacher indissolublement. A son aide je puis jouer tel ou tel morceau de musique; je puis faire voler mes doigts à mon gré sur les

touches d'un piano. Ils me procurent une noble jouissance; mais eux-mêmes ils sont sourds, et la monade principale seule entend. Ma main ni mes doigts ne prennent aucun intérêt à mon jeu. Ces mouvemens qui me donnent du plaisir profitent peu à mes monades inférieures; tout se réduit peut-être pour elles à une certaine fatigue....

« Le moment de la mort, que l'on a fort justement appelé une dissolution, est précisément celui où la monade dominante relève ses subordonnés de leur fidèle service. Ainsi que la naissance et l'accroissement, je considère également la dissolution et la mort comme un acte indépendant et volontaire de cette monade principale dont l'essence nous est du reste entièrement inconnue. Toutes les monades sont naturellement si indestructibles, qu'au moment de la dissolution elles ne suspendent ni ne perdent leur activité, mais la continuent dans ce moment même. Elles ne font que rompre les anciennes relations pour en contracter sur-le-champ de nouvelles. Dans ce changement tout dépend de la puissance de l'intention propre à telle ou telle monade. Il y a une très-grande différence entre la monade d'une ame d'homme développée et celle d'un castor, d'un oiseau, d'un poisson. Et nous voici revenus à cette hiérarchie des ames, que nous sommes forcés d'admettre pour peu que nous voulions expliquer les phénomènes de la nature. Swedenborg l'a essayé à sa manière, et pour rendre son idée plus sensible, il s'est servi d'une image qui est on ne peut plus heureusement choisie. Il compare le séjour des ames à un espace divisé en trois appartemens principaux, au milieu desquels s'en trouve un très-vaste. Or, supposons que de ces différens appartemens des créatures non moins diverses, telles que des poissons, des oiseaux, des chiens, des chats, etc., se rendent dans la grande salle du milieu : quelle sera la conséquence immédiate de ce mélange si varié d'êtres si divers? Le plaisir de se trouver réunis et de vivre en société cessera bientôt:

entre des penchans si contraires, si violemment opposés les uns aux autres, il s'élèvera nécessairement une guerre non moins violente; à la fin ce qui se ressemble s'assemblera: les poissons se grouperont avec les poissons, les oiseaux avec les oiseaux, les chiens avec les chiens, les chats avec les chats, et chacune de ces espèces particulières cherchera aussi, s'il est possible, à occuper un appartement particulier. Or, telle est précisément l'histoire de nos monades après notre décès. Chaque monade s'en va occuper la place qui lui appartient, dans l'eau, dans les airs, au sein de la terre, au feu, dans les astres; et le penchant secret qui les y entraîne renferme en même temps le secret de leur destination future. L'anéantissement est absolument impossible; mais la possibilité d'être arrêté chemin faisant par quelque monade puissante et d'une nature plus commune, de lui être subordonné, est un danger digne de réflexion, et dont je ne puis, quant à moi, par la seule connaissance de la nature, entièrement écarter la crainte.»

Dans ce moment un chien se fit entendre dans la rue par de bruyans aboiemens. Gœthe, qui avait une antipathie naturelle contre tous les chiens, courut vivement à la fenêtre, et cria à celui qui venait de l'interrompre : «Tu auras beau faire, méchante larve, tu ne m'entraîneras jamais dans ta sphère!» — «Cette vile populace de notre globe, reprit-il après une pause, a coutume de se carrer beaucoup. C'est une véritable racaille de monades, avec laquelle nous nous sommes rencontrés dans ce coin de planète, et cette société nous ferait peu d'honneur, si l'on en entendait parler sur d'autres globes.» Puis continuant : «Qu'il nous soit possible, dit-il, de connaître sommairement l'histoire de nos propres transmutations, et qu'il y ait parmi les monades des natures supérieures à nous, je ne le nierai point. L'*intention* d'une monade de monde, par exemple, pourra tirer du fond obscur de ses souvenirs bien des choses qui auront l'air de

prophéties, et qui cependant ne seront que des réminiscences d'un état passé, et par conséquent le produit de la mémoire; de la même manière tout-à-fait que le génie de l'homme a découvert les lois de la naissance de l'univers, non par des efforts spéculatifs, mais par un éclair de souvenir qui est venu tomber au milieu des ténèbres, parce qu'il a assisté à la proclamation de ces lois. Ce serait une témérité que de vouloir assigner des bornes à cette puissance de souvenir d'esprits supérieurs, ou déterminer le degré où devrait s'arrêter cette inspiration, cette illumination mystérieuse. Ainsi, généralement parlant, je ne vois dans la continuation de la personnalité d'une monade de monde rien qui soit contraire à la raison et aux lois de la nature. Pour ce qui nous regarde personnellement, il me semble presque que les différens états par lesquels nous avons passé sur cette planète, ont été trop peu intéressans pour que la nature les ait jugés dignes de nous en conserver entièrement le souvenir. Notre état actuel même pourrait bien être soumis à un triage, et notre monade principale ne s'en souviendra guère que sommairement, c'est-à-dire ne gardera le souvenir que de quelques faits essentiels.

« Puisque nous en sommes à faire des conjectures, je ne vois pas en vérité ce qui pourrait empêcher la monade à laquelle nous devons l'apparition de Wieland sur notre planète, dans son nouvel état, d'entrer dans les combinaisons les plus élevées de notre univers. Par son application, son zèle, son esprit, au moyen desquels elle s'est assimilé tant d'états historiques, elle a droit à tout. Loin de m'en étonner, je trouverais tout-à-fait conforme à ma manière de voir, de rencontrer un jour ce même Wieland devenu la monade d'un monde, de le voir après des milliers d'années l'ame d'une étoile de première grandeur, animer et éclairer de sa douce lumière tout ce qui approcherait de lui. Oui, certes, revêtir la nature nébuleuse d'une comète de

clarté et de lumière, ce serait une belle et glorieuse mission pour la monade de notre Wieland. Et, en général, du moment qu'on se représente l'éternité de l'univers, on ne peut assigner aux monades d'autre destination que celle de prendre éternellement leur part, comme forces plastiques et actives, du bonheur des dieux. La formation de l'univers, cette renaissance éternelle de la création, leur est confiée. Appelées ou non, elles viennent d'elles-mêmes par toutes les voies, de toutes les montagnes, de toutes les mers, de tous les astres; qui pourrait les arrêter? Pour moi, tel que vous me voyez ici, je suis certain d'avoir déjà existé mille fois, et j'espère bien revenir mille fois encore.

« Je n'ai rien à dire contre la foi; seulement je n'attribue aucune valeur exclusive à des idées qui n'ont pas pour fondement quelque perception sensible; oui, si nous connaissions notre cerveau et ses rapports avec Uranus, et tous ces fils se croisant de mille manières, à travers lesquels s'exerce la pensée! Mais tels que nous sommes, nous ne voyons les éclairs de la pensée que lorsque déjà ils se sont évanouis. Nous ne connaissons que les ganglions du cerveau; mais de l'essence du cerveau nous n'en savons rien ou presque rien. Que pouvons-nous donc savoir de la nature de Dieu? On a fait un crime à Diderot d'avoir dit quelque part: Si Dieu n'est pas encore, peut-être devient-il seulement. Mais d'après ma manière d'interpréter la nature et ses lois, je puis supposer qu'il y a des planètes d'où les monades d'un ordre supérieur se sont déjà retirées, et d'autres où elles n'ont pas encore la parole. Il faut une constellation qui n'est pas de tous les jours, pour que l'eau se retire et que la terre soit mise à sec. Aussi bien qu'il y a des planètes où dominent actuellement les hommes, il peut en exister où des oiseaux ou des poissons soient au premier rang. J'ai nommé quelque part l'homme le premier dialogue entre Dieu et la nature. Je ne doute nullement que ce dialogue ne puisse avoir lieu sur

d'autres planètes d'une manière plus sublime, plus profonde, plus sensée. La première connaissance dont nous ayons besoin, c'est la connaissance de nous-mêmes; toutes les autres viennent après celle-là. Au fond je ne puis savoir de Dieu autre chose que ce que l'horizon très-borné des perceptions sensibles sur cette planète-ci me permet d'en connaître; et c'est là, à tous égards, bien peu de chose. Mais je ne veux nullement dire par là que ces bornes de la contemplation de la nature soient en même temps celles de la foi. Au contraire, à cause de ce qu'il y a d'immédiat dans nos sentimens intimes, il peut arriver facilement que le savoir n'apparaisse que comme un fragment, particulièrement sur une planète qui, en dehors de toute liaison avec le soleil, doit laisser toute observation imparfaite, et rendre nécessaire qu'elle soit complétée par la foi. Dans ma *Théorie des couleurs* j'ai déjà fait remarquer qu'il y a des phénomènes primitifs que nous ne devons point troubler et profaner dans leur divine simplicité par d'inutiles efforts, mais qu'il faut laisser à la raison et à la foi.

« Efforçons-nous d'avancer courageusement par les deux voies du savoir et de la foi; mais tenons-les séparées avec soin, et que jamais leurs résultats respectifs ne se confondent! Tôt ou tard notre prétendue science frappera vivement les yeux de la postérité par ce qu'elle a de défectueux. Il est vrai, là où le savoir suffit, la foi est superflue; mais là où il est trouvé inefficace, ou paraît insuffisant, il faut laisser à la foi son empire légitime. Pourvu qu'on parte du principe que le savoir et la foi ne sont pas destinés à s'annuler réciproquement, mais à se compléter l'un l'autre, le vrai sera partout facilement reconnu et établi. »

W.

# Nouvelles et Variétés.

## NÉCROLOGIE.

### LE DOCTEUR ERNEST ZIMMERMANN.

Le 24 Juin 1832 est mort à Darmstadt M. Ernest Zimmermann, docteur en théologie, prédicateur de la cour de Darmstadt, chevalier de l'ordre de la Hesse grand-ducale, rédacteur en chef de la *Gazette ecclésiastique universelle*, l'un des écrivains les plus honorables et des meilleurs orateurs de l'Allemagne. Né à Darmstadt le 18 Septembre 1786, il mourut, à peine au milieu de sa carrière. Non moins apte à la vie publique et pratique qu'aux études solitaires et profondes, Zimmermann travaillait, par ordre supérieur, à tracer le plan d'une organisation nouvelle de l'Église dans le grand-duché : il allait être nommé chef du clergé, et, en cette qualité, prendre place dans la première chambre des États, lorsqu'une mort prématurée est venue l'enlever à ses utiles travaux. Comme orateur sacré, sa place est marquée entre Zollikofer et Reinhard, qui sont encore les meilleurs modèles de l'éloquence protestante; quant au dogme, Zimmermann était le chef des rationalistes modérés, qui cherchent à concilier ensemble les droits de la raison et les besoins de la foi.

---

## *Les lectures dramatiques de Tieck à Dresde.*

On sait que le célèbre Tieck fait depuis plusieurs années à Dresde, avec un succès prodigieux, des lectures publiques de pièces de théâtre, et que sa voix fait à elle seule tous les frais de cette espèce de représentations dramatiques. Voici sur ces lectures quelques nouveaux détails que nous tirons

de la dernière livraison du *Morgenblatt*. « D'abord quant au choix des pièces, Tieck ne se montre pas aussi sévère qu'on pourrait le croire selon les principes si arrêtés de son goût. Il a quelquefois égard aux représentations annoncées du théâtre de Dresde ou aux productions nouvelles; et réciproquement il se plaît à reproduire des ouvrages oubliés ou méconnus à tort selon lui. De même que les acteurs aiment de préférence certains rôles brillans particulièrement conformes à leur talent, il est possible que Tieck se laisse parfois guider dans ses choix par des considérations semblables, comme par exemple dans ses lectures de Goldoni. Son poète favori Shakespeare est du reste toujours en première ligne, sans toutefois lui faire négliger la tragédie grecque : seulement il y revient plus rarement. Il a, pour ainsi dire, introduit dans ses lectures un rite auquel tout y est invariablement soumis, et auquel il ne souffre aucune infraction. Il lit chaque fois un ouvrage tout entier, d'une haleine, sans indiquer les personnages, les scènes, les actes et toute la marche de la pièce autrement que par les modifications de la voix. Rien n'est omis ni adouci, au risque même de blesser des oreilles délicates; le poète est reproduit tel qu'il est, sans égard aux scrupules d'un goût timoré ou d'une morale timide. C'est pour cela même que certains ouvrages ne sont jamais lus.

« L'organe de Tieck possède à un haut degré l'énergie, l'harmonie, la richesse et la flexibilité. Toutes les nuances et toutes les gradations de la voix, depuis le souffle le plus léger jusqu'au tonnerre le plus éclatant, il en dispose à son gré, et il sait les fondre avec tant d'art, qu'elles sont comme les teintes diverses d'un tableau relevées par un fonds commun de lumière. Il domine et dirige sa voix comme Paganini son archet. Sans se faire précisément l'écho de tous les personnages, il les individualise parfaitement, selon sa manière d'entendre son auteur, et il s'écarte fréquemment de la façon de voir ordinaire; il l'exprime d'un bout à l'autre avec une

persistance et un succès si complets, qu'une sagacité attentive peut facilement conclure de sa pratique à sa théorie.

« Tieck a coutume de marcher plus rapidement qu'on ne fait d'ordinaire en pareil cas. Mais d'un autre côté sa vivacité s'exerce avec tant de sagesse, et il la ménage si bien, que cette prodigalité apparente ne nuit point à la véritable économie. Ennemi déclaré de toute déclamation emphatique, il combat sans cesse cette fausse méthode par son exemple; mais dans son triomphe sur elle, il paraît oublier que plusieurs acteurs, en se partageant un ouvrage, ont plus de peine à suivre le poète qu'un seul lecteur dont l'attention et le sentiment ne sont jamais interrompus. Peut-être Tieck, dans son feu, dépasse-t-il quelquefois notre caractère national; peut-être même prête-t-il aux étrangers, dans de certains cas, plus de prestesse qu'il ne leur appartient, comme par exemple au peuple suisse dans le *Guillaume Tell* de Schiller.

« Sans doute la nature a beaucoup fait pour Tieck, comme lecteur; mais lui aussi n'a rien négligé pour la seconder. Il paraît qu'il doit beaucoup aux représentations de Flek dont il a fait un si magnifique éloge. Il se distingue de la plupart des acteurs en ce qu'on ne le voit jamais tendre l'arc d'Ulysse; on entend seulement le trait siffler dans les airs, et l'on ne peut s'empêcher de remarquer avec quelle justesse il a été lancé.

« Il est possible que la force physique de sa voix, toute grande qu'elle est, soit surpassée par d'autres; mais elle a une puissance morale telle, qu'elle semble aller bien au-delà des limites posées par la nature. C'est que l'imagination n'est pas seulement fortement excitée par l'impression sensible; elle éprouve en même temps l'action constante d'une productivité libre et raisonnée, qui fait retentir la voix au fond de l'âme avec bien plus d'énergie que dans l'oreille. Il y a ici évidemment une illusion qu'aucune observation d'acoustique ne parvient à dissiper.

« C'est surtout dans la tragédie grecque que Tieck déploie

une force extraordinaire. Il me semble l'entendre encore lire l'Antigone de Sophocle. Le chœur, il le disait d'après un rhythme grandiose, inventé par lui, et dans lequel son sentiment musical l'aidait puissamment. On dirait un bruissement de vagues harmonieux. Créon était bien le roi au cœur d'airain; chacune de ses paroles était un son cuirassé. Tout annonçait la dignité du cothurne, le style d'un monde de héros, à l'exception d'Antigone, avec laquelle je n'ai pas pu entièrement sympathiser. Tieck lui enlevait fort à dessein toute espèce d'ornemens modernes; mais il exprimait son caractère, tel que je le comprends, d'une manière plus négative que positive; il y avait dans sa voix quelque chose d'amorti, un manque de fraîcheur. Serait-ce que la voix aussi a son Arcadie, et que l'Arcadie échappe, avec les années, au meilleur lecteur même?

« Avec cette énergie tragique la force comique forme un brillant contraste dans les lectures de Tieck. Il y a des auditeurs qui adjugent même le prix à cette dernière. Selon moi il y a égalité parfaite entre l'une et l'autre, si l'on prend pour mesure de la première ce qu'elle se montre dans la tragédie grecque. La muse comique de Tieck est du reste vraiment admirable, je dis admirable, parce qu'il m'est impossible de trouver une expression plus simple et plus convenable pour rendre ma pensée. Il fait travailler tout ce que l'art comique a de moyens et de ressorts, si toutefois on peut appeler travail ce qui porte évidemment le sceau de l'inspiration. C'est partout une intonation, une modulation, une gradation dictée par le Dieu du rire. Il y a sur les théâtres allemands plusieurs excellens comiques; mais la plupart semblent se plaire dans une certaine manière marquée qui les distingue de tous les autres, et à laquelle on les reconnaît facilement lorsqu'on les revoit après quelque temps. Il en est tout autrement de Tieck. Son talent comique s'exerce avec une précision telle qu'il paraît avoir étudié le rire d'après des notes;

mais ces notes il les joue avec une liberté si inventive, et cette liberté s'exerce avec une telle régularité, qu'il semble un registre vivant des plus profonds secrets de l'art. Souvent sa jovialité va jusqu'à l'alégresse; dans ces momens le lecteur, irrésistiblement entraîné, a coutume de s'accompagner de la main, comme s'il voulait modérer les flots de son humeur; mais au lieu de s'abaisser, comme ce mouvement le ferait croire, il s'élève à une plus grande hauteur, et souvent vous surprend davantage. Alors son esprit paraît tout-à-fait délivré de ses liens, et c'est vraisemblablement cette satisfaction manisfeste de l'ame qui lui fait oublier le corps, qui est le principal motif de ses lectures.»

Nous ajouterons à ces détails, que nous n'avons peut-être pas réussi à dépouiller entièrement de toute obscurité, que M. Tieck, que nous avons eu le bonheur de voir, est tout courbé depuis nombre d'années, et que cette infirmité ne disparaît pas même tout-à-fait aux yeux lorsqu'il est assis. C'est surtout lorsqu'on l'a vu que les récits de son talent paraissent tenir du prodige. W.

---

## *Nouvelle tragédie de Michel Beer.*

On s'occupe beaucoup depuis quelque temps d'une nouvelle tragédie de l'auteur du Paria, frère de l'auteur de *Robert-le-Diable*, laquelle a été représentée à Berlin, au commencement du printemps, sous le titre de *Schwerdt und Hand* (le Glaive et la Main). En voici le sujet: «A l'époque de l'occupation de l'Allemagne par les troupes françaises sous Napoléon, un roturier aime la fille d'un noble, lequel lui promet sa main à condition qu'il ira mériter des lettres de noblesse en combattant l'usurpateur. Lothaire, tel est le nom de l'amant, vole en Espagne, fait la guerre aux Français et tombe grièvement blessé. Un gentilhomme espagnol le reçoit dans sa maison; il a une fille, et comme c'est

l'usage, elle prend de l'amour pour le héros convalescent. Cet incident se termine d'une manière terrible : on apprend, sans en trop voir les motifs, que la jeune Espagnole s'est précipitée du haut de la maison, en ne laissant à l'étranger que le souvenir de cette catastrophe et un flacon rempli de poison. Cependant il vient à savoir qu'Éléonore, sa première amante, trompée par de fausses nouvelles qui lui avaient rapporté la mort de Lothaire, a épousé un officier qui finit par se trouver le général de ce dernier, colonel de cavalerie, d'abord au service des Anglais, puis dans les légions allemandes. Après la première paix de Paris, Éléonore revoit son époux et en même temps l'ami de sa jeunesse. Alors commence dans son cœur la lutte du devoir contre l'amour, le premier l'emporte, et Lothaire prend le poison de l'Espagnole. Et pourquoi le poison; pourquoi cède-t-il sans combat? Parce qu'il veut que la cruelle soit plus effrayée de son ouvrage, en contemplant ses traits défigurés par les convulsions de l'agonie et les ravages du poison. Éléonore l'apprend; son ancien amour se réveille; Lothaire, qui a déjà la mort dans son sein, la tranquillise en lui disant qu'il vivra; elle veut fuir avec lui, et tandis qu'il sort, dévoré par la douleur, le général, l'épée à la main, se précipite sur son épouse évanouie. Il veut la tuer. Mais il jette le fer loin de lui, et s'écrie : « Donne-moi la main, et je te donne l'épée! » — Elle se perce de l'épée; Lothaire est mort, et le général confesse son crime à son prince, qui n'ose prononcer un jugement, et qui se contente de lui dire avec emphase : « Meurs, si tu le peux; et vis, si tu l'oses! » — Napoléon, de retour de l'île d'Elbe, fournit au général l'occasion de chercher la mort sur le champ de bataille. » — Le mérite le plus incontestable de cette nouvelle tragédie est une diction très-belle et vraiment poétique.

(*Morgenblatt.*)

## *Population de la Prusse à la fin de* 1831.

Selon le tableau que nous avons donné (tome XI, p. 179), la population de la Prusse était, en 1830, de 12,939,877 ames. Le recensement fait à la fin de 1831 donne les résultats suivans :

| PROVINCES. | HABITANS, y compris les militaires. | ÉTENDUE en milles géo. carrés. | HABITANS par mille carré. |
|---|---|---|---|
| Prusse proprement dite..... | 2,025,927 | 1178 | 1729 |
| Posen ..................... | 1,056,278 | 536 | 1950 |
| Brandenbourg .............. | 1,579,939 | 730 | 2161 |
| Poméranie ................. | 912,223 | 567 | 1609 |
| Silésie.................... | 2,464,414 | 741 | 3322 |
| Saxe ...................... | 1,449,587 | 460 | 3147 |
| Westphalie................. | 1,261,996 | 367 | 3433 |
| Prusse rhénane............. | 2,288,596 | 479 | 4768 |
| TOTAL... | 13,038,960 | 5058 | 2576 |

Il résulte de ce tableau que la population de la Prusse s'est accrue, en 1831, de 99,083 individus.

---

## *La Burschenschaft à Bonn.*

Les étudians de Bonn qui avaient fait partie de la *Burschenschaft*, viennent d'être jugés par le sénat académique. On s'était attendu de la part de cette autorité universitaire à un jugement peu sévère; et l'on était d'autant plus en droit de s'y attendre que, selon le correspondant de l'*Hesperus*, les prévenus sont pour la plupart des jeunes gens distingués par leur moralité et leur amour de l'étude. Cette juste attente a été trompée. Tous les initiés au second degré ont été *relégués*, c'est-à-dire renvoyés de l'université, et déclarés inhabiles à être admis dans aucune autre université prussienne. Les initiés au premier degré ont reçu le *consilium abeundi*:

ils sont renvoyés purement et simplement. Presque dans le même temps plusieurs autres étudians qui, pour de coupables excès, avaient été traduits devant les assises, ont été renvoyés absous. Ainsi un égarement généreux est puni comme un crime, et de criminels excès demeurent impunis. Le professeur *Welker* de Bonn, le frère de celui qui a joué un rôle si honorable dans l'assemblée des États de Bade, est suspendu de ses fonctions pour cause politique.

---

## *Statistique du grand-duché de Hesse.*

Le grand-duché de Hesse a une étendue de 152 3/4 milles carrés, et une population de 718,373 ames. On y comptait en 1828, 38,072 chevaux, 244,129 bœufs, 140,501 porcs, 224,243 brebis et moutons, 11,723 chèvres, 1059 ânes; valeur totale, 11,937,315 florins.

Le grand-duché a 66 villes, 49 bourgs, 1013 villages, 47 hameaux, en tout 104,088 feux. Les 152 3/4 milles carrés, à 22,018 arpens le mille, donnent un total de 3,363,249 1/2 arpens, dont il y a 3,128,586 de cultivés, distribués ainsi qu'il suit:

| | |
|---|---|
| Terres labourées | 1,589,634 |
| Prairies | 381,408 |
| Pâturages | 34,187 |
| Vignobles | 38,173 |
| Jardins | 3,774 |
| Forêts | 1,081,410 |
| TOTAL | 3,128,586 |

(Wagner, *statistisch-topographisch-historische Beschreibung des Grossherzogthums Hessen-Darmstadt*, 1829 — 1831, quatre volumes.)

---

## JOCHMANN, FRÉDERIC-LE-GRAND, SCHLABERNDORF, CHRISTIAN VII.

On trouve dans le nouveau journal que l'infatigable Zschokke publie depuis le commencement de cette année, sous le titre significatif de *Prométhée* (Aarau, chez Sauerländer, t. I.er), des notices fort curieuses sur un écrivain dont les ouvrages anonymes sont plus connus en Allemagne que le nom, *Charles-Gustave Jochmann*, sujet russe, Allemand d'origine et Anglais par le génie et les sentimens. Il demeura quelque temps en Angleterre, puis en Suisse, enfin sur les bords du Haut-Rhin, où il est mort. Jochmann est l'auteur de plusieurs écrits très-remarquables : de *la Hiérarchie* (sacerdotale) *et de ses alliés en France ; Considérations sur le protestantisme ; sur la Langue ; Lettres sur l'homœopathie.* Dans les papiers laissés par Jochmann on a trouvé quelques nouveaux détails sur le célèbre comte de Schlaberndorf, qu'il visita souvent dans sa solitude. Jochmann prenait note de ce qui lui paraissait le plus intéressant dans les conversations qu'il eut avec le noble solitaire. En voici quelques fragmens : « L'ancien ministre de Prusse de B...., dit le comte de Schlaberndorf, me raconta un jour l'anecdote suivante, qu'il tenait de la bouche même de *Herzberg*, dont il était l'élève et le protégé. Lorsqu'après la bataille de Collin les affaires de Fréderic étaient dans un état fort critique, Winterfeld lui fit la proposition d'entrer en France à la tête d'une armée choisie, et de faire la conquête de ce pays. Il fallait, disait-il, faire la guerre en France, non contre la France, mais contre le plus misérable des gouvernemens, et lui en promettre un meilleur. Quelques proclamations énergiques adressées au peuple français lui vaudraient autant de victoires. Je voudrais bien savoir ce que le grand Fréderic, alors si admiré par les Français, répondit à Winterfeld. Lorsqu'on

se rappelle ce qu'était alors la cour de Louis XV, l'idée de ce général n'était pas aussi téméraire qu'elle pouvait le paraître au premier abord. Rien de plus facile que de soulever une nation contre un gouvernement qu'elle déteste ou méprise. — Le fameux voyageur Forster dit à Fréderic-le-grand: Sire: j'ai vu en tout cinq rois, trois sauvages et deux civilisés; mais je n'en ai vu aucun qui ressemble à Votre Majesté. — Le roi Christian VII de Dannemarck, qui régnait depuis 1766, et qui même, comme beaucoup d'autres grands, était docteur en droit de la façon de Cambridge, finit, comme on sait, par devenir fou ou à peu près; mais il demeura roi de nom jusqu'à sa mort en 1808. Il avait quelquefois des momens lucides, ou bien il y avait dans sa folie quelque chose de cet esprit singulier qu'ont ordinairement les fous de Shakespeare. Il signait encore toutes les expéditions, mais le plus souvent d'une manière si illisible, qu'il fallait lui présenter le même papier plusieurs fois. Tantôt c'étaient des caractères longs d'une aune, ou il dessinait à la place quelque figure grimaçante, ou bien encore il signait un ordre du cabinet : *Christian VII et Compagnie*. Souvent aussi, lorsqu'il avait passé une heure à donner des signatures, il jetait la plume et s'écriait : assez gouverné pour aujourd'hui!

« Les personnes qui mangeaient à sa table ne faisaient ordinairement nulle attention à lui, et causaient entre elles comme si le roi n'y était pas. Un jour que plusieurs dames, assises à ses côtés, approchaient leurs têtes devant la sienne pour se dire quelque chose, il les sépara, peu galamment, de ses deux bras, puis jetant sur la compagnie un peu bruyante un regard long et sévère, il cria d'une voix forte: « Mais que serait-ce si tout à coup j'étais, dans ce moment-ci, redevenu maître de ma raison; qu'adviendrait-il alors? » Tout le monde se tut à ces mots, craignant que ce malheur ne fût réellement arrivé. Le roi les laissa pendant quelques

minutes dans la plus cruelle incertitude; puis les regardant avec un affable sourire, il dit : « Soyez tranquilles, mes enfans; passe pour cette fois ! »

---

*Poésie culinaire.* C'est l'usage en Allemagne, à l'occasion de l'annonce de quelque solennité universitaire, de publier sous le nom de programmes, qui servent en même temps de lettres d'invitation, de véritables dissertations sur quelque point de science ou d'érudition. Le célèbre helléniste Eichstædt, professeur à Jéna, après avoir, en 1831, écrit un traité de *poesi macaronica*, a donné successivement, en 1831 et 1832, trois dissertations-programmes de *poesi culinaria* du moyen âge. Il y a fait imprimer le texte corrigé d'un poème burlesque du fameux Ulrich de Hutten, en vers léonins, et intitulé : *Carmen rhithmicale magistri Philippi Schlauruff, etc.* Schlauruff, personnage imaginaire, type de ces scolastiques enflés de vanité et d'ignorance si supérieurement persiflés dans les *Lettres des hommes obscurs*, cette grande satire du seizième siècle, décrit son voyage théologique à travers l'Allemagne supérieure, et se plaint beaucoup des tribulations que lui suscitent les adhérens de Reuchlin. Le poème commence ainsi :

*Christe Deus omnipotens, in quem sperat omne ens,*
*Qui es Deus deorum, per omnia secula seculorum:*
*Tu velis mihi esse propitius, quando tribulat me inimicus.*
*Mitte unum diabolum, qui ducat ad patibulum*
*Poetas et juristas, qui dederunt mihi vexas.*

L'Ulysse scolastique trouve enfin le repos à Cologne, siége principal de l'obscurantisme, au commencement du seizième siècle :

*Sic ivi ad Coloniam, et inveni bonam companiam,*
*Et steti cum theologis, et vixi in lætitiis.*

— *Traductions anglaises.* Le traducteur anglais des *Lettres d'un défunt*, qu'il a données sous le titre *Tour of a german prince*, s'occupe, dit-on, d'une traduction de la Correspondance de Schiller et Gœthe. Il vient de paraître à Dublin une version en iambes anglais du *Fiesco* de Schiller.

— *Journal allemand à Copenhague.* Depuis 1830, le conseiller d'État Fr. Thourup publie à Copenhague un journal écrit en langue allemande, intitulé *Kopenhagener Börsenhalle* (la Bourse de Copenhague ou Nouvelles du Nord), et qui s'étend sur le Dannemarck, la Norwège et la Suède. Il renferme des notices historiques, statistiques et littéraires.

— *Une caricature officielle.* On voyait il y a quelque temps, chez les marchands d'estampes à Berlin, la caricature suivante : Une vache représente la Belgique ; le Hollandais la tire d'un côté, le Belge de l'autre ; le Français et le coq gaulois veillent sur elle, et un cosaque menace de loin le groupe de son Kantschou, tandis qu'un gentleman anglais trait tranquillement la bête. Sur un second tableau, faisant suite au précédent, on voit l'Anglais s'en aller paisiblement et fort content de l'affaire qu'il vient de conclure ; le Belge gît par terre ; le Hollandais est en possession de la bonne vache, et le cosaque chasse le Français et son coq.

— *La meilleure forme de gouvernement.* La meilleure forme de gouvernement est celle qui réunit la vigueur et l'unité d'exécution de la monarchie, la prudence mûrie d'un sénat et l'énergique enthousiasme de la démocratie.

JEAN MÜLLER.



# Bulletin bibliographique.

## LITTÉRATURE.

*Spaziergänge eines Wiener Poeten:* Promenades d'un poète viennois. Hambourg, chez Hoffmann et Campe, 1831.

Ces poésies ont paru trop libérales aux censeurs de Vienne, ou plutôt l'auteur s'est trop défié de l'inquisition impériale pour se hasarder à les faire imprimer dans la capitale de l'Autriche. Aussi a-t-il eu recours aux presses d'une ville libre. N'oublions pas que les ordonnances de la diète n'avaient pas encore paru lorsque fut publié l'ouvrage que nous annonçons, car maintenant il faudrait avoir recours à une presse clandestine. Le style est donc énergique comme celui de feu la Némésis ou du Tyrtée actuel? Non, mais sous le rapport de la liberté de la presse, quelle différence entre l'Autriche et la France! Il est vrai qu'un censeur n'aurait guère pu donner un *imprimatur* à l'apostrophe que lui fait le poète dans le second des morceaux que nous traduisons.

### *Scène de salon.*

Il fait nuit: les girandoles étincellent dans la salle bien décorée, leurs rayons jaillissent multipliés par le cristal des glaces superbes. Au milieu de cet océan de lumières s'agitent en rond, d'un pas aérien et solennel, de vénérables matrones, des dames jeunes et belles.

Parmi elles s'avancent modestement parés de leurs uniformes, ici les rudes fils de Bellone, là les pacifiques magistrats de l'empire; mais un homme s'avance, tous les regards le suivent; un petit nombre d'élus seuls osent s'approcher de lui.

C'est lui qui tient le gouvernail du magnifique vaisseau l'Austria, c'est lui qui, dans les congrès des princes, agit et délibère pour son navire; mais voyez-le maintenant! qu'il est modeste! qu'il

est poli! qu'il est galant! qu'il est gracieux pour tous! il sourit aux petits comme aux grands!

Les étoiles de son habit ne jettent que de pâles reflets à la lumière; mais un sourire doux et bienveillant se promène sur son visage, soit qu'il cueille des boutons de roses sur un sein charmant, soit qu'il démembre des royaumes comme des fleurs décolorées.

Même son de voix enchanteur, soit qu'il vante des boucles dorées, soit qu'il dépouille des têtes sacrées de leurs couronnes royales: c'est un bonheur céleste qu'il promet sans doute à l'être privilégié, envoyé par sa bouche sur les rochers de l'île d'Elbe ou dans les cachots de Munkatsch.

Ah! si l'Europe pouvait le voir maintenant si empressé, si galant, béatifiant par ses gracieux propos le pieux ministre des autels, l'homme en costume guerrier, le serviteur décoré de l'État, charmant et ravissant toutes les dames!

Homme de l'État, homme du conseil! maintenant que te voilà en verve, maintenant que tu es souverainement gracieux envers tous, vois à ta porte cet humble client, qui brûle d'être honoré d'un signe de ta bienveillance.

Ne crains rien de sa part; il est poli et intelligent; son costume simple et naturel ne recèle pas de poignard: c'est le peuple d'Autriche; il est vertueux, franc, soumis et empressé; il t'adresse cette prière: puis-je prendre la liberté d'être libre?

### *Le Censeur.*

Les anciennes chroniques citent plus d'un héros ecclésiastique qui porta toujours avec courage la parole de vérité par le monde, qui souvent cria dans la cour des rois: fi, je respire un air de cachot! qui dit à maint hypocrite décoré: tu es un coquin!

Si j'étais comme eux un héros de vérité, revêtu de l'habit de moine, je frapperais soudain à la porte du censeur, et je dirais à cet homme: archi-fripon (*Erzschelm*), à genoux! car tu es un grand pécheur, confesse, confesse bien vite.

Mais déjà je crois l'entendre qui me répond d'un ton bénin: Votre seigneurie est dans l'erreur! ce n'est pas à moi que vous

en voulez! je ne manque jamais à la messe! je remplis bien ma charge et mes devoirs! je ne suis ni libertin, ni sacrilége, ni meurtrier, ni voleur, ni juif incrédule.

Alors la flamme de l'enthousiasme jaillirait hors de mon être; ma voix retentirait à ses oreilles comme la foudre dans le vallon; mes regards, tels que des flèches, blesseraient son cœur à mort; chaque parole serait un marteau qui le broierait:

Oui, tu es un juif aveugle! car tu n'as pas encore reconnu que la liberté de l'intelligence s'est levée glorieuse comme un Messie! oui, tu es un meurtrier sanguinaire, doublement cruel, doublement téméraire! le meurtrier vulgaire ne tue que le corps, mais toi tu détruis l'intelligence.

Oui, tu es un voleur, plus méchant et plus pernicieux encore; l'autre franchit la haie pour enlever de nuit les fruits d'un arbre; mais toi dans le jardin de l'intelligence humaine tu veux, plein d'une joie maligne, abattre d'un seul coup l'arbre entier, les fleurs, les feuilles et les fruits!

Oui, tu es un adultère! mais couvert d'une double ignominie! l'autre brûle pour la beauté, même quand elle est dans le jardin d'autrui. Pour ce péché orgueilleux et beau, ton cœur est trop petit, trop étroit! la fille des nuits et des brouillards, elle seule est ton idole!

Oui, tu es un sacrilége, et pis encore, par Dieu! ses insultes se portent sur des statues inertes de bois ou de marbre qu'il met en pièces! mais ta main frénétique brise l'image vivante que l'intelligence humaine a formée sur le modèle sacré de la divinité!

Oui, tu es un grand pécheur! la justice humaine te laisse en paix; mais tu dois voir dans ton cœur la roue et la potence! frappe donc sur ta poitrine, en signe de componction, et ploie tes genoux! fais pénitence! jette des cendres sur ta tête! éloigne-toi et convertis-toi!

---

## JURISPRUDENCE.

*Das deutsche Strafverfahren, etc.* : L'Instruction criminelle allemande, par le D.r *Mittermaier*, conseiller intime et professeur à Heidelberg. Heidelberg, 1832; premier volume, in-8.°, deuxième édition.

L'auteur donne déjà la deuxième édition de l'ouvrage que la *Nouvelle Revue germanique* a analysé dans ses numéros de Mars et de Juin 1830. Elle est non-seulement revue, mais pour ainsi dire entièrement remaniée, ainsi que l'annonce le titre. L'auteur est revenu de plusieurs de ses opinions, notamment de celle relative au jury, et quoiqu'il se résume en disant que l'utilité du jury est une utilité relative, et qu'elle dépend des mœurs politiques du pays et de la confiance du peuple dans les juges proprement dits, néanmoins il combat lui-même par des motifs puissans les raisons qu'il avait alléguées en faveur de sa première opinion, qui, comme on se rappelle, était contraire à cette institution. « Quoique, dit-il, plusieurs des suppositions d'où l'on part pour prouver l'utilité politique du jury, paraissent exagérées quand on les rapporte à plusieurs des États d'Allemagne, quoiqu'on ne puisse pas nier que les juges allemands, dans leur position indépendante, possèdent la probité, le courage et la conscience nécessaires au juge, que leurs sentences méritent la confiance du peuple, et que là où cette confiance existe réellement, l'importance du jury devient moindre, on ne peut non plus nier que cette même confiance manque en beaucoup de pays allemands, et que dans d'autres elle est facilement ébranlée en cas de poursuites pour délits politiques ou de la presse. Dans ces cas on conçoit que le peuple ait plus de confiance dans les sentences de ses égaux, c'est-à-dire des jurés pris dans son sein, d'autant plus qu'ils sont plus que des juges justiciables de l'opinion publique. On conçoit que la confiance dans les jugemens criminels augmente lorsque les juges qui les portèrent, furent des juges auxquels l'accusé s'est pour ainsi dire soumis volontairement lui-même, ce qui a lieu dans la

procédure par jury, dans laquelle la liste des jurés est si nombreuse que les récusations sont de beaucoup plus faciles. Toutes les fois que le jugement des questions de fait doit être la décision de l'opinion publique, toutes les fois qu'il s'agit de décider dans des affaires qui présentent des rapports de fait qui échappent à toute définition légale (comme par exemple les délits politiques et de la presse), le verdict des jurés obtiendra une sanction publique plus grande, et contribuera à fonder davantage la croyance que la justice est impartialement administrée. Que si l'on considère le caractère juridique du jury, on ne peut disconvenir que même la plus grande sollicitude du législateur à prescrire des règles précises pour la preuve, manquera le plus souvent son effet, et qu'un système de preuves légales repose sur une espèce d'illusion, puisque précisément en fait d'application de règles de cette sorte, ce n'est que l'arbitrage des juges qui décide de la question proposée. Que si le législateur veut exclure l'arbitraire du juge, il risque, en s'efforçant de prévenir tous les abus, de décréter des restrictions telles qu'il n'est plus possible, si ce n'est dans très-peu de cas, de prononcer une condamnation. On proposera (comme en Prusse) de déclarer jurés les juges eux-mêmes, et de leur permettre de ne prononcer le *coupable* que d'après leur conviction, et de faire de même dans les cas où ce qu'on appelle la preuve artificielle est requis. Mais cet expédient laisse beaucoup à désirer, et notamment les juges obtiennent ainsi un pouvoir trop étendu; des appréhensions plausibles s'élèvent dans le peuple d'autant qu'un petit nombre de voix décide de la culpabilité. Si c'est au contraire un jury qui décide, une confiance plus grande s'attache à sa décision, ne serait-ce qu'à cause du plus grand nombre de voix requises pour la condamnation, et à cause de la persuasion dans laquelle est le public, que des personnes de bon sens, familiarisées avec les relations de la vie et capables d'apprécier les faits relevans d'une accusation, ont par leur position de citoyens un intérêt assez puissant pour garantir l'innocence et la liberté individuelle. Comme les instructions légales concernant la preuve ne sont pas d'autres règles que celles que l'expérience elle-même s'est abstraites et qui se présentent à tout homme de sens, appelé à examiner une ques-

tion de fait, on peut compter que les jurés, aussi bien que les juges en titre, sont capables de décider des questions de fait. L'objection tirée de ce que la séparation des questions de fait d'avec les questions de droit n'est pas toujours facile, surtout lorsque la preuve roule sur des marques de fait auxquelles la loi attache un certain sens obligé, perd de son importance dès qu'on s'entend de bonne foi sur l'objet de cette séparation, et qu'on convient que les jurés ont à décider aussi les questions appelées *mixtes*; qu'on adopte une législation pénale simple et claire, et qu'enfin on reconnaît que même des juges-jurisconsultes ne jugent de telles questions que comme des jurés, c'est-à-dire d'après la conviction personnelle. L'expérience qu'on dit avoir faite que les jurés ont toujours égard à la loi pénale et aux conséquences de leurs décisions, et qu'ils préfèrent, d'après une certaine omnipotence qu'ils s'attribuent, absoudre de vrais coupables plutôt que de leur faire infliger une peine trop dure, ne peut pas, il est vrai, être déniée. Mais, d'un côté, on ne peut éviter que les jurés, sur la question qui leur est posée : *l'accusé est-il coupable*, apprécient aussi la volonté criminelle et la pénalité de l'action, et d'un autre côté on peut éviter l'inconvénient résultant de la prétendue omnipotence du jury par la modification apportée dans la détermination des peines par la loi et par la faculté accordée au jury, de déclarer qu'il y a des circonstances atténuantes, déclaration qui doit obliger le juge à appliquer une peine moindre que la peine ordinaire.»

L'auteur se déclare contre ces essais de mélange des deux systèmes proposés en Bavière et en Prusse, qui consistent soit à composer le tribunal partie de juges, partie de jurés, jugeant en commun, soit à déclarer jurés les juges titulaires, soit à diviser les juges titulaires en juges du droit et juges du fait, ou bien à déterminer les preuves sur lesquelles il est interdit aux jurés de donner une déclaration de culpabilité, soit, enfin, à accorder seulement aux jurés une voix consultative. Le deuxième volume de l'ouvrage doit suivre incessamment.

## POÉSIE DRAMATIQUE.

*Der ewige Jude :* Le Juif errant, tragédie didactique, par *W. Jemand.* Iserlohn, chez Langewiesche, 1831.

Voici une des six ou huit bonnes compositions dramatiques que nous devons à l'année 1831. Le sujet est emprunté à l'excellent conte de François Horn; l'auteur a fait hommage, comme de droit, à l'inventeur du sujet. Quant à ce qui appartient en propre à M. Jemand, nous le trouvons noble et grand, et nous ne pouvons assez encourager l'auteur à suivre la carrière dramatique, où il est entré avec tant de bonheur et de succès. Le juif errant Ahasver est apostrophé de la manière suivante, vers la fin de la pièce, par une voix qui se fait entendre du haut des airs : «Regarde, fils de la poussière, et écoute! pourquoi lutter contre ton Dieu et ton Seigneur? toi-même as excité sa colère suprême, toi-même obscurcis l'astre de son amour. Mais Dieu est miséricordieux .... au-dessus de la sagesse se trouve l'amour. Il ne tient qu'à toi de faire lever la malédiction. Que la volonté de la sagesse suprême soit ton but.... Si ton désir est sérieux, ta peine ne sera pas longue. Approche-toi de Dieu, il s'approchera de toi. Dans l'espace éternel sont bien des mondes. Si tu persistes dans ta fierté, tu resteras ici; mais si tu l'aimes, il t'élèvera de cette vie à une vie plus parfaite.»

Ahasver est une personnification de la science sans amour. La terre est son élément, il ne saurait la quitter, quoiqu'un désespoir continuel le pousse à la mort.

*Ruhestunden, etc. :* Heures de loisir, ou Compositions dramatiques, narratives et poétiques d'*E. E. Philotas ;* premier volume. — *Die Reise ins Bad :* Voyage aux bains, poésies diverses. Dantzig, chez Gerhard, 1830.

J'ai remarqué que Dantzig nous a fourni cette année une foule de tragédies et de contes dont le sujet est emprunté à la Grèce. Toutes ces compositions littéraires sont dénuées de vie

et d'énergie; de plus, elles n'ont pas toutes, comme celles de Philotas, le mérite de la modestie qui désarme la critique même la plus sévère. Les vers sont assez bien; mais l'effet est à peu près nul, il en est de même de la valeur poétique de l'ouvrage. Le chant des Grecs, imité de Rhizos, est ce qu'il y a de mieux dans tout l'ouvrage.

(*Blätter für literarische Unterhaltung.*)

---

HISTOIRE. — BIOGRAPHIE.

*Ueber Wallenstein's Privatleben :* Sur la vie privée de Wallenstein, par *Jules-Max. Schottky*. Munich, chez Franz, 1831.

Ce petit ouvrage renferme beaucoup de nouveaux détails sur la vie et le caractère de Wallenstein; il pourra servir à rectifier bien des erreurs qui s'étaient glissées dans l'histoire de ce grand capitaine.

---

LEVRAULT, *éditeur-propriétaire.*

# NOUVELLE REVUE GERMANIQUE.

## Médecine.

### ÉTUDES PRATIQUES ET THÉORIQUES SUR LE CHOLÉRA.[1]

Écrire sur le choléra est maintenant chose de tous les jours; c'est une manie qui règne épidémiquement parmi les savans : il est tel docteur qui n'est allé observer de près l'épidémie que pour recueillir à la course quelques notes incomplètes qui, livrées ensuite à la presse, serviront à fonder sa réputation de praticien; il est tel autre qui n'a cherché dans l'observation de la maladie que des argumens à opposer à la doctrine d'un adversaire, peu soucieux de rechercher la pure vérité des faits et l'urgent intérêt de l'humanité. Un esprit supérieur, M. Broussais, n'a eu rien de plus pressé que de rallier dans les limites de son système les phénomènes disparates d'une affection qui semble se jouer des scolastiques classifications du nosologiste. Cette verve de

1 Annales cliniques de Heidelberg.

polémique médicale est une bonne fortune pour les journaux qui exploitent ce terrain, et dont les auteurs font de l'éclectisme ou du physiologisme à tant par mois; les matériaux se pressent dans le porte-feuille des rédacteurs, et jamais leur plume inféconde n'a plus rapidement rempli la feuille de rigueur. On commence à s'ennuyer aujourd'hui de cette escrime scientifique; c'est à peine si l'on jette un regard sur cette profusion de thèses qui s'emparent de la circonstance avec plus ou moins de talent, sur cette nuée de brochures qu'annoncent les journaux, qu'on affiche au coin des rues, ou qu'une main plus modeste vous glisse gratis dans la poche, comme un travail qui n'a d'autre but que le bien général.

Mais si le public se lasse de lire, les médecins ne sauraient se dispenser d'observer. Tant qu'une méthode de traitement dont les résultats ne soient point un hasard, et dont l'influence sous le rapport physiologique ne soit pas un problème, n'aura pas surgi de cette multitude d'essais et de recherches que la science entreprend, il faudra des recherches nouvelles, de nouveaux essais; et ce n'est pas d'une aveugle expérimentation que peut jaillir le vrai remède; il faut laisser au *pecus ignarum* le culte des spécifiques : l'homme de l'art interrogera sa raison sur tous les phénomènes que la maladie déroule, il en recherchera la liaison, il les expliquera par ces lois mêmes de l'économie qui sont frappées d'une si étrange aberration, et les moyens thérapeutiques qu'il déduira de cette étude, s'ils n'atteignent pas le mal dans toute son étendue, se rapprocheront davantage du siége qu'il affecte, lutteront plus directement contre son mode d'action, et leurs effets n'auront rien d'inattendu pour la main qui les aura mis en usage. C'est à ces titres que la théorie du choléra acquiert de l'importance et de la valeur : faisons justice de ces théories qui se perdent en stériles abstractions et qui substituent les fantômes d'une imagination curieuse aux réalités cachées de l'organisation; mais lorsqu'une induction hardie repose

sur une somme de faits sur lesquels on appelle le jugement de nouvelles expériences, lorsque les succès du praticien viennent corroborer et sanctionner les idées du théoriste, ne refusons pas à sa doctrine un examen sérieux, suivons-le au lit du malade, descendons avec lui dans les amphithéâtres, et si devant les faits qu'il nous y signale successivement, nous hésitons encore à accepter ses explications, du moins acceptons les bienfaits de sa thérapeutique; nous lui devrons, à défaut de convictions scientifiques, d'agir désormais avec plus de confiance et d'efficacité contre un fléau qui semble se jouer sous l'horreur des symptômes de tous les efforts de la pratique : ce sera plus qu'une compensation.

Je m'occupais à rédiger à mon tour mes observations sur l'épidémie cholérique que j'ai observée au mois de Juillet dernier à l'hôpital de Bourbonne-les-Bains, quand un ami me présenta le premier cahier du huitième volume des *Annales cliniques de Heidelberg*, qui vient de paraître, et qui est publié sous les auspices d'hommes éminens dans les diverses branches de la médecine et de la chirurgie; il s'y trouve un mémoire sous forme épistolaire, rédigé par le docteur Éberhard Martini, médecin en chef de l'hôpital militaire des cholériques à Vienne, et ex-médecin de S. A. l'archiduc Rodolphe, cardinal-archevêque d'Olmutz. Ce travail m'a paru digne d'être connu, et c'est la traduction que j'en livre au lecteur, accompagnée de quelques notes puisées dans ma propre et récente expérience.

Ce n'est pas pour la première fois que l'on considère le choléra comme une affection exanthématique des intestins; mais le rapprochement que l'auteur allemand fait entre la peste et le choléra, est neuf, quoiqu'au premier aspect toutes les maladies qui frappent à coups meurtriers sur l'espèce humaine semblent liées par une triste fraternité. Les opinions du docteur Martini acquièrent ici d'autant plus de gravité, qu'il a observé lui-même la peste, et l'a pu suivre dans

tout son développement : la direction de l'effort éruptif et le genre d'organes sur lesquels il se porte et se réalise, constitueraient les différences qui séparent ces deux fléaux de l'humanité; il faut y ajouter la diversité des réactions générales qui manifestent, accompagnent et suivent, dans l'une et l'autre affection, le molimen éruptif. Un article publié dans un dernier numéro des *Archives générales de médecine*, fait connaître le fréquent développement des parotides dans le choléra, phénomène signalé par beaucoup de praticiens, et récemment encore dans le département de la Moselle; ce fait semble établir une connexion de plus entre le choléra et la peste. L'égale réussite du traitement de M. Martini dans les deux maladies fournit une induction de plus que, si dans l'une la contagion éclate pour ainsi dire à l'œil, tandis qu'elle est comme voilée dans l'autre, cela tient à ce que toutes les surfaces vivantes ne sont pas également aptes à s'imprégner des différens virus; la sphère de susception est bornée dans le choléra au système muqueux. Enfin, l'infection cholérique est aussi une vérité pour M. Martini, qui la rattache secondairement à la contagion, et ainsi tous les faits signalés par l'observation et en apparence si contraires, se rangent et s'expliquent. Et il est véritablement des faits que l'infection ne suffit pas pour expliquer, tandis qu'en admettant avec elle la nature contagieuse de la maladie, on comprend les irrégularités de sa marche, ses explosions soudaines au milieu de cités qui en paraissaient encore garanties, ses ravages dans des maisons qu'elle ne quitte que lorsque rien ne donne plus signe de vie, ses atteintes à toutes les constitutions, à tous les âges; en un mot, tous les sataniques caprices de sa carrière immense à travers les deux mondes. Les contagionistes sont nombreux dans l'Allemagne; on sait les mesures préservatives qui ont été prises dans plusieurs États de ce pays, et dans le cahier même où se trouve la lettre que je traduis, le docteur Chr. Fr. Harless,

de Bonn, l'un des rédacteurs des *Annales cliniques*, publie des observations sur la nécessité d'insister sur les mesures de police sanitaire contre le choléra, sous le point de vue de sa faculté contagieuse.

---

## LETTRE DU DOCTEUR ÉBERHARD MARTINI.

Enfin le choléra est arrivé à son terme parmi nous; mes travaux sont ainsi diminués, et je trouve le loisir de vous faire de plus amples communications sur mes expériences.

Pendant tout le cours de l'épidémie, j'ai reçu et traité, dans notre hôpital militaire des cholériques, trois cent deux malades, dont cent quatre-vingt-quinze guéris, cent sept morts. Je crois donc avoir acquis le droit de compétence pour émettre à mon tour ma pensée sur ce grave sujet. — Le conseil supérieur de santé des armées impériales et royales a fait adresser à tous les médecins de l'armée une suite de questions dont les solutions pourraient former un riche ensemble de science. Les faits dont je vais vous faire part, sont extraits de ma relation particulière.

L'histoire et l'itinéraire du choléra ont donné lieu à tant de controverses, que vous me dispensez volontiers d'y revenir; j'éviterai avec un soin égal de toucher à la théorie, pour ne m'attacher qu'à la partie pratique, dont les détails sont faciles à vérifier.

Il est des effets généraux qu'on observe sur un grand nombre de personnes dans les contrées vers lesquelles chemine le choléra, et qui consistent en mal-aises, en diarrhées légères, en réactions insolites et exagérées, produites par l'emploi des purgatifs, etc. Quoiqu'on ait coutume de les attribuer à des influences telluriques de nature inconnue, je dois déclarer que je les mets sur le compte de la peur et de l'inquiétude qui se répandent universellement aux ap-

proches de l'épidémie; chez les enfans et chez les adultes que la frayeur n'atteint pas, ces effets ne se développent point. De même la température et la saison ne fondent pas à mes yeux la condition de l'apparition du choléra; seulement elles favorisent l'extension du mal par la voie de l'infection : c'est ainsi qu'un mauvais temps, une saison froide obligent les hommes à se presser dans leurs demeures, où leur encombrement peut donner lieu à la production des miasmes[1]. Si l'on accepte les vicissitudes de la température comme une cause conditionnelle du développement du choléra, n'est-il pas surprenant qu'il ait régné ici durant les beaux jours que nous avons eus depuis le 14 Septembre

1 Il est difficile, quoi qu'en dise l'auteur de ce travail, de ne pas reconnaître les changemens qui s'opèrent dans la constitution médicale des habitans d'une localité, alors que l'irruption du choléra est imminente. A Bourbonne-les-Bains l'invasion du choléra s'est faite d'une manière subite, il est vrai, mais qui n'exclut pas les phénomènes précurseurs. C'est un soldat venant d'un lieu infecté qui a le premier offert la maladie, et après son premier ravage, dont la soudaineté s'explique par l'incroyable épouvante qui se répandit dans l'hôpital, on a pu facilement observer ces effets généraux successifs qui annoncent l'influence épidémique; dans la pratique civile, ces effets n'ont jamais manqué, la diarrhée en était le plus constant, et amenait le choléra à réalisation, soit qu'elle eût résisté aux moyens de l'art, soit que le malade l'eût négligée par indifférence ou pour n'avoir pas mine de redouter le choléra: c'est ainsi qu'un officier de gendarmerie fut glacé, cyanosé, mort au bout de trois heures, après une diarrhée qui avait duré plusieurs jours et qu'il avait célée au médecin. Par intervalle on a vu survenir des vomissemens spontanés, spasmodiques; des douleurs à l'épigastre, des coliques fugaces, des céphalalgies, de la pesanteur dans les membres, etc. Il régnait au reste dans toute la ville ce mal-aise général, profond, qui semblait trahir l'action d'une même cause répandue dans l'atmosphère, et qu'augmentait singulièrement la terreur produite par la première explosion de l'épidémie. Sous le rapport de l'état atmosphérique, Bourbonne oppose un fait tout-à-fait contraire à celui que cite le docteur Eberhard Martini : le temps a été variable, les pluies fréquentes, les soirées froides (au mois de Juillet), la constitution électrique, l'horizon constamment nuageux : le retour des premiers beaux jours a coïncidé d'une manière remarquable avec la diminution et pour ainsi dire avec la chute de la maladie. Observons aussi que l'hôpital militaire, premier foyer de l'épidémie, et les rues qu'elle a parcourues d'abord, ont une situation basse et humide. *Note du Traduct.*

jusqu'à la fin de Novembre 1831, tandis qu'aux jours les plus humides et les plus nébuleux de la première moitié de Décembre il a marché rapidement à sa fin? Il en est des médecins comme des esprits qui ne savent alimenter une conversation; lorsqu'elle languit, l'état du temps en fournit les frais. Ce n'est pas que le mauvais temps soit rare; il existe et s'annonce par les diarrhées, etc. Mais sans contagion, point de choléra asiatique; cette dénomination a été prodiguée à plus d'un cas qui n'était pas le choléra : *timor et contagium unum et idem est*, dit Van-Helmont. Nombre de personnes tombent malades par peur, éprouvent des vertiges, des syncopes, des diarrhées, des vomissemens, des angoisses terribles, même des crampes et des convulsions; vite on fait la guerre au choléra : le malade est enseveli sous un amas de couvertures; sachets, cruches chaudes de toute espèce, rien n'y manque; le malade est noyé d'infusions de mélisse, de menthe, de camomilles; on n'aperçoit plus de toute sa personne qu'une partie du visage, rouge, baigné de sueurs; sortir le bras ou le pied de dessous les couvertures, c'est appeler la mort: il faut qu'il endure cette situation. Enfin arrive l'homme de l'art : vomissemens, diarrhées, crampes, c'est du choléra! tout est constaté, exagéré par la frayeur: on prescrit une potion sudorifique, une infusion de quatre à dix grains d'ipécacuanha et de camphre; la chambre et le lit sont arrosés avec l'alcoholat de camphre; du camphre sous le chevet du malade, et il meurt!.... d'effroi ou d'apoplexie, grâce au traitement employé. Des centaines de malades ont succombé ici de cette manière, et ont faussement grossi la liste des victimes de l'épidémie. Que fallait-il pour les sauver? Prescrire deux scrupules d'ipécacuanha et raffermir leur moral; j'en ai mainte preuve à citer.

Autre est l'aspect du vrai choléra. Il débute par la céphalalgie, les vertiges, la diarrhée; bientôt surviennent les vomituritions, les vomissemens réels, etc. Veut-on voir là des

prodrômes, leur durée est au moins très-courte, et c'est même sur la transition plus ou moins rapide de ces symptômes aux symptômes subséquens et réels du choléra, qu'on peut pronostiquer le degré d'intensité et le danger de la maladie.

L'altération spéciale des traits du visage (facies cholérique) rend parfois méconnaissable les gens qu'on a connus; elle est d'un aspect difficile à décrire; une fois qu'on l'a observée, elle sert à faire reconnaître de loin la maladie et même le degré de celle-ci : elle se rapproche tout-à-fait du facies hippocratique, plus les cercles brunâtres autour des orbites, et ne manque jamais de se produire. — Voix voilée; froid et tremblement de la langue, dont le contact est dur au doigt; refroidissement du corps et surtout des extrémités; peau des doigts plissée en plis longitudinaux; cyanose plus ou moins prononcée du nez, des lèvres, des oreilles et des extrémités; forte oppression, angoisses précordiales; difficulté de respirer; agitation, mal-aises, douleur vers la région épigastrique, envies de vomir, diminution, et finalement abolition du pouls; soif intense, affaissement de l'abdomen, gonflement des bourses; crampes dans les membres, surtout dans les mollets; défaut de sécrétion urinaire, selles précipitées: voilà les signes essentiels de la maladie, ceux qui se montrent invariablement. L'état de la langue, qui est blanche ou verdâtre, bilieuse ou d'un brun foncé, les vomissemens de nature variable, l'aspect rugueux ou huileux de la peau; les sueurs visqueuses, froides; les degrés divers d'affaissement et plus rarement d'élévation de l'abdomen, les douleurs dans la région vésicale, la couleur et la qualité des matières rejetées, soit par haut, soit par bas, tous ces indices sont moins essentiels. Je n'ai pu noter des stades dans le cours de cette maladie. On ne peut séparer d'une manière constante les prodrômes d'avec les premiers symptômes du choléra; encore moins peut-on diviser nettement les temps

de la maladie. Dans les autres affections on distingue une période d'accroissement, une période de complet développement, une autre de décroissance, et quelle que soit leur rapidité, elles se dessinent néanmoins par des caractères suffisans. Ici les mêmes accidens persistent depuis le début jusqu'à la fin ; seulement, dans l'intensité progressive de leur marche, ils offrent quelques différences importantes pour le praticien. On ne peut donc diviser cette maladie qu'en degrés, qui eux-mêmes ne peuvent être appréciés que d'après les terminaisons.

Dans le premier degré, le choléra disparaît subitement, avec lui tous les symptômes qui le caractérisent, et le malade passe immédiatement à la convalescence. Au reste, les accidens de ce degré peuvent s'étendre et s'élever aussi haut que ceux du deuxième degré. Alors même que les effets de la méthode curative que nous mentionnerons plus bas étaient favorables, ils ne contribuaient pas d'une manière essentielle à assurer la guérison ; l'intensité de la maladie dans ce temps ne peut être appréciée, et c'est à ce degré insaisissable d'intensité qu'il faut rapporter le prompt passage à la convalescence, c'est-à-dire à cet état où le malade est affranchi de tout symptôme morbide, n'accuse plus qu'une sensation de faiblesse, récupère l'appétit, le sommeil paisible, la chaleur naturelle de la peau et le pouls normal : tout ceci s'éclaircira par ce qui sera dit plus bas.

Le deuxième degré est celui où, le choléra ayant disparu, le malade tombe dans une autre maladie d'espèce différente. D'abord les symptômes essentiels du choléra sont tous là ; mais l'action du traitement est moins prompte : les accidens caractéristiques du choléra peuvent se dissiper complétement, mais c'est avec lenteur, et au lieu d'entrer directement en convalescence, le malade tombe dans un état d'irritation qui n'est pas de nature sthénique (active), et dont les caractères douteux laissent ignorer encore si la maladie

constituera un métachématisme inflammatoire ou nerveux. Alors il ne s'agit plus du choléra et moins encore d'un stade de cette affection.

Dans le troisième degré tous les symptômes sont à leur apogée : altération plus profonde des traits du visage; cyanose plus foncée des cartilages du nez, des lèvres et des oreilles; le froid gagne tout le corps; la respiration est extraordinairement oppressée, au point que le malade s'élance parfois pour humer l'air; les vomissemens manquent ou s'effectuent avec le plus pénible effort; les crampes augmentent de violence, l'agitation est extrême, bientôt l'agonie se déclare. Le malade devient plus tranquille; il gît dans un état soporeux, les yeux demi-clos, et la cornée étant tirée en haut de manière à ne laisser voir que la sclérotique; la pupille devient immobile, insensible, tout l'œil est inanimé; la peau du visage devient sâle, rugueuse; elle perd sa turgescence, devient désagréable au toucher ou se couvre d'une sueur froide et visqueuse. Sur la pressante sollicitation du médecin, le malade sort péniblement sa langue, qui est froide, dure au toucher, rouge ou chargée d'un enduit blanchâtre, brunâtre; il ne la retire que lentement, et la bouche reste long-temps béante; l'épigastre et l'abdomen sont les régions où la sensibilité est encore le plus prononcée; les selles involontaires se succèdent comme un jet d'eau; elles mouillent le linge sans le pénétrer, et sont dépourvues de matières fécales. La respiration devient lente, profonde, s'exécutant de temps en temps par secousses; le malade lui-même s'efforce péniblement de prendre le décubitus dorsal, et dans cette situation il meurt tranquillement au milieu de quelques inspirations lentes, suivies de rapides expirations.

Nous ne pouvons noter que ces degrés divers de la maladie et non des stades véritables; il arrive en effet que du *summum* d'intensité des symptômes, le choléra passe directement à la convalescence; dans le deuxième degré, il est

remplacé par l'état ordinaire d'irritation, qui n'est plus le choléra, et ensuite par des maladies consécutives; ou bien, enfin, et ceci arrive dans le troisième degré, il se termine par la mort. Des médecins prétendent avoir reconnu distinctement des périodes dans le cours du choléra : si nous n'avons pu les constater comme eux, cela tient peut-être à l'influence de la méthode éminemment perturbatrice que nous avons suivie, et qui aura modifié la marche de l'affection.

Plusieurs auteurs établissent diverses espèces de choléra : par exemple un *cholera mitis*, *gravis*, *sicca*, *etc.* D'autres distinguent un *cholera vertiginosa*, d'après le vertige qui se manifeste au début de la maladie; *spastica*, à cause des crampes concomitantes, quoiqu'elles existent dans tous les cas depuis l'origine jusqu'à l'issue de la maladie; *maniaca*[1], d'après le délire qui survient très-rarement peu de temps avant l'agonie; *gastrica*, *biliosa*, en raison de la nature des matières évacuées ou des symptômes gastriques qui ont précédé; *dyssenterica*, vu la fréquence des selles. Ces divisions purement symptomatiques, et d'autres semblables, ne sauraient fonder des espèces particulières; il n'en est point: elles peuvent encore moins fournir une base au diagnostic et à la thérapeutique. Le choléra est une seule et même maladie, qui ne varie que dans ses différens degrés et dont la durée ne peut être que passagère. Cette manière de le considérer est plus fructueuse pour la pratique.

Quant à la disposition particulière qui nous le fait contracter, je n'ai pu nullement l'observer sur nos soldats. Il n'épargne aucun âge, aucune constitution; il paraîtrait seu-

1 Dans l'épidémie de Bourbonne-les-Bains il n'a été observé qu'une seule fois sur un malade qui a été guéri. Le typhus véritable ne s'est également montré qu'une fois, comme servant de terminaison à la période æstuante, et l'issue de ce cas a été funeste. Au reste, mon vénérable ami, M. Ballard, médecin en chef de l'hôpital, ne distinguait pas les réactions en typhoïdes, en phlegmasies pures, etc. Il les considérait toutes comme entrant dans le plan de la maladie, et participant à sa mystérieuse spécialité. *Note du Traduct.*

lement que la faiblesse générale est une condition favorable[1] à sa production; car l'hôpital principal de la garnison a fourni nombre de cholériques dont des affections antérieures avaient usé les forces; même observation pour les invalides et les anciens soldats de la police. Il est étonnant que la phthisie pulmonaire, l'ascite, la fièvre intermittente, la syphilis, la gâle, etc., que des affections concomitantes qui menacent elles-mêmes la vie, ne garantissent pas du choléra, alors qu'elles le font dans la peste. Il n'est pas moins remarquable qu'avec ces maladies co-existantes le choléra se montre moins rapide et moins mortel, ainsi que dans les

1 Cette observation est fondée sur des faits nombreux; les familles décimées par le choléra à Bourbonne-les-Bains et dans les environs, appartiennent en grande partie à ces classes infortunées que la misère jette dans les conditions les plus contraires à l'hygiène; une nourriture insuffisante, mal-saine; une habitation humide, obscure; le travail dans les vignes et dans les champs, souvent disproportionné avec les forces de ceux qui s'y livrent; l'exposition aux vicissitudes de la température et quelquefois des excès de boisson après une privation prolongée, toutes ces circonstances ont eu leur part dans le développement de la maladie. Dans l'appréciation de la plupart de ces causes, on ne peut nier une action débilitante sur tout l'organisme; l'affaiblissement général n'est encore que trop préparé par les prodrômes de l'épidémie, prodrômes qui n'entraînent pas nécessairement la réalisation du choléra, soit que l'art les arrête, soit qu'ils se limitent dans le degré de prédisposition individuelle. Les habitans avaient généralement contracté l'utile habitude de traiter la diarrhée précursive par la diète, les émolliens, etc. Sous la double influence de ce régime et de la supersécrétion muqueuse des intestins, l'énergie vitale échappait pour ainsi dire aux organes; à cela se joignait, comme partout, une autre cause bien propre à briser le ressort nerveux, c'est la crainte du mal et une inexprimable inquiétude qui s'était emparée de toute la population. Toutes ces circonstances et d'autres, moins faciles à saisir, ont pu imprimer certaines modifications à l'épidémie, tout en lui laissant ses traits horriblement caractéristiques: ainsi, dans la ville, la stase veineuse était rapide, le pouls s'anéantissait promptement, l'asphyxie devenait imminente en peu d'heures; les réactions ne se sont presque pas montrées, et dans les huit premiers cas observés en ville, la mort n'a pas attendu plus de vingt-quatre heures. Parmi les premières victimes, peu seulement appartenaient au jeune âge: c'étaient des vieillards, des femmes et deux enfans. Cette observation jette une lumière de plus sur le caractère de l'épidémie de Bourbonne: nous la croyons en effet de nature asthénique, sauf un petit nombre de cas. *Note du Traduct.*

récidives : durant son cours, les affections anciennes se taisent; le choléra terminé, elles se reproduisent aussitôt dans leur première forme.

On cite ordinairement dans l'étiologie du choléra les erreurs de régime et les refroidissemens; ces causes peuvent déterminer d'autres genres de maladies; sans contagion, je ne crois pas l'invasion du choléra possible.

Pour le pronostic, le premier examen du malade ne fournit rien de positif; les cas les plus légers en apparence s'aggravent quelquefois dans le plus court espace de temps et s'élèvent au plus haut degré; plus les vomissemens sont faciles et répétés, plus le salut du sujet est assuré : un signe d'un très-bon augure, c'est l'apparition d'une bile naturelle dans la matière des vomissemens qui se seront montrés d'abord forts et fréquens. L'état du malade est au contraire très-fâcheux, si les moyens émétiques employés ne produisent que peu de vomissemens, si la matière des évacuations ressemble au vert-de-gris, ou si des entozoaires sont rejetés par le vomissement; dans ce dernier cas l'anxiété est grande, la respiration profonde et accélérée. Quand les vomissemens manquent, et que les signes de la paralysie intestinale se déclarent, la mort est imminente. C'est du degré de la maladie qu'il faut tirer les considérations les plus importantes pour l'établissement du pronostic.

Dans cette nuée d'écrits publiés sur le choléra par des auteurs qui l'ont vu et par d'autres qui ne l'ont pas vu, on recommande une foule de moyens et de méthodes curatives qui ont fait ou qui doivent faire merveille; chacune d'elles a eu ses échecs et ses guérisons; aucune d'elles ne saurait jusqu'ici prétendre à la prééminence. Les moyens préconisés comme spécifiques, sont ceux-là même qui ont le moins résisté à l'épreuve clinique. En 1824 j'eus l'occasion d'observer la peste qui désolait une partie de la Moldavie. Dans ce pays, et particulièrement dans la contrée arrosée par le

Danube, où l'on ne parlait ni de médecine, ni de pharmacie, et où l'on ne soupçonne pas le secours que l'art peut opposer à cette épidémie, le cours de celle-ci a pu être facilement observé. Grande fut la mortalité : dans le commencement peu de malades échappèrent; durant la période d'accroissement, la plupart succombèrent; il s'opéra rarement une guérison; au *summum* de l'épidémie, presque tous les malades sans exception périrent; la guérison eut lieu, au contraire, dans le plus grand nombre des cas qui survinrent dans la période de décroissance; quelques-uns seulement eurent une terminaison funeste, au point qu'on ne craignit plus de s'exposer à la contagion. — Hé bien! la même marche a pu s'observer dans l'épidémie du choléra-morbus : si des méthodes curatives ont réussi, c'est lorsque la maladie avait franchi le summum d'intensité et commençait à baisser; les moyens qui ont obtenu quelque réputation, la doivent à leur emploi dans ce moment opportun; mis en usage à d'autres époques de l'épidémie, ils auraient démenti les louanges qu'on leur prodigue. Cette incertitude du traitement a son origine dans l'ignorance de la nature du mal; ce n'est que sur cette notion précieuse qu'on pourra baser une méthode rationnelle de traitement. La poursuite des moyens empiriques nuit plus qu'elle n'est utile; mais autant il y a de médecins qui discutent sur la nature du choléra, autant il se produit d'opinions et de vues différentes : toutefois ce sont ces discussions qui peuvent jeter quelque lumière sur toutes les faces du sujet; c'est par cette voie qu'on arrivera le plus vite à un résultat pratique. Cette pensée me porte à exposer mes propres vues.

L'histoire du choléra et les descriptions qu'on en a faites, m'avaient porté, même avant que je l'eusse observé personnellement, à considérer cette épidémie comme sœur de la peste. Les premiers symptômes du choléra s'accordent avec ceux de la peste, jusqu'à l'époque où les bubons, les an-

thrax, etc., apparaissent dans cette dernière; même induction sur le siége de ces deux maladies : toutes deux règnent dans le système nerveux abdominal et particulièrement dans le plexus solaire; dans toutes deux la tendance à la décomposition du sang se fait remarquer au plus haut degré; l'une et l'autre, dans leur essence, sont des affections exanthématiques, la peste par une action vers la peau et le système lymphatique, le choléra par une action vers le tube intestinal et le système chylopoiétique. Ce fait ressortira plus tard de nos investigations nécroscopiques: dans la peste, le molimen exanthématique se dirige et se fait dans le mode extensif (*extensiv*), s'accompagnant des symptômes d'une fièvre aiguë et d'une grande activité vasculaire; dans le choléra, le molimen de l'éruption a lieu dans le mode intensif (*intensiv*), avec exaltation de l'action nerveuse, accompagné d'une sensation de chaleur interne sans fièvre, de crampes violentes: toutes deux sont contagieuses et, par la concentration de l'élément morbifique dans les lieux fermés et mal aérés, peuvent se changer en infection miasmatique. Mais dans le choléra la contagion ne peut se prononcer avec autant de force que dans la peste : car dans celui-là toute la surface cutanée est pour ainsi dire en dehors de la sphère d'activité morbide, et le tube intestinal est seul chargé de l'élément de la maladie et de la contagion, de sorte que les points de contact ne sont pas aussi multipliés pour ceux qui entourent le malade; sous le rapport de la mortalité, les deux affections sont sœurs intimes.

Dans les premiers cas de choléra qui éclatèrent dans notre hôpital et qu'on n'osa envisager que comme des choléras sporadiques, on fit l'essai de plusieurs méthodes de traitement et de plusieurs moyens vantés, mais sans succès. Le 14 Septembre je fus chargé du service de cet établissement, en qualité de médecin en chef. Étant dispensé de la peine de m'adonner à de semblables essais par l'inutilité de ceux

qu'on avait précédemment tentés, je pus mettre sur-le-champ en pratique le plan de traitement que je m'étais tracé. Dans la peste de Moldavie j'avais eu l'occasion d'observer que le vomitif, administré au début de la maladie, pouvait porter obstacle à l'explosion de ses symptômes. Instruit par l'observation de ce fait, je commençai par prescrire, dans la matinée du 14 Septembre, un vomitif à quatre malades adultes, offrant distinctement les phénomènes du choléra; immédiatement après les premiers vomissemens on vit les symptômes du choléra tomber de moment en moment: ce changement fut surtout remarquable chez un jeune artilleur, qui fut convalescent au bout de quelques heures; l'état des trois autres malades, qui eurent besoin de plusieurs doses de vomitif, s'améliora notablement, aucun d'eux n'a succombé. Enhardi par ce succès[1], je me livrai à d'autres essais, non moins heureux, sur ce plan de traitement qui, suivi jusqu'au terme de l'épidémie, nous a fourni les résultats les plus favorables, comme l'attestent les tables de mortalité de notre hôpital. Voici comment on appliquait cette méthode: Si les symptômes du choléra existaient d'une manière évidente, le malade recevait immédiatement après son entrée à l'hôpital un scrupule d'ipécacuanha en poudre; répétition de cette dose dix à quinze minutes après la première, et ainsi de suite toutes les dix ou quinze minutes, jusqu'à ce que le facies cholérique fût dissipé, la chaleur et le pouls rétablis, les crampes diminuées; ordinairement, lorsqu'on a cessé

1 Les bons effets de l'ipécacuanha ont été constatés à Vienne, à Paris, etc. On a remarqué qu'il changeait la nature des évacuations et amenait un commencement de réaction; mais on n'en a pas fait encore la base du traitement du choléra: c'est en cela que M. Martini a innové. A Bourbonne-les-Bains, l'ipécacuanha a été administré par M. Ballard à quatre soldats et à un officier: l'un des soldats était fortement cyanosé; l'officier n'offrait encore que des crampes, des vomissemens et de la diarrhée. M. Ferrein l'a prescrit à un militaire cyanosé au plus haut degré; tous ont guéri. En ville, j'ai vu échouer ce moyen.

*Note du Traduct.*

l'administration de l'ipécacuanha, quelques vomissemens surviennent encore; bientôt la matière rejetée ne se compose plus en grande partie que de bile; les évacuations cessent d'elles-mêmes, et alors on ne prescrit plus au malade que la potion suivante :

℞. Infus. flor. camomill. .......unc. viij,
Tinct. cinamomi ...........dr. iij,
Liq. anod. Hoffm. ...........scr. j.

Au bout de quelques heures la convalescence se déclare. Telle est la marche du choléra au premier degré; ici, ce semble, l'éruption de l'exanthème ne s'est pas opérée sur le canal intestinal : toute la maladie a été comme opprimée, assujettie, grâce à la modification effectuée par le vomitif. En effet, la voix, dont le timbre creux et voilé dénotait une affection de la membrane muqueuse du larynx, se rétablit entièrement, et l'urine n'offre pas encore le sédiment floconneux, produit d'une desquamation.

Dans le deuxième degré la maladie n'a pas une solution aussi facile, quand même les symptômes n'acquièrent pas plus d'intensité que dans le premier degré. Les vomissemens se suivent ici à de plus grands intervalles, sont moins abondans et s'effectuent avec des efforts plus considérables; les signes du choléra se dissipent lentement et incomplétement : c'est d'abord le froid des extrémités qui diminue tant soit peu, un pouls filiforme se fait sentir, les crampes cèdent un peu de leur vivacité, le facies cholérique change peu, les sourcils se contractent, se rapprochent sur la ligne médiane et forment des plis longitudinaux qui se dirigent vers le nez, de telle sorte que le visage semble exprimer une forte douleur qui siége dans l'abdomen. On prescrit alors une poudre ainsi composée:

Musc...........................gr. ij,
Camphre.........................gr. j,
Sucre...........................gr. vj;

soit pour calmer les crampes internes, soit pour hausser la

vitalité de l'estomac; au bout d'un quart d'heure on administre de nouveau un scrupule d'ipécacuanha, et l'on fait alterner ainsi de suite les deux poudres, en augmentant successivement les intervalles, jusqu'à ce que les signes du choléra s'évanouissent. Par cette conduite les malades sont efficacement soulagés, les vomissemens se suivent avec moins d'effort: plus d'un sujet a pris de cette manière jusqu'à douze scrupules d'ipécacuanha dans l'espace de douze heures. Le malade peut rester douze à vingt-quatre heures dans cet état; quelquefois on est obligé de lui accorder un peu de répit en suspendant l'administration du vomitif: on lui fait prendre alors intermédiairement l'infusion de camomilles avec la teinture de cannelle et la liqueur d'Hoffmann, et si les vomituritions se renouvellent, on lui rend l'ipécacuanha. Chez les individus pléthoriques, lorsqu'il y a congestion vers la tête, on applique des sangsues aux tempes et aux apophyses mastoïdes; parfois on hasarde une saignée du bras, à la suite de laquelle les vomissemens interrompus recommencent d'eux-mêmes, et amènent souvent cette évacuation si favorable de bile: jamais je n'ai observé d'effet nuisible par suite de cet emploi hardi de l'ipécacuanha. Si cependant les symptômes du choléra ne cèdent pas et que les vomissemens tardent à se manifester, cela provient de ce qu'il existe déjà des paralysies, et la mort est inévitable. Ajoutons que pendant l'emploi de cette médication, même au premier degré, on ne devra négliger aucun moyen propre à réchauffer et à exciter la peau: on applique un large sinapisme sur l'épigastre et l'abdomen; on fait frictionner fortement les extrémités, soit avec la flanelle sèche, soit avec des linimens spiritueux très-stimulans, soit avec le vinaigre chaud; on fait frotter les muscles spasmodiquement contractés, surtout ceux des mollets, qui sont comme pétris; les mains sont enveloppées de draps chauds, des sachets chauds sont placés sur les pieds, etc. Quelquefois les envies de vomir persistent même

après la disparition successive des signes du choléra. On insiste alors seulement sur l'infusion de camomilles avec la teinture de cannelle et les gouttes d'Hoffmann, qui ne tarde pas à les enlever complétement. Une décoction d'orge sert de boisson aux malades; beaucoup d'entre eux appètent l'eau acidulée à laquelle on ajoute l'élixir de Haller, ou de l'eau froide, qui peut aussi leur être accordée.

Mais dans ce degré, au lieu d'entrer immédiatement en convalescence comme dans le premier, le malade arrive à un état que nous avons signalé plus haut, et qu'un grand nombre de médecins appellent *période d'irritation* ou *de réaction;* on ne saurait le considérer comme une continuation, une période du choléra; car il ne s'agit plus de cette dernière affection : tous ses signes pathognomoniques ont complétement disparu. Dans cet état il se manifeste toujours une suractivité vasculaire, l'œil devient vif et brillant, les joues se colorent, le malade prend un aspect animé qui n'est pas en rapport avec la sensation qu'il éprouve; le pouls est développé, grand, mou, rarement d'une fréquence normale; la respiration est libre et grande; la chaleur du corps est généralement peu élevée; la sécrétion urinaire, qui était supprimée jusqu'ici, devient souvent très-copieuse et présente un sédiment blanc, floconneux; les sueurs sont très-rares, le sujet se sent faible, malade; sur la fin de ce degré s'opère, selon moi, l'éruption de l'exanthème intestinal, dont l'extension et l'intensité semblent régir le développement des maladies consécutives qui nous occuperont plus bas.

Pour le troisième degré, même thérapeutique que pour le premier et le deuxième : ici les vomissemens sont rares ou n'existent pas; s'ils ont lieu, le malade rejette une petite quantité de matière avec les plus violentes contractions; quand cette matière est d'un vert grisâtre, la situation du malade est des plus fâcheuses; même pronostic, si des vers intestinaux s'échappent par la bouche: l'ipécacuanha ne suffit plus

pour déterminer une médication émétique ; on lui associe alors le tartre stibié, ou même on prescrit une dissolution de cette substance à la dose de quatre à six grains dans deux onces de liquide, ou l'émétine à la dose de deux tiers de grain ; nous avions aussi recours au sulfate de zinc et aux topiques stimulans : aucun moyen ne saurait plus amener le vomissement ; vainement on prodigue le musc, le camphre, la liqueur de corne de cerf succinée, les lavemens avec l'*assa fœtida*, etc. Rien ne peut plus ranimer la vitalité défaillante du tube digestif, qui est frappé d'une sorte de paralysie.[1] Arrivés à ce point extrême, tous les malades, sans exception, succombent : nous n'avons pas recueilli un seul exemple de guérison dans les cas où le vomissement n'a pu être abondamment provoqué. Dans les cas ordinaires, notre traitement nous a suffi ; dans les cas graves, nous avons fait appel à plusieurs méthodes thérapeutiques, célébrées par les médecins : c'est ainsi que nous avons mis en usage l'eau froide, la glace en fragmens, les frictions avec la glace, les affusions d'eau froide, d'après Currie, les stimulans cutanés de toute espèce, même le moxa ; les bains chauds, jusqu'à la température de 30° R., la phlébotomie, même celle de la jugulaire, dont le sang ne pouvait être exprimé qu'avec la plus grande difficulté : une ou deux fois la saignée détermina des vomissemens plus copieux qui furent suivis d'une amélioration ; mais elle fut de courte durée, et bientôt le premier état se reproduisit dans toute son énergie. A plusieurs reprises nous avons fait l'essai des bains de vapeurs chaudes, d'après un procédé très-efficace ; les vapeurs chaudes de

1 C'est là, si l'on veut, le choléra paralytique, marqué encore par la rareté des crampes, les selles continues et involontaires, la prostration des forces et la rapidité de la terminaison, qui est funeste. Je l'ai observé deux fois à Bourbonne, sur une femme nommée Fontaine, âgée de cinquante ans, d'une constitution faible, et sur un vieillard de soixante ans, épuisé par la misère ; tous deux demeurant dans la rue adjacente à l'hôpital. *Note du Traduct.*

vinaigre se condensaient sur la surface cutanée du malade, se refroidissaient, ruisselaient, et, loin de le réchauffer, le plaçaient ainsi dans un bain froid. Alors les angoisses croissaient à un tel point, qu'on était obligé d'enlever promptement l'appareil, quoique la tête du malade fût libre et préservée du contact de la vapeur.

Les maladies consécutives qui naissent de l'état d'irritation ou de réaction mentionné plus haut, sont de diverses sortes : elles portent en elles les caractères d'une congestion veineuse, d'une inflammation veineuse ou d'un état nerveux typhoïde sans inflammation; elles peuvent réaliser la fièvre nerveuse ou le typhus dans leur forme entière, sans offrir le caractère principal de ces maladies, c'est-à-dire la fièvre; car le pouls n'est jamais accéléré au-delà du rhythme normal, la chaleur de la peau n'est jamais en rapport avec l'état de tout le corps : rarement observe-t-on un état général de suractivité veineuse (*erhöhter Venosität*), et pour ainsi dire une synoque veineuse, qui exige tous les jours une saignée, même deux, et qui se termine par la santé. Le plus souvent ce sont des congestions locales, qui peuvent prendre différentes directions; quand la contagion siége à la tête, elle se fait reconnaître par les accidens de la compression cérébrale : état soporeux, face vultueuse, bruissement dans les oreilles, lenteur marquée du pouls, respiration traînante et profonde comme dans les attaques d'apoplexie; le sang se porte-t-il vers le thorax, la congestion se révèle par l'angoisse de la respiration, qui devient abdominale, par des douleurs pongitives circonscrites et une sensation brûlante; enfin, les congestions abdominales amènent des affections inflammatoires dans la région hépatique, dans les reins, la vessie ou dans une portion de l'intestin : dans ces cas on a recours, selon les individualités, à la saignée générale, à l'application des sangsues, de sinapismes ; à l'intérieur on administre des émulsions avec le nitre, la jusquiame; des boissons muci-

lagineuses, plus tard l'ammoniaque avec la décoction d'orge. Ces congestions ne se passent jamais isolément; elles accompagnent toujours d'autres états : c'est ainsi que les congestions encéphaliques se rencontrent dans ce que nous avons appelé plus haut la synoque veineuse (*synocha venosa*), dans l'état nerveux (*status nervosus*), jamais dans l'état typhoïde; les congestions thoraciques [1] appartiennent presque

1 Les symptômes thoraciques dans le choléra n'ont pas suffisamment fixé, ce nous semble, l'attention des observateurs; on les place généralement en seconde ligne, et on les a d'autant plus négligés qu'ils se développent dans toute leur intensité pendant le stade algide, que des praticiens ont envisagé comme une véritable agonie. Pour nous, toutes les fois que nous avons approché du lit d'un cholérique, alors surtout que la maladie avait marché avec rapidité, ce qui nous frappait d'abord, c'était l'état de la respiration. Les crampes, en s'étendant aux muscles thoraciques, produisent des élancemens douloureux; d'autres fois elles s'emparent du diaphragme lui-même, d'où résulte pour le malade une sensation de constriction intolérable. La respiration est courte, laborieuse, précipitée, l'oppression augmente de plus en plus; le malade découvre sa poitrine, il articule d'une voix éteinte quelques paroles brèves, entrecoupées; l'air expiré est froid à la main du médecin placée devant sa bouche béante; en un mot, le jeu du poumon est enrayé, arrêté. Et c'est en effet par défaut d'hématose que le malade succombe; on lit dans ses traits l'anxiété d'une vie qui s'en va, parce que l'aliment manque. Le thorax s'élève, s'abaisse avec rapidité; on dirait que l'air n'arrive pas jusqu'au poumon, ou que celui-ci ne peut s'en assimiler l'oxigène par défaut d'influx nerveux. Le sang, dépouillé de l'élément qui le vitalise, semble se dénaturer sous une influence ennemie qui envahit tout l'organisme; c'est ainsi que nous l'avons trouvé à l'autopsie plus noir que le sang veineux ordinaire, spisseux, semblable, dans les gros troncs où il s'accumule, à une gelée de groseilles. Qu'on admette une décomposition dans la masse du fluide nutritif, ou qu'on en ramène les altérations aux lois de l'innervation, il est positif que dans le sang, dans l'organe qui le vivifie et dans celui qui le projette, se succèdent les scènes les plus étranges, les plus décisives de la maladie. A la vérité, ce n'est pas là que se déclarent les premiers symptômes; mais le désordre de ces deux fonctions est constant dans tout cas de choléra bien réalisé; ils impriment particulièrement à la maladie son caractère spécial, ils prédominent dans la suite, et c'est par eux surtout que l'issue devient promptement funeste. Quelquefois même c'est dans la poitrine que l'influence épidémique se déclare en premier lieu; des personnes plongées dans le foyer de la maladie ont éprouvé tout à coup, au milieu de la nuit, des anxiétés précordiales, des crampes dans les parois thoraciques, une sorte de menace d'asphyxie, et ne se sont senties soulagées qu'après

exclusivement à la synoque veineuse; celles qui se font vers le rein et la vessie, à l'état nerveux; celles qui se font isolément dans une partie de l'intestin, à l'état typhoïde, où l'on trouve toujours sur la membrane muqueuse digestive de larges ulcérations. Dans le *status nervosus* le mouvement d'irritation que nous avons signalé passe ordinairement en un temps très-court: le malade présente une face très-animée, qui n'est pas en rapport avec la chaleur de la peau; l'œil est brillant, le regard fixe, inquiet, hagard; la langue sèche, tremblotante; la voix à demi couverte, changeante; la peau aride et rude; le pouls s'éloigne rarement du type normal; l'intellect se maintient presque toujours dans son intégrité; dans la nuit on n'observe guère le *delirium murmurans*. Cette situation se prolonge quelquefois pendant huit, douze jours, et au-delà. L'infusion de valériane avec la liqueur de corne de cerf succinée et camphrée, et tous les révulsifs de la peau, employés graduellement, suffisaient le plus souvent; mais les forces venaient-elles à baisser, et ce phénomène survenait ordinairement d'une manière précipitée, l'administration du musc lui-même restait sans effet. — La transition à l'état typhoïde est beaucoup plus rare, et l'issue en est communément fatale. Les malades gisent, pendant six à huit jours, dans une situation qui fait reconnaître, même de loin, le typhus à son plus haut degré: abolition de la conscience du *moi;* décubitus demi-latéral, les pieds en haut, le reste du corps affaissé dans le lit; face pâle, décomposée, sans vie, presque froide au toucher et d'un aspect terreux; les paupières supérieures sont abaissées, les inférieures sont affaissées, de manière à laisser entrevoir encore la conjonctive vers l'angle interne de l'œil comme un sillon blanchâtre; les

avoir inspiré plus largement l'air à la fenêtre et rendu au poumon toute son action. Le respectable médecin en chef de Bourbonne, M. Ballard, a constaté sur lui-même ce phénomène, qui nous rappelle que M. Albers, de Berlin, qui a observé le choléra à Moscou, l'a considéré comme une angine paralytodée. *Note du Traduct.*

cils sont sâles, pulvérulens; la cornée sans éclat, presque plissée, et le nuage en forme de croissant, qui se montre à son bord inférieur, est le signe d'une mort prochaine; l'iris est immobile, considérablement dilaté; le nez saillant en pointe et refroidi, les narines sont comme chargées de poussière; les lèvres recouvertes d'une croûte fuligineuse; même enduit aux dents et sur la langue, qui est dense, dure, très-sèche, tapissée d'une écorce épaisse, et ne peut être mue; l'expiration est à peine chaude; il y a aphonie; la respiration faiblit, le thorax s'élève librement et paisiblement comme dans le sommeil le plus doux; l'abdomen, qui n'a éprouvé aucune tension, s'affaisse en guise de sac dans la direction de son poids; l'exploration du ventre par la main fait ressentir au malade une douleur dont le siége varie selon la région que l'on palpe; la peau est sâle, âpre au toucher; la chaleur ne dépasse pas le terme normal; le pouls est faible, presque normal; les déjections ont lieu spontanément; tous les moyens d'excitation intérieurs et extérieurs, le musc, le camphre, les alcalis volatils, la valériane, l'arnica, les vésicans, les lotions avec l'éther ou le vinaigre, restent sans fruit; deux malades seulement, qui demeurèrent pendant huit jours dans cet état, sans offrir aucun changement, furent sauvés. Je leur avais fait donner quelquefois dans la journée du vin chaud fait avec une pinte de vin rouge, un gros de cannelle, quelques clous de girofle et une once de sucre, et le soir cette boisson était remplacée par une égale quantité de punch : tous deux se ranimèrent insensiblement, sans crise percevable, à moins qu'on n'appelle ainsi la desquamation très-douloureuse de la langue. Dans le cours de la convalescence, l'un d'eux fut atteint de varioloïde, l'autre d'anasarque, et chez tous deux une affection pulmonaire paraît imminente[1]. Des exanthèmes cutanés, qui ressemblaient

1 Ce n'est pas seulement dans le cours de la convalescence que nous avons observé à Bourbonne-les-Bains de semblables éruptions; elles se

pour la plupart à l'urticaire, se sont aussi montrés dans la convalescence après le deuxième degré du choléra. Les diverses espèces de maladies consécutives que nous avons fait connaître, ont été traitées selon les principes généraux de thérapeutique; elles ne méritent pas d'attention spéciale.

Que la méthode curative que nous venons d'exposer soit neuve, qu'elle ait été suivie pour la première fois dans notre hôpital militaire de cholériques, c'est là ce que per-

sont manifestées aussi à une époque assez rapprochée de l'invasion du choléra, pour pouvoir être considérées comme une forme réactive de celui-ci; aussi les appelons-nous réaction exanthématique : sept malades les ont présentées à l'hôpital militaire; on peut les regarder comme une espèce de localisation très-étendue du mouvement inflammatoire; ces éruptions ont offert les caractères de la rougeole, de la scarlatine et de l'érysipèle : c'est surtout aux extrémités inférieures et à la face qu'elles étaient prononcées et persistantes; elles se sont manifestées du troisième au huitième jour de la maladie, et bientôt après s'annonçait la convalescence par des signes assurés. Remarquons que les parties les plus cyanosées et les plus algides dans la période de concentration, sont aussi celles qui ont offert l'exanthème critique avec le plus d'intensité. Une fois développées, ces éruptions anomales ont suivi le cours ordinaire des phlegmasies franches de la peau, moins les symptômes concomitans de ces dernières, tels que coryza, larmoiement, etc. La desquamation était généralement furfuracée, excepté au visage et aux extrémités, où la peau se détachait par lanières. M. Ballard est porté à reconnaître à ce mode de réaction une cause spéciale et secondaire, l'administration de l'ammoniaque pur : il se fonde sur ce que les sept cas de réaction éruptive appartiennent exclusivement à sa division, seul service où cet agent a été ainsi administré, et sur ce qu'il a vu de semblables éruptions survenir dans les cas de morsure d'animaux venimeux, qu'il a de même traités par l'ammoniaque pur; mais pourquoi tous les cholériques, traités de la sorte par M. Ballard, sauf les circonstances particulières, n'ont-ils pas subi le même effet? Ces éruptions avaient d'ailleurs un aspect véritablement inflammatoire et participaient au caractère *sui generis* de la maladie. On pourrait rattacher l'explication physiologique de ces exanthèmes aux circonstances mêmes dans lesquelles ils se développent : la cyanose, les vergetures, les ecchymoses bleuâtres dénotent l'engorgement de tout le réseau capillaire de la peau; la réaction produite par le dégagement subit de l'innervation s'empare de cette masse de fluide stagnant; la circulation s'anime en raison même de la torpeur qui avait frappé les vaisseaux; l'afflux sanguin qu'exige tout travail phlogistique, étant déjà établi, la phlegmasie cutanée s'achèvera pour ainsi dire à moins de frais. *Note du Traduct.*

sonne, nous l'espérons, ne voudra contester. Quoiqu'on ait ailleurs recommandé et employé les vomitifs, nous ne croyons pas qu'on ait donné jusqu'ici une si grande extension à ce traitement; encore moins a-t-on fondé sur l'emploi du vomitif la thérapeutique du choléra : la valeur de cette méthode est démontrée par le nécrologe de notre hôpital, nécrologe qui parle hautement pour nous et qui a reçu toute publicité. Cette méthode mérite-t-elle d'être invoquée comme traitement universel dans tous les cas de choléra? L'expérience des praticiens peut seule résoudre ce problème: à mon avis, après l'apparition des premiers symptômes du choléra, elle constitue, peut-être pour la vieillesse, un de nos moyens de guérison les plus assurés. Le mouvement de notre hôpital prouvera peut-être que l'influence de ce traitement reste la même dans les diverses périodes du choléra. [1]

La propagation du choléra s'effectue dans notre opinion au moyen d'un principe contagieux, principe fixe ou volatil, qui peut, par l'effet de circonstances favorables, acquérir la vertu du miasme, et devenir ainsi le véhicule de la maladie. Essayons d'éclaircir cette proposition, et d'en chercher la solution dans une voie trop peu tentée, c'est-à-dire dans la nature même du choléra. Dans ce but nous avons d'abord à exposer les résultats fournis par l'autopsie de plus de quarante cadavres de cholériques.

Le visage conserve jusque dans la mort l'expression cholérique ou hippocratique, et les yeux sont tellement enfoncés dans l'orbite, que le bord inférieur de cette cavité saille en avant. Chez ceux dont la mort a été prompte, on aperçoit des ecchymoses sur la conjonctive du segment inférieur de l'œil; celui-ci est cerclé d'une large coloration brunâtre,

1 Entrés pendant le mois de Septembre : 100 individus, dont 4 guéris et 40 morts, restans 56 ; en Octobre 169 entrés, y compris les restans, fait 225, dont 137 guéris et 57 morts, restans 31; en Novembre 33 entrés, y compris les restans, fait 64, dont 54 guéris et 10 morts; somme totale : 302 entrés, dont 195 guéris et 107 morts.

foncée, plus prononcée inférieurement; le nez, la bouche, les oreilles, les mains et les pieds, sont plus ou moins bleus; rigidité de tout le corps; les membres inférieurs sont dans l'extension, les membres supérieurs dans la flexion; la peau des orteils et de la pulpe des doigts est plissée longitudinalement; peu d'instans après le décès le corps commence à devenir plus chaud qu'il n'avait été dans les derniers momens de la vie, puis il se refroidit lentement : c'est à l'épigastre que la chaleur se conserve le plus long-temps. Dans plusieurs cas nous avons observé encore quelques contractions musculaires une heure ou une demi-heure après la mort; une seule fois ces mouvemens allèrent jusqu'à soulever le bras, et dans l'espoir de rappeler la vie, nous eûmes recours aussitôt aux plus énergiques moyens de stimulation, tels que l'ouverture de l'artère temporale, celle de la veine jugulaire, le moxa à l'épigastre, des fers chauds promenés le long du rachis et sur la plante des pieds, etc. : ces efforts furent inutiles. Sur tous les cadavres la peau est tendue; le tissu cellulaire et les muscles sont plus secs qu'à l'ordinaire, et ceux-ci sont rigides et colorés d'un rouge vif. Hors du canal intestinal on ne rencontre aucune trace phlegmasique; la putréfaction survient tardivement. — A l'ouverture de la cavité cranienne on trouve tous les vaisseaux gorgés de sang; entre l'arachnoïde et la pie-mère une exsudation plus ou moins copieuse de matière transparente, d'aspect gélatineux, trouble, semblable au gruau et adhérant à la dure-mère vers la faux du cerveau; ordinairement les deux hémisphères adhèrent dans le sens de leur longueur : nous avons vu l'arachnoïde d'un côté agglutinée à celle du côté opposé, comme les lèvres d'une plaie faite par un instrument tranchant et qu'on est parvenu à réunir par première intention, comme on l'observe aussi dans le cas de rétrocession de la fièvre scarlatine. La consistance du cerveau est moyenne, celle du pont de Varole est plus grande; la moelle alongée

est la plus ferme; le cervelet l'est au moindre degré; la substance médullaire est moins blanche qu'à l'ordinaire, pointillée de sang quand on l'incise; dans les ventricules et dans le canal vertébral, le fluide qui s'y trouve est rarement augmenté; jamais nous n'y avons trouvé du sang extravasé; deux fois nous avons ouvert le canal rachidien, il n'a présenté rien d'anormal, ni surtout rien d'inflammatoire. Le nerf vague, les nerfs intercostaux, les ganglions, le plexus solaire, n'ont offert aucune rougeur morbide, ni dans leur enveloppe, ni dans leur substance, ni dans leurs divisions. Le péricarde est quelquefois injecté, parfois comme desséché sur la surface antérieure du cœur; la sérosité destinée à le lubrifier manque le plus souvent totalement; le cœur est rarement flétri; les vaisseaux coronaires sont toujours gorgés de sang; les ventricules et les oreillettes sont remplies d'un sang noir, fluide, visqueux. Parfois on trouve profondément dans les gros vaisseaux des concrétions de sang étendues, d'une grosseur presque égale à celle d'un doigt, de consistance variable et offrant quelquefois l'aspect d'une croûte phlogistique. Point de trace d'inflammation dans les gros vaisseaux; les artères, excepté la pulmonaire, sont vides; les veines remplies, ainsi que leurs branches, excepté les veines principales, qui semblent plus vides qu'à l'ordinaire; le plus souvent le larynx et le pharynx ont un aspect rougeâtre; le poumon est gorgé de sang et ne contient aucune trace d'un produit inflammatoire; les adhérences de cet organe avec la plèvre sont d'ancienne date. — A l'ouverture de la cavité abdominale les instestins apparaissent dans leur situation naturelle, offrant une coloration rosée qui provient de l'injection visible des vaisseaux : cette coloration est un peu plus marquée au grand cul-de-sac de l'estomac, à sa grande et à sa petite courbure, au petit épiploon, au duodénum et au colon. Quelquefois les cadavres des sujets qui avaient succombé aux maladies consécutives, nous ont offert

un resserrement de l'estomac et du gros intestin; les glandes et les vaisseaux lymphatiques du mésentère sont considérablement tuméfiés; la membrane muqueuse de tout le trajet intestinal est le siége d'une altération morbide : souvent la tuméfaction commence déjà à la langue, qui est recouverte de mucosités jaunâtres ou blanchâtres, et en quelques endroits dépourvue d'épithélium; les glandes à leur racine et les amygdales sont toujours boursouflées et volumineuses; dans toute l'étendue du pharynx et de l'œsophage jusqu'à son ouverture dans l'estomac, on trouve constamment la membrane muqueuse d'un aspect blanchâtre et l'épithélium plus dense, s'enlevant sans peine, comme si l'on y eût projeté de l'eau bouillante; dans quelques cas on y voit des déchirures longitudinales et de petites fossettes creusées aux dépens du tissu, rangées par groupe et semblables à des aphthes béans. Dans le point d'insertion de l'œsophage dans l'estomac on trouve toutes les fois l'épithélium enlevé par filamens, par franges, conservant à peine quelques points d'adhérence; entre l'œsophage et l'estomac l'épithélium est comme raclé par le bistouri, et la tunique muqueuse est rouge, décollée, d'un aspect érodé ou plutôt corrodé. Dans deux cas où le typhus consécutif au choléra avait fait périr les malades, l'épithélium s'est détaché de tout l'œsophage, et, n'adhérant plus supérieurement qu'au pharynx, flottait dans toute la longueur de l'œsophage jusqu'au commencement de l'estomac, en forme de tube filamenteux. La membrane muqueuse paraît intacte dans le grand cul-de-sac de l'estomac; en d'autres points il ne s'en trouve que des lambeaux irréguliers; souvent elle n'est apparente qu'aux villosités, où elle est d'un rouge cramoisi comme par l'effet d'une injection heureuse. Au cardia les corrosions ne manquent jamais; elles sont rares dans l'estomac lui-même : dans un petit nombre de cas nous avons trouvé toute la tunique muqueuse gastrique épaissie, se résolvant en une espèce de gelée qu'on pouvait déblayer

avec le doigt de dessus la membrane; vers le pylore et des deux côtés du pylore jusqu'au duodénum, on trouve une multitude de petits boutons blanchâtres de la grosseur d'un grain de millet ou de chenevis; ordinairement la muqueuse est ici un peu plus rouge, ce qui fait que les boutons développés dans son tissu ressortent davantage à l'œil nu, comme des points miliaires, et paraissent plus volumineux à la loupe. Entre ces granulations, et plus superficiellement, on aperçoit une infinité de points brunâtres, entourés d'une aréole rosée et présentant de petites cavités avec perte de substance, semblables aux phlyctènes de la cornée. Ces granulations se retrouvent encore en d'autres points du canal digestif, particulièrement à la valvule iléo-cœcale. Dans tout le reste du canal on rencontre çà et là des îles plus ou moins circonscrites, de figure ovale, formées par la muqueuse, qui est boursouflée en ces endroits; le plus grand diamètre de ces plaques est dans le sens longitudinal de l'intestin : vers le gros intestin et dans son trajet elles étaient ordinairement plus considérables; les plus grandes avaient plus de deux pouces de long sur un de largeur: leur coloration ne différait pas au premier aspect de celle de la muqueuse qui les environnait; mais un examen minutieux y faisait remarquer des différences qui dépendaient de la dimension variable de ces plaques. Les petites granulations, plus arrondies, ressemblaient à une gelée demi-transparente qu'on aurait épanchée entre un amas de petites glandes; celles qui n'avaient que la grosseur d'un pois, pouvaient être confondues facilement avec la cicatrice plane d'une ulcération intestinale; sur les granulations plus longues d'un demi-pouce on remarquait, en les présentant obliquement au jour, des dépressions superficielles, des enfoncemens d'une disposition tortueuse et fréquemment interrompue, qu'on pourrait comparer aux sinuosités que les vers produisent en rongeant dans le bois. Ces enfoncemens ont parfois une ligne et plus de large; les

petits sont d'un aspect pâle; les enfoncemens plus grands, et qui présentent déjà çà et là quelques corrosions, sont d'un rouge vif et plus foncé que le reste de la plaque. Dans les îles plus considérables on observe déjà une perte de substance plus profonde et plus manifestement arrondie; souvent ces corrosions se joignent, et leur fond apparaît inégal, couvert de sang, d'un liquide louche, lardacé, à bords soulevés et boursouflés ou déchiquetés comme de larges chancres, de sorte qu'on ne peut méconnaître un état d'ulcération: les ulcères occupent quelquefois le centre et même toute l'étendue de ces îles, et se trouvent ordinairement dans l'iléon, le cœcum et vers l'S romaine. Les plis transversaux de la membrane muqueuse cessent d'une manière abrupte à la limite de ces ulcères, comme s'ils étaient rescisés, et s'effacent même près des plus petits ulcères, que l'œil saisit à peine. Quand le sujet avait succombé dans le typhus consécutif, on pouvait toujours constater une teinte plus foncée de la tunique muqueuse de l'estomac, passant quelquefois à la nuance d'un vert grisâtre et souvent interrompue par quelques taches rouges qui se joignent, comme on trouve dans l'intestin grêle des configurations d'îles très-développées, qui s'abcèdent plus tard, et divers degrés d'ulcération plus ou moins étendue dans le gros intestin. Les matières contenues dans l'estomac et dans les intestins étaient constamment très-abondantes; dans les cas où l'issue de la maladie avait été promptement funeste et où les vomissemens n'avaient pu être provoqués, on trouvait les viscères digestifs tellement distendus par le liquide cholérique, qu'ils menaçaient de crever; en même temps leur face interne était tapissée d'une mucosité épaisse, tenace, gluante, qui s'enlevait difficilement, et qui se montrait çà et là d'un blanc jaunâtre ou d'un gris rougeâtre. Le malade avait-il péri dans les vingt-quatre heures, avec les signes d'un choléra complétement réalisé, le liquide dont l'action chimique était celle des acides, s'offrait séreux,

jaunâtre et avec une légère nuance de vert; la mort avait-elle eu lieu plus tard, le liquide était moins abondant, d'un gris verdâtre en grande partie, plus foncé, souvent d'un rouge grisâtre dans le jéjunum et l'iléon, mêlé d'un grand nombre de mucosités floconneuses, moins transparent et réagissant à la manière des acides. Les cadavres des sujets morts dans les affections consécutives au choléra, ont seuls présenté des matières fécales dans l'intestin. Le foie est de grandeur et de consistance normales, presque moins riche de sang que dans l'état naturel; la vésicule est toujours distendue par une bile foncée; quelquefois elle avait acquis un volume démesuré, et la bile, noirâtre, épaissie, n'en pouvait être que difficilement exprimée dans le canal cholédoque: dans un petit nombre de cas elle était tout-à-fait dissoute, séreuse. La rate est le plus souvent flétrie, plissée, volumineuse, rarement rapetissée, de couleur naturelle et de consistance molle. Le pancréas n'est pas rouge; il est grand, très-ferme au toucher et à grosses granulations. — Reins dans l'état naturel sous le triple rapport de la couleur, du volume et de la consistance; quand on les divise en deux tranches, quelques gouttes d'une humeur laiteuse, purulente, s'échappent des calices et du bassinet; les uretères sont vides et affectent leur direction ordinaire; la vessie est entièrement contractée et par là épaissie, d'une apparence plus vasculaire qu'à l'ordinaire, et contenant rarement plus d'une cuillerée d'un liquide laiteux.

Si l'on porte un regard superficiel sur les lésions anatomiques qu'une autopsie consciencieuse fait voir, on ne rencontrera sur le cadavre les signes pathognomoniques du choléra que dans la membrane muqueuse du tube digestif, qui est altérée dans le mode exanthématique. Les changemens qui se révèlent après la mort, concordent parfaitement avec les symptômes qui donnent à la maladie sur le vivant et son caractère et sa dénomination. Les membranes mu-

queuses, en général, offrent cette particularité dans l'état morbide, que les sécrétions dont elles sont les instrumens, d'abord diminuées, sont ensuite augmentées considérablement, et que le fluide, produit de ce travail, s'altère lui-même et devient blanchâtre ou verdâtre; ce principe est confirmé par les phénomènes du coryza, du catarrhe pulmonaire, de la gonorrhée, de la blennorrhée oculaire, etc., aussi bien que par ceux du choléra : dans cette affection les membranes muqueuses présentent une rougeur inflammatoire, un gonflement inflammatoire dans toute l'étendue du canal digestif; les sécrétions morbides des tissus muqueux ont une grande tendance à devenir âcres, corrosives; le fluide sécrété par les intestins dans le choléra, agit à la manière des acides : il irrite la surface muqueuse et produit une sensation de douleur. Les forces curatives de la nature cherchent à expulser ce fluide ennemi par le vomissement et la diarrhée, et à prévenir son action nuisible sur la tunique interne des intestins, en recouvrant celle-ci d'une couche épaisse de mucus gélatineux[1]. En effet, le cardia, où ces

1 Quelle serait en effet la destination des matières qui sont sécrétées à la surface interne du tube digestif? A quoi servirait la grande quantité de boissons que le malade absorbe, sinon à délayer ces acrimonies? A quelle fin réprime-t-on le vomissement? Ces matières âcres seront-elles enlevées par l'absorption? La nature se raidit, et se refuse à les absorber et à les évacuer par la sécrétion urinaire; si elle les a déposées sur le tube digestif, c'est seulement pour en faciliter l'expulsion. Pourquoi n'a-t-on pas encore suivi jusqu'aujourd'hui cette indication manifeste, fournie par la nature elle-même, qui nous montre bien ce qu'il y a à faire par les nausées continuelles, les vomituritions et les vomissemens qu'elle provoque? Croit-on avoir fait assez en prescrivant une dose d'ipécacuanha? N'est-elle pas rejetée par le premier vomissement qu'elle détermine? Les heureux effets de la secousse produite par les vomitifs, démontrent que ces médicamens enlèvent l'influence de l'infection; c'est une vérité trop généralement méconnue : quand ils ne sont pas employés d'assez bonne heure dans ce but, ils ont encore d'incontestables avantages; non-seulement ils évacuent les matières nuisibles, mais encore ils résolvent les crampes, hâtent le développement de l'exanthème, maîtrisent la diarrhée, en excitant des contractions antipéristaltiques dans le canal digestif, et favorisent le retour de l'action cutanée. Chez les sujets qui

mucosités protectrices séjournent le moins à cause des contractions spasmodiques et de l'expulsion forcée des matières stomachales par le vomissement, est le siége constant de quelques corrosions, quel que soit le degré de la maladie; les follicules muqueux y ont acquis un développement morbide, comme dans la blépharo-blennorrhée égyptiaque, et surtout dans ce qu'on appelle les granulations des enfans nouveau-nés : l'altération qui s'observe dans ces maladies se retrouve chez le cholérique dans le tube intestinal, surtout au pylore, dans le jéjunum et à la valvule iléo-cœcale. Les changemens morbides survenus dans la membrane muqueuse du système digestif ne se ressemblent pas dans tous les cas; ils sont en rapport direct avec les différens degrés du choléra et les maladies consécutives qu'il entraîne.

Dans le premier degré du choléra, où la rapide disparition des symptômes cholériques conduisait immédiatement le malade à la convalescence, il paraîtrait qu'avec notre méthode si énergique et si propre à évacuer le produit d'une sécrétion morbide, nous étions assez heureux pour arrêter complétement, dans le principe, l'éruption de la maladie ou plutôt de l'exanthème intestinal; car sitôt que le choléra était éloigné, la voix reprenait son timbre, et jamais alors nous n'avons observé une desquamation de la langue : s'il s'était déjà formé un produit à la surface intestinale, cet exanthème n'aurait-il que l'apparence des aphthes, il y aurait, selon moi, des signes d'une inévitable réaction; ce travail morbide se refléterait sympathiquement sur les autres systèmes organiques. C'est là ce qui explique comment le rétablissement a lieu si promptement, et pourquoi les récidives ne s'ob-

ont succombé dans le troisième degré du choléra, l'estomac et les intestins sont prodigieusement gonflés par le liquide; il paraît que chez ces malades l'estomac a perdu sa contractilité par la distension démesurée qu'il a éprouvée, et je me propose, dans le premier cas que l'art me présentera, de faire usage d'un tube élastique et d'une pompe aspirante pour débarrasser l'estomac de son contenu. *Note de l'Auteur.*

servent que chez les sujets convalescens après ce degré de la maladie, c'est-à-dire après une interruption dans le développement de la maladie, et jamais après le deuxième degré ou la guérison d'une affection consécutive. Cette circonstance me fait croire que ceux qui sont dans ce dernier cas, sont à l'abri d'une nouvelle attaque du choléra.

Dans le deuxième degré, le travail morbide est porté, selon moi, jusqu'à l'éruption de l'exanthème intestinal. Les signes caractéristiques du choléra ne disparaissent qu'imparfaitement, successivement. Il est vrai que l'enrouement particulier de la voix est tant soit peu modifié; mais elle conserve de la raucité; elle est même plus voilée : ce symptôme et l'enduit plus blanchâtre qui recouvre maintenant la langue, font soupçonner la continuation de l'affection de la membrane muqueuse, et je ne crois pas me tromper en établissant un rapport direct entre l'étendue de cette affection ou de l'exanthème, et l'intensité des maladies consécutives qui commencent ici à se développer. Le degré le plus léger paraît se rapporter à cet état d'irritation dont nous avons parlé, et qui se prolonge pendant plusieurs jours avec le caractère d'une suractivité veineuse, qui cède à la saignée et à un régime antiphlogistique modéré, et à la cessation duquel la voix se rétablit, la peau de la langue se desquame largement, l'urine devient pâle et dépose quelquefois un sédiment à flocons blanchâtres. — Le degré plus intense qui se présente plus fréquemment, correspond à ce que nous avons appelé *status nervosus*, dont les phénomènes plus énergiques entraînent souvent une terminaison funeste. Ici l'enrouement de la voix est quelquefois porté jusqu'à une complète aphonie; la langue se tuméfie notablement, et se couvre d'un enduit plus ou moins dense et foncé, selon l'intensité des accidens. La maladie tend-elle à une issue favorable, la voix s'élève ou devient très-profonde, ou passe alternativement de l'un de ces tons à l'autre; la langue est comme entaillée

latéralement par l'impression des dents qui la serrent, ainsi qu'on l'observe dans le ptyalisme : elle rougit fortement, devient douloureuse, écaillée, et il n'est pas rare qu'à la chute de ces squames il y reste de petits ulcères; le sédiment floconneux et blanchâtre se montre aussi souvent dans l'urine. L'issue est-elle funeste, l'inspection cadavérique vient confirmer nos vues d'induction. Si les phénomènes morbides avaient acquis sur le vivant une haute intensité, et se sont prolongés long-temps, on rencontre dans le canal intestinal les altérations de la tunique muqueuse, et principalement les *îles* que nous avons décrites, ainsi que l'exanthème spécial et les ulcères qui s'y sont formés. Il est difficile de bien retracer ces métamorphoses anatomiques du tissu des intestins; il est plus difficile encore de les présenter distinctement dans l'ordre de leur développement : c'est sur le cadavre même qu'il faut les examiner. L'habitude que j'ai acquise de ces recherches me met à même de rapporter à chaque lésion organique que je découvre, le degré correspondant de la maladie sur le vivant, et la seule inspection des changemens cadavériques me révèle l'état où se sont trouvés avant la mort des malades que je n'ai pas même traités. Nous avons essayé de conserver dans l'alkohol étendu des pièces intéressantes pour la science, afin d'en faire l'objet de nos investigations ultérieures; mais au bout de quelques heures elles étaient devenues méconnaissables; les grandes élévations en forme d'îles, les ulcères, les boutons, s'étaient conservés; mais les phlyctènes, les taches brunâtres avec leur aréole rosée et les diverses colorations de la tunique muqueuse, étaient perdues. Sur les cadavres des sujets qui ont péri dans le typhus consécutif au choléra, ces modifications de la membrane muqueuse intestinale sont plus grandement apparentes, surtout les ulcères dont le siége peut être découvert par l'exploration de la main, le malade manifestant la douleur que détermine la pression abdominale, alors

qu'il gît déjà dans un état presque complet d'insensibilité générale.

Dans le troisième degré, où la mort a lieu avec les symptômes précités, il paraît qu'au milieu des efforts que fait la nature pour amener l'exanthème, le malade succombe à l'excès d'intensité de l'affection avant que l'exanthème soit produit. On trouve sur le cadavre la membrane muqueuse qui tapisse l'intérieur de l'œsophage, décollée, mobile et pour ainsi dire flétrie, entamée par des érosions à son entrée dans l'estomac et dans le grand cul-de-sac de ce viscère, la coloration brune, rougeâtre, etc. Dans tout le trajet intestinal la membrane muqueuse est détachée, revêtue de cette couche muqueuse dont nous avons parlé; les matières sécrétées séjournent dans le canal, les cryptes sont développés au pylore et dans le cœcum; mais il n'existe pas de plaques en forme d'îles, il n'existe pas d'ulcérations, et dans les cas même où la mort ne survient pas rapidement, on aperçoit rarement des traces d'îles commençantes.

Quelle importance faut-il attacher à cet état de la membrane muqueuse œsophagienne? J'ose à peine la soupçonner; mais cet état nécroscopique est peut-être de la plus haute signification. Peu d'heures après la mort, cette membrane est déjà comme échaudéé, n'adhérant plus que lâchement à la tunique musculaire du pharynx, et d'une épaisseur qui n'est pas celle d'un épithélium; dans les cas où la maladie est arrivée à un point plus avancé, elle est dégagée en grande partie de toute adhérence, et chez deux sujets morts du typhus, nous l'avons trouvée tout-à-fait décollée, simulant un tube filamenteux qui flottait librement dans toute la longueur dénudée de l'œsophage, et tenant à peine encore supérieurement au pharynx et inférieurement au cardia. Les différences de l'exanthème ne dénotent, comme nous le savons, que les formes de la maladie que nous appelons exanthématique, et dont l'essence insaisissable gît à divers degrés

d'intensité dans le principe fondamental du système digestif. Les maladies qui désolent le plus l'humanité, le typhus, la peste, sont exanthématiques; le choléra est aussi une maladie éruptive, et il a sévi dans le même mode que la peste chez les peuples qu'il a frappés jusqu'ici. Toutes les maladies exanthématiques, toutes les maladies du système muqueux[1], sont contagieuses à divers degrés : le choléra l'est donc à double titre; mais sa puissance contagieuse peut ne pas égaler, comme nous l'avons déjà dit, celle du typhus, de la peste; car le système cutané extérieur est en dehors de son action contagieuse; le canal digestif est le seul foyer de la maladie: là seulement réside le virus propagateur, et, selon nous, ce virus ne peut pénétrer en nous que par une voie, la surface muqueuse. La contagiosité du choléra peut avoir quelque rapport avec celle de la dyssenterie; mais quoiqu'on regarde généralement la peste comme une maladie purement contagieuse dans le sens propre du mot, ne pouvant se communiquer que par le contact, il est néanmoins prouvé qu'elle se développe aussi vivante et énergique dans les lieux clos, dans des caisses, des appartemens, etc.; que des hommes qui, long-temps après, ont mis le pied dans ces

1 Cette proposition paraît moins hardie lorsqu'on connaît les faits signalés dans les auteurs sur quelques maladies du système muqueux; on sait la forme épidémique que revêtent trop souvent la dyssenterie dans les expéditions militaires, l'ophthalmie dans les pays chauds, tels que l'Égypte, la Grèce, etc.; tout le monde sait que l'humeur âcre et chaude, qui est sécrétée dans le coryza, donne cette maladie à d'autres : il suffit souvent même, pour la gagner, de se trouver dans l'atmosphère du malade. Qui ne connaît les épidémies d'angine, appelées par les anciens maux de gorge gangréneux? Le croup compliquant la variole et la scarlatine, emprunte à ces affections leur caractère contagieux, etc. Il y a diverses manières d'expliquer la propagation de ces maladies parmi un grand nombre d'individus; mais on peut admettre une espèce de contagion qui a ses nuances et ses degrés, manifeste dans les phlegmasies de la peau extérieure, voilée dans celles de la peau interne. Ajoutons que certaines conditions, difficiles à apprécier, sont indispensables à la manifestation du principe contagieux, qui peut donc exister et ne pas exister dans une même maladie. La proposition de l'auteur allemand devient vraie, si on en restreint la généralité. *Note du Traduct.*

localités ou ont ouvert ces meubles, sont tombés morts subitement comme frappés par la foudre. Je suppose au choléra la même virtualité; aussi me serait-il facile de soutenir que son virus morbifique peut se développer dans les habitations basses, humides, fortement chauffées et peu aérées, et que la maladie peut se propager par miasme. Infection miasmatique, contagion immédiate, voilà les deux modes propagateurs du choléra, et l'un et l'autre sont des convictions pour moi. Dans notre hôpital militaire des cholériques il s'est offert trois cas, d'où résulte que l'infection cholérique a été gagnée dans les latrines. Le 14 Septembre, le garde de police Albert Meingott amena à l'hôpital le soldat Scheiner, atteint du choléra. Celui-là, qui se portait bien, fut retenu en quarantaine dans la division des suspects, conformément au réglement de l'hôpital. Le 15 au matin il fut surpris sortant pieds nus du lieu d'aisance où l'on jetait les excrémens des cholériques, quoiqu'il y eût défense rigoureuse d'y entrer. Dans l'après-midi il éprouva des vertiges, la diarrhée et des vomissemens; bientôt le choléra fut réalisé dans toute sa forme; toutefois il guérit et sortit le 30 Octobre. Michel Bœhm, invalide, se trouvant à l'hôpital en qualité de planton, visita le matin, comme le précédent malade, les latrines des cholériques, tomba malade dans l'après-midi du même jour (30 Octobre), et le soir il n'existait plus. Peu effrayé par ces exemples, Ignace Mayer, caporal des invalides, étant aussi de service à l'hôpital, vint chercher le germe du choléra dans les mêmes lieux, et mourut le 5 Novembre. — Plusieurs cas semblables d'invasion cholérique qui se sont montrés dans la pratique civile, me sont connus; c'est ainsi que l'hôpital a reçu neuf malades provenant d'une seule maison sise sur la grande route, où demeuraient des ouvriers de fabrique. On a porté à Sainte-Maguerite quinze malades d'une seule maison; l'hôtel du baron Buton, dans le Lichtenthal, a eu dix-sept malades; ailleurs le nombre des cholériques était encore

plus considérable. — Je n'ai recueilli aucun exemple de contagion par le toucher des cadavres. Dans les autopsies de plus de quarante morts, faites dans notre établissement, mes chirurgiens ni moi nous n'avons employé aucune précaution sanitaire; il arriva même que des chirurgiens qui s'étaient blessés dans l'autopsie se lavèrent dans l'eau impure de l'amphithéâtre, sans en ressentir aucune suite fâcheuse. Le docteur Siegeritz de Bavière se trouve dans ce cas. [1]

Telle est ma profession de foi sur le choléra. Bien loin de prétendre jeter une théorie nouvelle dans le monde médical, j'émets le vœu que, si vous donnez quelque publicité à cette lettre, mes observations et mes considérations ne soient produites au jour que pour indiquer un point de recherche à des esprits plus savans. Toute lumière portée dans cette matière, fût-elle fausse, peut servir à conduire au but : la connaissance des erreurs prépare celle de la vérité, et ce serait assez pour moi de contribuer en quelque chose à ce résultat.

1 On se rappelle les essais d'inoculation cholérique tentés à Varsovie et dans d'autres villes. Dans une autopsie faite en commun avec trois de mes collègues de l'hôpital militaire de Strasbourg, j'ai reçu une gouttelette de sang cholérique à la lèvre; elle s'y est séchée sans que j'eusse éprouvé le moindre effet, soit local, soit général. *Note du Traduct.*

---

## *Note du Traducteur.*

Comme on vient de le voir, l'auteur allemand se prononce sans aucune hésitation pour la nature contagieuse de l'épidémie. Cette question semblait décidée dans un autre sens depuis que le choléra s'est montré dans la capitale et a mis en contact les opinions de nos illustres praticiens de Paris. Mais au risque de commettre un crime de lèse-science, il ne faut pas se défendre le doute, ni négliger les faits qui tendent, soit à confirmer, soit à combattre l'opinion reçue à Paris. A Bourbonne-les-Bains, aucun administrateur de l'hôpital, aucun chirurgien n'a été affecté du choléra; un aide-major est mort d'apoplexie, sans

que l'on puisse soupçonner dans cet accident l'influence épidémique. Il est bon de remarquer que les chirurgiens s'y sont exposés de toute façon, couchant à côté des cholériques, respirant leur haleine, ouvrant les cadavres, et le tout impunément. Parmi les infirmiers qui ont soigné les cholériques, deux ont éprouvé de légères atteintes, telles que vomissemens, diarrhée, etc.; ils ont guéri. Un troisième, vieillard de soixante-dix ans, et adonné à la boisson, a succombé; un vétéran, de service à l'hôpital, a été pris du choléra pendant qu'il montait la garde, et il nous l'a offert au plus haut degré; le lendemain il était mort. D'autres faits encore ne sauraient être perdus pour l'observation impartiale et vigilante. Les huit premiers cas de choléra qui se sont montrés dans la ville, appartiennent à la rue qui longe la façade postérieure de l'hôpital, et qui communique incessamment avec les gens de cet établissement. Pendant les premiers jours la maladie n'a pas quitté cette rue, qu'elle a parcourue dans toute sa longueur et dont elle a suivi ensuite les divisions et les embranchemens. Dans une maison sise vis-à-vis de l'hôpital, un enfant avait succombé le 23 Juin; le même jour au soir un autre enfant tombe affecté du choléra dans la même maison, et meurt dans la nuit; un troisième cas s'y présente le lendemain, etc. Il est très-remarquable que les localités voisines, le Prieuré, Villars, etc., où s'est aussi montré l'inévitable fléau, sont précisément celles qui ont donné asyle à des soldats échappés de l'hôpital de Bourbonne; car à la première apparition du fléau, la terreur fut telle, que tout ce qui pouvait se servir de ses jambes, prit la fuite, et nos militaires fugitifs ont ainsi disséminé la maladie sur une étendue de plus de dix lieues. Les renseignemens que j'ai recueillis sur la route, me font croire qu'un tiers de ces malheureux fuyards ont péri de la maladie même qu'ils cherchaient à éviter.

MICHEL LÉVY.



# Voyages.

## JOURNAL D'UN VOYAGE EN GRÈCE,

PAR M. THIERSCH.

(*Troisième partie.*[1])

Nauplie, le 17 Janvier 1832.

J'aurais vivement désiré de pouvoir remplir ma promesse de vous raconter en détail mon voyage d'Égine à Athènes, de là aux Thermopyles et mon retour dans la ville de Minerve, par Delphes et Corinthe, ainsi que mon séjour dans cette illustre cité. Les affaires publiques et les occupations du voyage m'en ont empêché; je me bornerai à quelques notices.

Dans Égine je me rendis à cheval, avec Simper, jeune architecte holsteinois, sur la montagne conique de l'île, pour y chercher les traces de l'autel de Jupiter panhellénique. Chemin faisant nous rencontrâmes les débris d'une église, dédiée aux archanges, et dont les restes, et surtout les soubassemens polygones, indiquent un ancien temple. Pausanias (II, 30, 3) fait mention, comme situé sur la route, d'un temple d'Orphéa, compagne d'Artémis ou Diane. Quelques inscriptions très-anciennes que nous y trouvâmes, et dont l'une est un distique, témoignent de l'antiquité du temple de cette déesse semi-crétoise. Sur le sommet de la montagne est une chapelle de Saint-Élie, avec d'antiques murailles, où s'est conservé le fondement d'un autel érigé à Jupiter panhellénique. Le sanctuaire de Jupiter, sur le mont Panhellénium, consistait en un simple autel; c'est ce qui est prouvé par les paroles de Pindare, qui dit que les héros an-

[1] Voyez *Nouvelle Revue germanique*, t. IX, p. 289 et t. X, p. 20.

ciens, réunis autour d'Éaque, élevèrent les mains au ciel près de l'autel de Jupiter panhellénique. Ils lui demandaient de la pluie. Cette année-ci (1831) la Grèce s'est trouvée dans la même détresse; pas une goutte n'était tombée jusqu'à la mi-Novembre, et cette fois encore en plusieurs contrées les hommes montèrent sur des montagnes où se trouvent des chapelles consacrées à Élie, pour lui demander une pluie bienfaisante. Il n'est nulle part question d'un temple de Jupiter panhellénique; cependant dans les belles ruines, sur la côte orientale de l'île, dont les statues sont aujourd'hui déposées à la glyptothèque de Munich, on a découvert une inscription: ΔΙΙ ΠΑΝΕΛΛΗΝΙΩΙ, qui revendique ce sanctuaire à ce même Dieu. Mais sur la montagne il n'y eut jamais qu'un autel, et il est probable que les Éginètes, outre l'édifice sacré au sommet, d'un accès peu facile, consacrèrent dans le voisinage ce temple à Jupiter panhellénique, auteur des Éacides.

Après avoir le lendemain examiné les ruines du temple, comparé avec les rapports des anciens les tombeaux de la ville antique, l'emplacement de son port, les restes de ses édifices religieux, pris des informations sur l'état actuel de l'île, ses productions, son commerce, et nous être entretenus avec les hommes distingués qui y vivent retirés, tels que Parræbos, Jakobaky, Rhiso et autres, nous louâmes le 14 Novembre une barque, et fîmes voile vers le Pirée. L'acropole d'Athènes, située sur une hauteur qui domine les collines de l'avant-scène, nous servit en quelque sorte de phare, en montrant toujours plus distinctement ses masses blanchâtres, tandis que, doublant les îles et laissant à la fin Salamine sur notre gauche, nous entrâmes, à travers le canal du Pirée, longue et vaste route maritime, bordée de beaucoup de restes de vieilles murailles et de tours, dans le bassin de ce port fameux de l'Attique. Nous trouvâmes à nous loger dans une locanda en bois, laquelle, avec douze pauvres cabanes, repré-

sente l'ancien bourg. Le lendemain nous examinâmes les antiquités des environs et le port voisin de Munychie. Après-midi nous nous rendîmes à Athènes, en longeant les ruines des murs qui joignaient le port à la ville, et en traversant le bois des oliviers. Au sortir de ce bois, nous aperçûmes de nouveau l'acropole, et cette fois si près de nous que l'antique Parthénon se montrait à nos yeux, brillant de toute sa splendeur aux rayons d'un magnifique soleil d'automne. La ville était encore cachée derrière les collines, le long desquelles le chemin se dirige vers le nord; puis, après en avoir fait le tour, il conduit en pente, par l'antique Dipylon, dans la ville même. A notre droite, s'élevait, presque encore intact, sur une terrasse, le temple de Thésée, dominant la cité de son héros, gisant encore une fois en ruines à ses pieds. Quelques maisons isolées seulement, et çà et là quelques cyprès, sont debout au milieu d'un amas de décombres informes. Il y a cependant, dans la rue du bazar, beaucoup de vie et d'activité, et un commerce assez régulier se fait dans son étroite et sale enceinte. En traversant les rues adjacentes, je rencontrai une troupe d'hommes d'une apparence distinguée. A ma question où était la locanda de M.[me] Spiro, ils me demandèrent, à leur tour, si j'étais l'Ειϱηναιος θυϱσιος, qu'on attendait depuis un mois. Sur ma réponse affirmative, ils me tendirent les mains comme à un ancien ami, et me conduisirent à l'excellent hôtel que je viens de nommer. Parmi ces hommes se trouvait Psylas, que Gropius appelle le meilleur des Grecs, qui comme gouverneur de Messénie et de Maina, a laissé une mémoire bénie jusque parmi les Mainotes, et qui, en se retirant lors du développement de l'horrible système de Capodistrias, y avait eu pour successeur l'infâme G......, l'un des anciens soutiens de la cour d'Ali-pacha, et dont le président se servit pour vexer et ruiner la famille des Mauromichaly. Le président a trouvé la mort sous les ruines même de cette maison, et sa créature, le rebut de

la société, siége aujourd'hui au sénat pour faire exécuter les décrets de son frère. Grâce à Psylas et à ses amis, je me trouvais au bout de deux heures comme chez moi dans cette ancienne capitale des lettres et des arts, à laquelle se rattachent de si glorieux souvenirs.

Le jour suivant, je fis ma visite au muchthar, le commandant d'Athènes, homme juste et pacifique, qui nous accorda sans peine la permission de monter à l'acropole, dont les monumens suffiraient à eux seuls pour appeler le voyageur dans la Grèce. Rien d'aussi fini, d'aussi beau ne se trouve dans le monde. Le côté occidental du Parthénon a beaucoup souffert des boulets turcs; mais les puissantes colonnes y ont résisté. Il est vrai, de grands morceaux en ont été détachés; elles sont toutes marquetées, mais aucune n'est tombée. Les beaux reliefs derrière le portique occidental sont demeurés intacts; mais une grande partie des murs du sanctuaire, où était placée l'image de la déesse, a éte détruite par la cupidité des Turcs, qui en voulaient au plomb et au fer, lesquels unissaient les blocs de marbre. L'Érechthéum a été récemment ruiné. Gara, le meurtrier d'Odyssée y avait placé sa famille pendant le siége, et pour le fortifier contre les bombes on avait surchargé le toit de terre et de décombres. Le toit se rompit et servit de tombeau à quatorze personnes, femmes et enfans. L'entablement, les chapiteaux des colonnes et autres ornemens ioniques ont été horriblement pillés et brisés par les voyageurs, par les Anglais surtout qui se sont jetés sur ces illustres débris comme les vautours se précipitent sur une bête fauve qui vient de périr.

Les Propylées sont dans l'ancien état; toutes les fouilles étant maintenant interdites par les Turcs, je n'ai pu réaliser mon projet de faire déblayer le terrain au-dessous du fronton oriental du Parthénon, et de mettre au jour, du milieu des décombres des maisons turques, ce qu'ils cachent probablement de l'antique édifice et de ses sculptures. Le lendemain

j'examinai les autres monumens, dont aucun n'a péri, bien que quelques-uns soient partiellement endommagés, et je commençai à étudier la topographie d'Athènes. Je visitai les jardins et les oliviers de l'Académie toujours encore verdoyans et arrosés par les eaux limpides du Céphise, les bords de l'Ilissus avec leurs vignobles, l'ancien Colone, les ruines désertes du Lycée, et tous ces lieux qui ont été le théâtre de tant d'événemens célèbres, et dont l'indestructible beauté en fait encore aujourd'hui la contrée la plus intéressante de la Grèce. Placé vis-à-vis de l'Acropole et en se tournant vers le sud, on a vue, des deux côtés, sur le Pirée et les côtes du Péloponèse jusqu'au cap Maléa; et plus près à ses pieds sur la ville moderne : véritable panorama de classiques souvenirs et d'une nature magnifique et impérissable. C'est là que serait la place où devrait s'élever le palais du nouveau souverain de ce pays et de ce peuple merveilleux : nulle part la mémoire et le génie de la Grèce ne sont empreints en caractères aussi sublimes et aussi profonds.

Les jours suivans, je trouvai d'autres amis encore, tels que *Cléanthès*, l'architecte, qui est venu nous voir à Munich, et qui a refusé de servir plus long-temps le gouvernement dans l'île d'Égine, principalement parce que Mustoxidi lui avait dit en colère : « Malédiction sur les Turcs, pour n'avoir pas entièrement détruit les monumens d'Athènes, afin qu'il n'en fût plus question ! » et parce que lui, Cléanthès, voyait dans ce vœu impie d'un des familiers du président, une nouvelle preuve des intentions secrètes de ce dernier; *Pittaky*, grand connaisseur des antiquités de l'Attique, qui s'est retiré parce qu'on lui avait insinué de faire l'espion à l'égard des étrangers, surtout des Anglais; *Benthylos*, qui se démit de son professorat à Égine, parce qu'on lui défendait de lire avec ses élèves le Gorgias de Platon. Athènes et Missolonghi étaient les villes que le président corfiote détestait le plus, celle-là à cause de sa gloire antique, celle-ci à cause de son héroïsme moderne,

deux choses qui traversaient puissamment les projets qu'il avait formés sur la Grèce, dont il aurait voulu faire une espèce de ferme pour lui et sa famille. Je fis aussi la connaissance de Zacharizzas, le frère de celui que nous avons vu à Munich, ainsi que de sa famille, qui me reçut avec la plus cordiale hospitalité.

Le 23 Novembre nous quittâmes Athènes, pour nous rendre à Marathon, accompagné de Zacharizzas qui y a des propriétés, et de là en Eubée, à Thèbes, en Livadie, aux Thermopyles et à Delphes. Les environs passaient pour peu sûrs; quelques jours auparavant, deux jeunes Anglais, allant à Marathon, avaient été arrêtés et dévalisés par des brigands. Pour cette raison nous nous étions fait escorter par trois pallicares et un capitaine; nous étions armés nous-mêmes et formions ainsi une caravane de neuf hommes, sans compter les gens qui soignaient nos chevaux. Aussi vîmes-nous en toute sécurité la plaine de Marathon qui, malgré tant de descriptions, n'est pas encore suffisamment connue pour l'entière intelligence de la bataille, et nous arrivâmes sans encombre, par Oropus et l'Aulide, à Négropont (Chalcis), après que notre société se fut séparée peu auparavant. Là seulement nous apprîmes que les hommes de notre escorte avaient fait partie des bandits, et qu'ils étaient venus à Négropont pour obtenir leur pardon du pacha, contre la promesse de se tenir tranquilles. Mais Zacharizzas, qui près d'Oropus s'était arrêté dans un de ses villages, y avait été surpris par des soldats du gouvernement, et fait prisonnier avec son secrétaire, parce qu'il avait été un des adversaires du président. Il eut le bonheur de s'échapper pendant la nuit, et son secrétaire fut plus tard mis en liberté. Les troupes avaient été averties de son voyage, et envoyées de Thèbes contre lui.

Après avoir ainsi échappé, à notre insu, aux mains des brigands et à la poursuite des gens du gouvernement, nous avons pu continuer tranquillement notre route de Chalcis à

Érétrie, puis à Thèbes, à Platée, à Leuctres, au lac Copaïs, à Chéronée, à Élatée, etc., rencontrant partout des champs à moitié stériles, des villes et des bourgs en ruines, mais partout aussi des commencemens d'une vie nouvelle, grâce à l'énergie impérissable du sol et de la population; partout nous fûmes accueillis par des hommes à qui mon nom était cher, et après avoir fait une ample moisson d'observations et de découvertes, nous continuâmes, favorisés par le meilleur temps, notre route vers les Thermopyles.

Le 7 Décembre nous nous trouvâmes en face du magnifique amphithéâtre des montagnes de Thessalie, à côté des parois de rochers perpendiculaires de l'OEta, devant les trois sources sulfureuses qui jaillissent à son pied en autant de torrens, et qui ont donné leur nom au défilé des Thermopyles. Nous foulâmes le tombeau de Léonidas; c'est ainsi qu'on appelle une des collines du voisinage, que l'on fouilla pendant la dernière guerre, et au fond de laquelle on découvrit de vieux ossemens humains sans aucun ornement. On les recueillit avec soin, et on les entassa dans un lieu écarté. Cependant les Grecs furent obligés de se retirer, et lorsque deux jours après ils reprirent les mêmes positions, les ossemens avaient disparu; on n'en retrouva qu'une seule relique. Des Thermopyles nous nous rendîmes aux vastes ruines de Tithoréa, à l'extrémité orientale du Parnasse; puis, en passant par Parapotamia et Daulis, dans la vallée qui coupe le Parnasse dans toute sa longueur du sud-est au nord-ouest, nous passâmes par le défilé où Laïus fut tué par Œdipe, et nous arrivâmes à Delphes, qui nous apparut le 10 Décembre au-dessus des abîmes de la fontaine castalienne et du Plistus. Les maisons en sont neuves pour la plupart. Comme partout j'y trouvai la nature, la situation, les ruines plus ou moins différentes des descriptions que nous en ont données les modernes; une halte de plusieurs jours m'a permis de comparer la relation de Pausanias avec les lieux, de déterminer plus

exactement la position des temples, des sources sacrées, du gymnase, du théâtre, etc., et de recueillir ainsi des matériaux pour une description plus vraie de cette localité remarquable. Les fouilles que je fis faire n'ont pas été sans succès; outre la terrasse avec des inscriptions, que l'on connaissait déjà, j'en ai trouvé une seconde, de construction cyclopéenne, parallèle à la première, plus profonde, et également couverte d'inscriptions, d'actes de donations, etc. Quatre terrasses traversent la partie nord-est d'un espace s'élevant en amphithéâtre, s'étendant vers l'orient jusqu'aux rochers du Parnasse et de la fontaine castalienne, et terminé à l'occident par une muraille perpendiculaire élevée au milieu de la ville. C'était là l'enceinte (περιβολος) du temple; lui-même était bâti sur la troisième terrasse, à l'endroit où est maintenant l'église de Saint-Nicolas.

A l'ouest du temple, dans le creux du plan oblique, et descendant à côté du mur qui servait d'enceinte au temple, était le théâtre; au-dessus de celui-ci le stade. Dans le voisinage on reconnaît encore facilement le rocher d'Hérophile, la source Cassiotis, séparée de ces édifices par un profond précipice où se jette la fontaine castalienne. Dans la partie antérieure de la ville on distingue sans peine et l'emplacement du temple d'Athéné Pronoia, et le bois sacré de Phylacus et le Gymnase. Je me promettais surtout beaucoup des fouilles que j'avais l'intention de faire près de l'église de Saint-Élie, où je croyais que devaient se trouver les fondemens d'un temple de Jupiter. Mais les paysans des environs s'y opposèrent; ils arrachèrent les outils des mains des travailleurs, en criant qu'on violait les tombeaux de leurs ancêtres. Je survins au plus fort de la querelle, et je jugeai à propos d'y mettre fin en me retirant avec mes gens.

Arrivé sur les bords de la mer, près de Salone, et excédé de fatigues, je pris une barque et je fis les 66 milles jusqu'à Corinthe par le temps le plus beau et le plus agréable. De

là je revins à Athènes par Mégare et Éleusis. Là, nous apprîmes les tristes événemens d'Argos, conséquence nécessaire d'un système de violence, le commencement de la guerre civile, les mouvemens des constitutionnels à Mégare. Ces troubles ne m'empêchèrent pas cependant de m'occuper encore des grands souvenirs du passé. Le premier Janvier (1832), je convoquai une assemblée d'Athéniens, à laquelle je proposai de nommer une commission pour veiller à la conservation de leurs antiquités, et d'ouvrir une souscription pour subvenir aux dépenses nécessaires. Après quelques hésitations, la motion fut adoptée; et, après que les amis m'eurent encore donné, sous la colonnade de Jupiter olympien, un festin d'adieu, où les agneaux furent rôtis à la broche, à la manière des héros d'Homère, et où l'on but beaucoup de vin rouge, je quittai le 10 Janvier la belle et poétique Hellade, pour aller, dans le sombre et froid Napoli, revoir d'autres amis, m'instruire de l'état des choses, des intentions et des moyens des divers partis, et me conduire en conséquence. J'ai laissé Metzger occupé des monumens d'Athènes; après mon voyage dans les îles, je reviendrai le prendre pour retourner avec lui en Allemagne, en passant par le midi du Péloponèse.

Syra, le 31 Janvier.

Le 25 Janvier je me suis embarqué à Mycènes, dans une felouque, pour Syra. Le lendemain de notre départ nous étions à la hauteur de Spezia, et, le vent étant peu favorable, nous n'arrivâmes que le soir aux environs d'Hydra. Au milieu de l'obscurité, et au moment où la pluie commençait à tomber, notre navire entra dans un port peu spacieux, mais sûr, de l'île de Choko, au sud d'Hydra, où plusieurs autres barques s'étaient déjà réfugiées, pour y passer la nuit. Le voyage paraissait devoir être long. Le jour suivant, nous rangeâmes Hydra, et vers la nuit nous arrivâmes à la hauteur de Thermia. Le temps se remit au beau, comme il est chez nous en

été; le vent était favorable, mais si faible que le pilote et l'équipage adressèrent leurs prières à la Panagia et à Saint-Nicolas, pour les supplier de le faire souffler plus fort. En même temps mon domestique fit parmi les passagers une quête, dont le montant était destiné à faire chanter à Syra une litanie en l'honneur du saint. Les îles d'Égine, de Zia, de Thermia, et plus au midi, celles de Milos et de Sériphos se montraient à nos regards. Durant la nuit le vent cessa presque tout-à-fait; mais le lendemain il fraîchit, et après avoir traversé avec plus de rapidité le canal entre les îles de Zia et de Thermia, nous nous vîmes entourés d'un autre groupe: à notre gauche nous reconnûmes les sommets neigeux de Caristo, auxquels se rattachaient Andro et Tine; plus loin, vers le sud-est, fumaient les montagnes de Paros et de Naxos. Plus près de nous était Syra, le terme de notre voyage. Nous entrâmes, à dix heures du soir, dans le port de cette ville, la plus florissante de toute la Grèce.

Le lendemain au matin, pendant qu'on examinait nos papiers à la douane, nous pûmes voir le port, presque tout-à-fait rempli de navires, et la ville toute neuve et en général propre, ornée de maisons fort belles, mais légèrement bâties. Quoique Syra, par suite des derniers troubles, qui ont paralysé le commerce, ne soit plus que l'ombre de ce qu'elle était il y a quelques années, et que le produit des droits soit tombé de 20,000 écus à 4000, le môle offrait pourtant encore un spectacle très-animé. J'eus quelque peine à trouver un logement.

Dans l'après-midi j'allai voir sur son vaisseau, qui est ici en station, le contre-amiral Canaris: c'est un homme bon, mais petit et insignifiant, le nez épaté, et vêtu avec toute la simplicité d'un marin. Il me reçut amicalement; il partage le vœu général, de voir un fils du roi de Bavière monter sur le trône de la Grèce.

Je m'arrêterai un peu plus long-temps ici, tant à cause de

l'importance de cette ville, que pour attendre un Anglais, M. Ross, avec lequel j'irai ensuite visiter les îles jusqu'aux côtes de l'Asie. Syra compte environ 30,000 habitans, restes de la population de Chios, de Psara, avec beaucoup de familles de Candie et de Smyrne. Sans le droit d'entrée exorbitant de 12 pour cent, Syra deviendrait le principal entrepôt du Levant; s'il était réduit à deux ou trois pour cent, son commerce, ainsi que le produit des droits, serait bientôt porté au double. Ce n'est qu'ici que j'apprends à bien connaître la nature et les sources du commerce grec, qui, convenablement dirigé, serait bientôt le plus florissant de tout l'orient. Quelle mission que celle de gouverner ce peuple! que les moyens seraient faciles, le succès assuré! on a vu ce peuple prudent et économe, créer sans effort des flottes, des hôpitaux, des lazarets, des môles; et malgré ce mélange de toutes les tribus grecques, telle est la sécurité publique que, bien que les magasins ne soient presque jamais fermés, on n'a jamais entendu parler de vol. Mais l'administration de Capodistrias a produit ici ses effets ordinaires. Deux fois ces insulaires, amis de l'ordre et de la tranquillité, en partie même timides, se sont soulevés contre des mesures arbitraires et insensées; et dans ce moment-ci l'aversion pour le gouvernement est général : chacun sent que sa durée ne pourrait qu'entraîner la ruine de la Grèce.

Tous les monumens de l'antiquité ont disparu dans le dernier bouleversement, à l'exception d'une partie du mur de l'ancienne forteresse, qui par hasard s'est trouvée comprise dans les nouvelles constructions. L'île même n'est qu'un rocher, couvert çà et là de grès et de décombres, où l'on recueille d'excellent vin et de l'huile. A l'exception d'un côté, où il y a un peu de verdure, les environs immédiats de la ville sont tout-à-fait arides. Les montagnes se composent d'un mélange d'ardoise et de quartz. Sur une des collines il y a des couches de la plus belle et de la plus riche mine

de fer. Sur une montagne, de forme conique et d'un aspect riant, s'élève la vieille ville, séparée de la nouvelle par des champs et plus encore par les mœurs et les affections. Elle est exclusivement habitée par des Grecs du rite latin, a un évêque et une administration particulière. Les colons qui, pendant la révolution, étaient accourus de toutes parts pour s'établir dans son port et sur son rivage, se virent obligés par le mauvais vouloir des Latins, de se mettre en partie par la force en possession du sol, où ils fondèrent la nouvelle ville, et de repousser à coups de fusils dans leur fort, les anciens habitans, à qui du reste ce territoire avait été jusqu'alors inutile. Aujourd'hui tout s'est arrangé. Les nouveau-venus ont acheté le sol, ou bien paient un loyer aux anciens propriétaires, et les terres ont tellement gagné en valeur, que les Latins appauvris sont presque tous devenus riches, grâce à l'industrie de leurs hôtes, et que leur haine pour eux s'est changée en bienveillance. Pour se mettre à l'abri du soleil et pour ménager l'espace, l'intérieur de la ville neuve est si étroit que nulle voiture ne pourrait s'y mouvoir. Les marchandises sont portées à bras des bords de la mer dans les magasins établis tout près du rivage.

Les habitans ressemblent beaucoup aux Européens par leurs manières. La plupart sont marchands et ont été en Europe. Ils ne sont pas sans lumières, et ils appellent de tous leurs vœux un gouvernement qui mérite leur confiance, et qui offre des garanties de stabilité. Si l'instruction publique se borne encore chez eux à une école d'enseignement mutuel, c'est uniquement la faute de l'administration supérieure. Déjà une souscription volontaire avait produit une somme de 50,000 piastres, qui devait être employée pour cet objet, et ils allaient établir un droit uniquement destiné à fournir aux dépenses nécessaires pour appeler de bons maîtres, pour bâtir des maisons d'école, pour fonder des bibliothèques, etc.; mais le président, qui ne voulait

d'autres écoles que des écoles d'enseignement mutuel, leur suscita tant de difficultés, les lassa de tant de formalités, leur fit tant de conditions, qu'ils finirent par renoncer tout-à-fait à leur projet. C'est de la même manière qu'il avait empêché la création d'écoles en Livadie et ailleurs; les fonds communaux que les habitans d'Argos avaient affectés au même objet, il les avait fait déposer dans le trésor public, sous prétexte de les utiliser, et intérêts et capital furent à jamais perdus pour les Argiens. La pauvreté et l'ignorance, tel était le sort qu'il avait destiné à la Grèce, et ce principe il le professait d'un front d'airain, et le réalisait le fer à la main. « Déjà maintenant, disait-il, qu'ils sont pauvres et ignorans, ils me donnent tant d'embarras, que sera-ce, lorsqu'ils seront riches et instruits? » J'ai lu naguère les articles de ce bon M. Eynard, sur les excellentes institutions d'agriculture, de commerce, d'instruction et de bienfaisance publique, que le président aurait laissées à la Grèce. Ainsi que moi, M. Eynard s'est laissé tromper par les bonnes qualités de cet homme. S'il avait pu voir par lui-même sa détestable administration, lui aussi serait revenu de son erreur, car toutes ces prétendues institutions sont illusoires. La route, dont il parle, ne va pas jusqu'à Argos, mais seulement jusqu'à la ferme du président, laquelle n'est qu'à trois quarts de lieue de Nauplie, et où il allait ordinairement tous les soirs. L'hospice des orphelins est un scandale et pour le local et pour l'administration; la soi-disant école centrale d'Égine a trois professeurs, deux pour la langue grecque, qni font de la grammaire avec leurs élèves, et un pour les mathématiques, qui sait l'arithmétique et un peu de géométrie. L'étude de la langue française, qui aurait au moins ouvert aux jeunes gens une nouvelle littérature, a été supprimée par le frère du président, le digne continuateur de son système; et cette école, dans sa courte et précaire existence, a offert le phénomène unique dans l'histoire de la civilisation, qu'une jeunesse,

pleine de talens et avide d'instruction, accourue de toutes les parties de la Grèce, se ligua par des sermens solennels devant l'autel de la Panagia, contre l'autorité, parce qu'on lui refusait les moyens de s'instruire. Ils jurèrent de ne plus remettre le pied à l'école, que les professeurs nécessaires n'y fussent appelés, et qu'on ne se fût mis en mesure de leur faire donner une instruction convenable; de retourner plutôt chez eux. On ne réussit à en détourner une partie de leur résolution qu'à force d'artifices, de persécutions et de mesures de terreur, et aussi en nommant des maîtres pour le français et les mathématiques. Mais je sens croître mon indignation en m'occupant de ce sujet; je ne veux pas me gâter cette belle journée de printemps qui vient de commencer; j'aime mieux prier Dieu de donner un gouvernement sage et paternel à ce peuple bon, docile et plein de moyens, et de préparer ainsi un meilleur avenir au plus beau de tous les pays qu'éclaire son soleil.



# Littérature.

## GŒTHE,

### *Considéré dans sa vie pratique,*

PAR FRÉDERIC DE MÜLLER.

M. le chancelier de Müller, dont nous avons déjà, dans la *Nouvelle Revue germanique* [1], fait connaître une production remarquable, était bien appelé à donner la description du caractère de Gœthe, dont, pendant longues années et jusqu'à sa fin, il a été l'ami intime, lui qui le voyait tous les jours et jouissait de sa conversation la plus familière. Dans l'esquisse dont il s'agit ici, il ne s'est, il est vrai, proposé que de peindre Gœthe sous le rapport de la vie pratique et de l'influence qu'il a exercée sur ses compatriotes considérés principalement dans leurs intérêts matériels; mais l'homme dont il avait à parler a été tel que son caractère, décrit seulement sous ce point de vue, devait encore présenter un sujet du plus haut intérêt. C'est par ce motif que nous offrons cette esquisse aux lecteurs français; rien n'est plus propre à faire connaître non-seulement Gœthe, mais encore la nationalité allemande, et le style même de cette espèce d'éloge caractérise cette nationalité. On ne parvient à bien connaître un peuple qu'en s'initiant dans sa manière de voir, de sentir et de parler, et certes le peuple allemand mérite bien qu'on pénètre dans sa vie intime.

M. de Müller a lu l'éloge qui nous occupe dans une séance que l'Académie des sciences pratiques d'Erfurt tint à cet effet le 12 Septembre dernier; nous croyons pouvoir assurer qu'il aurait aussi été écouté avec intérêt dans l'Académie des siences de Paris.

1 Tome I.er, p. 215.

Après avoir commencé par faire remarquer que la vie de tout homme distingué se compose de sa vie intérieure et de sa vie extérieure, et avoir ajouté que, pour décrire la vie intérieure de Gœthe, il faut des élémens qui manquent encore, l'orateur annonce qu'il choisit pour son sujet la vie pratique de cet homme célèbre, c'est-à-dire la manière dont il employa son activité à créer et à perfectionner des institutions utiles.

« Les hommes de génie dépassent aisément les bornes de la réalité; se sentant capables de faire des choses extraordinaires, ils dédaignent souvent la limite étroite de l'ordre social, et, livrés à une direction idéale, ils méprisent l'étude du monde réel et ses exigences.

« Dans Gœthe au contraire nous trouvons de bonne heure intimement unies deux qualités opposées : une imagination extrêmement productive, et un goût naïf pour la réalité, lequel rencontre partout la vie réelle et tend constamment et partout à y prendre part. Cet amour indestructible de la nature et de la vie pratique se manifeste pendant toute sa carrière; il rend son regard plus pénétrant pour les phénomènes extérieurs, et porte l'activité souvent inquiète de son esprit vers la réalité; il lui sert de contre-poids contre les passions et, dans des chemins périlleux, le garantit du danger de s'égarer; il le préserve au milieu d'aventures romanesques d'une tendance excentrique.

« Quoique porté dès l'âge le plus tendre aux fictions et à la poésie, et s'y adonnant même avec ardeur, il n'est pas moins attiré par l'activité commerciale et industrielle de sa ville natale; il se place facilement dans la position d'autrui, il tâche de faire l'expérience de chaque manière d'être de l'homme, de concevoir et de s'approprier toutes leurs diverses occupations. Il s'efforce avec persévérance de déchiffrer chaque phénomène de la nature, et parcourant avec délices les bois et les montagnes, tout ce qu'il y aperçoit, devient en lui une image, une *idée*,

« De même qu'il reçoit avec chaleur, de même aussi il veut reproduire et représenter ce qu'il a reçu; le dessin, cet art le plus moral de tous les arts, ainsi qu'il l'appela plus tard, devient pour lui l'organe de l'intelligence de la nature, le langage symbolique dans lequel il exprime ses *aperceptions* [1] intérieures.

« Quand plus tard les grands problèmes du monde moral et de l'instinct religieux excitent le jeune homme à des investigations pénibles, et souvent menacent de le jeter dans le trouble, il ne trouve la paix intérieure que dans la recherche des lois naturelles simples et éternelles. Chaque fait tant soit peu important excite dans son ame le sentiment profond de cette grande vérité, que l'art dépend de la claire aperception de la nature; et s'il tâche de se rendre compte de l'effet prodigieux que le *Münster* de Strasbourg fait sur lui, il trouve, au lieu de fantômes de l'imagination, des idées d'un ordre et d'une harmonie infinis, représentées par l'art et réunies en un grand tout, comme des détails charmans et d'une proportion parfaite.

« Sans doute c'était le laurier du poète qu'il se proposait comme la récompense la plus digne d'envie; mais quelque grande et puissante que fût l'impression que ses premières productions littéraires avaient faite dans l'Allemagne entière, et quelque séduisante que lui parût l'image d'une libre vie de poète, il sentit bientôt qu'avant tout il avait besoin d'une attitude digne dans la vie civile, et que le poète pouvait créer d'autant plus librement et plus abondamment, qu'il s'appuyait sur une plus large base d'influence et d'expérience pratiques. Dans cette persuasion, il suit volontiers l'appel que lui adresse son jeune ami, le prince de Weimar, et le monde n'est pas peu surpris de voir entrer sans intermédiaire dans le conseil d'un prince régnant, l'auteur de Werther et de Gœtz de Berlichingen.

1 Nous employons ce terme nouveau pour rendre le terme allemand *Anschauungen*, auquel ne répond aucun terme français ancien.

« C'est là que cet instinct pour l'aperception réelle des objets naturels et de leurs rapports avec l'avancement de la prospérité civile, obtient son développement le plus propre; le penchant devient un devoir, et réciproquement celui-ci excite le penchant à une activité sans relâche.

« Gœthe lui-même, dans l'histoire de ses études botaniques, nous a raconté de la manière la plus agréable, comment ces études, d'abord provoquées par la vie joyeuse des chasseurs, ensuite favorisées par le commerce amical d'hommes versés dans ces mêmes études, furent enfin, grâce au sentiment toujours croissant de l'insuffisance des systèmes et des *nomenclatures* reçus, poussées à cette maturité à laquelle plus tard nous dûmes la *métamorphose des plantes*, qu'il a lui-même appelée un *soulagement du cœur*.

« De la même manière fut éveillé en lui et ensuite développé le goût élevé pour la minéralogie et l'art des mines, pour l'ostéologie et l'anatomie comparée, goût qui lui faisait pressentir partout des analogies pleines de vie et les causes fondamentales et régulières des choses, et cela au milieu de l'aspect de variétés infinies et sans qu'il tombât jamais dans un travail pédantesque.

« Toutes les parties du pays sont parcourues et visitées avec un regard libre et pénétrant, et, relativement à chacune, sont examinées les questions de savoir comment leurs particularités pourraient conduire à des résultats utiles, comment leurs besoins particuliers pourraient être satisfaits; sur les hauteurs boisées des montagnes, dans les abîmes des carrières et des mines, la nature vient au-devant de son disciple chéri, et lui dévoile plus d'un mystère, objet de longues méditations:

Et mainte année de la vie souterraine la plus silencieuse
Fut témoin des efforts les plus dignes de l'humanité.[1]

« Chaque résultat ainsi obtenu dans le silence, Gœthe tache

[1] Vers de Gœthe.

aussitôt de l'utiliser pour des buts d'intérêt public ; il essaie de porter une nouvelle vie dans l'exploitation des mines, et, à cette fin, de se familiariser avec toutes les sciences, toutes les pratiques accessoires de cet art ; il provoque fréquemment de nouveaux essais chimiques, il fait construire de nouvelles routes ; l'architecture hydraulique est perfectionnée ; en rectifiant le lit de la Saale près de Jéna, il obtient des prairies fertiles ; en un mot, il s'érige en vainqueur de la nature dans une lutte conduite avec une vive opiniâtreté de volonté et de vues.

« Mais jamais aussi nous ne pourrons reconnaître avec assez de gratitude, combien Gœthe fut favorisé dans ses efforts par l'amour naïf de la nature et par la philanthropie éclairée de son prince, puisque par les soins de celui-ci il eut non-seulement un vaste champ pour son activité, mais qu'il obtint même que les occupations de ses fonctions publiques ne nuisissent en rien à la liberté du poète et du naturaliste. »

Ici l'orateur communique deux fragmens de lettres, écrites de Rome par Gœthe au duc de Weimar (1787), et dans lesquelles il le remercie de la latitude qu'il lui a laissée de rester dix-huit mois en Italie, et de l'expectative qu'il lui a donnée, d'être à son retour déchargé d'une partie de ses fonctions, afin de mieux pouvoir se vouer à l'art et à la poésie.

« Ses désirs furent remplis de la manière la plus agréable. Déchargé, à son retour, de la présidence du département de la guerre et des finances, Gœthe put, au gré de son choix, se vouer tantôt aux muses, tantôt à telle branche de la vie pratique qu'il affectionnait davantage. C'est à cette période de sa vie que remontent les rapports plus étroits qui l'attachent à l'académie de Jéna, qu'il consentit à prendre la direction du théâtre de la cour de Weimar [1], direction qui a eu une in-

[1] On sait que Weimar et Jéna sont tellement proches l'un de l'autre, qu'on en fait facilement le voyage et le retour en une journée.

fluence si décisive sur le théâtre allemand et y a fondé une école modèle de représentation dramatique. »

Après avoir rappelé qu'après son retour de l'Italie, Gœthe parut un autre homme à beaucoup de ses amis, moins communicatif et presque égoïste; après avoir assigné pour cause à ce changement apparent, le sentiment qu'éprouvait Gœthe de la nécestité du recueillement, pour pouvoir élaborer dans son intérieur les nombreuses impressions qu'un si riche voyage lui avait données, l'orateur continue ainsi :

« Quelque puissante que fût l'attraction que la magie de l'art avait exercée sur Gœthe, elle ne fut cependant pas capable de nuire à son amour de la nature. Qu'il me soit permis de communiquer ici un passage d'une de ses lettres, écrites de Rome à l'illustre grande-duchesse Louise de Weimar. [1]

« La moindre production de la nature, dit-il, renferme « en elle-même l'ensemble de sa perfection, et je n'ai qu'à « ouvrir les yeux pour en découvrir tous les rapports et pour « me convaincre que dans un cercle étroit est contenue une « existence entière et vraie. Une œuvre de l'art, au contraire, « a son existence hors d'elle; ce qu'il y a en elle de meilleur, « repose dans l'idée, dans la conception de l'artiste, qu'il ne « réalise presque jamais; elle est principalement le produit « de certaines lois arbitraires une fois reçues, lesquelles, bien « que déduites de la nature de l'art et du métier, ne sont « cependant pas aussi facilement comprises que les lois de la « nature vivante. Dans les œuvres de l'art il y a beaucoup de « *tradition;* les œuvres de la nature apparaissent toujours « comme une *parole de Dieu fraîchement prononcée.* »

« On a souvent fait la remarque que sans ses profondes études de la nature, jamais Gœthe ne serait devenu un aussi grand poète, et il est tout aussi vrai que s'il n'avait pas été

1 L'épouse du grand-duc Charles-Auguste, la même pour laquelle Napoléon professa, depuis la bataille de Jéna, une si haute estime.

un si grand poète, il n'aurait jamais pu saisir si bien les sciences naturelles, ni les avancer avec tant de succès; car l'une et l'autre direction de son être n'étaient pour ainsi dire que les branches du même instinct, à savoir, de saisir et de concevoir le monde extérieur dans sa *totalité*, et de les reproduire vivantes en dehors de lui. En lui la faculté de l'aperception et la faculté de la création s'étaient tellement confondues, que chaque notion devenait aussitôt pour lui une idée, et que chaque idée qu'il se créait paraissait aussitôt *de la nature*.

« De même que ses chansons respirent l'air frais de la vie intime de la nature, que ses productions dramatiques et romantiques nous offrent de tous côtés des figures réelles et pleines de vie, de même aussi chaque profession de la vie civile qui attire ses regards, se revêt d'une forme idéale, en même temps qu'elle gagne en valeur réelle; on peut même dire que la sévère science sous ses mains devient un art libre. Rarement un mortel a possédé à un plus haut degré la faculté de s'élever du particulier au général, de réunir les choses en apparence séparées, et de trouver pour chaque phénomène disparate la formule de sa régularité. C'est pourquoi aussi dans chacune de ses études de la nature se présentait aussitôt à lui un *aperçu général*, ou bien, comme il l'exprimait lui-même, se présentait à lui une grande maxime, une grande règle, qui tout d'un coup répandait la lumière sur ses expériences.

« Je laisse les objets opérer sur moi tranquillement, dit-il « un jour, je contemple cette opération et m'efforce ensuite « de la rendre, de la reproduire fidèlement et sans alliage: « voilà tout le secret de ce qu'on appelle *du génie.* »

« Il n'y a pas à s'étonner que ce fût justement la théorie des couleurs, de ces enfans de la lumière, qui provoqua ses investigations les plus intenses. Quel est le phénomène de la nature plus en rapport avec l'imagination du poète? Mais ce

qui a droit d'étonner, c'est la patience persévérante et les efforts incessans avec lesquels cet homme plein de vie et dans le plus bel âge, s'assujettit à d'innombrables essais et expériences, faits dans la solitude la plus profonde, pour réussir à obtenir la solution de ce grand problème et à exprimer nettement ce qu'il ne faisait encore que pressentir. Avec un grand empire sur lui-même il tint caché pendant longues années ce qui déjà était devenu clair pour lui; incessamment occupé en secret à élaborer sa découverte, à la constater par des expériences sans nombre, et à l'offrir enfin au monde comme un bien commun précieux.

« Encore dans les dernières années de sa vie, rien ne pouvait le rendre plus heureux que de remarquer comment sa *Théorie des couleurs*, d'abord si souvent et si vivement combattue, prenait de plus en plus racine, et commençait à trouver même à l'étranger des suffrages favorables d'un grand poids. Aucune distraction de la vie intérieure, ni la société la plus attrayante, ni la jouissance la plus haute de l'art, ne pouvait l'enlever à ses études naturelles : ainsi nous le voyons à Venise et sur les dunes du *Lido* trouver avec délices, dans un crâne de brebis, la confirmation de cette vérité, que tous les os du crâne sont nés de vertèbres transformées; en Sicile, parmi les ruines d'Agrigente, pousuivre l'idée de la plante-type; à Breslau, au milieu des mouvemens de la diplomatie et de la guerre, étudier l'anatomie comparée; en Champagne, dans les fatigues d'une retraite horrible, et devant Mayence au bruit de l'artillerie des assiégeans, étudier des phénomènes chromatiques, et oublier sur un ouvrage de physique toutes les peines du monde.

« A peine rendu à un état paisible (1793), il se hâte de renouer et de resserrer ses rapports avec les professeurs des sciences naturelles de Jéna; il fonde, organise, augmente les musées et les collections de tout genre; procure au jardin botanique une étendue plus grande et des ressources suffisantes;

il suit même assidument, dans les heures matinales de l'hiver, les leçons anatomiques de Loder. C'est dans la vive part qu'il prend aux séances de la société des sciences naturelles, qu'une destinée bienveillante trouve pour lui l'occasion de nouer cette intime amitié avec Schiller, qui devint une des plus belles périodes de sa vie.

« Alors se réunissait à Jéna tout ce que la faveur des circonstances peut créer pour produire un état de développement scientifique et littéraire, difficile à surpasser, pour ne pas dire à égaler : des professeurs célèbres et capables dans toutes les parties de l'enseignement; de jeunes talens, se livrant avec hardiesse et vigueur à des investigations profondes dans la philosophie, l'histoire naturelle, l'esthétique; une jeunesse nombreuse, pleine d'ardeur, et à côté de tout cela une société pleine de vie et d'intérêt, embellie par des femmes d'un mérite distingué.

« Gœthe sut dans chacun de ces élémens divers trouver et attirer à lui ce qui lui convenait, le placer dans le cercle de son action, en augmentant d'un côté ses propres trésors de science, et de l'autre les répandant convenablement, en même temps qu'il observait la marche réglée des hommes plus avancés en âge, qu'il pressait celle des hommes plus jeunes, et partout excitait des efforts plus intenses; conservant pourtant, au milieu de tant de tendances divergentes, la position indépendante de sa propre existence.

« Guillaume et Alexandre de Humboldt étaient fixés à Jéna; une tendre amitié, un désir inépuisable de connaître et de rechercher les intérêts les plus nobles de la culture de l'esprit et de l'ame, les unirent intimement à Gœthe et à Schiller, qui, de leur côté, trouvaient leur délassement et leur récompense dans le libre commerce des idées avec les deux nobles frères.

« Il est assez connu, combien le monde doit à cette coopération *harmonique*, dans laquelle chaque succès provoquait

un effort nouveau plus intense, et chaque triomphe obtenu par l'un des amis, devenait un triomphe propre aux autres, et était ressenti en commun.

« La plus belle récompense pour tout le temps et toute la peine sacrifiés au théâtre de Weimar, Gœthe la trouva dans la coopération de Schiller, et dans le vif intérêt que celui-ci prit aux efforts faits par Gœthe. Cet homme sérieux de son naturel et livré à des méditations profondes, prenait part avec plaisir aux jeux de la scène, et trouvait dans cette image de la vie un attrait qui l'attirait de nouveau dans la vie même; il remarquait avec étonnement comment les représentations des acteurs formés par Gœthe, lui donnaient à lui-même l'image plus pure de ses propres créations dramatiques.

« Sans cesse provoqués à des accens plus hauts, poètes et acteurs rivalisaient noblement; les premiers en imaginant et en formant les plus grandes choses, les seconds en les reproduisant dignement sur la scène. Aucun sacrifice ne paraissait trop pénible; avec une patience infatigable les épreuves de lecture et de représentation étaient faites et répétées en commun, chaque caractère étudié, développé, représenté, en même temps que l'harmonie de l'ensemble était constamment poursuivie.

« Nulle part Gœthe n'exerça plus librement la magie de son commerce personnel, que parmi ses disciples dramatiques; sérieux et sévère dans ses demandes, inflexible dans ses résolutions, reconnaissant avec joie chaque succès, le plus petit comme le plus grand, et appelant à la vie tous les talens même les plus cachés, il sut, dans un cercle circonscrit et le plus souvent avec des moyens peu considérables, faire des choses souvent étonnantes. C'est qu'un regard de lui était une récompense, et avec un seul mot il savait rendre heureux. Chacun se trouvait plus grand et plus fort, là où Gœthe l'avait placé, et le sceau de son approbation semblait pour chacun rehausser le prix de sa vie entière.

« Lorsque avec Schiller disparaît de la vie de Gœthe son plus puissant attrait, il trouve dans les études de la nature la seule consolation digne de lui, et ce qui seul lui donne le courage de survivre à son ami, ce sont les efforts redoublés qu'il fait pour résoudre les problèmes les plus obscurs de l'histoire naturelle.

« La bataille de Jéna vient le frapper au moment où il termine la première partie de sa *Théorie des couleurs;* et à peine s'est-il un peu remis de la vue des horreurs et des calamités qui alors remplissaient nos paisibles vallées, que pour s'en arracher entièrement il reprend en sous-œuvre sa *Métamorphose des plantes*, et pénètre dans la contemplation la plus profonde des êtres organiques.

« A chaque pas qu'il fait dans ces études, se confirment pour lui davantage les secrets pressentimens de son ame avide d'ordre, d'harmonie et d'unité. Si dans le tumulte de la guerre il voyait les rapports les plus forts dissous, les plans les plus sages dérangés, l'ouvrage des siècles ébranlé, et le hasard et l'arbitraire prédominans, par contre il voyait dans le règne de la nature l'empire régulier de forces ordonnatrices, la chaîne non interrompue de développemens pleins de vie, et partout, même dans d'apparentes aberrations, la révélation d'une sainte règle.

« C'est ainsi qu'au milieu des orages du monde externe la paix intérieure lui reste sauve, que ses possessions intellectuelles s'étendent, et que son activité scientifique se rajeunit et se propage.

« Alexandre de Humboldt lui dédie ses *Idées pour la géographie des plantes*. Plein de joie de cette plénitude de vues nouvelles qui s'offrent à lui, il ne peut dans son impatience attendre la carte qui devait accompagner l'ouvrage, et aussitôt il compose, d'après les indications de l'écrit, une *province symbolique* qu'il envoie à son ami, en reconnaissance du don qu'il en avait reçu.

« C'est ainsi qu'en général toute apparition étrangère, toute réussite dans autrui, excite en lui sa propre force productive, et pour lui, être témoin des idées d'autrui, c'est être obligé d'en produire lui-même.

« En face d'événemens pénibles ou menaçans, il ne sait mieux se tirer d'affaire que par quelque création intellectuelle, ou par quelque entreprise énergique; la plupart de ses écrits sont nés du besoin de se délivrer de tel ou tel combat intérieur, ou de telle impression forte menaçant de se rendre maîtresse de son ame, et c'est peut-être pour cela qu'ils sont si remplis de chaleur et de véritable vie. »

M. de Müller peint ensuite Gœthe dans ses efforts pour soutenir l'Académie de Jéna, un moment menacée de perdre ses plus beaux talens; la réunion et la mise en ordre des différentes bibliothèques, les embellissemens et l'assainissement de la ville, la création d'un observatoire, celle d'une école vétérinaire.

« Weimar aussi se ressent de son activité: il prend part à la direction de la construction et de l'embellissement du nouveau château, et donne une nouvelle vie à l'École libre de dessin; il en fonde de semblables à Jéna et à Eisenach, et répand dans toutes les classes, même dans les plus inférieures, le goût du beau et des arts utiles. Pour réaliser les principes du beau, exposés dans le *Journal des Propylées* créé par lui, il fonde, de concert avec Meyer, l'exposition annuelle des produits de l'art, accompagnée de la distribution de prix, et prépare ainsi à sa patrie adoptive une ample source de hautes jouissances.

« Il avait ainsi travaillé pendant sept ans, se délassant seulement par la production d'œuvres poétiques du premier ordre, telle que sa *Fille naturelle*, lorsque des révolutions qui ébranlèrent le monde jusques dans ses fondemens, mirent un terme à une occupation si paisible et si utile.

« On a souvent reproché à Gœthe d'avoir pris peu d'in-

térêt à l'organisation politique de sa patrie; de n'avoir pas, dans des momens d'un grand enthousiasme patriotique, élevé la voix, même de s'être quelquefois montré éloigné pour les idées libérales. Sans doute, il n'était pas dans sa nature de tendre vers une activité politique, dont les conditions ne s'accordaient pas avec le système de sa vie, et dont les conséquences n'étaient pas abordables à sa prévision. Du point où il s'était placé, l'histoire lui apparaissait comme une lutte sans cesse renouvelée, entre les folies et les passions d'un côté, et les intérêts plus nobles de la civilisation. Il connaissait trop bien les dangers ou du moins les chances d'une participation intempestive; enfin, il ne voulait point laisser troubler le pur élément de sa pensée et de ses créations poétiques par les événemens désordonnés du jour, moins encore s'ériger en coryphée de quelque parti que ce fût, bien que le docteur *Gall* prétendît avoir trouvé en lui l'organe de l'orateur populaire développé au plus haut degré!

« Il était persuadé qu'il valait mieux secourir l'homme par son intérieur que par son extérieur, et qu'une volonté ferme et pure pouvait se faire jour, et se rendre utile, dans toute forme politique quelconque. »

L'orateur allègue plusieurs faits à l'appui de cette partie de son éloge. Peut-être eût-il mieux valu dire tout simplement que Gœthe était essentiellement poète ; il n'est pas donné à tout le monde d'être à la fois un modèle en pratique et en poésie.

« Le grand-duc Charles-Auguste avait réuni tous les divers musées et instituts des arts et des sciences en un département séparé, et les avait placés sous la direction exclusive de Gœthe, en lui donnant les pleins-pouvoirs les plus entiers. C'est là qu'il put poursuivre ses vues pratiques dans toute leur régularité. Ce n'était pas une petite tâche de satisfaire tant soit peu, avec des moyens nécessairement circonscrits, les exigences d'une culture toujours progressive.

Il s'agissait d'estimer à sa valeur le nécessaire, le vraiment utile, et de répudier tout ce qui n'était utile qu'en apparence et ne pouvait satisfaire qu'une prédilection momentanée.

« Dans cette administration, comme dans la formation de ses propres collections, Gœthe partit de la maxime de laisser plutôt se développer chaque institution de commencemens médiocres, que d'improviser, pour ainsi dire, quelque chose d'imposant avec des efforts hors de proportion avec les circonstances. Ce n'était pas l'éclat extérieur qu'il recherchait, mais plutôt voulait-il que dans aucune partie le talent ne manquât d'occasion et de guide pour son développement progressif; et que les jeunes capacités trouvassent à se fortifier et à se cultiver.

« C'est ainsi donc que, grâce à sa sollicitude soutenue, il vit de divers côtés se présenter un résultat satisfaisant, et qu'il porta ces institutions, ces musées, ces bibliothèques, ces collections si diverses, à un degré comparativement éminent de valeur interne et d'utilité pratique.

« Le temps était pour lui l'élément le plus précieux; il savait l'employer mieux que personne, et à cet effet, au milieu des distractions les plus variées, obtenir sur lui-même assez de recueillement pour conserver le fil de ses investigations ou de ses conceptions poétiques.

« C'est ainsi qu'un jour, honoré de la visite d'un roi, il trouva le moyen de se retirer pour un moment de la conversation la plus intéressante, pour noter vite pour son *Faust* une idée qui lui venait de surgir.

« *La journée est extrêmement longue, pourvu qu'on sache l'apprécier et l'employer*, voilà ce qu'on lui entendait souvent dire. Avec cela, son amour de l'ordre allait jusqu'à l'incroyable. Non-seulement toutes les lettres reçues, de même que la minute de celles envoyées, étaient mois par mois réunies en des volumes distincts; il rédigeait aussi des tableaux

périodiques des détails de son activité si diverse, de ses études et de ses progrès dans ses différentes lignes de direction.

« Jamais il n'oubliait de rédiger exactement le plan de tout sujet tant soit peu important qu'il voulait traiter, pour pouvoir ainsi non-seulement conserver les élémens de la première inspiration, mais encore pour ensuite entreprendre à son gré le développement des différentes parties, sans toutefois cesser d'être sûr de la liaison de l'ensemble.

« Son seul délassement était la variété des occupations, et lorsque dans son Journal, qu'il dictait régulièrement deux fois par jour à son secrétaire, on voit comment, même dans l'âge le plus avancé, il s'est constamment livré depuis l'heure la plus matinale à une série infinie de travaux littéraires et officiels, de correspondances, de vérifications, de projets et d'ouvrages de l'art, qui lui étaient sans cesse adressés, et à une lecture immense, il faut lui faire un grand mérite, et même il faut l'admirer, pour avoir néanmoins consenti à donner presque journellement plusieurs heures à des visiteurs, tant indigènes qu'étrangers. Il est vrai que, de temps en temps, il cherche à se séparer rigoureusement du monde, mais aussi sent-il sans cesse de nouveau le besoin de se maintenir avec lui en relation, pour éviter, disait-il, de devenir une momie, et pour prendre note de l'intérêt du jour.

« *Mande-moi de l'ancien et du nouveau*, écrivait-il à son ami intime Zelter[1]; *car, bien que je hausse mes ponts-levis, et que je pousse mes retranchemens de plus en plus au loin, il faut cependant aussi aller de temps en temps à la découverte.*

« Il appartenait chaque fois tout entier au sujet qui l'occupait; il s'identifiait avec lui de toutes manières, et quand il s'était proposé quelque problème important, il savait éloigner tout ce qui était étranger à la marche de ses idées.

1 Le célèbre compositeur de Berlin. Il ne survécut que de huit jours à la nouvelle de la mort de Gœthe.

« *Dans les cent choses qui m'intéressent*, disait-il, *il y en a toujours une qui se constitue au centre comme planète principale, et le reste du* quodlibet *de ma vie plane autour d'elle en attendant, jusqu'à ce que l'un ou l'autre de ces élémens réussisse à se rapprocher également du centre.*

« Toutefois il ne pouvait pas toujours obtenir cette concentration intérieure, et connaissant très-bien son extrême susceptibilité, il saisissait souvent, pour y parvenir, les moyens les plus violens, et coupait subitement, comme en état de siége, toute communication au dehors. Mais à peine la solitude l'avait-elle délivré de la plénitude de ses idées, qu'il se déclarait affranchi et accessible à de nouveaux intérêts, qu'il renouait soigneusement les anciens fils, et nageait et plongeait, pour ainsi dire, dans les frais élémens d'une activité étendue, jusqu'à ce que le moment d'une nouvelle métamorphose invincible le changeait encore en solitaire.

« Grâce aux relations innombrables qu'il avait en Allemagne et au dehors, et aux nombreux admirateurs secrets et patens que lui donnait chaque nouvelle génération, il lui venait de toutes parts et en abondance des productions de l'art, de la science et de la littérature. Il arrivait donc parfois que, pendant des mois, il laissait sans les ouvrir les envois les plus intéressans, surtout s'ils lui parvenaient dans un de ses momens d'isolement; car rien ne lui était plus contraire, que de faire quelque chose ou d'en jouir dans un moment inopportun, et c'est ainsi qu'il s'est abstenu de communiquer aux siens plus d'un objet précieux, seulement parce que le vrai moment de la communication ne lui semblait pas encore arrivé. Ainsi il se faisait (son activité étant toujours portée vers un but déterminé) qu'il se trouvait arriéré pour la reconnaissance d'hommages les plus flatteurs, et qu'il finissait, dans un accès de désespoir *humoristique*, par se déclarer en *banqueroute*. Mais bientôt il se sentait peiné d'avoir

été peu amical, et il saisissait volontiers toute occasion pour opérer un rapprochement.

« Comment, d'ailleurs, aurait-il pu, sans s'anéantir lui-même, satisfaire aux innombrables exigences qui souvent se précipitaient sur lui comme les flots d'une mer émue? Que presque tout jeune homme allemand, auteur d'une pièce de vers, et surtout d'une tragédie, lui demandât ses conseils et son jugement, cela pourrait encore paraître assez naturel; mais que souvent même des personnes entièrement étrangères à sa sphère intellectuelle, s'adressassent à lui dans les cas les plus bizarres, par exemple, à raison d'un mariage, du choix d'un état, d'une collecte, de la construction d'une maison, cela pourrait paraître comique, si cette particularité ne prouvait en même temps quelle confiance on lui vouait de près et de loin, et combien on était porté à le regarder, pour ainsi dire, comme un conseiller universel.

« S'il lui était impossible d'examiner tous ces nombreux envois d'objets d'art et de littérature, il arrivait cependant toujours plus tôt ou plus tard une époque où il reconnaissait avec joie l'hommage qu'on lui avait fait d'une œuvre distinguée ou même promettant seulement pour l'avenir; et plus d'un auteur ou artiste, qui avait déjà renoncé à le voir prendre part à ses efforts, a reçu inopinément un billet de sa main, ou une autre marque honorable de son estime.

« C'était, en général, sa manière, d'être très-attentif à chaque apparition importante, et néanmoins de se montrer pendant quelque temps indifférent pour elle; ensuite, si elle promettait de se légitimer et montrait une valeur véritable, de la saisir vivement, de la suivre et de la placer dans les sphères de son activité, et, au cas contraire, de la repousser ou de sembler l'ignorer.

« On peut soutenir, avec vérité, qu'à mesure qu'il avançait en âge, l'intérêt qu'il prenait à tout ce qui, dans le cercle le plus étroit, se distinguait en fait d'invention, d'industrie,

de technologie et d'histoire naturelle, au lieu de diminuer, augmentait au contraire constamment.

« Des entreprises hardies, telles que celles du *Tunnel* à Londres, ou du canal du lac Érié en Amérique, l'intéressaient irrésistiblement; et il n'avait pas de repos qu'il ne fût parvenu, au moyen des plans, des descriptions et des dessins les plus exacts, à se faire l'idée la plus claire possible d'un semblable objet, et des obstacles et des ressources dont il était entouré.

« Les essais de perforation pour la recherche du sel gemme que notre compatriote Glenk faisait autour de nous avec le talent de *divination* et la persévérance qui lui sont propres, attirèrent de nouveau ses regards sur les couches de l'intérieur de la terre et sur les problèmes géologiques, et le courage et l'intelligence du minéralogiste l'intéressèrent tellement que la première découverte de sel gemme faite dans le pays de Weimar, fut saluée par lui dans ce charmant poème, qui, en peignant la victoire de la science sur les *Kobolds* et les *Gnomes* ennemis, est lui-même le triomphe du poète sur les élémens les plus récalcitrans.

« Il s'intéressait de même beaucoup aux *Relations des missions*, publiées à Halle, et en général à tout ce qui tendait à la propagation du sentiment moral par le moyen de la religion, et si ses amis plus intimes étaient quelquefois surpris de le trouver occupé de l'étude des écrits théologiques de Daub, de Kreutzer, Paulus, Marheinecke, Rœhr, ou même des *in-folio* des Pères de l'Église, le public le sera peut-être encore plus d'apprendre, qu'à l'époque du Jubilé[1] il s'occupa ardemment d'une grande cantate sur Luther et la réformation, dont l'esquisse achevée se trouve dans ses papiers.

« Parmi les milliers de voyageurs qui vinrent de tous les pays le visiter pendant un si grand nombre d'années, il n'y

1 Le jubilé de la réformation de Luther (1817).

eut peut-être pas un seul qui n'ait trouvé dans Gœthe de l'affinité avec ses tendances et ses travaux.

« Ce qui lui procurait une jouissance toute particulière, c'étaient les visites dont l'honoraient chaque semaine, à des jours et des heures fixes, feu la grande-duchesse Louise, et la grande-duchesse régnante Marie.

« Jamais peut-être des relations si délicates et si nobles ne se renouvelleront : estime profonde, noble franchise, conversation pleine de dignité et désir d'apprendre plein de grandeur, choix des objets les plus attachans et les plus instructifs, attention et intérêt les plus soutenus.

« Quels que fussent les objets d'art, de littérature et d'histoire naturelle qui lui arrivassent durant le cours de la semaine, pour Gœthe le plus agréable, c'était ce qu'il pouvait montrer à ses souverains, ce qu'il pouvait leur expliquer, ce qu'il savait exciter leur intérêt. Si parfois ces visites étaient interrompues, il sentait comme un vide dans son existence; car c'était justement la continuité, la régularité de ces heures qui leur prêtaient un plus grand attrait, lequel, pendant toute la semaine, exerçait sur lui une influence récréative. Au milieu de la grande variété d'impressions extérieures et de ses sentimens intérieurs, il trouvait, dans la sécurité de cet aimable et pur commerce, autant un but désirable qu'un point de repos bienfaisant, d'où il pouvait de nouveau entrer dans ses méditations d'un intérêt universel.

« Car c'était pour lui un besoin de se procurer, de tel état de la vie que ce fût, une idée claire et nette, et la faculté extraordinaire qu'il possédait de changer chaque position personnelle en une idée générale, est à regarder comme la source principale de sa philosophie pratique, et a le plus contribué à le maintenir en équilibre dans les relations de la vie, lui qui, par sa nature, était si passionné, et si aisément et si profondément ému. En rattachant sans cesse le passé,

le particulier à un point de vue plus élevé et plus général, et en le renfermant dans une formule d'un sens profond, il le dégageait de ce qu'il avait d'étranger et de personnellement blessant; il se rendait ainsi capable de le considérer avec calme sous l'aspect d'une légalité naturelle, et même de le *neutraliser* comme quelque chose d'historique et qui ne le touchât que comme un événement raconté. Combien de fois ne l'ai-je pas entendu dire : *Que cela devienne ce qu'il pourra, j'en ai maintenant l'idée toute formée; c'est un état bizarrement compliqué, mais du moins m'est-il maintenant tout-à-fait clair.*

« C'est ainsi qu'il s'accoutuma de plus en plus à considérer tout ce qui se passait autour de lui comme un symbole, et lui-même comme une personne historique, sans pourtant perdre en tendre intérêt pour ses amis. Sa manière particulière de contempler le monde, amortissait seulement pour lui les impressions d'une époque agitée et pleine d'un avenir orageux. Si parfois, à la vue de la commotion fébrile avec laquelle la révolution parisienne de 1830 agite l'Europe, il s'écrie presque découragé : *on fait des fautes dans Troye, on en fait hors de ses murs*, il dit bientôt à son ami Zelter : Qu'on songe que chaque fois que nous respirons, un torrent du Léthé pénètre toute notre existence, de sorte que nous ne nous rappelons les jouissances que faiblement, et presque point les souffrances et les soucis. C'est ce don divin que j'ai de tout temps su apprécier, utiliser et agrandir même. Je suis confirmé dans cette tendance par le mot de cet ancien : *j'apprends constamment, et c'est par là que je m'aperçois que j'avance en âge.* De quoi me plaindrais-je, puisque la faculté me reste d'apercevoir avec enthousiasme le bon, le beau, le sublime. Que notre devise soit : « La paix avec Dieu et l'approbation des hommes bienveillans. »

« C'est dans cette correspondance plus que trentenaire avec

Zelter — le plus naïf échange de l'ame et de l'esprit qui jamais ait eu lieu entre des caractères si originaux — qu'il déposa fidèlement tout ce qui le réjouissait et le tourmentait, en puisant dans les confessions de son ami de la consolation et du courage. Il se passait rarement une semaine sans que ces lettres, si riches en réflexions profondes, se croisassent dans leur chemin; elles étaient pour les deux amis une véritable fontaine de jouvence. Comme la respiration l'est à la vie, de même ce commerce était nécessaire à leur existence, et maintenant que le cœur de l'un a cessé de battre, comment l'autre aurait-il pu continuer de vivre?

« Quand Gœthe apprit le décès de son fils unique, il écrivit à Zelter : Dans cet événement, l'idée seule du devoir peut nous soutenir. Je n'ai d'autre soin que de me tenir en équilibre. Le corps est obligé d'obéir, l'esprit est décidé à vouloir, et quiconque voit le chemin tracé à sa volonté, n'a pas besoin de long-temps délibérer.

« C'est ainsi qu'il refoule en lui-même la plus âcre douleur, et il reprend son travail long-temps différé, afin *de s'y confondre tout entier*. Dans quinze jours il a presque achevé le quatrième volume des Mémoires de sa vie; mais la nature violemment combattue se venge pourtant, et une violente hémorrhagie de poitrine le met au bord du tombeau.

« A peine est-il rétabli d'une manière presque miraculeuse, qu'il fait son testament avec soin, qu'il met en ordre sa succession littéraire, et s'efforce d'en finir avec le monde.

« Mais en passant en revue ses œuvres, il est choqué de voir son Faust inachevé. Presque tout le quatrième acte de la seconde partie manque encore; il se fait la loi de le terminer dignement, et la veille de son dernier anniversaire il finit la plus grande tâche de sa vie. Aussitôt il scelle cette œuvre de dix sceaux[1], et se soustrayant aux félicitations de

1 Gœthe présenta en même temps à la cour de justice de Weimar, un paquet scellé de dix sceaux, l'y mettant en dépôt, avec la condition

ses amis, il se hâte de revoir après de longues années le lieu de ses premiers travaux comme de ses plus belles jouissances, Ilmenau [1]. Là le profond calme des forêts, l'air frais des montagnes lui donne une vie nouvelle; il revient comme rajeuni, et se trouve attiré vers de nouvelles contemplations de la nature.

« La *Théorie des couleurs* est récapitulée, complétée, consolidée, la nature de l'arc-en-ciel scrutée avec plus de soin, la tendance spirale de la croissance des plantes examinée sans relâche.

« *Je suis maintenant*, disait-il, *entouré*, *assiégé même de tous les esprits que j'ai jamais évoqués.*

« Pour délassement il se fait lire Plutarque d'un bout à l'autre; mais c'est aussi du monde moderne qu'il veut s'occuper, et il prend pour tâche la nouvelle littérature française — *cette littérature du désespoir* — comme il avait accoutumé de l'appeler; il s'en occupe en effet avec tant de patience et d'ardeur, qu'il semblerait qu'il dût encore assister pendant trente ans au jeu varié de la vie. En même temps il observe comment la controverse entre Cuvier et Geoffroy Saint-Hilaire, sur le type primitif du monde animal, touche à sa propre doctrine favorite; aussitôt il se sent pressé de se prononcer encore une fois sur ce sujet d'une manière claire et décisive; il envoie son article à Varnhagen d'Ense, fait partir encore le même jour pour Guillaume de Humboldt, Zelter, le comte Gaspard de Sternberg et d'autres amis, des lettres riches d'idées, lorsque tout à coup s'approche le *Génie silencieux* et que du milieu de l'activité la plus douce et la plus belle, nous le voyons appelé à des travaux plus hauts encore, afin que soit accomplie cette parole si profonde qu'il avait adressée, il y a des années, à ses amis :

« *En avant, toujours en avant !* » R....R.

qu'il ne serait ouvert qu'en 1850. On croit qu'il contient les mémoires secrets de sa vie. — 1 Dans les forêts des montagnes de la Thuringe.

# Nouvelles et Variétés.



## NÉCROLOGIES.

### ZELTER, ROSENSTIEL, DE PIRCH.

Berlin a perdu, dans la première moitié de 1832, trois hommes distingués : *Zelter*, le représentant de la vieille musique classique, le directeur de l'Académie de chant, l'ami de Gœthe, dont la correspondance avec lui, qui ne devait paraître qu'après la mort des deux amis, pourra maintenant être publiée ; le conseiller d'État *Rosenstiel*, Alsacien d'origine, qui a porté la manufacture royale de porcelaine à un si haut degré de perfection, et le capitaine *de Pirch*, l'un des meilleurs officiers de l'état-major général. Ce dernier surtout est digne de tous les regrets. Si les deux premiers n'ont payé le tribut à la nature qu'après être arrivés à une vieillesse heureuse et honorée, le capitaine de Pirch a été enlevé à la patrie et à la science par une mort aussi triste que prématurée. Occupé à lever un plan aux environs de Breslau, il avait mis la carte sur la tête du cheval qui le portait; le cheval s'effarouche, prend le mors aux dents et jette à bas le malheureux cavalier, qui, suspendu à l'étrier, est traîné au galop, et périt ainsi à la suite de mille contusions et des plus affreux tourmens. M. de Pirch, déjà avantageusement connu par son *Voyage en Servie* (voyez *Nouvelle Revue germanique*, t. VII, p. 86) et ses recherches sur Gaspard Hauser, venait de publier, sous le nom de Carapoli, un voyage en Hongrie (*Reiseskizzen*) en deux volumes, qui renferme sur ce pays mal connu beaucoup de détails ignorés jusqu'ici. C'était un des plus brillans officiers de l'armée prussienne; ses avantages extérieurs, autant que ses grandes connaissances militaires, semblaient le destiner à parcourir une longue et glorieuse carrière.

## *Weimar.*

Weimar!.... On ne prononcerait pas sans un sentiment de tristesse ce nom qui retentissait autrefois si délicieusement à l'oreille, ce nom qui rappelait tant de gloire et tant de souvenirs poétiques. Weimar fut long-temps la ville la plus littéraire, la plus curieuse à voir de toute l'Allemagne, quand Herder, Schiller, Wieland, Gœthe y vivaient, quand ces quatre grands hommes y faisaient à la fois briller tout ce que la philosophie, l'histoire, la poésie et le drame avaient jamais eu de plus grand et de plus suave, de plus noble et de plus harmonieux; qui n'eût pas été fier de pouvoir passer quelques heures dans ce lieu à jamais célèbre? Car, ce que n'ont pas encore eu les grands États d'Allemagne, une petite principauté l'a eu, son siècle littéraire, son siècle d'or, non moins brillant que celui d'Auguste, plus beau que celui de Léon X, et plus fécond en grands résultats que celui de Louis XIV.

A présent, la gloire de Weimar est passée; les grands hommes qui ont illustré cette ville, s'en sont allés un à un, et le dernier de tous, celui qui était resté là comme pour clore la tombe de ses nobles amis, celui qui était devenu l'astre autour duquel tout se mouvoit, celui que l'on venait voir de si loin, et que l'on était si fier ensuite d'avoir vu, Gœthe, est mort.

Quand les rois meurent, leurs yeux sont à peine fermés, leur corps est à peine refroidi, que déjà ils ont un successeur, et en les descendant au cercueil, le hérault d'armes pourra crier : *le roi est mort, vive le roi!* Mais l'homme de génie s'en va, et rien ne le remplace; c'est un météore que le ciel a jeté sur la terre, et de long-temps, peut-être, vous n'en verrez luire un semblable. La couronne des rois passe de génération en génération; la couronne de l'homme de génie doit se faner sur son front, comme sur le front du Tasse,

qui la reçut après sa mort. Personne après lui n'oserait y porter la main.

Gœthe n'est plus. Voilà la première pensée qui vous vient en posant le pied sur le sol de l'Allemagne; voilà le sentiment pénible qui vous saisit en approchant de cette ville où, dans vos rêves de jeune homme, vous aviez souvent fait un voyage, où vous aviez d'avance entrevu le bonheur de contempler de près le patriarche de la littérature allemande. Mais sa mémoire vit dans tous les cœurs, son image se retrouve partout. Allez à la bibliothèque, vous voyez deux ou trois portraits de Gœthe; le beau buste, qu'un artiste français, M. David, est venu sculpter d'après nature; le buste de Gœthe, jeune homme, le buste de Gœthe, vieillard; tout ce qui vient de lui, tout ce qui le concerne, a été gardé avec un soin religieux. On conserve, dans un étui soigneusement fermé, une lettre écrite par son père; et ailleurs, une lettre de Wieland, où il parle de l'arrivée de Gœthe à Weimar. Sortez de là, voici l'image de Gœthe, coulée en bronze; façonnée en bagues, en boutons; gravée sur acier; tirée à des milliers d'exemplaires. Voici des vues de la maison de Gœthe et du jardin de Gœthe; le cicerone auquel vous vous adressez, ne vous dit pas d'abord : voulez-vous voir le château, mais: voulez-vous voir la maison de Schiller et celle de Gœthe.

Aussi, il me serait difficile de rendre compte de l'impression que j'ai éprouvée pendant mon séjour à Weimar: c'était à la fois un regret amer de ne plus y trouver l'homme que je me réjouissais tant d'y voir, et une joie secrète d'y être si bien entouré de son souvenir. C'était une déception, et à côté un sentiment de plaisir de me retrouver là où il avait été, de parler à des gens qui l'avaient connu, d'apprendre de la bouche de ses amis son genre de vie, ses études, ses goûts, ses liaisons, et tous ces mille petits détails qui, pour l'existence d'un être indifférent, ne nous occuperaient pas, et qui nous intéressent tant quand ils se rattachent à l'homme que nous aimons.

J'ai voulu d'abord visiter seul sa demeure, pour y revenir ensuite avec quelqu'un qui m'en apprît toutes les particularités. Je suis allé m'asseoir dans ce modeste jardin, où il venait souvent se promener; de là, je regardais ces allées qu'il avait tant de fois parcourues, en composant quelques-uns de ses beaux vers; je cherchais encore la trace de ses pas, le long de ces sentiers couverts de sable, et à travers ces branches touffues de charmille. C'était un jour d'automne, le ciel était déjà couvert de cette vapeur sombre qui nous cache son doux azur; un vent léger se promenait à travers les arbres et en détachait quelques feuilles, quelques rameaux; les feuilles roulaient en gémissant à mes pieds; les tiges de fleurs se penchaient languissamment vers la terre, et laissaient tomber, l'une après l'autre, leur corolle pâle et à demi fanée. Ainsi la nature extérieure semblait être en analogie avec le deuil de ce séjour, et l'on eût dit que les feuilles et les fleurs de ce jardin tombaient comme pour couvrir la sépulture de celui dont elles avaient si souvent réjoui les regards.

Je me suis arraché cependant à cette vague contemplation, pour pénétrer dans la maison de Gœthe. Voici sa chambre, sa chambre si modeste, j'allais dire, si pauvre, que l'on croirait plutôt voir la chambre d'un pauvre étudiant, que celle d'un ministre d'État. Une table assez grossière, deux chaises, une petite bibliothèque, en composent presque tout l'ameublement. C'est là qu'on le trouvait toujours travaillant sans interruption, depuis six heures du matin jusqu'à deux heures de l'après-midi. Ici sont les livres qu'il affectionnait, quelques ouvrages français, qui lui étaient offerts par les auteurs et qu'il conservait soigneusement, et cinq ou six bustes de Napoléon, pour lequel il professa toujours la plus haute admiration. A côté est sa chambre à coucher, aussi mesquinement meublée que la première; mais cette simplicité lui plaisait, et il ne voulait pas s'en détacher. Là, est le lit étroit et sans rideaux, où il a long-temps reposé; là, le fauteuil

où il a exhalé son dernier soupir avec tant de calme, que ceux qui étaient présens ne sauraient préciser l'instant de sa mort.

Montez dans un autre appartement. Voici tout ce qu'il a recueilli pendant de longues années en objets d'art et d'histoire naturelle. Voici ces collections de minéralogie dont il s'occupait avec tant de goût, et ces précieux restes d'antiquité, qui lui étaient envoyés de toutes parts, et ces magnifiques cartons de dessin. On vous montrera encore le plan de cette maison découverte à Pompéi, et qui porte le nom de *Casa di Gœthe;* la vieille horloge qui avait appartenu à ses parens, que le roi de Bavière acheta pour la lui rendre, et qui a ainsi sonné l'heure de sa naissance et celle de sa mort. On a conservé tous ces objets qui ont appartenu à Gœthe, toutes ces *Reliquiæ* dans l'état où il les avait laissées; et celui qui me les montrait ajoutait encore par son expression, et par l'attendrissement qu'il éprouvait, à l'émotion que je devais ressentir. M. Kreider a été en quelque sorte l'élève de Gœthe, il a long-temps travaillé sous sa dictée, il venait chaque jour le voir, et il lui est demeuré attaché, comme un disciple à son maître, comme un enfant à son père.

Après cette longue et intéressante visite, j'ai été admis auprès de M.me de Gœthe, et je souhaite le même bonheur à tous ceux qui entreprendront comme moi le pélerinage de Weimar. M.me de Gœthe est une femme toute française, par la grâce des manières et le ton de prévenance qui la distinguent; et toute allemande, par sa simplicité de caractère, sa bonté affectueuse, son genre de vie, et sa manière d'être dans son intérieur. A Weimar, elle a mérité la reconnaissance des amis et des admirateurs de Gœthe, par l'assiduité et la tendresse vraiment filiale avec laquelle elle lui a jusqu'au dernier moment prodigué ses soins.

Que si vous voulez jouir d'un beau tableau de famille, priez-la de vous faire voir ses enfans, ses deux fils, que Gœthe

aimait tant, qu'il faisait toujours travailler auprès de lui, et qui promettent bien de répondre aux leçons d'un tel maître; et sa jolie petite Alina, aux cheveux blonds, aux joues blanches et roses, au regard pénétrant, dans lequel on retrouve, dit-on, l'expression de celui de son aïeul, et qui, ayant eu sa pauvre petite tête préoccupée toute jeune d'antiquité et d'histoire en médailles, s'occupe si naïvement à faire des collections de *Groschen* et de *Kreutzer*, avec la persuasion qu'elle recueille des rois carlovingiens et des empereurs romains.

Sorti de cette maison si pleine de puissans souvenirs, j'ose à peine vous parler des jardins pittoresques de Weimar, du théâtre, qui fait songer au temps où Schiller et Gœthe en faisaient la renommée; et de la ville, qui n'a rien de bien remarquable, ni dans son plan, ni dans la construction de ses édifices. La bibliothèque, pour laquelle le prédécesseur du grand-duc actuel dépensait beaucoup, est riche et curieuse à voir; la collection de gravures surtout, est une des plus belles et des plus complètes qui existent en Europe.

Mais ne quittez pas Weimar sans vous faire présenter à M. Peucer, président du consistoire. M. Peucer est un de ces hommes modestes qui cultivent la science par amour pour la science, sans songer d'abord à l'honneur qui leur en reviendra; un de ces hommes vraiment philanthropes, qui s'intéressent à toutes les belles et généreuses institutions, à tous les établissemens d'utilité publique, à tout ce qui peut contribuer à notre développement et à notre perfectionnement moral et intellectuel. M. Peucer cultive avec beaucoup de talent la littérature, et quelques pièces de Voltaire, qu'il a traduites en vers allemands, ont été représentées à Weimar avec un grand succès. Dans ses lettres, adressées au ministre de l'intérieur, M. Cousin a donné à M. Peucer des éloges bien mérités; moi je regrette de ne pouvoir lui rendre qu'un trop faible hommage.

X. Marmier.

## *Jugement d'un journal allemand sur la* NOUVELLE REVUE GERMANIQUE.

Le journal allemand qui paraît à Brunswick et Leipzig, et qui fut autrefois dirigé par Müllner, sous le titre de *Mitternachtszeitung*, journal avec lequel nous n'avons eu jusqu'ici aucune espèce de rapport direct, s'est à plusieurs reprises exprimé avec tant de bienveillance à notre égard, que nous devons l'en remercier publiquement. Cet empressement spontané d'un journal à rendre justice à un autre, est chose si rare aujourd'hui, qu'il faut en prendre note, ne fût-ce que pour la rareté du fait. La *Mitternachtszeitung* n'a pas attendu, pour annoncer notre Revue et en dire du bien, que nous l'en eussions priée et payée à tant la ligne. Elle a sans doute compris ce que notre entreprise avait de difficile et par conséquent de méritoire, et nous en tient compte. Voici ce qu'elle dit, entre autres, dans son numéro du 10 Août 1832 : « La *Nouvelle Revue germanique* continue à répondre à son but de faire connaître à nos voisins d'outre-Rhin les productions les plus solides et les plus intéressantes de notre littérature, d'une manière si heureuse, qu'elle mérite une place honorable même parmi les ouvrages de critique périodiques destinés aux Allemands. » Le jugement général si favorable n'a pas empêché notre confrère de Brunswick de trouver beaucoup à redire à notre article sur la brochure de Krug : *Politique des Chrétiens et des Juifs*, et nous le remercions encore de sa franchise. Cependant sa critique se fût peut-être exercée contre cet article avec plus de réserve, s'il avait pu savoir que l'auteur en est lui-même Israélite, et qu'en cette qualité quelque indignation lui est permise lorsqu'il parle des malheurs, selon lui, immérités de ses frères d'Allemagne.

---

## *Correspondance de Berlin, en date du* 9 *Juin* 1832.

Depuis quelques jours nous avons vu paraître ici une foule d'écrits sur les communes, les députés des villes, et en général sur tout ce qui concerne les relations mutuelles des citoyens et de l'État. A vrai dire, nos États (*Landstände*) ne jouissent pas encore d'une influence bien marquée; on aurait tort cependant de déverser sur eux un entier mépris, car ils ne sont pas sans faire quelque bien; d'ailleurs, quand une nation désire ardemment une amélioration quelconque, elle finit toujours par l'obtenir, pourvu que sa patience ne se lasse point. Les États provinciaux ont rendu un grand service par l'amortissement des dettes que la guerre avait fait contracter. Déjà, grâce à leur puissante intervention, plusieurs cercles sont totalement débarrassés de ce fardeau, et beaucoup d'autres le seront bientôt. Si le gouvernement s'était seul chargé de cette affaire, elle ne serait pas encore aussi avancée.

On parle d'un nouveau *Journal des théâtres*, dont Raupach sera le rédacteur. Comme la rédaction d'un journal emporte beaucoup de temps, on croit généralement que Raupach écrira moins, mais mieux; d'autres disent que ses productions seront plus fades, sans être moins louées pour cela *dans le Journal des théâtres*.

Quant aux 5000 Polonais qui sont encore en Prusse, on n'a jusqu'ici pris aucune décision formelle sur leur compte. Ils refusent à l'unanimité de retourner en Russie. Notre cabinet négocie, dit-on, avec celui de Saint-Pétersbourg. On assure même que plusieurs avantages ont été obtenus pour ces Polonais, grâce à l'intercession personnelle du roi en faveur de ces infortunés. Mais en vain; ces gens ont de l'antipathie pour l'état actuel de la Pologne, et ils ne se trouveront jamais heureux dans ce pays-là. Notre cour favorise les feuilles satiriques, et les lit avec empressement. On sait que

les Berlinois aiment les plaisanteries; mais ce goût est surtout le propre de la cour. Lorsque Saphir publiait ici son *Courrier de Berlin*, le roi le lisait, tous les matins, en prenant son café; maintenant il en fait autant pour le *Figaro de Berlin*. Voilà pourquoi la cour prenait souvent la défense de Saphir, contre les persécutions de la police.

Il est à déplorer que la censure soit devenue encore plus sévère qu'auparavant, depuis l'entrée aux affaires de M. Ancillon, ministre des relations extérieures. Le nouveau ministre n'eut rien de plus pressé que d'augmenter la rigueur des mesures préventives contre la presse. Le censeur actuel de nos journaux politiques, est le conseiller de légation M. de la Croix. La *Gazette d'État* jouit cependant de quelques priviléges; cette faveur provient, assure-t-on, de ce que le rédacteur, M. John, conseiller aulique, est un ex-censeur. Bien que la *Gazette d'État* soit la feuille la plus pacifique que l'on connaisse, elle a paru (*mirabile dictu*) trop libérale au ministre Ancillon. On a parlé de la cessation de la *Gazette d'État*, mais, pour peu qu'on réfléchisse, on sentira le peu de fondement d'un pareil bruit. Elle a 5000 abonnés, et peut être regardée comme quasi-officielle. Les articles politiques passent par la censure de M. Lecoq, conseiller de légation; les articles scientifiques par celle de M. Jacobi, conseiller intime de l'administration supérieure (*geheime Oberregierungsrath*). (*Hesperus.*)

---

*Procès criminel remarquable.* Le 7 Décembre 1827 le cadet Vigelius fut assassiné et dépouillé non loin de la caserne de Weilbourg (Nassau). Ce qui rend ce crime remarquable, c'est que quarante-huit hommes, commandés par l'un d'entre eux, y prirent part. On ne revient pas de son étonnement, lorsqu'on apprend qu'un si grand nombre de personnes ont pu se laisser entraîner par un seul à com-

mettre un assassinat qui ne promettait à chacun qu'une somme tout-à-fait insignifiante. Mais ce qui n'est pas moins étonnant, c'est que la justice ait mis quatre années à instruire et à terminer ce procès. La sentence a été prononcée il y a quelque temps seulement. Sur les quarante-huit accusés, quatre ont été condamnés à mort, deux à quinze ans de travaux forcés, deux à douze ans, deux autres à dix ans, vingt-et-un à neuf ans, cinq à deux années de détention. Le reste était mort pendant l'instruction.

— *L'égalité.* Si l'égalité dont ont parle tant aujourd'hui est quelque chose de désirable, elle doit être analogue à celle qu'après l'abolition du droit du plus fort on introduisit dans la société par de sages lois. C'est donc un argument fort singulier que celui qu'on allègue en faveur de l'inégalité, lorsqu'on dit que les hommes naissent avec des forces et des facultés inégales; car c'est précisément parce que les hommes ne naissent pas égaux, et pour échapper à l'abus de la force, qu'on s'est réuni en société et que l'on a voulu rétablir l'égalité par la loi. LICHTENBERG.

— Les ministres russes anéantissent la Pologne au nom de la sainte Trinité. Un journaliste allemand rappelle à cette occasion cette saillie du célèbre Lichtenberg : « Je serais curieux, dit ce satirique, de voir ce qui arriverait, si une estafette arrivait tout à coup du ciel avec la nouvelle que le bon Dieu va envoyer sur la terre une commission de plénipotentiaires pour présider en Europe les grandes assises, comme font les juges en Angleterre, afin de terminer les procès dont décide actuellement le droit du plus fort. Que de ministres alors s'empresseraient de demander un congé pour assister à une partie de pêche de baleines, ou pour aller respirer l'air pur du cap Horn! »

---

# Bulletin bibliographique.

## PHILOLOGIE.

*Deutsche Grammatik von Doctor Jacob Grimm, etc.*: Grammaire allemande de M. *Jacques Grimm*, bibliothécaire de la Hesse électorale, membre de plusieurs sociétés savantes; trois volumes. Gœttingue, 1822, 1826 et 1831.

Les Allemands du moyen âge attribuaient à satan une singulière influence sur les affaires d'ici-bas. Un général remportait-il une victoire signalée, il avait fait un pacte avec le diable; un architecte construisait-il un pont vaste et solide, il avait fait un pacte avec le diable; un alchimiste faisait-il quelque nouvelle découverte, en cherchant la pierre philosophale, il avait fait un pacte avec le diable; Faust inventait-il l'imprimerie, il avait fait un pacte avec le diable; Luther brûlait-il la bulle du pape, il avait encore fait un pacte avec le diable: bref, ce pauvre diable de satan était le factotum de nos aïeux. Me voilà, direz-vous, bien loin de la grammaire allemande de M. Grimm; pas tant que vous le croyez. Mais puisque nous sommes à parler sur le compte du diable, on nous permettra de raconter un tour de sa façon qui arriva dans la ville de Ratisbonne. Nous ferons languir un peu le lecteur philologue qui désirerait avoir tout de suite l'analyse de la grammaire de Grimm; mais en revanche nous croyons faire plaisir aux amis de la mythologie poétique du moyen âge. « La cathédrale de Ratisbonne (*Domkirche*) a deux tours très-hautes, mais inachevées. Si vous en demandez la cause, on vous racontera le trait suivant: Il y avait à Ratisbonne deux architectes, dont l'un devait construire une cathédrale, et l'autre jeter un pont sur le Danube. Ces deux architectes parièrent réciproquement qu'ils auraient fini leur tâche, chacun avant l'autre. L'architecte de la cathédrale était déjà fort

avancé que son rival avait à peine commencé. Désespéré de son mauvais succès, ce dernier invoqua l'assistance de satan, qui lui promit de construire le pont, à condition que les trois premières créatures qui y passeraient lui appartiendraient. L'architecte ne demandait pas mieux, et l'on verra qu'il était plus fin que le diable; car le lendemain matin, de très-bonne heure (le pont avait été fait pendant la nuit) il poussa sur le pont un chien, une chèvre et un porc. Le diable, qui s'attendait à prendre des hommes, fut tellement irrité de cette déconfiture, qu'il pétrifia ces trois animaux. On les voit encore aujourd'hui sur le pont, preuve évidente que le fait est arrivé. Cependant l'autre architecte, ayant vu du haut de la platē-forme d'une de ses tours le pont construit par le diable, fut affecté si vivement de la perte de sa gageure, qu'il se jeta en bas de la tour.»

Si nous vivions encore au quatorzième siècle, nous dirions que M. Grimm a fait un pacte avec le démon; car son ouvrage est, en fait de philologie, une merveille dans la patrie des merveilles philologiques. Les trois volumes qui ont paru jusqu'ici ne sont qu'une minime partie de son ouvrage, et pourtant ils renferment 2890 pages, remplies non de dissertations nébuleuses, mais de faits bien réels et bien positifs, de mots bien sonores et bien précis. La grammaire de M. Grimm est un monument digne de la langue allemande; elle sera vaste et infinie comme l'idiôme dont elle nous offre l'histoire. Il faut, pour entreprendre une tâche pareille à la sienne, avoir une patience véritablement allemande; car il faut une patience d'Allemand pour lire sa grammaire, et cependant nous autres lecteurs n'avons pas le souci des recherches nécessaires à la rédaction d'un pareil ouvrage. Aussi long-temps que vivra la langue allemande, la grammaire de M. Grimm vivra; elle en sera inséparable comme les pyramides d'Égypte sont attachées au sol qu'elles dominent. Qu'on ne croie pas que ce soit uniquement par esprit déclamatoire que nous nous servons de pareilles expressions. La publication encore inachevée de M. Grimm est un chef-d'œuvre philologique; elle a fait sensation dans toute l'Allemagne philologue, ce qui est beaucoup dire, et ce qui pourtant est vrai. Le sommaire suivant montrera si nous parlons avec emphase ou avec conviction:

Préface. — Livre premier : des lettres : observations préliminaires ; distribution des lettres ; remarque sur la prosodie ; remarque sur l'accent ; rejet des lettres ; apocope ; des lettres gothiques ; voyelles gothiques ; consonnes gothiques ; lettres du vieux dialecte de l'Allemagne supérieure ou méridionale (*alt-hochdeutsche Buchstaben*), voyelles et consonnes ; lettres du vieux dialecte saxon (*alt-sächsische Buchstaben*), voyelles et consonnes ; lettres anglo-saxonnes (*angelsächsische Buchstaben*), voyelles et consonnes ; lettres du vieux dialecte frison (*alt-friesische Buchstaben*), voyelles et consonnes ; lettres du dialecte scandinave (islandais, norwégien, suédois et danois : *alt-nordische Buchstaben*), voyelles et consonnes ; lettres du moyen dialecte de l'Allemagne supérieure (*mittel-hochdeutsche Buchstaben*), voyelles et consonnes ; lettres du moyen dialecte de l'Allemagne inférieure ou septentrionale (*mittel-niederdeutsche Buchstaben*), voyelles et consonnes ; lettres du moyen dialecte des Pays-Bas, c'est-à-dire de la Flandre, de la Hollande et du Brabant (*mittel-niederländische Buchstaben*), voyelles et consonnes ; lettres du moyen anglais (*mittel-englische Buchstaben*), voyelles et consonnes ; lettres de l'allemand d'aujourd'hui (*neu-hochdeutsche Buchstaben*), voyelles et consonnes ; lettres du dialecte actuel des Pays-Bas (*neu-niederländische Buchstaben*), voyelles et consonnes ; lettres de l'anglais actuel (*neu-englische Buchstaben*), voyelles et consonnes ; lettres suédoises, voyelles et consonnes ; lettres danoises, voyelles et consonnes. Récapitulation. Comparaison avec des lettres de langues étrangères. — Livre second : Inflexions des mots (*Wortbiegungen*) ; déclinaisons, déclinaisons gothiques, déclinaisons *alt-hochdeutsch*[1], déclinaisons *alt-sächsisch*, déclinaisons *angel-sächsisch*, déclinaisons *alt-friesisch*, déclinaisons *alt-nordisch*, déclinaisons *mittel-hochdeutsch*, déclinaisons *mittel-niederländisch*, déclinaisons *mittel-englisch*, déclinaisons *neu-hochdeutsch*, déclinaisons *neu-niederländisch*, déclinaisons *neu-englisch*, déclinaisons suédoises, déclinaisons danoises. — Adjectifs gothiques, adjectifs *alt-hochdeutsch*, adjectifs *alt-sächsisch*, adjectifs *angel-sächsisch*, adjectifs *alt-friesisch*, adjectifs *alt-nordisch*, adjectifs *mittel-hochdeutsch*,

1 J'emploie les termes allemands pour abréger ; d'ailleurs ils sont expliqués plus haut.

adjectifs *mittel-niederdeutsch*, adjectifs *mittel-niederländisch*, adjectifs *mittel-englisch*, adjectifs *neu-hochdeutsch*, adjectifs *neu-niederländisch*, adjectifs suédois, adjectifs danois. — Degrés de signification des adjectifs gothiques, *alt-hochdeutsch*, *alt-sächsisch*, *angel-sächsisch*, *alt-nordisch*, *mittel-hochdeutsch*, *mittel-niederländisch*, *mittel-englisch*, *neu-hochdeutsch*, *neu-niederländisch*, suédois et danois. — Noms de nombres dans tous les dialectes nommés ci-dessus; noms propres de même [1]; noms de villes; noms de peuples et de sectes; noms de pays; pronoms, pronoms personnels de la première et de la deuxième personne; pronoms possessifs; pronoms personnels de la troisième personne; pronoms démonstratifs, pronoms interrogatifs, pronoms relatifs, pronoms indéfinis. — Récapitulation des déclinaisons. — Comparaison avec le sanscrit, le grec, le slave et le latin. — Conjugaisons dans tous les dialectes avec les irrégularités de chaque dialecte. — Récapitulation des conjugaisons. — Comparaisons avec d'autres langues. — Livre troisième : Formation des mots (*Wortbildung*); mots racines, mots dérivés, mots composés, mots composés de substantifs, mots composés de substantifs et d'adjectifs, mots composés de substantifs et de verbes, mots composés d'adjectifs et de substantifs, mots composés uniquement d'adjectifs (comme en français clair-obscur par exemple), mots composés d'adjectifs et de verbes, mots composés de verbes et de substantifs, mots composés de verbes et d'adjectifs, mots composés de particules et de substantifs, mots composés de prépositions et de substantifs, mots composés de particules (comme *be*, *ge*, etc.) et de verbes, mots composés de noms de nombre. — Remarques finales. — Additions : mots composés de pronoms; adverbes, adverbes provenant d'adjectifs; adverbes provenant de substantifs, adverbes provenant de pronoms, adverbes provenant de noms de nombre, adverbes provenant de verbes. — Prépositions, prépositions simples, prépositions dérivées, prépositions composées. — Conjonctions, interjections, genres, masculin, féminin et neutre. — Degrés de comparaison pour les adjectifs et les adverbes. — Diminutifs, substantifs dimi-

1 Il sera désormais inutile de répéter que toutes les parties de la grammaire sont traitées de même.

nutifs, adjectifs diminutifs, adverbes diminutifs, verbes diminutifs, noms propres diminutifs, augmentatifs. — Négations, négations simples, négations complexes, négations renforcées, négations prohibitives. — Questions et réponses.

L'ouvrage de M. Grimm en est là. Nous ne formons qu'un seül souhait, c'est que la mort n'enlève pas l'auteur avant la confection de cette œuvre gigantesque. Une table des matières sera indispensable dans le dernier volume. Nous espérons que M. Grimm couronnera sa tâche laborieuse par ce complément, dont l'utilité sera généralement reconnue. J. B. G.

---

### HISTOIRE LITTÉRAIRE. — Poésie.

*Geschichte der deutschen Poesie im Mittelalter :* Histoire de la poésie allemande au moyen âge, par le docteur *Charles Rosenkranz*, professeur extraordinaire de philosophie à l'université de Halle. Halle, chez Anton et Gelbke, 1830, 620 pages in-8.° Prix : 10 fr.

*Handbuch einer allgemeinen Geschichte der Poesie:* Manuel d'une histoire générale de la poésie, par le même; tome premier, renfermant l'histoire de la poésie orientale et antique. Halle, chez Anton, 1832, xxx et 336 pages in-8.°

Le docteur Rosenkranz, l'un des jeunes auteurs les plus féconds de l'Allemagne, partage ses veilles entre la théologie, la philosophie et la littérature. Il publie presque en même temps une *Encyclopédie des sciences théologiques*, accueillie avec faveur; un ouvrage sur la *Religion de la nature*, une *Histoire de la poésie allemande* au moyen âge, et la première partie d'une *Histoire générale de la poésie*. C'est de ces deux derniers ouvrages que nous donnons ici une courte analyse. De même que dans les beaux jours du règne de Kant, ses disciples appliquèrent sa doctrine à toutes les branches du savoir; de même aujourd'hui les partisans de Hegel s'efforcent de soumettre toutes les sciences, et la poésie elle-même, à l'empire de la nouvelle philosophie de Berlin. Les écrits du docteur Rosenkranz sont, pour ainsi

dire, tout saturés de hégélianisme : ceux que nous annonçons en offrent l'application à l'histoire de la poésie. C'est surtout le premier, sur la poésie allemande du moyen âge, qui est pénétré de l'esprit de Hegel; dans l'autre, tout en demeurant fidèle à la même bannière, l'auteur se meut avec plus d'indépendance. Aussi s'y montre-t-il beaucoup plus clair, plus lisible, pour ainsi dire. Voici comment il s'exprime au commencement de son *Histoire de la poésie allemande au moyen âge :* « L'histoire est l'esprit s'engendrant lui-même, et c'est pourquoi tout en elle est intimement lié. Là même où la mulitude des formes dans lesquelles il se perd, tend à le soustraire à toute conception d'ensemble, une manifestation déterminée sert de centre à tous les points de la périphérie. Trouver ces *déterminations simples* qui se manifestent à travers la multitude des formes individuelles, voilà le problème de l'historiographie *intérieure*. Elle présuppose nécessairement l'histoire *extérieure*, qui a pour objet de saisir, de recueillir et de décrire ces formes dans leur individualité, et de les classer sous toutes sortes de rubriques. Son but n'est pas, comme celui de l'histoire extérieure, de faire une énumération complète des individualités, mais de ramener tout à l'unité, afin de fournir la règle selon laquelle les phénomènes divers aillent se ranger à leur place, et puissent être vus comme autant de membres de la totalité organique.

« L'esprit est en soi conséquent dans son développement; il ne perd rien de ce pour quoi il s'est une fois produit, et il poursuit chaque chose jusqu'à ce qu'il l'ait épuisée et par là même atteinte. C'est là qu'est la perfection. » Cette perfection est marquée dans certains ouvrages, qui deviennent les monumens durables du développement de l'esprit, et c'est à eux que l'esprit, lorsqu'il se rappelle le passé, s'arrête comme aux momens décisifs de la vie. Ces monumens sont, selon notre auteur, pour la poésie allemande du moyen âge, *les Nibelungen*, *Titurel*, *Tristan*, *Morolf*, *la Guerre de la Wartbourg* et *Reinecke le Renard*.

C'est l'histoire *intérieure* ou philosophique de la poésie que l'auteur veut nous donner : il n'indiquera pas chronologiquement tous les ouvrages; il s'occupera principalement de *la manifestation de l'esprit ou de l'idée de la poésie*.

Dans le reste de l'introduction il traite en général du *romantique du moyen âge*, des *élémens de la poésie romantique du moyen âge*, qui sont le *merveilleux*, les *mœurs* et la *religion*. L'ouvrage même est divisé en trois livres : I. *la poésie épique*, II. *la poésie lyrique*, III. *la poésie didactique*. Pour la poésie épique proprement dite, l'auteur admet trois genres ou, comme il s'exprime, trois cercles : 1.° l'épopée du peuple, 2.° l'épopée de l'Église, 3.° l'épopée romantique. A l'épopée proprement dite se rattachent le poème historique et les livres populaires (contes et romans), tels que Siegfried le cornu, Octavien, Mélusine, Eulenspiegel, Faust, etc. La poésie lyrique à son tour est divisée en trois cercles : *le chant d'amour* (*Minnegesang*), *le chant des maîtres* (*Meistergesang*), *le chant populaire*. Enfin, les trois cercles de la poésie didactique sont : la *symbolique magique*, le *poème didactique* proprement dit, et l'*allégorie*.

Le *Manuel d'une histoire générale de la poésie* est précédé d'une préface qui est du petit nombre de celles qu'on lit avec plaisir; c'est une sorte de conversation fort spirituelle sur la manière d'écrire l'histoire littéraire. Après une courte introduction, où l'auteur insiste sur la nécessité d'une histoire générale de la poésie, il entre aussitôt en matière, et nous offre d'abord un tableau de la poésie orientale, c'est-à-dire de la Chine, de l'Inde et de l'Asie antérieure. Les monumens de la poésie chinoise sont classés sous ces trois rubriques : *poésie lyrique, poésie dramatique* et *le roman*. La poésie indoue se divise en épopée, poésie lyrique et le drame.

Sous le titre de *poésie des peuples de l'Asie antérieure*, l'auteur traite successivement de la poésie hébraïque, qui est principalement lyrique; de la poésie mahométane de la Perse, de l'Arabie, et des Turcs; ces derniers n'ont guère eu d'autre poète original que le lyrique Baki, mort en 1600.

A ce tableau de la poésie orientale, un peu hâtif, se rattache ensuite, par une brusque transition, celui de la poésie *antique*. L'auteur paraît avoir évité à dessein l'épithète *classique*, au risque de se faire objecter que le nom d'antique n'est pas si généralement et si exclusivement affecté à la littérature grecque et romaine qu'on ne puisse l'étendre au-delà de cette limite. Il convient

cependant aussitôt que la poésie grecque, par sa perfection dans tous les genres, et à cause de l'unité absolue de la forme et de la matière qui se rencontre dans ses œuvres, mérite le nom de classique et de plastique par excellence. Il admet trois périodes dans l'histoire de la poésie grecque : la période hellénique, la période alexandrine et la byzantine. Les monumens de la première, ou de la poésie grecque proprement dite, se classent sous trois grandes rubriques : l'*épopée* (épopée mythique et épopée didactique), la *poésie lyrique* (école d'Ionie, école éolique et école dorique) et le *drame*. La poésie romaine, enfin, se divise également en trois périodes : celle du style ancien, celle du style élégant et correct, et celle du style barbarisant. Nous donnerons incessamment quelques extraits de ces deux ouvrages. W.

---

## JOURNAUX THÉOLOGIQUES.

Il paraît en Allemagne quatre journaux de théologie catholique, rédigés dans un sens libéral, c'est-à-dire anti-ultramontain, invoquant l'abolition du célibat et de la suprématie papale. Ce sont :

1) *Der kanonische Wächter :* la Sentinelle canonique, publiée par le docteur Muller à Leipzig.

2) *Die freimüthigen Blätter für Theologie und Kirchenthum :* Feuilles sincères consacrées à la théologie et à la vie ecclésiastique, par le professeur Pflanz à Rotweil.

3) *Die constitutionnelle Kirchenzeitung :* la Gazette ecclésiastique constitutionnelle, par le pasteur Lerchenmuller en Bavière.

4) *Die Stimmen aus dem katholischen Deutschland :* Voix de l'Allemagne catholique. Neustadt-sur-l'Orla, chez Wagner.

*Zeitschrift für die historische Theologie :* Journal des sciences théologiques historiques, publié par le D.r *Illgen*, professeur en théologie à Leipzig. Leipzig, chez Barth.

Cette publication périodique offre un grand intérêt même à d'autres lecteurs que les théologiens; dans chacun de ses numéros on trouve des fragmens, des dissertations, quelquefois des ouvrages complets, qui peuvent être d'une grande utilité pour le philosophe et l'historien. C'est ainsi que la première livraison du second volume renferme une dissertation latine sur la *théologie de Plaute*, par le D.r Rost de Leipzig. L'étude des opinions religieuses des poètes comiques lui paraît d'autant plus importante, qu'elles représentent ordinairement celles de leur temps et de leur nation, et que, selon lui, on peut conclure des convictions religieuses des hommes à leurs mœurs, comme réciproquement on peut juger des croyances par les mœurs. Il met en tête de son travail cette proposition qui nous paraît encore sujette à contestation : *Tales esse homines, qualem sibi Deum fingant.*

Mais ce qui donne un prix particulier à cette livraison, et en fait réellement un ouvrage à part, c'est la vie d'*Absalon*, évêque de Rœskilde et archevêque de Lund, conquérant et apôtre de l'île de Rügen, représenté comme héros, homme d'État et évêque, par le D.r Estrup, professeur à Séröe, traduit du danois par le D.r Mohnike. Rien de plus intéressant que la vie détaillée de ce prélat-guerrier du douzième siècle, qui sut concilier les vertus de l'évêque avec les devoirs de l'homme d'État et du général.

FIN DU ONZIÈME VOLUME.

---

LEVRAULT, *éditeur-propriétaire.*

